This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

41522.40

Harvard College Library

FROM

THE LIBRARY OF

PROFESSOR E. W. GURNEY,

(Class of 1852).

Received 22 May, 1890.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

12 Volumes grand in-18

LE NŒUD GORDIEN	1 VOL.
GERFAUT	1 —
LE PARAVENT	1 —
LA PEAU DU LION ET LA CHASSE AUX AMANTS	1 —
LES AILES D'ICARE	1 —
L'ÉCUEIL	1 —
UN HOMME SÉRIEUX	1 —
UN BEAU-PÈRE	2 —
LE GENTHILHOMME CAMPAGNARD	2 —
POÉSIES ET THÉATRE	1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

UN

HOMME SÉRIEUX

PAR

Ingrail de la Villette.

CHARLES DE BERNARD

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

41522.40
Harvard College Library.
22 May, 1899.
From the Library of
PROF. E. W. GURNEY.

UN HOMME SÉRIEUX

I

Vers la fin de l'année 1834, peu de temps avant l'ouverture des Chambres, un jeune homme de bonne mine et d'une tournure délibérée entra, dès le point du jour, dans la rue Jean-Jacques-Rousseau, et se dirigea rapidement vers l'hôtel des postes. Il était enveloppé d'un grand manteau, précaution conseillée peut-être par la prudence et motivée d'ailleurs par la précoce âpreté de la saison. Une belle barbe brune, qui lui couvrait tout le bas du visage, selon la mode adoptée dès lors par quelques lions du monde élégant, et la manière dont il portait son chapeau enfoncé sur ses yeux, achevaient de composer une physionomie mystérieuse qui, tant il est vrai que les extrêmes se touchent, pouvait convenir également à un conspirateur ou à un espion, à un débiteur persécuté ou à un amoureux en bonne fortune.

Après avoir parcouru du regard la vaste cour où il venait de pénétrer, et dont l'obscurité n'était dissipée qu'en partie par les becs de gaz auxquels les blafardes lueurs de l'aube commençaient à peine à prêter leur concours, ce

personnage matinal s'approcha d'un groupe de commissionnaires qui devisaient bruyamment devant le bureau des voyageurs.

— La malle-poste de Lille est-elle arrivée? leur demanda-t-il avec un accent où perçait une secrète inquiétude.

— Non, Monsieur, dirent plusieurs voix en même temps.

Rassuré par cette réponse, le questionneur rebroussa chemin jusqu'à la grand'porte de l'hôtel. De cette place, aucune des voitures qui à pareille heure arrivent presque sans interruption ne pouvait échapper à sa surveillance. Le poste choisi, restait à conjurer l'ennui d'une faction dont la durée était incertaine, et qu'une sombre matinée d'hiver rendait peu attrayante. L'inconnu remédia, autant qu'il dépendait de lui, à ce double inconvénient en allumant un cigare et en s'enveloppant soigneusement de son manteau; puis il s'adossa contre un des battants de la porte et demeura immobile, sans donner d'autre signe d'existence que les bouffées de fumée qui s'exhalaient à intervalles égaux du coin de sa moustache. Plusieurs voitures chargées du service des dépêches défilèrent successivement devant lui : lorsqu'un de ces tourbillons à quatre roues se ruait dans la cour, au bruit du cornet du conducteur, il se penchait pour saisir au passage le nom de ville peint sur les panneaux, et à chaque espoir déçu il reprenait sa silencieuse attitude.

Une demi-heure déjà s'était passée ainsi, sans que le patient observateur parût découragé. En ce moment, pour la dixième fois, son attention fut attirée vers la rue par un

bruit de voiture. Au lieu d'une malle-poste qu'il s'attendait à voir paraître, il aperçut presque aussitôt deux fiacres roulant d'une vitesse inaccoutumée. Ces respectables véhicules, à qui l'entrée de l'hôtel était pour le moment interdite, s'arrêtèrent devant la porte simultanément, comme si un cocher unique les eût gouvernés; mais une seule portière s'ouvrit. Sans attendre que le marchepied fût abaissé, un nouveau personnage s'élança sur le trottoir d'un air affairé qui annonçait évidemment la crainte d'être en retard; il se précipita aussitôt vers la cour, et s'adressant au premier individu qu'il rencontra sur son passage:

— Monsieur, dit-il vivement, pourriez-vous me dire si la malle-poste de Lille est arrivée?

Avant de répondre, l'homme au manteau, car c'était lui qui à son tour se voyait interrogé, plongea un regard perçant dans l'étroit espace qui se trouvait entre le chapeau du nouveau venu et les replis d'un immence cache-nez qui lui emmaillottait prudemment la figure. Il n'aperçut guère que deux petits yeux bruns, surmontés de larges sourcils de semblable couleur, mais cet échantillon suffit pour lui causer une impression de mauvaise humeur qui se traduisit d'une manière assez bizarre dans sa réponse.

— *I do not understand*, baragouina-t-il en affectant assez malheureusement l'accent britannique. Remontant alors le pan de son manteau jusqu'à ses yeux, de manière à déconcerter la curiosité la plus perspicace, il tourna le dos au questionneur.

— Au diable l'Anglais! murmura ce dernier. Eh! l'ami, reprit-il en s'approchant d'un des garçons de peine

dont nous avons parlé plus haut, la malle-poste de Lille est-elle arrivée?

— Je ne saurais trop vous dire, répondit le commissionnaire, mais adressez-vous à ce monsieur en manteau qui fume près de la porte; il doit savoir si Lille est arrivée, car voilà plus d'une heure qu'il l'attend.

— Il ne comprend pas le français.

— Possible, repartit le porteur de malles d'un ton précieux, mais ça me paraît un peu fort, vu qu'il le parle aussi bien que moi.

— Hum! qu'est-ce que cela veut dire? grommela le nouveau venu en enfonçant sa figure dans les profondeurs de son cache-nez; il paraît que nous sommes deux à attendre la race des Chevassu. Quel peut être ce grand sournois? si cet impertinent de Moréal n'était pas à Douai, je croirais le reconnaître.

Curieux et intrigué, il revint à pas de loup vers l'Anglais équivoque; mais, au moment où il allait de nouveau lui adresser la parole, l'impétueuse irruption d'une malle-poste le força de battre précipitamment en retraite. La voiture, enlevée au galop par quatre chevaux vigoureux, passa comme un ouragan entre les deux hommes, qui lurent en même temps le nom de Lille, peint en lettres d'or sur chaque portière. En cet instant décisif, leur conduite offrit un contraste qu'il eût été assez difficile d'interpréter en faveur du premier arrivé; il fallait qu'il eût de fortes raisons pour garder l'incognito, car il s'enfonça dans le coin le plus obscur de la cour, d'où il pouvait tout voir sans s'exposer à être aperçu lui-même. L'autre, au contraire, se comporta en homme qui ne craint pas le

grand jour et peut marcher tête levée. Par une précaution qui dénotait cette sorte de coquetterie masculine dont, en certains cas, les individus les moins frivoles ne sont pas complétement dépourvus, il ôta sa volumineuse cravate et découvrit un visage qui, au total, n'avait rien à gagner à cette exhibition. Des traits prononcés, un teint blafard, des cheveux noirs et plats, d'épais sourcils presque joints, des yeux pénétrants et doucereux, composaient un ensemble plus propre à attirer l'attention que la confiance, et offraient je ne sais quelle réminiscence des héros de Butler ou de Pascal.

Après avoir décrit son circuit accoutumé dans une des cours intérieures, la malle-poste revint sur ses pas et s'arrêta devant le bureau des voyageurs. Le personnage dont nous venons de dépeindre la physionomie mi-partie de puritain et de jésuite s'avança aussitôt d'un air d'empressement, et, empiétant sur les fonctions du conducteur, ouvrit une des portières et déploya le marchepied. Le premier être qui profita de cette action courtoise fut un magnifique épagneul dont l'indiscipline avait mis plus d'une fois à l'épreuve la patience de ses compagnons de voyage. L'ardent animal bondit, d'un seul élan, à dix pieds de distance, et commença une série de gambades frénétiques, comme pour protester contre la longue réclusion qu'il venait de subir. Presque au même instant, un jeune homme coiffé d'une casquette de velours rouge et couvert d'un surtout à peu près semblable aux cabans que portent les officiers de l'armée d'Afrique, s'élança de la voiture en brandissant un fouet de chasse et criant à tue-tête :

— Ici, Justinien ! Veux-tu te faire voler, misérable ? Ici, bête maudite !

Tandis que le jeune voyageur courait après son chien, que l'aspect de l'instrument de correction semblait avoir changé en lièvre, on vit s'avancer en dehors de la portière une longue figure sérieuse qui, en dépit d'un vulgaire bonnet de soie noire enfoncé jusqu'aux oreilles, ne manquait pas de dignité. Ce chef respectable appartenait à un personnage âgé de cinquante ans environ, grand, maigre et fort vert. La lenteur compassée de ses mouvements, et l'ampleur un peu théâtrale du geste par lequel il répondit aux démonstrations de l'individu qui avait baissé le marchepied, annonçaient non moins que l'impassible gravité de son visage un homme instruit de son mérite et disposé à faire partager aux autres la haute opinion qu'il avait de lui-même.

— Bonjour, Dornier, bonjour, mon cher, dit-il en s'aidant pour mettre pied à terre de l'épaule officieuse qui s'offrait sous sa main ; je disais tout à l'heure à Henriette et à cet écervelé de Prosper que, malgré l'heure matinale et le froid, je m'attendais à vous voir assister à notre débarquement.

— Eût-il été deux heures du matin, répondit avec une sorte de transport l'être obséquieux dont on sait maintenant le nom ; eussions-nous eu dix degrés au-dessous de zéro, vous deviez être bien sûr de me trouver ici. Pour rien au monde, je n'aurais cédé à un autre le plaisir d'être le premier à saluer votre heureuse arrivée à Paris, et à vous féliciter au sujet du glorieux événement qui vous y amène. Mon cher maître, car je m'honorerai toujours de

vous donner ce titre, mon digne monsieur Chevassu, le département du Nord va donc enfin être représenté d'une manière digne de lui !

— Dornier, vous me flattez, dit M. Chevassu, dont le visage austère s'éclaira d'un sourire d'encouragement.

— Je ne suis que l'écho de l'opinion publique. Oui, la nouvelle de votre élection a causé une joie générale ; mais, j'ose dire cependant que personne autant que moi n'a pris part à votre triomphe.

— Je le sais, mon cher Dornier, je le sais.

Tout en continuant ses protestations de ravissement et en étreignant d'un air d'effusion la main que le nouveau député lui abandonnait avec condescendance, Dornier dirigeait sur l'intérieur de la malle-poste un feu roulant de sourires, de regards et de saluts ayant pour but unique une jeune femme qui se disposait à descendre de la voiture. Cette pantomime galante n'obtint en retour qu'une légère inclination de tête, et la personne qui en était l'objet témoigna d'une manière non équivoque son peu de sympathie en s'élançant légèrement à terre sans accepter la main qui s'apprêtait à la soutenir.

Malgré ce petit échec, Dornier continua ses saluts et ses sourires en homme trop aguerri à un froid accueil pour se laisser facilement déconcerter.

— Il est inutile de demander à mademoiselle Henriette des nouvelles de sa santé, dit-il d'une voix insinuante ; la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux me disent qu'elle se porte à merveille.

La fille du député du Nord était une jeune personne de dix-huit ans, douée d'une de ces beautés fières et spi-

rituelles qui pour paraître imposantes n'ont pas besoin de mûrir. Cette dignité précoce donnait à son œil noir et étincelant plus d'empire qu'il n'en semble appartenir à l'adolescence, et modifiait l'habitude un peu moqueuse de son sourire. En cette circonstance, ces deux expressions se fondirent en un regard dédaigneux, qui, après avoir frappé le faiseur de compliments, se détourna aussitôt, comme s'envole un oiseau quand par mégarde il s'est posé sur de la boue.

Quoiqu'il fût habitué depuis longtemps à comprimer toute émotion, Dornier fronça ses larges sourcils, et le frémissement de ses lèvres devenues livides trahit la violence du ressentiment que lui causait cet humiliant accueil; mais il redevint maître de lui presque aussitôt, et cette petite scène échappa au député de l'ancienne Flandre, qui d'ordinaire était trop occupé de lui-même pour accorder aux actions d'autrui une attention bien clairvoyante.

— Maintenant, arrivons au point essentiel, dit ce dernier après avoir puisé largement dans une fort belle tabatière d'or qu'il venait de tirer de sa poche; vous êtes-vous occupé de la commission dont j'ai pris la liberté de vous charger?

— J'espère que vous n'en doutez pas, répondit Dornier, dont la figure, par un jeu de muscles comparable au mécanisme d'un changement de décoration à vue, redevint soudain sereine et souriante. Votre appartement est retenu, et, comme vous m'avez laissé la liberté du choix, je vous ai logé rue de la Paix, hôtel Mirabeau. Ce n'est pas loin de la Chambre, et vous serez là comme chez vous.

— Hôtel Mirabeau ! répéta M. Chevassu en aspirant avec majesté la formidable prise qu'il tenait entre le pouce et l'index. Je n'ai pas d'objection à faire contre un pareil logis. Grand orateur, Mirabeau ! fort grand orateur, et qui eût été un fort grand ministre ; homme complet enfin, si une chose, une seule, ne lui eût manqué.

— Quelle chose ? demanda M. Dornier du ton modeste d'un écolier interrogeant son maître.

— La vertu ! répondit le nouveau député en secouant les parcelles de tabac éparpillées sur sa cravate et son gilet, avec l'heureuse assurance d'un homme qui ne se connaît pas d'autres souillures.

— La vertu... politique ? dit M. Dornier avec une finesse sournoise.

— Il ne s'agit pas sans doute de la vertu d'un chartreux ou de celle d'un anachorète. Mirabeau...

— Mon père, dit mademoiselle Henriette, qui paraissait prendre fort peu d'intérêt à cette discussion, toutes nos malles sont au bureau, et nous pourrions partir.

— Où est ton frère ? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas d'envoyer chercher une voiture ?

— Il n'est sans doute pas loin, reprit la jeune fille ; j'entends crier Justinien.

Des hurlements lamentables, tels qu'en pousse un chien qu'on corrige, se faisaient entendre en effet. Un instant après, Prosper Chevassu arriva, traînant par le collier le dolent animal dont l'escapade avait allumé sa colère. Il échangea une poignée de main avec Dornier, et s'adressant ensuite à sa sœur :

— A-t-on descendu mon fusil ? lui dit-il ; et mes fleu-

rets? et mon cornet à piston? et ma boîte de pistolets!

— Vous ne demandez pas de nouvelles de votre Code? lui dit son père avec un accent de sévérité.

— C'est que je sais qu'il est précieusement serré dans ma malle, répondit l'étudiant d'un ton léger.

M. Chevassu redoubla de gravité, et tira de sa poche un petit volume compacte, à tranche multicolore.

— Ce livre si précieusement serré dans votre malle, le voilà, dit-il; vous l'aviez laissé à Douai sur votre bureau, et c'est moi qui ai dû réparer votre oubli. Il me semble pourtant que, dans votre position, le Code devrait vous intéresser au moins autant que votre cornet à piston, votre chien et tout cet attirail de guerre dont vous avez encombré la voiture.

— Mon père, repliqua Prosper sans paraître déconcerté par cette réprimande, vous savez que, si je fais mon droit, ce n'est point par goût, mais par obéissance; n'exigez donc pas que je feigne pour ce grimoire une passion à laquelle il vous serait impossible de croire.

Après avoir articulé d'un ton ferme cette protestation contre les études qui lui étaient imposées par la volonté paternelle, le jeune étourdi prit le livre, objet de son antipathie, et, ouvrant la gueule de Justinien, il le lui fourra irrespectueusement entre les mâchoires.

— Porte-moi ça, mon brave, dit-il au chien, qui accepta ce dépôt d'un air honteux et craintif, et, si tu as l'esprit de l'avaler pour ton déjeuner, apprends, que tu auras bien mérité de ton maître.

— Vous voyez! dit le député en jetant à Dornier un

mer sourire, auquel celui-ci répondit par un regard de compassion respectueuse.

— Tout ton bagage est dans le bureau avec nos malles, dit la jeune fille à son frère, dans le but d'opérer une diversion ; tu devrais envoyer chercher des voitures.

— J'ai devant la porte deux voitures de place, l'une pour vous, l'autre pour les malles, s'empressa de dire Dornier.

— En vérité, vous êtes un homme incomparable, dit M. Chevassu ; vous pensez à tout. Henriette, il est trop tôt pour te conduire chez ta tante : provisoirement tu vas venir avec nous à l'hôtel Mirabeau.

— Madame la marquise de Pontailly sait que la malle-poste arrive de très-bonne heure, reprit l'officieux ; elle me disait hier qu'elle espérait que vous lui amèneriez mademoiselle aussitôt après votre arrivée.

— Madame la marquise de Pontailly ! répéta M. Chevassu en accentuant chaque syllabe avec une affectation ironique ; vous avez manqué votre vocation, mon cher ; vous auriez dû naître gentilhomme. Par la comtesse d'Escarbagnas ! le titre et le nom de ma sœur sonnent pompeusement dans votre bouche. Mais, si vous croyez qu'elle soit capable de se lever à cinq heures du matin pour avoir le plaisir d'embrasser sa nièce quelques instants plus tôt, vous vous trompez étrangement. Ma sœur est trop femme du grand monde pour agir d'une façon si bourgeoise. Ainsi donc, Henriette, tu auras le temps de te reposer et de déjeuner avant qu'il soit jour chez ta noble tante, et puis tu ne seras sans doute pas fâchée de faire un peu de toilette. Eh bien ! qu'as-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

Mademoiselle Chevassu, qui jusque-là n'avait pris que fort peu de part à ce dialogue, y semblait depuis un instant complétement étrangère. Cette inattention avait une cause qu'il est nécessaire d'expliquer. La jeune fille, en regardant autour d'elle, comme il arrive souvent aux personnes qui assistent à un entretien sans intérêt, venait d'apercevoir dans un coin de la cour, à demi caché derrière une malle-poste, l'homme au manteau dont nous avons parlé en commençant ce récit. A cette découverte qui peut-être n'était pas tout à fait imprévue, sa physionomie, jusqu'alors froide et hautaine, changea subitement d'expression et s'épanouit comme une fleur que le soleil ranime après la gelée. Une rougeur éclatante inonda son frais visage, tandis que sa tête se baissait avec une sorte de confusion ; elle demeura immobile, n'osant plus lever les yeux, et savourant, dans un doux recueillement, une de ces émotions qui n'appartiennent qu'à la jeunesse et qui donnent à la beauté un charme de plus.

— Henriette, je vous parle, reprit sévèrement M. Chevassu.

— Je vous entends fort bien, mon père, balbutia enfin la jeune fille, arrachée de son extase par cette voix qui, nous devons l'avouer, lui parut fort discordante, quoiqu'elle appartînt à l'auteur de ses jours.

— Alors pourquoi ne me répondez-vous pas ?

— Mademoiselle Henriette vient à Paris pour la première fois, dit Dornier d'un ton mielleux, il n'est pas étonnant que le bruit, le mouvement...

— C'est vrai, interrompit la jeune fille, empressée de saisir une excuse de quelque part qu'elle vînt : il me

semble si étrange d'être à Paris, qu'il faut me pardonner d'être distraite.

Pendant ce temps, Prosper s'était occupé de faire transporter les bagages dans un des fiacres. En revenant, il passa près de l'homme au manteau et le regarda un instant avec attention, mais sans lui adresser la parole.

— Nous pouvons partir, dit-il, lorsqu'il se fut rapproché de son père ; puis, avec une galanterie assez peu en usage parmi les jeunes gens qui ont des sœurs, il offrit le bras à Henriette.

— Lindor est ici, lui dit-il à voix basse d'un air mécontent ; mais nous allons avoir une explication.

— Prosper, je t'en supplie..., murmura la jeune fille avec émotion.

— Je t'ai prévenue. Puisque tu ne veux pas mettre fin à ce roman sentimental, c'est à moi de me charger du dénoûment.

— De quel droit prétends-tu me donner des ordres ? demanda mademoiselle Chevassu, blessée de l'accent de son frère, et elle essaya de retirer le bras dont il s'était emparé.

— Du droit du plus fort d'abord, répondit l'étudiant en la retenant malgré elle, et ensuite du droit du plus raisonnable.

— Toi, raisonnable ? toi, le roi des fous !

— Pour ce qui me concerne, c'est possible ; mais pour ce qui t'intéresse, c'est autre chose. D'ailleurs, je te promets que tout se passera pacifiquement. Tu vas me faire le plaisir de garder Justinien, dont tu me réponds sur ta tête.

Ils étaient arrivés près de la voiture. — Prosper y fit monter sa sœur, prit ensuite son chien par le cou et le hissa dans le fiacre sans s'inquiéter des lois de la préséance, étrangement violées pourtant, puisque, grâce à cet arrangement, M. Chevassu et son ami ne passèren qu'après l'épagneul. Lorsqu'ils se furent assis, l'étudiant, au lieu de monter à son tour, ferma lestement la portière, et cria au cocher d'une voix impérieuse :

— Rue de la Paix, hôtel Mirabeau.

— Monsieur, que signifie cette nouvelle incartade? s'écria le député en allongeant la tête en dehors du fiacre.

— Avant une heure, je vous aurai rejoints, répondit l'étudiant, sur qui la physionomie courroucée de son père ne parut produire qu'une faible impression.

La voiture s'éloigna et mit fin à ce colloque.

Au moment où il avait vu que la famille Chevassu se disposait à partir, le jeune homme au manteau s'était dirigé rapidement vers un cabriolet de place qu'il avait envoyé chercher par un commissionnaire un instant auparavant.

— Vous voyez ce fiacre brun qui a le numéro 449, dit-il au conducteur, suivez-le, et surtout ne le perdez pas de vue ; votre cheval a l'air bon.

— Suffit, répondit le cocher avec un sourire d'intelligence, ce ne sont pas les deux méchantes rosses de cette carriole qui sont capables de faire affront à mon anglais.

Satisfait de cette assurance, le jeune homme avait déjà mis un pied dans le cabriolet, lorsqu'il se sentit retenu par une main étrangère qui venait de saisir le pan de son manteau.

— M. de Moréal voudrait-il me faire l'honneur de m'accorder un moment d'entretien ? lui dit en même temps une voix bien timbrée, dont l'accent avait quelque chose d'ironique.

Il tourna rapidement la tête, et à la vue de Prosper Chevassu, il mit pied à terre sans pouvoir dissimuler un mouvement de dépit et d'embarras.

VI

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant immobiles en face l'un de l'autre.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas? demanda d'un air de persiflage le fils du député; je me nomme Chevassu.

— Je vous reconnais fort bien, mon cher Prosper, répondit Moréal en cherchant à cacher sa mauvaise humeur sous un sourire amical; mais je m'attendais si peu à vous trouver ici qu'au premier abord... la surprise..., et puis vous portez maintenant des moustaches, et cela vous change la figure.

— Vous me flattez, reprit l'étudiant, qui se caressa machinalement la lèvre supérieure; quant à votre surprise, permettez-moi de douter qu'elle soit aussi vive qu'il vous plaît de le dire.

— Elle est cependant assez naturelle; vous avouerez que pour se rencontrer ainsi, à six heures du matin, il faut un hasard...

— Vous croyez au hasard!... J'y crois fort peu, moi.

— Vous parlez en homme religieux ; mettez la Providence au lieu du hasard.

— Si vous permettez, nous mettrons le dieu Cupidon ; ce sera moins édifiant, mais plus clair.

— Chevassu, vous serez donc toujours le même ? dit Moréal, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Je l'espère bien, parbleu ! Je perdrais trop à changer. Mais il faut que je vous parle sérieusement, et nous ne pouvons guère dialoguer au milieu de la rue, à la façon des amoureux de Molière.

— Voulez-vous venir chez moi ?

— Non pas. De notre conversation doit résulter la paix ou la guerre, et jusque-là il convient que nous restions sur un terrain neutre. Voilà un estaminet borgne qui vient de s'ouvrir. Qu'en dites-vous ?

— Cet antre immonde ?

— Vous êtes ravissant ! Vous sortez de votre lit ; peut-être avez-vous royalement soupé ; vous avez un bon manteau ; vous venez, à ce que je vois, de fumer d'excellents cigares : permis à vous de dédaigner le gîte hospitalier dont je vous parle ; mais moi, qui suis à jeun depuis vingt-quatre heures et à demi mort de froid ; moi qui ai passé une nuit blanche sans même avoir la consolation d'aspirer la moindre bouffée de tabac, car mon aimable sœur est à cet égard d'une intolérance féroce, je vous déclare qu'afin de prévenir la congélation complète de mon individu, il est indispensable que je m'arrête ici sur-le-champ pour m'y réchauffer, en fumant un cigare ou deux.

— Entrons donc ! dit Moréal avec résignation.

Et il ordonna au cocher de cabriolet de l'attendre.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'estaminet; au moment où ils allaient y entrer, un fort beau chien accourut vers eux, et se précipita sur Prosper avec tant d'élan, qu'on peut dire à la lettre qu'il lui sauta au cou; c'était le fidèle Justinien, qui, ne pouvant supporter l'absence de son maître, s'était évadé du fiacre en franchissant la portière. Par un premier mouvement de colère, l'étudiant tira de sa poche le fouet dont il s'était si libéralement servi un instant auparavant; mais, à la vue du pauvre animal qui s'aplatit sur le pavé et changea ses cris de joie en un gémissement craintif, il se sentit désarmé.

— Passe pour cette fois, dit-il en lui tirant légèrement les oreilles, commutation de peine dont l'épagneul fut si touché, qu'il recommença ses tentatives d'accolade. — Que dites-vous de son nez? reprit Prosper, qui jeta un regard de triomphe à son compagnon; la voiture était peut-être à deux mille pas d'ici, quand il l'a quittée, et, pour me retrouver, il a dû traverser plusieurs rues.

— Je sais que votre chien est merveilleux, répondit Moréal en caressant, peut-être politiquement, l'intelligent animal, tandis que Prosper ouvrait la porte de l'estaminet.

L'étudiant demanda un demi-bol de vin chaud, s'assit à une table près du poêle, et se mit à allumer un cigare avec l'appétit d'un fumeur pressé de rattraper le temps perdu.

— Il est certain que notre salle de conférence n'a rien de fort majestueux, dit-il alors en promenant son regard

dans le modeste établissement où il ne se trouvait, en fait de consommateurs, que trois ou quatre conducteurs de malles-postes, habitués périodiques de l'endroit ; mais on peut discuter les intérêts les plus graves dans le plus humble logis. Napoléon et Alexandre n'ont-il pas signé le traité de Tilsit sur un vulgaire bateau ?

— Le rapprochement peut paraître ambitieux, mais pour moi il est de bon augure, répondit Moréal, qui s'assit en face de son compagnon ; j'espère qu'à l'exemple des deux empereurs, c'est la paix que nous allons signer, une paix plus durable que la leur.

— Établissons d'abord le point litigieux, reprit Prosper, et surtout jouons cartes sur table, c'est le meilleur moyen de s'entendre ; les finasseries diplomatiques ne sont bonnes qu'à embrouiller les discussions. Vous aimez ma sœur ?

— Oui, dit Moréal d'un ton grave.

— Vous l'aimez beaucoup ?

— De toute mon âme.

— Fort bien. Votre passion, puisqu'il est décidé que c'est une passion, est honnête et sérieuse, digne enfin d'un galant homme. Vous désirez épouser ma sœur ?

— C'est mon vœu le plus ardent.

— A merveille. Depuis un an qu'Henriette va dans le monde, on vous a vu sans cesse sur ses pas, au bal, aux promenades, à l'église, partout. Pour vous rapprocher d'elle, vous avez encouru l'anathème des douairières de votre parti, et Dieu sait qu'aucune autre ville n'en possède une plus belle collection. Douai, douairière, l'étymologie saute aux yeux. Vous qui appartenez, par votre famille, à l'opinion légitimiste, vous vous êtes fait pré-

senter chez le préfet, chez le général, chez le maire, chez toutes les autorités, en un mot; et cette apostasie dont le faubourg Saint-Germain de Douai ne parle qu'avec une vertueuse indignation, quelle en a été l'unique cause, si ce n'est l'être charmant dont j'ai le plaisir d'être le frère? Est-ce vrai?

— Parfaitement vrai.

— Depuis un an donc, votre conduite rappelle tellement les paladins et les troubadours, qu'un étourdi de ma connaissance a eu l'audace de vous baptiser du nom de Lindor.

Moréal sourit tranquillement.

— Je suis disposé, dit-il, à pardonner à cet étourdi des offenses plus graves que celle-là.

— De son côté, il ne demande pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec vous; mais pour cela, il faut vous montrer raisonnable.

— Qu'entendez-vous par là?

L'arrivée du vin chaud interrompit un instant la conversation. L'étudiant remplit les deux verres et vida l'un d'un trait, tandis que son compagnon effleurait l'autre des lèvres par complaisance.

— Je ne vous ai parlé jusqu'à présent que de la partie romanesque de votre affaire, reprit Prosper Chevassu, elle est la moins importante, et je ne m'en occuperai pas davantage. Un jeune homme aime une jeune fille; quoi de plus naturel? Il vous a plu de concevoir une grande passion pour ma sœur, vous en aviez le droit, et il ne m'appartiendrait pas d'y former opposition, si la chose n'avait pris depuis quelque temps une tournure sérieuse.

Il y a deux mois, vous avez fait des démarches près de mon père, qui, tout en s'en trouvant fort honoré, n'a pas cru devoir accueillir votre demande. Après un pareil refus, persister dans le rôle d'amoureux de roman, c'est, selon moi, manquer aux égards que vous devez à ma famille, c'est placer ma sœur dans une position peu convenable, et voilà ce que je ne puis tolérer.

Le jeune étudiant avala un second verre de vin chaud, et reporta son cigare à ses lèvres, montrant ainsi à son interlocuteur qu'il était disposé à lui céder la parole.

— Mon cher Prosper, dit Moréal, qui avait écouté jusqu'alors avec beaucoup d'attention, si je vous ai bien compris, le tort que vous me reprochez, c'est d'aimer aujourd'hui ce que j'aimais hier. Ma constance, voilà mon crime à vos yeux.

— Vous ne m'avez pas compris du tout, reprit avec vivacité le frère d'Henriette ; aimez avec plus de fureur que Roland, soyez plus constant qu'Amadis, cela m'est parfaitement égal. Ce qui me blesse dans votre amour, ce n'est pas son existence, c'est sa manifestation. On vous a refusé l'objet de votre martyre, par conséquent vous devez être un amant malheureux, ou je ne m'y connais pas...

— Vous vous y connaissez, interrompit Moréal avec un demi-sourire, je suis en effet un amant malheureux.

— Eh bien ! puisque telle est votre position sociale, agissez en conséquence. Nous savons comment on se comporte en pareil cas. Mourez de chagrin, entrez à la Trappe, jetez-vous à l'eau, brûlez-vous la cervelle, je n'aurai pas le plus petit mot à dire.

Moréal sourit de nouveau.

— Je ne conteste pas, dit-il, le mérite de ces divers expédients ; mais il me semble que, pour être tenté d'y avoir recours, il faut être non-seulement un amant malheureux, mais un amant désespéré.

— Et vous ne l'êtes pas.

— Pas le moins du monde.

Prosper Chevassu vida, son verre comme si ce propos et l'assurance avec laquelle il avait été prononcé lui eussent paru difficiles à digérer.

— L'espérance est une belle chose, dit-il ensuite en haussant les épaules, mais il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à l'illusion. Je vois à regret que vous vous bercez de chimères qui ne se réaliseront jamais. Mon père est un homme sérieux ; il réfléchit mûrement avant de se décider, et, quand il a pris une détermination, il n'en change plus ; il a déclaré que vous ne seriez pas son gendre, c'est comme si les trois pouvoirs de l'État avaient prononcé.

— Les lois mêmes sont sujettes à révision, reprit Moréal sans paraître ébranlé ; votre père a des préventions contre moi, mais supposons que je parvienne à les vaincre.

— Vous n'y parviendrez pas.

— J'y parviendrai si vous voulez me promettre, non pas de m'être favorable, mais seulement de rester neutre.

— Et voilà ce que je ne vous promettrai pas, repartit brusquement le jeune étudiant ; en vous demandant de la franchise, je me suis engagé moi-même à en avoir. J'ai fort peu d'influence sur l'esprit de mon père, mais en eussé-je moins encore, je dois vous déclarer que je ne

négligerai rien pour le maintenir dans sa résolution.

— Nous voici arrivés au véritable point de la discussion, du moins en ce qui vous concerne. Vous ne voulez pas que je devienne votre beau-frère ?

— Ce serait pour moi beaucoup d'honneur, mais..

— Vous ne vous souciez pas de cet honneur.

— Puisque vous l'avez dit, je ne vous démentirai point.

— N'ayant rien fait pour motiver votre antipathie, j'en ignore la cause; vous plairait-il de me l'expliquer?

- Pourquoi pas! dit l'étudiant, qui aspira coup sur coup cinq ou six bouffées et posa son cigare sur la table, comme si l'entretien fût devenu trop sérieux pour lui permettre de fumer plus longtemps. Mon antipathie, pour employer votre expression, n'a pas une cause, elle en a plusieurs: primo, quand on chasse avec vous, ce qui m'est arrivé plusieurs fois, vous tuez tout le gibier.

— Je vous jure, si nous devenons beaux-frères, de ne jamais tirer une pièce avant que vous l'ayez manquée.

— Entends-tu, Justinien, comme on se moque de ton maître? continua Prosper en caressant le long museau que l'épagneul levait vers lui d'un air intelligent. Secundo, toutes les fois que nous chantons ensemble, vous abusez de votre *la* de poitrine pour étouffer mon modeste baryton.

— Si cela peut vous plaire, dorénavant nous changerons de partie, et je chanterai la basse.

— Ce qui veut dire que vous me jugez incapable de chanter le ténor. Mais passons à des considérations moins frivoles. Vous appartenez à l'ancien régime, et nous sommes du nouveau; n'êtes-vous pas comte ou marquis?

— Vicomte seulement, dit Moréal en riant; vous remarquerez d'ailleurs que je ne porte pas mon titre, ne me trouvant pas assez riche pour y faire honneur.

— Mais pensez-vous que votre future femme ne voudra pas jouer à la vicomtesse? Henriette, pas plus que les autres, ne serait exempte de ce ridicule.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— A moi personnellement, rien; je suis au-dessus de pareilles niaiseries. Mais, quand je serai marié à mon tour, madame Prosper Chevassu, j'en suis sûr, s'accommodera mieux pour belle-sœur d'une bourgeoise comme elle-même que d'une femme titrée. Et puis, sur cette matière, mes idées sont bien arrêtées. Les Gaulois avec les Gaulois, les Francs avec les Francs.

— Mon cher Prosper, il n'y a plus aujourd'hui ni Gaulois ni Francs, il y a des Français.

— Ce que vous dites là ne figurerait pas trop mal dans un couplet de vaudeville, mais je persiste dans mon opinion. En fait d'alliances il faut éviter les disparates.

— Votre tante n'a-t-elle pas épousé M. de Pontailly.

— Aussi, depuis qu'elle est marquise, nous traite-t-elle en vassaux, mon père et moi; voilà précisément l'impertinence dont je redoute la contagion pour Henriette.

— Votre sœur a trop de noblesse dans le cœur, et c'est l'offenser que de penser de la sorte.

— Oh! je sais qu'en parlant d'elle comme d'une simple mortelle, je m'expose à encourir votre indignation, mais que voulez-vous; l'œil du frère n'est pas tout à fait l'œil de l'amant.

— Pourquoi ne pas me dire tout de suite la vérité? re-

prit le vicomte après un instant de silence. Pourquoi ne pas m'avouer que vous avez envie de marier votre sœur avec M. André Dornier?

— Et pourquoi n'en conviendrais-je pas! dit l'étudiant d'un ton sec; oui, je désire que ma sœur épouse Dornier. Telle est aussi l'intention de mon père. En un mot, ce mariage est à peu près conclu, et voilà pourquoi il est de mon devoir de lever les obstacles qu'y apporte votre entêtement.

— Il me semble que vous pourriez laisser ce soin à M. Dornier, répondit Moréal, qui articula d'une façon assez dédaigneuse le nom de son rival.

— Je suis sûr qu'il s'en chargerait très-volontiers, répliqua Prosper avec vivacité, mais il ne me convient pas de voir ma sœur jouer le rôle de Chimène et devenir le prix du combat; jusqu'à ce qu'elle soit mariée, il n'appartient qu'à moi d'être son protecteur.

— Contre moi, mon cher Prosper? Vous n'y pensez pas! s'écria l'amant en tendant sa main au jeune légiste, qui, après un instant d'hésitation, finit par l'accepter.

— Étreinte fort pathétique, reprit ce dernier au bout d'un instant; mais trêve d'attendrissement, et concluons. Il y a quinze jours, après l'élection de mon père, et lorsqu'il fut convenu qu'Henriette nous accompagnerait à Paris, vous avez quitté Douai sournoisement afin de venir dresser ici vos batteries. Évidemment, vous allez chercher à vous rapprocher de ma sœur en vous introduisant *per fas et nefas* dans toutes les maisons de notre connaissance où vous pourrez avoir accès. Le ferez-vous, oui ou non?

— Je le ferai certainement, autant que cela dépendra de moi.

Prosper Chevassu se mordit les lèvres d'un air mécontent.

— Puis-je savoir, dit-il ensuite, s'il entre dans vos projets et dans vos espérances de vous faire présenter chez ma tante?

— Si madame de Pontailly consent à me recevoir, je m'empresserai, sans aucun doute, de profiter de cette faveur.

— Faveur que vous avez peut-être déjà sollicitée?

— Directement, non.

— Indirectement alors?

— Oui.

— Et comment cette faveur serait-elle refusée à M. le vicomte de Moréal, dont les ancêtres ont figuré aux croisades? Ma noble tante, madame la marquise de Pontailly, née Chevassu, a trop de savoir-vivre pour ne pas vous faire ouvrir à deux battants les portes de son salon! Voilà ce que je prévoyais, et voilà, mordieu! ce que je ne souffrirai pas.

En parlant ainsi, Prosper Chevassu gesticulait avec tant de véhémence, qu'il heurta violemment le poêle près duquel il était assis, et, pour soulager sa mauvaise humeur, il ne trouva rien de mieux qu'un déraisonnable coup de pied appliqué à l'innocent Justinien, qui se trouvait à sa portée; mais il comprit aussitôt le ridicule de cet emportement et s'efforça de sourire en se retournant vers son compagnon.

— Je dois vous l'avouer, lui dit-il d'un ton plus modéré, ce serait un très-grand malheur, à mes yeux, d'être con-

traint de traiter en ennemi un brave garçon tel que vous, et pourtant, je vous le déclare, pour certains motifs qu'il est inutile de vous expliquer, il me sera impossible de ne pas considérer comme une provocation directe votre présence chez madame de Pontailly.

— Voulez-vous dire que, si vous me rencontrez chez votre tante, nous devrons nous aller couper la gorge ?

— Ce serait une dure extrémité ; mais, comme j'ai l'habitude de faire honneur à ma parole, il faudrait en venir là.

L'étudiant, qui jusqu'alors avait laissé échapper plusieurs mouvements d'une vivacité presque puérile, prononça ces dernières paroles d'un air si sérieux, que Moréal fut frappé de ce changement et devint lui-même pensif.

— Avez-vous déjà été amoureux ? dit le vicomte après un instant de silence.

Cette question adressée à un jeune homme encore mineur attira sur ses lèvres une moue dédaigneuse.

— Déjà ! s'écria-t-il en ricanant; pour quel lycéen me prenez-vous ? Si j'ai été amoureux ? Dix fois, au moins.

— C'est beaucoup trop pour que vous puissiez me comprendre.

— Dites toujours.

— Si vous n'aviez éprouvé qu'une seule, mais véritable passion, vous approuveriez ma persévérance, au lieu d'en paraître offensé.

— En fait de passions, répliqua Prosper d'un air passablement fat, je vous avouerai que je préfère la monnaie aux billets de banque; c'est moins romantique, mais plus amusant. Vous voyez bien qu'entre un céladon comme vous et un sacripant comme moi il n'y a ni sympathie ni

rapprochement possible. Revenons donc à la question : chercherez-vous à revoir ma sœur ?

— Par tous les moyens imaginables, dit Moréal sans hésiter.

— En ce cas, reprit l'étudiant en fronçant le sourcil, il est bien entendu que votre premier succès sera immédiatement suivi d'une petite promenade avec votre serviteur, au bois de Vincennes ou aux carrières de Montrouge.

— Comme il vous plaira, répondit froidement l'amant opiniâtre ; mais je vous préviens qu'auparavant j'aurai le plaisir de souffleter authentiquement M. André Dornier, ce qui me procurera l'agrément de me battre en premier lieu avec lui et me dispensera par conséquent de me couper la gorge avec vous.

— Comment cela ?

— Notre combat sera sérieux. Si M. Dornier me tue, vous me tiendrez quitte du reste ; si au contraire c'est moi qui le tue...

— Je le remplacerai, interrompit avec véhémence Chevassu.

— Vous n'en ferez rien.

— Je le ferai, pardieu !

— Vous n'en ferez rien, et voici pourquoi...

Un incident puéril interrompit cette discussion orageuse. Malgré son attachement à son maître, Justinien goûtait fort peu les corrections plus ou moins motivées que celui-ci ne lui épargnait en aucune circonstance. Frappé cette fois contre toute justice, il avait eu recours à son refuge ordinaire, et, trouvant la porte entr'ouverte, il avait profité de cette issue pour s'enfuir.

En ce moment, l'étudiant s'aperçut de la disparition de son chien, qu'il chercha vainement sous toutes les tables et sous le billard de l'estaminet.

— Permettez, dit-il en interrompant Moréal; ce scélérat de Justinien vient encore de faire des siennes, et si je ne le rattrape pas, on me le volera. Le temps de lui administrer cinquante coups de fouet, et je suis à vous.

Il alla dans la rue, regarda de tous côtés, appela, siffla, blasphéma, interrogea les passants, et finit par s'élancer à la poursuite d'un épagneul qui de loin ressemblait au déserteur.

Après avoir attendu près d'une demi-heure, Moréal perdit patience, paya le demi-bol de vin chaud, et sortit à son tour de l'estaminet.

— Peste soit de l'écervelé! pensa-t-il en montant dans le cabriolet qui l'attendait à la porte; maintenant, comment savoir où loge Henriette? A la vérité, je trouverai à la questure de la chambre l'adresse de M. Chevassu; mais il me faudra attendre qu'il s'y soit fait inscrire, et le fera-t-il dès aujourd'hui? cela n'est pas probable. Si M. de Pontailly daignait enfin me répondre, le mal serait réparé; mais voilà neuf jours que je lui ai écrit, et pas un mot! C'est plus qu'impertinent, c'est désespérant. Père, frère, oncle, puisse Satan vous tordre le col à tous trois!

— Monsieur, où allons-nous? demanda le cocher.

Moréal avait passé la nuit sans fermer les yeux, ainsi qu'il convient à tout homme épris sur le point de revoir celle qu'il aime. Cette conduite sentimentale eut un résultat prosaïque, mais excusable, car il est reconnu que

l'insomnie excite l'appétit. Quoiqu'il fût à peine neuf heures, le jeune amoureux s'aperçut que la passion qui lui remplissait le cœur ne produisait pas le même effet à l'égard de son estomac. Amadis, à qui l'étudiant en droit le comparait ironiquement, eût triomphé sans doute d'un besoin si vulgaire; au risque de nuire à notre héros nous devons avouer qu'il y succomba sans résistance, tant il est vrai que tout dégénère, et que les femmes d'un certain âge ont raison d'affirmer qu'aujourd'hui on ne sait plus aimer comme autrefois.

— Menez-moi au café Anglais, dit-il au cocher.

III

Après avoir déjeuné d'aussi bon appétit qu'eût pu faire Prosper Chevassu lui-même, Moréal lut les journaux, puis il se promena sur le boulevard et dans les passages, fuma un ou deux cigares, regarda les gravures nouvelles chez les marchands d'estampes, épuisa en un mot toutes les manières de tuer le temps qui lui vinrent à l'esprit.

— Cette journée ne finira pas, se dit-il en tirant sa montre qui marquait deux heures; si je rentrais chez moi, peut-être y trouverais-je enfin la lettre que j'attends.

Il se dirigea vers la rue Richelieu, où il s'était logé à l'hôtel de Castille. — Y a-t-il quelque chose pour moi? demanda-t-il à un gros homme à moitié endormi qui, par le vasistas de la loge, lui présentait la clef de sa chambre.

— Non, Monsieur, répondit le portier avec l'impassibilité indolente qui caractérise les gens de son état.

— C'est fini, se dit Moréal en brandissant avec une sourde colère la clef qu'il tenait à la main ; ce voltigeur de Louis XIV ne me répondra pas! Et il était l'ami de mon père ! Je ne sais qui me retient d'aller lui couper ses

ailes de pigeon. Il est bien heureux d'être vieux; sans cela, il faudrait qu'il m'expliquât un pareil procédé.

En grommelant de la sorte, il traversait la cour de l'hôtel. Déjà il avait atteint l'escalier qui conduisait à son appartement, lorsqu'il entendit les paroles suivantes, articulées ou plutôt aboyées par la voix discordante du portier :

— Monsieur, voici quelqu'un qui vous demande !

Moréal se retourna et aperçut sous le vestibule de la porte cochère un personnage dont la portraiture mérite d'être esquissée. C'était un gros petit homme, d'environ soixante-cinq ans, carré des épaules, rond de l'abdomen, et, sur ses courtes jambes, aussi solidement campé qu'un hippopotame. Rien de plus jovial et de moins vénérable que ses joues charnues et rubicondes, sur lesquelles se détachait le relief d'un nez violacé qui semblait porter les couleurs de la dive bouteille. Deux petits yeux fort vifs, surmontés d'épais sourcils grisonnants, donnaient à ce plantureux visage l'expression railleuse qui caractérise les portraits de Rabelais. Si sensuelle, en un mot, et si épicurienne, si goguenarde et si gastronomique était cette figure, que les beaux cheveux blancs qui en ombrageaient le front y paraissaient déplacés et causaient une sorte d'étonnement. On eût dit le chef d'un patriarche couronnant le masque d'un satyre.

Ce frais vieillard, prédestiné à l'apoplexie, portait un habit bleu à boutons brillants dont les revers laissaient saillir en pleine liberté un gilet de soie verdâtre, bombé par la rotondité de son contenu au point de ressembler à la carapace d'une tortue. Une cravate blanche peu serrée

autour du cou, un pantalon gris sans sous-pieds, des bottes accompagnées de galoches, un chapeau à large bord posé sur l'oreille, et un parapluie, quoiqu'il ne plût pas, complétaient un costume où la propreté la plus scrupuleuse compensait en partie la distinction absente.

— Que me veut ce grotesque personnage ? se demanda Moréal en allant au-devant du vieillard, qui, malgré son obésité, traversait la cour d'un pas leste.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas l'un de l'autre, l'étranger s'arrêta brusquement :

— Corbleu ! dit-il d'une vóix de basse-taille, à part la barbe que nous ne portions pas, voilà le portrait vivant de ce pauvre Moréal.

L'amant de mademoiselle Chevassu éprouva un battement de cœur ; l'homme qu'il traitait mentalement avec tant de dédain lui parut soudain entouré d'une auréole aristocratique.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il d'une voix émue ; serais-je assez heureux pour...

— Pontailly, parbleu ! interrompit le vieillard. Je vous aurais reconnu entre mille à votre ressemblance avec votre père. Ah çà ! vous avez dû être étonné de ne pas recevoir de réponse à votre billet ? Voici le fait : je ne suis arrivé qu'hier au soir de Caen où un maudit procès m'a retenu quinze jours. Mais montons chez vous ; j'ai fait deux lieues à pied depuis mon déjeuner, et je ne serai pas fâché de m'asseoir.

Après avoir exprimé à M. de Pontailly le plaisir que lui faisait éprouver sa visite, et jamais assurance ne fut plus sincère, Moréal le conduisit au logement fort exigu,

mais convenablement meublé, qu'il avait loué à l'hôtel de Castille. Il fit allumer un grand feu, installa le marquis dans le meilleur fauteuil, le débarrassa de son chapeau ainsi que de son parapluie, et l'entoura en un mot de tous les égards que la vieillesse mérite, mais qu'elle n'obtient pas toujours. M. de Pontailly accueillait avec un sourire malicieux l'empressement excessif dont il se voyait l'objet. Les premiers compliments épuisés, il fixa sur le fils de son défunt ami son petit œil perçant

— Dans votre lettre, lui dit-il, vous me parlez d'un dépôt resté entre vos mains, et que vous désiriez me remettre comme à son légitime propriétaire. Si votre intention a été de piquer ma curiosité, je dois avouer que vous avez réussi. Voyons : de quoi s'agit-il ?

Moréal ouvrit un secrétaire, y prit un objet de forme carrée qu'il posa sur une table d'un air de vénération tel qu'un prélat portant le saint sacrement un jour de procession l'eût difficilement surpassé. Enlevant alors l'enveloppe de papier soyeux qui entourait ce meuble, si précieux en apparence, il découvrit une assez laide boîte de buis incrusté de filets d'ébène. En dépit du peu de valeur de la matière et de la vulgarité du travail, ce coffret produisit l'effet d'un talisman.

— Ah ! maugrebleu ! s'écria énergiquement M. de Pontailly, vous êtes sorcier, mon ami ; vous me rajeunissez de quarante ans.

Le vieillard prit une petite clef que lui présentait Moréal, et, avec une vivacité qui démentait l'insouciance sarcastique de sa physionomie, il ouvrit le coffret. L'intérieur, contenant plusieurs doubles fonds divisés en cases

de différentes grandeurs, était disposé pour recevoir les pinceaux, les crayons, les godets à couleur et tous les autres instruments à l'usage d'un peintre d'aquarelle. Un parallélogramme de papier collé sous le couvercle renfermait cette inscription, à laquelle la décoloration de l'encre assignait une date déjà ancienne :

Le marquis de Pontailly, par la grâce de la république française une et indivisible, fabricant de tabatières et de bilboquets, à son ami le vicomte de Moréal, par la grâce de la susdite république, peintre de jambons, salades, pâtés et autres comestibles.

Le marquis lut cette inscription à haute voix, puis il poussa un long et bruyant soupir, et d'un air rêveur que ne comportait guère sa face épanouie et rubiconde :

— Béranger a raison, dit-il ;

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Lorsque j'ai fait ce cadeau à votre père, il y a longtemps, trop longtemps ! nous n'avions guère plus de vingt ans l'un et l'autre, et nous logions dans un grenier. Joignez-y l'exil, car nous étions émigrés ; pour nourriture le pain de l'étranger, *ce pain de sel*, comme dit Dante, et encore n'en avions-nous pas à discrétion ; en perspective, nos biens confisqués, et la certitude d'être guillotinés si nous rentrions en France : jugez si nous devions être gais.

— Il y avait de quoi se désespérer, répondit Moréal.

— Bah ! jamais je n'ai été si heureux, et, j'en suis sûr, si votre père vivait, il dirait comme moi. Qu'importait que nous fussions pauvres et proscrits ? N'avions-nous pas le

premier des biens ? la jeunesse, la belle et invincible jeunesse ! Croyez-en mon expérience, rien ne remplace vingt-cinq ans. Vieillissez donc le plus tard que vous pourrez.

— Pour cela, il faudrait suivre votre exemple, répondit le jeune homme, décidé à capter la bienveillance de son interlocuteur ; vous êtes, je crois, de l'âge qu'aurait mon père, et qui s'en douterait ?

— Apparence trompeuse, dit le vieillard en hochant la tête ; je ne suis pas trop mécontent de mon estomac, les jambes vont encore, j'ai toutes mes dents, la mémoire est bonne, et je lis sans lunettes ; mais le reste, mon cher vicomte, le reste !

M. de Pontailly accompagna d'un si gros soupir ce dernier mot, auquel il attachait sans doute le sens où la Fontaine l'emploie dans la fable des *Deux Pigeons*, que Moréal ne put retenir un sourire.

— Riez, continua le vieillard en riant lui-même, un jour vous serez bien obligé de dire aussi : *quod fuit non est*.

— Mais votre santé est parfaite, monsieur le marquis, et c'est l'essentiel ; le reste n'est que du superflu.

— Superflu ! cela vous plaît à dire ; quant à ma santé, elle est à la merci du premier coup de sang qui viendra réaliser les menaces de mon médecin.

— Pouvez-vous avoir une pareille idée !

— Bah ! bah ! croyez-vous que j'aie peur de la mort ! Un jour plus tôt, un jour plus tard, à la volonté de Dieu ! Mais me mettre à l'eau et à la diète comme le voudrait ce docteur Sangrado, ajouter à toutes mes autres privations

un carême perpétuel, jamais, mordieu ! J'aimerais mieux en finir tout de suite.

Le désir de se soustraire à l'idée importune de l'abstinence que lui ordonnait infructueusement son médecin se joignant à l'intérêt que lui inspirait un ouvrage sorti de ses mains, le marquis prit le coffret sur ses genoux et en ôta les doubles fonds, qu'il examina attentivement l'un après l'autre.

— C'était en 1797, dit-il en rappelant ses souvenirs; nous étions à Munich, et les circonstances n'étaient pas couleur de rose. L'armée de Condé venait d'être licenciée et nos châteaux en Espagne du commencement de la guerre étaient démolis de fond de comble. Ce n'était plus comme en 93, où nous ne doutions pas du succès, votre père surtout. Je me souviens qu'après la prise des lignes de Weissembourg lors de la petite pointe que notre corps d'émigrés fit en Alsace, il était si assuré de rentrer avant un mois dans ses terres, qu'il s'emparait, par droit de conquête, de tous les chiens courants qui lui tombaient sous la main. Et quand nous lui demandions le motif d'une pareille confiscation, « lorsque j'ai émigré, répondait-il avec sang-frois, ces coquins de paysans de Moréal ont détruit tous mes chiens; il faut bien que je remonte ma meute. » Pauvre Moréal ! il n'a jamais goûté du gibier que devait prendre cette meute. Voilà comme nous étions tous, présomptueux et aveugles; mais en 97 nos illusions étaient détruites. Après le traité de Campo-Formio, qui eut pour résultat notre licenciement, tout espoir de rentrer en France nous fut interdit. Ceux d'entre nous qui possédaient quelques ressources s'établirent en Allemagne ou se retirèrent

en Angleterre ; ceux qui n'avaient plus rien, et j'étais du nombre, passèrent au service de la Russie, ou cherchèrent dans une industrie souvent assez bizarre un abri contre la misère. Ce fut à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes, votre père et moi. Au milieu de tous ses paradoxes, Rousseau a quelquefois raison. Ce qu'il a dit de l'utilité d'enseigner un état aux enfants des riches, parut, à l'époque dont je vous parle, d'une vérité frappante, et pour ma part je n'hésitai pas à en faire l'application. J'avais appris à tourner dans mon enfance ; ce délassement de mes études devint mon gagne-pain ; sans m'inquiéter de déroger, de marquis je me fis tourneur et je me mis à fabriquer pour les honnêtes Bavarois, chez qui j'avais planté ma tente, tabatières, pipes, dévidoirs, en un mot tout ce qui concernait mon état. Vous voyez un échantillon de mon savoir-faire. Pour un gentilhomme de nom et d'armes, je n'étais, pardieu, pas trop maladroit.

M. de Pontailly tourna, et retourna le coffret, et le regarda sous toutes ses faces avec une complaisance paternelle.

— Le meilleur ouvrier du faubourg Saint-Antoine aurait peine à mieux faire, dit Moréal, fidèle à son système de flatterie intéressée.

— Votre père se tira d'affaire d'une autre manière ; il avait appris à peindre, et après dix ans d'étude il était parvenu à représenter à la gouache quelques objets qu'on pouvait prendre à la rigueur pour les différents éléments dont se compose un déjeuner à la fourchette, œufs sur le plat, tranche de melon, homard, fromage de Roquefort, jambon surtout : le jambon était son triomphe. En variant

la disposition de ces différents mets, en entremêlant le tout de verres et de bouteilles, il arrivait à produire une suite interminable de petits tableaux qu'il vendait cavalièrement sous le nom de natures mortes. Au fond, c'était toujours le même déjeuner qui se faisait pendant à lui-même; et il fallait toute la bonhomie allemande pour mordre à de pareilles croûtes. Eh bien ! ces croûtes et mes tabatières nous ont nourris, logés et vêtus, Moréal et moi, jusqu'à notre retour en France, et, comme je vous le disais tout à l'heure, jamais nous n'avons été aussi heureux que ce temps où nous étions obligés de gagner notre vie.

— Mon père parlait souvent de cette époque, et le meuble le plus précieux de sa chambre était cette boîte qui lui rappelait le souvenir de ce qu'il appelait ses beaux jours de Munich.

— C'est comme moi, morbleu ! dit avec chaleur le vieillard; les deux gouaches qu'il m'a données en retour de ce coffret occupent la plus belle place de mon cabinet, et, quoiqu'elles agacent les nerfs des artistes qui viennent chez moi, je ne les donnerais pas pour deux Raphaël. Mais, si votre père tenait à mon cadeau, continua le marquis en changeant d'intonation, il paraît que vous n'y attachez pas le même prix, puisque vous voulez me le rendre ?

— N'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, dit Moréal en hésitant, je n'aurais pas osé me permettre... mais je serais trop heureux... si l'amitié que vous aviez pour mon père...

— M'engageait à essayer de lever les obstacles qui vous empêchent d'épouser ma nièce ; n'est-ce pas là ce que

vous voulez dire ? interrompit M. de Pontailly, qui arrêta brusquement sur le vicomte ses petits yeux pétillants de malice.

A cette attaque imprévue, Moréal resta muet un instant et faillit perdre contenance.

— Monsieur le marquis, balbutia-t-il enfin, croyez...

— Allons, jeune homme, dit le vieillard en riant avec bonhomie, remettez-vous, et ne rougissez pas comme une demoiselle. Vous aimez ma nièce et vous désirez l'épouser, il n'y a pas grand mal à cela et, puisque vous êtes le fils d'un de mes meilleurs amis, je ne demande pas mieux que de vous aider de tout mon pouvoir ; à la vérité il n'est pas très-grand.

— Quoi? Monsieur, vous seriez assez bon?.. je pourrais espérer ?..

— Espérez, mon cher vicomte, mais modérez vos transports. En gesticulant, vous avez failli renverser cette boîte ; et, si elle était cassée, je ne sais pas si je me rappellerais assez mon ancien métier pour pouvoir la raccommoder.

— Mais comment avez-vous appris ?..

— Rien de plus simple. Vous avez demandé ma nièce en mariage il y a deux mois. Mon beau-frère, flatté de cette démarche, quoiqu'il y ait répondu par un refus, en a fait part à madame de Pontailly, par qui je l'ai appris. La coïncidence de votre lettre et de l'arrivée de ma nièce à Paris m'a fait comprendre que vous ne renonciez pas à la partie, et que vous aviez fort envie d'être admis dans une maison où doit demeurer pendant quelque temps

l'objet de votre flamme. Mon coffret devait vous servir de lettre de recommandation. Ai-je deviné?

— Je suis forcé d'en convenir, dit Moréal en souriant.

— Cela étant, je vous répète que je suis disposé à vous servir pour trois raisons: la première, c'est que j'ai vécu fraternellement avec votre père; la seconde, c'est que vous me paraissez un brave, aimable et loyal garçon, qui me conviendrait fort pour neveu; la troisième, c'est que je ne serais pas fâché de déjouer les plans d'une espèce de cuistre dont mon beau-frère est coiffé et madame de Pontailly aussi, et qu'il est question de donner pour mari à Henriette.

— M. Dornier?

— Lui-même; nous en parlerons plus tard. Pour le moment, permettez-moi quelques questions indispensables. Je connais votre famille, votre âge, vos agréments physiques, dit le vieillard en souriant, et je sais que vous avez été bien élevé. C'est quelque chose, mais, dans notre siècle d'argent, ce n'est pas tout. Avant la révolution votre père était riche, mais il avait des dettes; il n'est pas rentré comme moi en possession de ses bois, et ses créanciers ont dû rendre presque illusoire sa part de l'indemnité. J'ignore si madame votre mère avait de la fortune. Bref, quelle est votre position financière? Ce que je vous dis là est peu chevaleresque, mais nous sommes en 1834.

— Ma fortune est bien médiocre : seize mille livres de rente en terres.

— C'est peu pour un Moréal, mais c'est tout ce que M. Chevassu peut exiger d'un gendre. Il va sans dire que mon aimable nièce n'est point tout à fait insensible à vos

feux, et que, si on lui laissait le choix, maître Dornier ne tarderait pas être congédié?

— Je n'oserais me flatter d'être aimé... cependant...

— Vous en êtes sûr; à merveille. Je vois que je peux me ranger de votre parti sans craindre qu'Henriette ne me regarde comme un oncle barbare. Maintenant, combinons notre plan de campagne. Je n'ai aucun crédit sur l'esprit de mon beau-frère, loin de là; si je lui parlais en votre faveur ce serait le plus sûr moyen de gâter irrévocablement vos affaires. Ses trois cents ans de roture prouvée, et Dieu sait qu'il en est un peu plus fier que je ne le suis de mes titres, s'insurgeraient soudain contre ce qu'il appelle ma gentilhommerie. De ce côté, il est donc inutile de tenter une attaque. Voici notre seule ressource. Malgré ses airs d'importance et de domination, M. Chevassu a beaucoup de déférence pour sa sœur; entre nous, madame de Pontailly le mènera par le nez toutes les fois qu'elle voudra en prendre la peine. Je n'ai pas besoin, j'espère, de vous en dire davantage. En ce moment, tout votre rôle se réduit à ceci : plaire à ma femme.

— Je m'y efforcerai, dit le vicomte d'un ton modeste.

— Et, moi, je vous y aiderai; de la part d'un mari le trait est méritoire, n'est-il pas vrai ? Pour commencer, je dois vous prévenir que la tâche qui vous est imposée ne sera pas tout à fait aussi facile que votre bonne opinion de vous-même se le figure peut-être. Pour déterminer madame de Pontailly à devenir votre protectrice, il faut plus que de l'amabilité, plus que de l'adresse, plus que de la flatterie, il faut du talent. Avez-vous du talent ?

— Du talent? répéta Moréal d'une air ébahi qui fit sourire le vieillard.

— Quand je dis du talent, reprit celui-ci, j'applique un grand mot à une chose souvent fort petite; j'aurais dû dire une de ces spécialités quelconques, scientifiques littéraires, industrielles même, qui ajoutent à la valeur d'un homme celle de la carrière qu'il a embrassée, le cadre, vous le voyez, est assez vaste; Maurepas aurait pu y entrer tout comme Richelieu, Chapelain aussi bien que Corneille : un nom connu du public, voilà la seule condition pour y être admis. Un mari a le droit de médire un peu de sa femme. Je vous avouerai donc que madame de Pontailly s'engoue facilement des hommes qui ont un nom ou qui lui semblent destinés à s'en faire un. C'est ainsi qu'en ce moment elle raffole de ce pied-plat de Dornier, qu'elle regarde comme un publiciste du premier ordre, parce qu'il a toujours à la bouche quelques bribes de Montesquieu ou de Jérémie Bentham. C'est cette influence qu'il faudrait détruire par une diversion habile. Voyons, connaissez-vous la philosophie allemande?

— Pas le moins du monde.

— Tant pis. Un salmigondis de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hegel n'aurait pas manqué d'obtenir un grand succès près de madame de Pontailly, et peut-être votre rival se serait-il vu distancé tout d'abord. Au moins vous possédez votre Vico? Ce serait une fière catapulte pour fracasser mons Dornier.

— Je n'ai jamais lu Vico.

— Diable! mais vous êtes bien un peu orientaliste? Savez-vous l'arabe, le chinois, le sanscrit, l'indoustani?

— Rien de tout cela. Je ne sais que le latin, et encore...

— Cela devient décourageant. Que feriez-vous de votre latin d'écolier avec une femme qui lit Tacite couramment? Quelle sera donc votre spécialité ? Car il faut absolument une spécialité. Si nous vous posions en grand voyageur ? N'auriez-vous pas fait quelque petite excursion aux sources du Nil ou à Tombouctou ?

— Hélas! non, dit le vicomte; tous mes voyages se réduisent à l'Italie et à la Belgique.

— Pourquoi pas à la Brie et à la Beauce? Ah ! jeune homme, nous aurons bien de la peine à faire de vous un être digne d'intérêt. Voyons, cherchons encore. Avez-vous hérité du talent de votre père, êtes-vous peintre ? madame de Pontailly a un album.

— Je n'ai jamais touché un pinceau.

— Cette fois, si je ne réussis pas, je jette ma langue aux chiens. Savez-vous magnétiser? Cette niaiserie vous servirait peut-être mieux que tout le reste ; car, par hasard, elle n'a pas encore pénétré dans le salon de madame de Pontailly, et elle y aurait l'immense mérite de la nouveauté. Vous magnétiseriez Dornier et lui feriez confesser qu'il n'est qu'un vil coquin, ce qu'il n'avouerait jamais éveillé. Voilà ce qui serait un coup de maître.

— Jamais je n'ai autant regretté de ne pas posséder la puissance magnétique.

— Mais que diantre savez-vous donc? reprit le vieillard avec un dépit affecté; vous figuriez-vous, comme tant d'autres étourdis, que monter à cheval, danser, faire des armes et fumer des cigares suffisait, après les études du collége, à compléter l'éducation d'un jeune homme?

— Je sais un peu de musique, je chante au besoin, répliqua Moréal en songeant aux succès de salon que lui avait valus son *la* de poitrine.

— Vous chantez ! j'en suis fort aise, dit le marquis avec une ironie renouvelée de la fourmi de la fable ; ah ! vous chantez ! Belle recommandation près d'une femme qui a eu une voix charmante ! depuis dix ans madame de Pontailly ne chante plus, et chez elle la musique est proscrite. Si vous n'avez que cette corde à votre arc...

Le vicomte hésita un instant.

— Il m'est arrivé quelquefois, comme à tout le monde, de faire des vers, dit-il enfin avec une sorte de timidité.

— Eh ! maugrebleu, que ne le disiez-vous tout de suite ? Voilà une heure que je me creuse la cervelle pour vous trouver une entrée en scène, et vous l'avez dans votre poche. Ainsi donc, vous êtes poëte ; je l'ai été aussi dans ma jeunesse, moi qui vous parle. Oui, mon cher vicomte, j'ai fait la cour aux muses. J'ai bu à la source d'Hippocrène, j'ai monté Pégase. Vous voyez que je ne suis pas un profane, et que vous pouvez me lire vos vers.

— Je crains qu'ils ne soient indignes de votre attention, dit le vicomte avec cette humilité plus ou moins sincère qui en pareil cas ne fait jamais défaut à un arrangeur de rimes.

— Pas de modestie, reprit le vieillard, je n'y crois plus. Lisez-moi un échantillon de vos vers, je vous dirai franchement ce que j'en penserai. Il faudrait qu'ils fussent bien mauvais pour ne pas valoir ceux qui sont applaudis journellement dans le salon de ma femme.

Moréal se dirigea vers le secrétaire qu'il avait laissé

ouvert, et prit dans un des tiroirs un assez gros cahier. C'était un vrai manuscrit d'amateur, correct, aligné, sans ratures, un de ces honnêtes recueils dont les pages, écrites de chaque côté, offrent une telle perfection calligraphique, qu'elles auraient tout à perdre à être imprimées; aussi ne le sont-elles jamais.

— Voyons, dit M. de Pontailly, qui allongea la main vers le poëme inédit.

— Belle écriture, reprit le vieillard en ouvrant le cahier; je vois avec plaisir que vous ne donnez pas dans le travers de beaucoup d'écrivains qui regardent les pattes de mouches comme l'enseigne du talent, et cela parce que Bonaparte écrivait comme un chat. *Découragement*, poursuivit-il en lisant les titres des différentes pièces du recueil à mesure qu'il le feuilletait; *Heures d'amertume*, hon! *Désenchantement*, hon! hon! *Jours de tristesse*, quels diables de titres! ça me paraît devoir être amusant comme les lamentations de Jérémie. *Les Pleurs de l'âme*, morbleu! parlez-moi des pleurs de la vigne. *La Mélancolie, à M. de Lamartine;* à tout seigneur tout honneur. N'est-ce pas en effet M. de Lamartine qui a inventé ce fade breuvage de la mélancolie? *A Elle*, à la bonne heure. Je suppose que c'est de ma nièce qu'il s'agit. Mais passons à une autre pièce, *Elle* ne me pardonnerait pas d'avoir la celle-ci sans sa permission. *Illusions perdues*, à d'autres. *L'Hymne du désespoir*. Ah çà! mon cher, c'est donc une gageure? dit le marquis après avoir lu ce dernier titre, et il arrêta sur son interlocuteur un regard fin et narquois.

— Je vous disais bien que mes vers ne méritaient pas

l'honneur que vous vouliez leur faire, répondit le jeune poëte un peu déconcerté.

— Il ne s'agit pas de vos vers, dont je n'ai pas encore lu un seul, mais de la nature ultra-lugubre de vos méditations. Que diable! Young avait perdu sa fille, ou, pour être plus exact, sa belle-fille; Dante avait vu mourir sa Béatrice; mais vous, qu'avez-vous perdu? Vous êtes jeune, bien portant, bien né, raisonnablement riche, joli garçon, aimé par-dessus tout cela, et vous voulez que je m'intéresse à votre désenchantement, à la perte de vos illusions, à votre désespoir! Allons donc!

— L'inspiration est une déesse capricieuse; elle prend souvent son vol en dehors de la réalité.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'inspiration?

— C'est ce souffle poétique...

— Bah! êtes-vous dupe de ces lieux communs? L'inspiration, c'est une nuit blanche qui commence par une jatte de café noir et qui finit par une migraine.

— Cependant le feu sacré qui embrase le poëte...

— Lieux communs, vous-dis-je. Le poëte fait des vers comme le tisserand fait de la toile et le bonnetier des bas. Il ne se laisse pas emporter par Pégase, il le conduit où il veut; si de préférence il le mène boire au noir Achéron, il a tort, et je lui fausserai compagnie. Vous autres jeunes gens, vous êtes incroyables, en vérité, avec votre monomanie de désenchantement et de mélancolie; comment serez-vous donc à mon âge, si à vingt-cinq ans vous ne savez que rêvasser, pleurnicher et maudire? Mais revenons à vos vers. *La Fête romaine*, ah! enfin, voici un titre qui n'a rien de funèbre. Je suis d'autant plus compétent pour

juger ce morceau, qu'en 1817 j'ai passé le carnaval à Rome, et c'était ma foi fort gai. Voyons votre fête romaine.

M. de Pontailly rendit à Moréal le manuscrit; il se renversa ensuite sur son fauteuil, emboîta son menton dans une de ses mains, insinua l'autre dans son gilet, ferma les yeux à demi, prit en un mot une attitude si formidablement attentive, que le jeune poëte se sentit troublé, comme s'il eût été en présence de tout un aréopage d'aristarques. Ce fut d'une voix un peu altérée par l'émotion qu'il commença la lecture de ses vers. *La fête romaine* était le récit d'un martyre de chrétiens sous Néron; la dent des tigres et la torche des bourreaux jouaient le principal rôle dans cette scène, dont les détails rappellaient le dessin violent et le coloris exagéré de quelques productions de l'école poétique contemporaine.

Après avoir achevé sa lecture, le vicomte adressa à son auditeur un de ces regards modestement souriants par lesquels un auteur se recommande d'ordinaire à la bienveillance de son juge. L'attitude de M. de Pontailly s'était légèrement modifiée; les bras pendants le long du corps, la tête renversée sur le dos du fauteuil, la bouche entr'ouverte et les yeux clos, il semblait jouir d'un sommeil calme et bienfaisant. A cette vue Moréal sentit la griffe de cet irritable démon qui passe pour le compagnon des poëtes; par une crispation involontaire, il froissa son manuscrit et le jeta avec dépit sur la table. Le vieillard ouvrit ausitôt les yeux, se redressa brusquement, et regardant le vicomte d'un air moqueur :

— Rassurez-vous, lui dit-il, je ne dors pas, je réfléchis.

Oui, je le répète, les jeunes gens d'aujourd'hui sont d'un étrange tempérament. En fait de chant, quand ils ne se lamentent pas, ils rugissent. Vous, par exemple, dans quel guêpier ne venez-vous pas de m'attirer avec votre titre fallacieux! Et moi qui m'y laisse prendre! Ah, vous appelez cela une fête! Romaine encore! Pasquino et Marforio, qu'en dites-vous? Une fête! dites un auto-da-fé, un festin de cannibales, une boucherie! Est-ce là votre goût? Ce n'est pas le mien. Votre fête sent l'abattoir, la poix brûlée, la chair roussie; j'aime mieux l'odeur des roses ou le parfum du vieux falerne. Oui, je préfère l'Albane à Ribera. C'est si facile d'ailleurs de broyer du rouge et du noir. Les teintes gracieuses, au contraire, n'appartiennent pas au pinceau de tout le monde. Dans ma jeunesse j'ai fait aussi des vers. Rassurez-vous, je les ai oubliés; ainsi je ne puis prendre ma revanche. Tout ce que je me rappelle, c'est que c'était frais, pimpant, coquet, peut-être même un peu leste. Cela sentait bien un peu son chevalier de Boufflers, mais les Iris, les Chloé, les Thémire ne s'en scandalisaient pas; car dans ce temps-là, mon cher vicomte, une seule Elvire pour muse nous aurait paru une portion un peu trop congrue. Autres temps, autres mœurs.

— Mes vers vous semblent donc bien mauvais? demanda le poëte avec un sourire un peu forcé.

— Je ne dis pas cela, répondit M. de Pontailly du ton d'Alceste interrogé par l'homme au sonnet.

Quelque intérêt que nous inspire le vicomte de Moréal, nous devons reconnaître qu'il n'était point parfait: entre autres faiblesses, il avait celle de trouver ses vers fort bons;

il fut donc assez peu satisfait de la réponse évasive de son juge.

— Ce gros bonhomme, pensa-t-il, a pris à Bolingbroke sa devise : *Nil mirari.*

— Vous ne songez pas sans doute à faire imprimer vos vers? reprit le vieillard au bout d'un instant.

— Pas le moins du monde.

— Fort bien. Quoi qu'il en soit du mérite de votre *Fête romaine*, ce sont des vers, et ils suffiront pour vous assurer près de madame de Pontailly un accueil que votre naissance et votre usage du monde obtiendraient difficilement sans cela. Voyons, voulez-vous que je vous présente aujourd'hui même ?

— Je suis à vos ordres, répondit avec empressement le vicomte.

— En ce cas, changez de bottes, car vous êtes crotté, et madame de Pontailly est à cet égard aussi exigeante que la reine Élisabeth ; envoyez chercher une voiture, et partons. Il est quatre heures, nous trouverons ma femme chez elle.

Avant d'introduire le vicomte de Moréal chez la marquise de Pontailly, il est nécessaire de rétrograder de quelques heures et d'accompagner à l'hôtel Mirabeau quelques-uns des autres personnages de ce récit.

IV

En descendant de voiture, mademoiselle Henriette, pour se soustraire aux regards langoureux et aux fades compliments d'André Dornier, avait prétexté un sommeil insurmontable, et s'était retirée dans une chambre où un lit lui avait été préparé. Le député et son ami restèrent seuls dans une espèce de salon attenant à cette chambre et formant la pièce principale du logement que le premier devait occuper. Sans penser à prendre du repos ou à satisfaire un appétit vulgaire, M. Chevassu s'occupa aussitôt de sa toilette, chose aussi essentielle pour lui que l'était la coiffure pour Mirabeau. Il voulait consacrer cette première journée à voir plusieurs de ses collègues avec lesquels il comptait marcher de conserve, ce qu'on appelle trivialement prendre langue, et, connaissant l'importance des premières impressions, il était décidé à plaire. Que cette prétention ne surprenne pas de la part d'un si grave personnage. Les hommes politiques ont aussi leur coquetterie : un front en coupole, un regard fascinateur, une attitude dominatrice, un teint pâle attestant les veilles, tels sont

les mâles attraits qu'ils aiment à exhiber ; à l'aide d'un peu d'art, M. Chevassu possédait ces divers agréments. Son front, dépouillé aux tempes, avait atteint le développement monumental qui semble caractériser le génie, et, en ramenant habilement les cheveux de l'occiput, il lui composait un encadrement sévère et pittoresque. Son teint blafard le servait en ce sens que l'effet de la bile pouvait passer pour le résultat d'un travail assidu ; enfin son œil profondément enchâssé, ses sourcils bien accusés et son nez proéminent accentuaient fortement sa physionomie, que rehaussaient d'ailleurs un air fort grave et une attitude invariablement perpendiculaire.

— J'ai une fort belle tête de tribune, se disait le nouveau député, qui déjà songeait à se faire peindre parlant à la Chambre, dans sa plus noble pose d'orateur.

En attendant ce grand jour, M. Chevassu se mit à faire sa barbe. Même dans cette occupation assez grotesque d'ordinaire, il conservait toute sa dignité ; étendue sur sa face, la mousse de savon devenait imposante, dans sa main le rasoir semblait majestueux.

Dornier, assis dans un fauteuil, assistait à la toilette de celui qu'il nommait son cher maître ; car, malgré sa haine pour l'ancien régime, M. Chevassu donnait volontiers aux actes les plus familiers de sa vie intime la publicité qui entrait dans les habitudes des grands seigneurs d'autrefois, et dont le prince de Talleyrand avait conservé la tradition jusqu'à nos jours.

Avant de rapporter le dialogue qui s'établit entre ces deux personnages, il est nécessaire d'expliquer les rapports qui existaient entre eux depuis plusieurs années.

Avant 1830, M. Chevassu était avocat à Douai, sa patrie. Légiste médiocre, ses consultations avaient peu d'autorité, et il perdait habituellement trois procès sur quatre; mais sa faconde déclamatoire ne laissait pas que d'obtenir du succès devant le jury : aussi plaidait-il au criminel beaucoup plus souvent qu'au civil. Sa fortune d'ailleurs suffisait à lui assurer une existence agréable, et, s'il suivait le barreau, c'était moins pour accroître son revenu que dans le but de conserver une position. Peut-être aurait-il difficilement renoncé au plaisir de voir son nom et quelquefois ses divagations oratoires citées dans les journaux du département, quatre fois par an, à l'époque des assises. Dès lors, toutefois, la politique l'occupait un peu plus que la jurisprudence. Membre de la société *aide-toi, le ciel t'aidera!* il était, à Douai, le représentant zélé, actif et infatigable de ce qu'on a appelé sous la restauration le comité directeur. Aux élections d'où sortit la chambre des 221, M. Chevassu déploya surtout une ardeur admirable. Il présida des réunions, donna des dîners, écrivit des circulaires, intrigua, cabala, pérora, intimida le procureur général et fit passer des nuits blanches au préfet. Ce fut en cette circonstance que son fils Prosper, à peine âgé de quatorze ans, fit son entrée dans la vie politique. L'enfant se montra digne du sang dont il sortait; armé d'un fouet qu'il faisait claquer en l'honneur du côté gauche, et perché sur le siége d'une espèce de charrette à plusieurs bancs, il fit à Douai une entrée triomphale le jour même des élections, et déposa à la porte du collège une douzaine de votants en retard, raccolés par lui dans tous les coins de l'arrondissement. A

cet aspect, dit-on, le prefet pâlit, et, malgré sa réserve habituelle, M. Chevassu ouvrit les bras à son fils, qui s'y précipita aux applaudissements des électeurs émus. Ce fut un touchant et patriotique spectacle.

Une circonstance expliquera la haine que l'avocat avait vouée à la restauration, et la faveur de ses opinions libérales. Pendant dix ans, il avait sollicité, sans pouvoir l'obtenir, une place de conseiller à la cour royale de Douai. La révolution de juillet répara ce prétendu passe-droit. M. Chevassu fut nommé conseiller; mais à cette époque, son ambition avait pris un essor qui lui fit regarder avec dédain la récompense obtenue. Une simple place de conseiller, tandis que plusieurs de ses confrères qui n'avaient pas ses titres étaient nommés d'emblée présidents de chambre, procureurs généraux, premiers présidents même, ou bien entraient à la cour de cassation? On se moquait de lui. L'avocat avait accusé la restauration d'injustice, le conseiller accusa le nouveau gouvernement d'ingratitude; mais il accepta la place, et comme, après tout, elle était inamovible, il se jeta fièrement dans l'opposition.

— Puisqu'on méconnaît mes services, j'arriverai de haute lutte, se dit-il; quand je me serai fait craindre, on sera bien obligé de compter avec moi.

Dès ce moment, M. Chevassu visa à la députation, cet indispensable viatique de tout homme qui tient à faire son chemin et à ouvrir un compte courant avec le pouvoir. Grâce à ses antécédents, il n'eut pas de peine à se faire reconnaître à Douai pour le chef de l'opposition, qui par ses soins se trouva bientôt organisée. L'opinion publique du

département était tiède et ne répondait pas à la ferveur des affiliés. Dans une des premières réunions du comité dont le nouveau conseiller s'était institué président, on décréta la création d'un journal politique, infaillible levain au moyen duquel il n'est pâte si molle qui, dans un temps donné, ne fermente et ne s'aigrisse. Les fonds indispensables furent fournis par des souscriptions volontaires. En cette occasion, les meneurs rivalisèrent de dévouement, comme il arrive toujours au début d'une entreprise. Le budget assuré, restait à composer la rédaction. Ainsi que la plupart des villes de province d'une importance secondaire, Douai offrait peu de ressources, malgré ses prétentions au surnom d'*Athènes du Nord*. Quelques jeunes fabricants d'élégies, clercs de notaire pour la plupart, auraient volontiers enlacé à leur couronne de saule pleureur les branches de houx de la critique, et deux ou trois d'entre eux, quoique leur français sentît le voisinage du pays belge, paraissaient aptes à grossoyer le feuilleton. Mais, en tissant au même métier tous leurs talents réunis, on n'aurait jamais obtenu l'étoffe d'un rédacteur en chef. D'un autre côté, la place de M. Chevassu commandait certains ménagements et ne lui permettait pas de descendre ostensiblement dans l'arène. D'ailleurs, comme presque tous les hommes de barreau, l'ex-avocat avait plus de confiance en sa langue qu'en sa plume ; il eût parlé six heures sans reprendre haleine, mais n'eût pas écrit six lignes sans rature.

— Je dirigerai la rédaction du *Patriote Douaisien*, disait-il à ses collègues du comité, je serai l'âme du journal ; mais il me faut un aide, un manœuvre, un gâcheur de

phrases. Tous les hommes politiques ont leurs faiseurs. Mirabeau n'avait-il pas les siens ? Et il savait les choisir : Condorcet, Cérutti, Chamfort, Cabanis ! Puisque Douai ne nous offre rien, il faut écrire à Paris.

Le comité, par l'organe de son président, s'adressa donc à une de ces officines politico-littéraires qui expédient en province des hommes de talent à juste prix, à peu près comme les maisons de commission se chargent d'y envoyer des châles ou des meubles. Poste pour poste, l'officine en question mit à la diligence de Douai, commission retenue et port non payé, un rédacteur en chef coté mille écus d'appointements, conformément à la commande. Ce rédacteur était M. André Dornier, dont il convient d'expliquer en peu de mots la position et le caractère.

Le moyen âge italien avait ses condottieri qui, à la tête d'une bande de soudards sans peur, mais non sans reproche, épousaient, moyennant finances, les querelles des princes ou des communes, changeaient de parti s'ils y trouvaient leur intérêt, se ménageaient entre eux, comme font les loups, enfin exploitaient fort habilement la guerre civile en jouant un peu de sang contre beaucoup d'argent. A ces aventuriers peu scrupuleux il est permis de comparer certains industriels d'aujourd'hui dont la profession consiste à guerroyer la plume à la main, au service de l'opinion qui les paie, sauf à la renier s'ils trouvent meilleur salaire dans le camp ennemi. André Dornier offrait un échantillon assez curieux de ces condottieri modernes. Enfant perdu de la politique, il traitait cette mère imposante avec la plus imperturbable irrévérence. Rien n'égalait la prestesse de ses évolutions contradictoires et l'aplomb

avec lequel il changeait de drapeau, selon qu'il y voyait son profit. Doctrinaire hier, républicain aujourd'hui, demain ministériel, sous deux jours il fût devenu légitimiste, pour peu qu'il y eût trouvé cinq cents francs de bénéfice. Cependant telle était l'adresse qui présidait à ses revirements les plus effrontés, que là où tout autre se fût attiré le renom de renégat, il passait pour un écrivain consciencieux, mais égaré quelquefois par l'ardeur de son imagination. Homme d'entraînement en apparence, parfaitement maître de lui au fond, jugeant avec l'indifférence la plus dédaigneuse les opinions qu'il soutenait le plus chaleureusement, sans conviction comme sans principes, il avait la mobilité de l'aiguille de la boussole. Aimanté par la misère, à laquelle ne pouvait l'arracher sa vie décousue et vagabonde, son pôle nord était l'argent.

A l'époque dont nous parlons, André Dornier arrivait de Bordeaux, où il avait eu un journal républicain tué sous lui. Ce n'était pas la première fois que lui arrivait pareille catastrophe. A la solde du ministère ou à celle de l'opposition, il jouait de malheur depuis quelque temps; dans le premier cas, son journal mourait faute d'abonnés; dans le second, le ministère public se chargeait de le conduire de vie à trépas. En semblable accident, il revenait à Paris, seul point d'où il pût convenablement s'élancer dans la lice pour fournir une nouvelle course; car le moyen de faire agréer à Castelnaudary un rédacteur arrivant de Morlaix, ou à Briançon un journaliste frais émoulu de Brives-la-Gaillarde? La province est une coquette qui ne choisit ses fournisseurs qu'à Paris.

Passer de la rédaction d'un journal républicain à celle

du *Patriote Douaisien*, qui devait être un organe de la gauche, n'était qu'une bagatelle pour Dornier, qui avait accompli bien d'autres changements de front. Le rédacteur en chef arriva donc à Douai tête haute, comme il convenait à un homme éprouvé par les persécutions du pouvoir. Auprès du comité auquel il était adressé par l'officine parisienne, la condamnation du journal qu'il avait rédigé à Bordeaux était une si puissante recommandation, qu'il fut reçu à bras ouverts. De ses variations précédentes, il ne fut pas même question; peut-être les ignora-t-on, car elles avaient pour théâtre des localités assez obscures tandis que le dernier acte de sa vie politique, l'acte qui attestait son patriotisme, s'était passé dans une grande ville. En mémoire de ce glorieux fait d'armes, Dornier fut obligé de subir force poignées de main; mais il était aguerri à cet inconvénient, dont le dédommagea d'ailleurs un fort beau banquet donné en son honneur, et où, pour s'égayer les convives chantèrent au dessert la *Marseillaise*.

Souple, insinuant, impénétrable sous un air d'abandon, parlant peu, écoutant chacun, ne contredisant personne, Dornier n'eut besoin que de quelques jours pour juger les citoyens à qui il avait affaire. Il reconnut facilement que, dans ce troupeau de moutons qui affectait les allures de loups dévorants, M. Chevassu était le bélier, à cela près qu'il ne portait pas au cou sa sonnette de président. Le rédacteur en chef s'appliqua aussitôt à capter la bienveillance de cet important personnage, et par un adroit système de flatteries, encens que ne respirent pas impunément les esprits les plus modestes, il réussit au delà de ses

espérances. Dornier répétait près de M. Chevassu le rôle que joua un illustre duc près de Louis XVIII; il se faisait écolier pour mener son maître. Le conseiller lui remettait-il quelque informe élucubration, il ne manquait pas de s'extasier. C'était la profondeur de Pascal, la concision de Montesquieu, la verve de Courier. Puis, sous prétexte de quelques-unes de ces négligences de style, familières aux hommes de génie, il mettait le chef-d'œuvre en français, et lui donnait la place d'honneur dans le journal. En toute occasion, c'était la même déférence, la même admiration. Aussi, à force de se regarder dans le miroir grossissant que lui présentait journellement son faiseur, M. Chevassu finit-il par se trouver colossal.

— Quand je serai à la Chambre, se disait-il parfois, il faudra bien que Thiers et Odilon Barrot se rangent un peu.

En flattant son patron, André Dornier n'avait eu d'abord d'autre but que de l'amener, par une pente fleurie, à lui accorder un supplément de traitement, chose qui dépendait principalement du conseiller, dont la voix était prépondérante au comité. Bientôt cependant cette ambition changea de nature et prit sa direction vers un but plus élevé, mais aussi plus difficile à atteindre. Admis dans l'intimité de M. Chevassu, Dornier voyait presque tous les jours mademoiselle Henriette, qui n'avait alors que seize ans. Il avait même obtenu de lui donner des leçons d'italien, car il ne négligeait rien de ce qui pouvait fortifier sa position. Précepteur d'une jeune fille spirituelle et charmante, un homme de trente-deux ans ne peut guère se dispenser d'imiter Saint-Preux. Ainsi fit André Dornier;

mais, comme il avait autant de prévoyance que de sang-froid, au lieu de se lancer au courant d'une intrigue romanesque, il résolut d'assurer à ses leçons une récompense solide.

— Je suis las de cette vie errante et de ces continuelles palinodies, se dit-il un soir en sortant de chez le conseiller; il faut en finir et me caser. Où serai-je mieux qu'ici? Le bonhomme Chevassu ne voit plus que par mes yeux. Pourquoi n'épouserais-je pas sa fille? Outre qu'elle est fort jolie, elle sera riche. C'est mon affaire; bien sot je la manque!

A dater de ce jour, Dornier redoubla d'efforts pour plaire au père et à la fille; mais, au bout d'un an, il n'avait réussi qu'à demi. A mesure qu'augmentait l'engouement de M. Chevassu, les manières de mademoiselle Henriette devenaient plus réservées. Bientôt la jeune fille passa de la froideur à l'éloignement et de l'éloignement à une répulsion invincible. Il est permis de croire que les regards passionnés du vicomte de Moréal, qui, à cette époque, ne pouvait la voir qu'à la promenade ou à l'église, l'affermirent dans l'aversion que commençait à lui inspirer le journaliste, si même ils n'en furent pas la cause première.

Le Patriote Douaisien, cependant, poursuivait depuis deux ans une carrière mêlée de bien des vicissitudes. Au total, la position du journal était précaire. Les abonnés restaient rares, et déjà le comité s'était vu forcé de faire un appel aux premiers souscripteurs, dont le dévouement parut sensiblement refroidi. Outre les germes de décadence qu'il portait dans son sein, le journal avait un ennemi acharné qui, trois fois par semaine, les jours de publication, se levait matin et se tenait à l'affût, espérant toujours voir sautiller dans les colonnes du *Patriote* quelque petit délit bien gras, propre à régaler le jury. Ce vigilant ennemi, c'était, est-il besoin de le dire? le parquet de la cour royale, dont le zèle, en cette occasion, ardait plus encore que de coutume, car messieurs du ministère public eussent trouvé bien doux d'administrer une correction fraternelle au magistrat inamovible qui se permettait une si indécente opposition. Le procureur général surtout, sachant fort bien que c'était à son épitoge à trois rangs d'hermine que tirait sournoisement

M. Chevassu, le procureur général, disons-nous, avait juré une guerre d'extermination à la feuille que dirigeait son adversaire. L'apparence du délit qu'il guettait vainement depuis deux ans se présenta enfin au moment où il ne l'espérait plus.

C'était en 1834 au commencement du mois de juillet. Un matin M. Chevassu vit arriver son fils Prosper, dont nous n'avons eu rien à dire depuis quelque temps, parce qu'à l'époque où avait été fondé le journal, il commençait son cours de droit à Paris. L'année scolaire était loin d'être finie, mais les personnes qui ont eu l'agrément de faire leur droit se rappelleront qu'après avoir pris l'inscription du mois de juillet, il n'est pas très-difficile d'obtenir un congé de ses professeurs ; or, c'est à quoi ne manquent guère les étudiants qui, ayant mangé par anticipation la pension qui devait leur suffire jusqu'au mois de septembre, se trouvent aussi dépourvus que la cigale, et n'ont rien de mieux à faire qu'à revenir dans leur famille, où ils savent que le veau gras les attend. L'année précédente, Prosper avait employé si heureusement cet expédient, qu'il n'avait pas hésité à s'en servir une seconde fois. Il arriva donc chez son père, trois jours après avoir pris sa huitième inscription. Son costume se composait d'une chemise de couleur, d'un pantalon déchiré, d'une paire de bottes trouées et d'un paletot d'hiver qui, quoique montrant la corde, n'avait pas encore assez perdu de sa laine pour convenir à la saison ; sa malle était restée en gage à l'hôtel où il logeait. A la vue de Prosper râpé, mais glorieux comme un mendiant espagnol, M. Chevassu, au lieu d'ouvrir les bras, les croisa sur sa poitrine

et adressa une allocution sévère à son fils. Prosper subit cet orage sans sourciller ni répondre; il savait que le courroux des pères dure peu, et qu'après avoir grondé ils pardonnent.

— Faites venir un tailleur. Telle fut, après une péroraison véhémente, la débonnaire conclusion de M. Chevassu.

— Mon père, vous serez obéi, répondit l'étudiant en s'inclinant avec gravité.

— Vos déréglements sont inexcusables, reprit au bout d'un instant le conseiller; mais ce que je comprends moins encore, c'est la conduite de madame de Pontailly. Qu'elle vous ait laissé revenir ici avec ces habits de voleur, elle si orgueilleuse, voilà ce qui me passe.

— Ma tante et son mari sont depuis un mois dans leur terre de Normandie; eussent-ils été d'ailleurs à Paris, je n'aurais pas cru devoir leur exposer mes besoins.

— Pourquoi cela? demanda M. Chevassu d'un ton sec; quand on ne craint pas de se mal conduire, on doit savoir s'humilier.

— Devant vous, mon père, oui : c'est mon devoir d'accepter vos réprimandes ainsi que vos bienfaits; mais il me paraîtrait indigne de vous et de moi de demander un service à des personnes qui ne partagent pas mes opinions, quels que soient d'ailleurs les liens de parenté qui nous unissent.

— A la bonne heure, dit le conseiller d'une voix radoucie; je vois avec satisfaction que, si votre conduite n'a pas été fort exemplaire, du moins vous êtes resté fidèle aux principes que je vous ai inculqués.

— Fidèle jusqu'à la mort, répondit Prosper en posant dramatiquement la main sur son cœur.

— Bien, fit M. Chevassu, qui, dans cette pantomime emphatique, reconnut son sang.

En parlant de son attachement à ses principes, l'étudiant était resté au-dessous de la vérité. Depuis l'instant où il avait glorieusement débuté dans la carrière politique par le rôle de groom d'élection, son patriotisme s'était accru de jour en jour et avait acquis à la fin une exaltation qui parfois ressemblait à un accès de fièvre chaude. Poussant à leur dernière conséquence les opinions de son père, là où l'homme mûr faisait de l'opposition, le jeune légiste était tout prêt à faire de la révolte. Tandis que M. Chevassu se contentait du titre de patriote, Prosper se proclamait audacieusement républicain. Affilié à l'une des ventes subalternes qui pullulaient alors à Paris, il s'ingéniait à se trahir par les costumes les plus séditieux. Ainsi que tant d'autres puérils conspirateurs, il se croyait un des Gracques, parce qu'il portait des cheveux longs, une casquette rouge, des gilets à la Robespierre et un petit poignard dans la poche de sa redingote. S'il n'ouvrait guère les codes, il se délectait en revanche à la lecture du *Moniteur* de 93. Il dédaignait Toullier et méprisait Delvincourt, mais il goûtait Babeuf et admirait Saint-Just. Ce qu'il estimait dans Merlin, c'était le conventionnel et non le jurisconsulte. Ne croyez pas, toutefois, d'après cet exposé, que Prosper Chevassu fût un de ces républicains atrabilaires, qui, réglant leurs mœurs sur celles de Sparte, croiraient trahir leur parti s'ils sacrifiaient aux Grâces. Notre jeune radical, au

contraire, y sacrifiait sans remords et amplement. Dans son cœur, le culte de la liberté n'excluait pas l'amour du bar Musard. Telle était la vie noire d'un côté, rose de l'autre, que menait Prosper à l'École de droit. Complétons cette esquisse en disant que sur huit inscriptions il avait trouvé moyen d'en perdre cinq; mais, comme au bout de deux ans il n'avait pas encore passé son premier examen, sa conscience était tranquille.

En qualité de fils du directeur du *Patriote Douaisien*, l'étudiant recevait gratis le journal. Il le lisait assez dédaigneusement, comme font les gens qui habitent Paris à l'égard des publications de province; il le trouvait tiède, timide, arriéré, perruque. Ce dernier substantif, métamorphosé en épithète, exprimait le plus haut degré de son mépris, et il ne craignait pas de l'appliquer avec irrévérence à l'œuvre fondée par son père.

— Ces gens-là s'endorment! se disait-il souvent, mon père a passé l'âge de l'énergie, mais j'attendais mieux de Dornier; quand j'irai à Douai, il faudra que je les réveille que je leur souffle le feu sacré. Je leur montrerai comment on fait un journal.

En arrivant dans sa ville natale, la première occupation de Prosper, après le ravitaillement de sa garde-robe, fut donc la régénération du *Patriote Douaisien*; toutefois il jugea inutile de communiquer son projet aux parties intéressées. Un jour que le conseiller était à la campagne et que Dornier, après avoir arrêté la composition du prochain numéro, se reposait sur le prote pour la mise en pages, l'étudiant porta à l'imprimerie un factum élaboré par lui dans le plus profond secret. Tout ce qui venait de chez

M. Chevassu passait sans examen ; on supprima donc un article insignifiant, et celui de Prosper, imprimé dans le caractère le plus honorable, prit place à la tête du journal.

Le lendemain fut pour le parquet de la cour royale un de ces jours de fête dont se conserve longtemps le souvenir. A mesure qu'arrivaient les membres du ministère public, la bonne nouvelle leur était communiquée. Le numéro du *Patriote* passait de main en main, et toutes les figures s'épanouissaient à sa lecture; les substituts, au sang chaud, ne tenaient plus en place et voltigeaient çà et là, comme des goëlands qui sentent venir l'orage; plus rassis, mais non moins triomphants, les avocats généraux supputaient dans l'embrasure d'une fenêtre, la pénalité applicable au manifeste incendiaire qu'ils avaient sous les yeux; le procureur général enfin, plus heureux que tous les autres ensemble, se promenait à grands pas en aspirant une incalculable quantité de prises de tabac, ce qui chez lui annonçait une satisfaction portée jusqu'au ravissement.

— Cette fois, nous le tenons !

Telle était l'exclamation qui sortait de toutes les bouches.

Deux heures plus tard, *le Patriote Douaisien* était saisi à la poste et dans ses bureaux.

Le même jour, à son retour de la campagne, M. Chevassu trouva chez lui le comité assemblé. La consternation était sur les visages, la discorde s'insinuait dans les cœurs.

— Comment avez-vous pu mettre ainsi le feu aux poudres ? dirent à leur président les membres les plus modérés; il y a de quoi faire sauter le journal et nous compromettre tous.

M. Chevassu prit le numéro incriminé et lut le fatal ar-

ticle ; lorsqu'il eut fini, sa figure, naturellement fort ovale, parut allongée de deux pouces.

— Comment avez-vous fait pour laisser passer une si virulente déclamation ? demanda-t-il à son tour en se tournant vers le rédacteur en chef.

— N'est-ce pas de votre part qu'on a apporté l'article ? répondit Dornier ; je l'ai cru de vous, et je l'ai reçu les yeux fermés.

— De ma part ? répliqua le conseiller en s'animant; qui ose m'attribuer une pareille rapsodie ?

— Rapsodie ! s'écria Prosper, qui à ce mot s'élança de sa chaise; mais il se rassit aussitôt en disant à demi-voix, d'un air de compassion dédaigneuse : — On appelle aussi rapsodies les poëmes d'Homère.

— Qui ose reconnaître mon style dans ce fatras ampoulé ? reprit M. Chevassu de plus en plus animé; qui ose soutenir que ce diabolique article est de moi ?

— Et de qui donc ? demandèrent plusieurs voix.

— De moi, Messieurs, dit Prosper, qui, pour faire cette déclaration solennelle, avait cru devoir attendre le retour de son père.

— De toi ! s'écria M. Chevassu, dont la surprise fut si grande, qu'il oublia sa gravité au point de tutoyer son fils.

— De moi, mon père, reprit l'étudiant avec le plus bel aplomb. Depuis trop longtemps *le Patriote Douaisien* était embourbé dans les eaux basses du modérantisme; je l'ai envoyé en pleine mer. Maintenant le voilà lancé ; vogue la galère!

— Mais, malheureux, dit l'ancien avocat en prenant une des poses dramatiques dont il avait contracté l'habitude en

plaidant, mais, malheureux, ce n'est pas en pleine mer que tu nous envoies, c'est à la cour d'assises! Ils n'attendaient que cela. Je parierais que le préfet a sa liste de jurés composée d'avance. Nous serons condamnés infailliblement.

— Tant mieux, répondit Prosper d'un ton tranchant; il faut à nos doctrines le baptême de la persécution : tout le monde fera son devoir. Vous, Messieurs, fondateurs du journal, vous saisirez avec joie cette nouvelle occasion de manifester votre patriotisme. Vous vous cotiserez pour payer l'amende.

Les membres du comité s'entre-regardèrent en silence avec une physionomie soucieuse. Quelques-uns, machinalement, posèrent la main sur leur poche, comme pour défendre leur bourse.

— Le gérant ira en prison; il est payé pour cela, continua Prosper.

A ces mots, un petit homme râpé, qui se tenait modestement assis dans un coin du salon, se leva et salua le jeune républicain d'un air rechigné.

— Oui, père Morlot, vous irez en prison, et vous y serez comme le poisson dans l'eau. Rassérénez-vous; on ne vous laissera manquer de rien. Pâtés de gibier, bourriches soignées, tabac de contrebande, kirsch de la forêt Noire! Vous aimez le kirsch, père Morlot; vos concitoyens reconnaissants videront leurs caves plutôt que de vous en laisser chômer. Nous serons condamnés, dites-vous? c'est ce que je demande. Je me proclamerai l'auteur de l'article, je défendrai le journal devant le jury, et je vous donne ma parole d'honneur que cette fois, du moins, les hommes du pouvoir entendront la vérité. Ils riront jaune.

— Prosper, taisez-vous, dit M. Chevassu d'une voix imposante; le mal que vous avez fait est assez grand, sans que vous cherchiez encore à l'aggraver par de nouvelles folies. C'est qu'ils n'ont que l'embarras du choix dans ce maudit article, continua-t-il en contemplant le journal avec amertume : provocation à la révolte et à la guerre civile, outrage à la personne du roi, atteinte aux droits qu'il tient du vœu de la nation et à l'ordre de successibilité au trône; tout y est. Comme le procureur général doit se frotter les mains ! Ah ! Prosper, est-ce là le fruit de mes leçons ? Moi qui vous ai enseigné les premiers rudiments du langage constitutionnel, moi qui vous ai montré à l'aide de quelles périphrases, de quelles atténuations, de quelles circonlocutions il y a moyen de tout dire ! Pourquoi, par exemple, ne pas vous servir des expressions consacrées, l'ordre de choses, l'établissement de juillet, la pensée gouvernementale, au lieu de dire crûment, brutalement, témérairement...

— J'appelle un chat un chat, interrompit d'un ton bref l'élève en droit.

— Mon cher Prosper, dit Dornier doucement, vous oubliez que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

— Qui a dit cela ? ce vieux serpent de Talleyrand; belle autorité ! Non, Messieurs, je me trompe, non, citoyens, la parole n'a pas été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, mais pour la cracher à la face des tyrans. C'est ce que j'ai fait, c'est ce que je ferais encore. Vous verrez que mon article éveillera plus d'une sympathie ; nous serons condamnés c'est probable,

mais nous gagnerons cinq cents abonnés; vous verrez.

L'événement du procès ne réalisa qu'à moitié cette prophétie. Les fondateurs du *Patriote Douaisien* virent en effet condamner leur journal, mais non venir les cinq cents abonnés. Comme le ministère public cherchait à frapper M. Chevassu beaucoup plus qu'à punir le gérant responsable, celui-ci en fut quitte pour trois mois de prison, mais une amende énorme mit à la plus rude épreuve le dévouement des souscripteurs. Cette épreuve fut la dernière. La caisse du comité se vida pour ne plus se remplir, et *le Patriote Douaisien* mourut subitement, faute de fonds, comme s'éteint une lampe où manque l'huile.

En voyant son œuvre anéantie, M. Chevassu éprouva un abattement momentané d'où le tira l'ex-rédacteur en chef, plus habitué que son patron à de pareils mécomptes.

— Pourquoi jetterions-nous le manche après la cognée ? dit André Dornier avec sang-froid; qu'avons-nous perdu ? Un journal qui n'a jamais pu se faire quatre cents abonnés, une trompette dont le son ne portait pas au delà d'un rayon de dix lieues; petit malheur, assurément! Entre nous, d'ailleurs, *le Patriote* avant de mourir, n'a-t-il pas atteint le but où vous visiez? N'êtes-vous pas l'homme notable de l'opposition douaisienne, l'homme dont on cite les talents et les principes dans tout le département, l'homme qui sera certainement élu à la Chambre, si le député actuel se décide enfin à imiter notre défunt journal? Or, le digne homme est bien malade. Qu'il meure, vous serez infailliblement nommé à sa place, et, une fois à la Chambre...

— Une fois à la Chambre, répéta M. Chevassu en pre-

nant l'attitude que David a donnée à Mirabeau dans son tableau du Jeu de Paume, une fois à la Chambre...

— La France comptera un grand orateur de plus, dit Dornier, dont la voix mielleuse compléta ainsi l'idée que le conseiller n'osait exprimer hautement.

Au lieu de séparer ces deux hommes, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, la catastrophe du *Patriote* accrut leur intimité. Dornier prolongea son séjour à Douai, quoique aucune occupation apparente ne l'y retînt plus. Tous les jours, il passait chez le conseiller de longues heures, trop courtes au gré du magistrat, qui se trouvait de plus en plus enlacé par les adroites manœuvres de son flatteur. Un soir, après l'avoir successivement comparé à Foy, à Martignac, à Berryer, à Mirabeau surtout, André Dornier, voyant son cher maître en humeur débonnaire et charmante, risqua quelques mots sur le bonheur de l'homme qui obtiendrait la main de mademoiselle Henriette. Cette ouverture eut un succès inespéré. Les ambitieux sont rarement avares. Plus avide de pouvoir que d'argent, le conseiller appréciait l'utilité d'un collaborateur actif autant qu'expert, qui, se tenant modestement en arrière, le laissait, lui Chevassu, se prélasser glorieusement sur le premier plan. Jadis il avait médité de faire jouer à son fils ce rôle d'écuyer politique, mais les méfaits de Prosper, et surtout sa dernière incartade dans l'affaire du *Patriote*, avaient renversé de fond en comble les espérances paternelles.

— Ce gros garçon gâtera tout, disait le magistrat en appliquant au jeune républicain le jugement porté sur François Ier par Louis XII.

M. Chevassu fut donc assez naturellement amené à désirer de rencontrer dans son gendre les qualités qu'il n'espérait plus trouver dans son fils; aussi, lorsque encouragé par la manière dont avait été accueillie sa première démarche, Dornier osa risquer une demande positive, reçut-il une réponse qui, sans être une promesse formelle, lui permettait de tout espérer.

— Nous verrons, lui dit le conseiller; je ne suis pas de ces gens qui parlent d'une manière et agissent d'une autre. Je fais profession d'idées libérales, et je ne leur donnerai pas un démenti en mariant Henriette à un gentillâtre comme ce Moréal ou à un homme vendu au pouvoir. Ma fille aura de la fortune; ainsi, que mon gendre soit riche, c'est ce qui m'importe peu. Ce que j'exige de lui, c'est de la sévérité dans les principes, de l'intelligence, de la capacité.

— Quant aux principes, je réponds des miens, répliqua Dornier sans s'inquiéter de ses variations passées; quant à l'intelligence et à la capacité, je n'ose penser que je puisse satisfaire sur ce point vos légitimes exigences; cependant, étant à si bonne école, il est impossible qu'il ne se développe pas en moi des facultés...

— C'est déjà fait, interrompit M. Chevassu d'un ton de bienveillance protectrice; depuis votre arrivée à Douai, vous êtes évidemment en progrès; vous vous formez chaque jour, je le dis à qui veut l'entendre. Peut-être nos conversations ne vous ont-elles pas nui.

— En doutez-vous? Je dois à vos enseignements tout ce que je peux valoir aujourd'hui. Avant de vous connaître, je n'étais qu'un écolier.

— Et maintenant vous pourriez professer.

— Ce que je professerai toujours du moins, c'est la plus vive reconnaissance pour vos leçons et pour vos bontés. Certes, il n'est pas besoin d'un lien nouveau pour m'attacher à vous; cependant, si vous daigniez combler mes vœux...

— Je vous le répète, mon ami, nous verrons. Mais, avant de songer à marier Henriette, tirons au clair notre grande affaire. Ce pauvre Mougin n'a pas une semaine à vivre, c'est son médecin qui me l'a dit. Une élection est imminente, et il faut que nous soyons en mesure. Ici, vous ne me servez à rien, tandis qu'à Paris vous me seriez fort utile. Ces messieurs du grand comité pourraient, par un malentendu, jeter quelque bâton dans mes roues. Empêchez cela, et vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai pas.

— Je pars demain, et vous pouvez compter sur mon zèle; vous avez en moi un Séide.

— Qui pourra devenir un Ali, dit M. Chevassu en souriant complaisamment.

— Ah! mon cher maître, s'écria Dornier d'un air d'exaltation; si vous me nommez votre fils, qu'aurai-je à envier au gendre de Mahomet?

Le surlendemain de cette conversation, l'ex-rédacteur du *Patriote Douaisien* partit pour Paris; à la fin de la semaine suivante, la mort mit sa boule noire dans l'urne de M. Mougin; un mois plus tard l'ambitieux magistrat fut élu député. Enfin, vers le milieu de novembre, époque où commence ce récit, Ali-Dornier et Mahomet-Chevassu se retrouvaient en présence à l'hôtel Mirabeau, où nous allons assister à leur entretien.

VI

André Dornier était assis au coin du feu, tandis que M. Chevassu, qui avait quitté sa redingote de voyage pour sa robe de chambre, se tenait debout, un pinceau à barbe d'une main, un rasoir de l'autre, devant un petit miroir de toilette suspendu à la fenêtre.

— Voyons, dit ce dernier après s'être étendu sur la face une ample couche de mousse savonneuse, Henriette est une enfant devant qui on ne peut rien dire; je ne parle pas de Prosper, c'est un fou dont je désespère. Maintenant que nous sommes seuls, causons de nos affaires. Quel est ce plan dont vous me parlez dans votre lettre, et que vous deviez m'expliquer à notre première entrevue?

— Le voici, répondit Dornier avec gravité : il y a à la Chambre, entre le centre gauche et la gauche, vingt-cinq à trente députés mécontents des chefs de file actuels, et qui ne demanderaient pas mieux que de former le noyau d'une nouvelle fraction parlementaire.

— Un autre tiers parti! j'y avais songé, interrompit

M. Chevassu, qui, en toute discussion, réclamait volontiers la priorité des idées.

— Ou plutôt un quart parti, puisque le tiers existe déjà. S'emparer de la direction de cette masse flottante, s'établir de prime abord le chef d'une coterie importante, acheminement certain à devenir plus tard le maître d'un parti tout entier, ce serait là, ce me semble, un assez beau début.

— Un superbe début! il y a longtemps que j'ai mûri cette idée-là.

— Parmi les hommes dont je vous parle, il n'en est pas un seul capable de vous disputer sérieusement le premier rôle. La place est vacante, il faut la prendre.

— Il faut la prendre, répéta le député en promenant majestueusement le rasoir sur son épiderme; c'est ce que je me disais en route.

— Voici mon plan : vous fondez un journal.

— Hum! fit M. Chevassu, qui se rappela le vide opéré dans sa bourse par *le Patriote Douaisien*.

— J'ai prévu vos objections, et je crois être en mesure de les lever. Vous devez penser que je n'ai pas perdu mon temps depuis mon retour à Paris. Les députés dont je vous parle ont tous été vus, pratiqués, sondés par moi ou par des amis sûrs. Ils donneront leur patronage au journal; les députés ne donnent jamais que cela, mais c'est beaucoup. Quant aux bailleurs de fonds, nous avons deux banquiers; ces gens-là, tout en ayant l'air de sacrifier de l'argent, trouvent toujours le moyen d'en gagner. Au besoin, nous nous passerions d'eux, car, avec les souscriptions assurées dès aujourd'hui, nous pouvons vivre

pendant un an. Vous voyez donc, mon cher maître, que l'affaire marche toute seule. Cependant, comme il est très-important que vous ayez la haute main dans le journal, pour vous créer un titre, au point de vue financier, vis-à-vis des souscripteurs, il serait indispensable d'opérer un versement quelconque, cinquante mille francs, je suppose.

— Cinquante mille francs! s'écria le député en se retournant si brusquement, qu'il s'entailla le menton.

— C'est beaucoup, j'en conviens, si l'on ne regarde que la somme en elle-même; mais ce n'est rien si l'on envisage le résultat. Voici la chose en deux mots : nos trente députés sont en ce moment des épis épars, notre journal sera le lien qui les rassemblera en gerbe; or, qui tiendra le lien emportera la gerbe.

— C'est pourtant moi qui vous ai enseigné cette logique claire et concise. Vous pourriez ajouter, pour compléter l'image, que qui emportera la gerbe recueillera le grain. Sans doute, c'est tentant; mais cinquante mille francs...

— Tout autant, reprit Dornier avec un sourire jésuitique. Cependant, si je vous disais que madame de Pontailly s'est engagée à verser pareille somme...

— Bah! s'écria M. Chevassu, ma sœur, qui est carliste, donnerait cinquante mille francs pour fonder un journal patriote!

— Peu importe à madame de Pontailly la couleur du journal, c'est un nouvel organe littéraire qu'elle veut soutenir.

— Je la reconnais bien là, murmura le député entre ses dents; toujours pédante! moi, du moins, si j'aventure

quelque argent, j'ai mon but. Le projet, j'en conviens, mérite d'être examiné mûrement, et j'y ai consacré bien des méditations. Mais j'aperçois une difficulté que vous, jeune homme, semblez n'avoir pas même entrevue. Après tout, j'ai été le candidat de la gauche; nos électeurs attendent de ma part l'opposition la plus franche et la plus vigoureuse. D'un autre côté, pour dominer la masse flottante dont il s'agit, il faudrait sans doute certaines concessions, il faudrait une sorte de programme conciliateur, il faudrait en un mot appuyer légèrement sur le centre gauche; le puis-je?

— Qui vous en empêche?

— Le député oubliera-t-il les promesses du candidat?

— Louis XII a bien oublié les injures du duc d'Orléans.

— Plaisanter n'est pas répondre. Si je dévie d'un seul pas de la ligne que je me suis tracée dans ma circulaire électorale, que diront mes commettants?

— Si ce n'est que vos commettants, répondit Dornier de l'air dont Tartufe s'écrie : *Si ce n'est que le ciel!* je me charge de les mettre à la raison. Ce sera l'affaire d'un petit acte additionnel qui complétera votre profession de foi. Vous craignez d'être en contradiction avec votre première lettre; on leur en bâclera une seconde. Il n'est pas d'électeur qui résiste à une circulaire convenablement assaisonnée d'épices patriotiques.

— Je n'en disconviens pas; mais, vous avez beau dire, ma position est épineuse.

— Un enfant s'en tirerait. D'abord, j'espère que vous ne croyez pas au mandat impératif?

— C'est un esclavage auquel je ne me soumettrai jamais, dit avec fierté M. Chevassu.

— En outre, avec la conscience de vos puissantes facultés, vous ne vous résigneriez pas sans doute à jouer à la Chambre un rôle secondaire ou stérile. Quelle que soit votre modestie, vous connaissez votre valeur. L'emploi de brouillon systématique ne peut vous convenir ; vous vous sentez homme de gouvernement.

— Dornier ! Dornier ! interrompit le député en agitant son rasoir aussi noblement que si c'eût été un sceptre.

— Oui, je le répète, dussé-je vous déplaire, vous vous sentez homme de gouvernement. Il est donc tout simple que vous tendiez à votre centre. Et ne croyez pas que ce soit là une infidélité à vos principes ; ce n'est qu'une application morale des lois de la gravitation. Un homme comme vous traverse le côté gauche, mais n'y reste pas. Permettez-moi une comparaison. La carrière politique ressemble à un chemin de fer : on part de l'embarcadère de l'opposition pour arriver au débarcadère du pouvoir. D'abord on roule à toute vapeur, gauche pure : plus tard on tempère un peu ce premier élan, gauche dynastique ; plus tard encore on prend une allure modérée, centre gauche ; enfin, à l'approche du but, on diminue la force motrice, on ralentit sa marche, on ne vole plus, on glisse doucement, lentement, *smorzando*, et l'on finit par s'arrêter, sans secousse et sans choc, au banc des ministres, où l'on s'assied.

— Mais savez-vous que vous êtes un roué ? s'écria M. Chevassu, qui, malgré la rigidité de ses principes, avait écouté en souriant cette théorie parlementaire.

— Je m'honore d'être votre élève, répondit Dornier avec un salut plein de modestie.

En ce moment, Prosper entra dans la chambre, crotté, essoufflé et de fort mauvaise humeur.

— Vous n'avez pas vu mon chien ? demanda-t-il avec sa brusquerie habituelle.

— Votre chien ! s'écria M. Chevassu, choqué de l'allure de son fils. Osez-vous bien me demander des nouvelles de votre chien ? Ne rougissez-vous pas de vous jeter ainsi, boueux comme un chiffonnier, au milieu d'une conversation sérieuse ?

— Scélérat de Justinien ! reprit l'étudiant, qui se laissa tomber sur un fauteuil et ôta sa casquette pour s'essuyer le front ; malheur à toi si je te rattrape !

— Vous avez perdu votre chien ? lui demanda Dornier d'un air pénétré qui semblait attester la part qu'il prenait à ce malheur.

— Dornier, ne lui parlez pas, dit le député sévèrement ; des intérêts plus graves que ceux d'un chien perdu ou d'un étourdi incorrigible réclament notre attention. Vous disiez que ma sœur prenait pour cinquante mille francs d'actions dans ce journal ; si l'affaire marche comme vous me le faites entrevoir, vous savez ce que je veux dire, je ne refuse pas de m'y associer pour un pareil capital.

— Alors victoire ! dit Dornier en se frottant les mains ; je réponds de dix mille abonnés avant un an.

— Un journal ! s'écria Prosper, qui s'agita sur son fauteuil comme au son de la trompette un cheval de guerre dresse l'oreille ; un journal ! j'en suis.

M. Chevassu haussa les épaules, et laissa échapper un rire de pitié. Sans égard pour cette pantomime expressive, l'étudiant reprit la parole avec feu.

— Ah ! nous faisons un journal ! C'est une bonne idée, mais j'espère que ce sera un peu moins soporifique, un peu moins fade que votre *Patriote Douaisien ;* Dieu veuille avoir son âme ! Et vous dites que ma tante Pontailly prend des actions ? Alors, c'est qu'elle a dans l'idée de faire pâturer dans votre feuilleton tous les bipèdes de sa ménagerie littéraire, poëtes inédits, faiseurs de nouvelles, fabricants de tartines historiques et philosophiques. Parbleu ! si vous la laissez faire, il sera beau, votre feuilleton ! Mais un instant, vous saurez, Dornier, que je retiens pour ma part les théâtres ; c'est-à-dire, pas tous, ça m'ennuierait ; mais l'Opéra, Feydeau, les Français, la Porte-Saint-Martin, le Gymnase et le Vaudeville ; je vous en rendrai compte. Ça ne vous empêche pas de me faire donner mes entrées aux autres théâtres. Il y a longtemps que j'ai envie d'avoir mes entrées ; c'est fameux ; on va dans les coulisses.

Pendant cette tirade, M. Chevassu avait achevé sa toilette. Il s'entoura le cou d'une cravate blanche montant jusqu'aux oreilles, ce qui, selon lui, contribuait à la dignité du port de tête, et endossa un habit noir qu'il boutonna exactement du haut en bas. Satisfait de cette tenue rigide et de sa figure de tribune qu'il examina un instant dans son miroir à barbe, il vint d'un pas majestueux s'asseoir sur un fauteuil, en face de son fils.

— Prosper, lui dit-il alors du ton le plus solennel, il est temps que nous ayons une explication définitive. Dornier

est mon ami, il n'est pas de trop. Écoutez-moi et pesez bien vos réponses. Je suis fort loin, assurément, de partager les préjugés de la caste nobiliaire. Les hommes sont égaux, je le sais, et le dernier des prolétaires est autant à mes yeux qu'un pair de France. Quand je m'exprime ainsi, ce n'est pas que j'entende reconnaître qu'un pair soit placé sur l'échelle sociale plus haut qu'un magistrat, par exemple, ou bien qu'un député. Non ; je me sers seulement d'un terme de comparaison banal, de même qu'avant la révolution j'aurais pu dire un prince ou un duc.

— Où diable mon père veut-il en venir ? se demanda Prosper en étouffant un bâillement.

— J'admets donc l'égalité des droits, mais je n'accepte pas au même degré celle des devoirs. Je m'explique. Il est dans la haute bourgeoisie quelques vieilles familles aussi honorables qu'en général celles de la noblesse sont déconsidérées, et dont les membres, depuis un temps immémorial, donnent l'exemple de toutes les vertus civiques. J'ose dire que notre famille, la famille Chevassu, a jusqu'ici toujours été du nombre. Quatre cents ans de roture prouvée sont un titre dont un autre pourrait s'enorgueillir.

— Quatre cents ans ! répéta Dornier d'un air de vénération.

— Mon père a toujours dit trois cents, lui dit Prosper à l'oreille ; mais il paraît que, depuis qu'il est député, nous avons un siècle de plus.

— Ce que je dis là ne doit pas vous donner une ridicule vanité, mais cela devrait vous inspirer l'envie de vous montrer digne de vos pères. Pendant ces quatre cents ans de roture prouvée sans alliage de gentilhommerie, à

part le mariage de votre tante; — mais les femmes ne comptent pas, n'étant pour rien dans la ligne directe; — pendant ces quatre cents ans, dis-je, les Chevassu ont toujours été des hommes graves, des hommes austères en un mot des hommes sérieux : François-Bénigne Chevassu, professeur à l'université de Douai dès son installation en 1562; Guillaume-Désiré Chevassu, chanoine de Saint-Amé, qui mourut en 1629; Antide-Louis-Nicolas Chevassu, avocat au parlement en 1750, tant d'autres que je passe sous silence, et moi-même, enfin, si j'ose me nommer après eux : voilà quelle est votre famille! voyons maintenant ce que vous êtes.

— Je suis un citoyen diablement ennuyé, pensa l'étudiant en s'allongeant sur le fauteuil, comme s'il se fût préparé à dormir.

— Monsieur, s'écria le député, courroucé de cette impertinence, je vous ordonne de m'écouter dans une attitude plus respectueuse.

Prosper se redressa d'un air boudeur.

— Ce que vous êtes! reprit M. Chevassu en enflant sa voix, un paresseux, un étourdi, un mauvais sujet, un être indigne de mes bontés, indigne du nom qu'il porte. Ne répliquez pas. Sans que vous vous en doutiez, j'ai pris des renseignements à l'Ecole de droit. Je sais que vous avez perdu cinq inscriptions, je sais que vous n'avez point passé d'examen, je sais que vous avez encore des dettes malgré tout ce que j'ai déjà payé l'an dernier. Et vous croyez que je tolérerai cela? Non, Monsieur.

— Mon père, dit Prosper d'un ton patelin, je n'ai jamais nié mes torts; je sais qu'ils sont nombreux,

mais je vous promets de mieux me conduire à l'avenir.

— Combien de fois ne m'avez-vous pas fait ce beau serment ?

— Cette fois je le tiendrai, je vous le jure; quant à l'argent que vous avez payé pour moi, vous pourrez le retenir l'an prochain, quand vous arrêterez vos comptes de tutelle.

— Mes comptes de tutelle! s'écria M. Chevassu avec indignation; vous osez me demander mes comptes de tutelle ! Je vous les rendrai, Monsieur, je vous les rendrai fidèlement; mais en attendant, vous aurez la bonté de vous conformer à mes ordres. Au lieu de loger dans un hôtel garni, comme vous l'avez fait depuis deux ans, vous allez entrer dans une pension où je vous ai retenu une place et où votre conduite sera l'objet d'une surveillance...

— Moi, en pension! glapit Prosper, qui se leva dans un transport de colère; j'aime mieux m'engager pour l'Algérie! j'aime mieux me jeter dans la Seine !

— Voici l'adresse de votre pension, dit froidement le député en présentant à son fils une carte qu'il avait tirée de la poche de son gilet.

L'étudiant prit la carte, et, sans la lire, la jeta au feu.

A ce trait de révolte, M. Chevassu se leva à son tour et déploya sa longue taille dans toute sa perpendicularité.

— Sortez ! s'écria-t-il du ton de Jupiter tonnant.

— Merci, répondit le fils insoumis.

Il sortit de la chambre sans regarder son père, ferma la porte avec fracas, et, lorsqu'il fut dans le vestibule, on l'entendit entonner d'une voix éclatante :

Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

M. Chevassu, dont cette scène avait troublé la gravité, se rassit sur son fauteuil et demeura un instant plongé dans des réflexions chagrines. Tout en gardant l'attitude silencieuse que semblait commander la discrétion, Dornier l'observait en dessous, et, pour qui eût su la pénétrer, sa physionomie disait : S'ils pouvaient se brouiller une bonne fois, la dot de mademoiselle Henriette n'en serait peut-être que plus ronde.

— Dornier, faites-moi le plaisir de courir après cet étourdi, dit au bout de quelques secondes le père de Prosper, mollissant déjà dans sa colère ; il a une si mauvaise tête, que je crains qu'il ne fasse quelque sottise.

Quoique ce message de conciliation convînt peu à Dornier, qui, ainsi que nous venons de le dire, espérait profiter de la discorde près de s'introduire dans la famille de son patron, il n'osa refuser le service qui lui était demandé. Quelques minutes plus tard, il avait rejoint l'étudiant à une cinquantaine de pas de l'hôtel Mirabeau.

VII

Après avoir rejoint Prosper, André Dornier, remplissant la mission qu'il venait de recevoir, lui proposa de remonter près du député.

— Retourner vers ce despote ! s'écria l'étudiant indiscipliné; non, pardieu ! j'ai assez comme ça de nos quatre cents ans de roture. J'aime mieux aller me promener sur les boulevards ; venez-vous avec moi ?

Dornier prit le bras de l'élève en droit, et tous deux descendirent la rue de la Paix.

— Est-il prodigieux, mon père ! continua Prosper ; c'est depuis qu'il est député que lui viennent ces idées fabuleuses. En pension ! pourquoi pas le fouet ? Ce qui l'a mis si fort en colère, c'est que je vous aie demandé cette part de feuilleton, il a toujours sur le cœur mon article du *Patriote*. Eh bien ! j'y tiens à ce feuilleton, et surtout à mes entrées aux théâtres. C'est vous qui serez rédacteur en chef, n'est-ce pas ?

— Probablement.

— Alors je regarde l'affaire comme conclue.

— Cependant, si votre père s'y oppose, il me sera bien difficile...

— Bah ! mon père ! il ne voit que par vos yeux. Maintenant c'est votre affaire, je ne m'en mêle plus. Changeons de propos. Avez-vous fait entendre raison à mes créanciers ?

— J'ai fait de mon mieux, mais ce sont des vautours difficiles à apprivoiser.

— Des vautours ! dites des requins ! Mon tailleur ?...

— Consent à réduire de cent cinquante francs son mémoire, qui reste donc fixé à sept cents; mais il veut être payé dans un mois.

— Et le maître de l'hôtel où je logeais ?

— Il prétend que ce qu'il a trouvé dans la malle qu'il a retenue en gage ne vaut pas trente francs.

— Je la lui laisse pour quinze. Et il veut aussi être payé ?

— Avant quinze jours ; c'est là tout le délai que j'ai pu obtenir. Depuis qu'il sait que votre père est député, il est intraitable. Votre portier réclame aussi une trentaine de francs.

— Au diable ! Allons, je vois que, tout compris, mon passif doit s'élever à deux mille francs.

— Un peu plus. Croyez, mon cher Prosper, que si j'avais eu des fonds, vous seriez depuis longtemps hors d'embarras ; mais vous connaissez ma position.

— Sans doute ; je sais que ce n'est pas l'obligeance qui vous manque. Diable ! deux mille francs !

— Tout ce que j'ai pu faire depuis que je suis ici, c'est d'obtenir que vos créanciers ne s'adressent pas encore à

votre père, comme leurs lettres vous en menaçaient. Cependant le délai qu'ils ont accordé est si court ! Avez-vous de l'argent ?

— Six cents misérables francs; car mon père, cette fois, n'a voulu me payer d'avance que trois mois de ma pension.

— Que ferez-vous donc ?

— Ce que j'ai fait déjà l'an dernier. J'irai à Coblentz.

— Je ne comprends pas.

— Coblentz, pardieu ! c'est mon brave oncle de Pontailly. S'il avait été ici au mois de juillet, je ne serais pas arrivé à Douai dans le costume de l'enfant prodigue.

— Mais n'avez-vous pas dit à votre père que dans aucun cas vous ne voudriez emprunter de l'argent à des gens qui n'ont pas vos opinions ?

— Bah ! est-ce que vous avez donné aussi dans cette plaisanterie-là ? Je vous croyais plus fort. L'argent, mon cher, n'a pas d'opinion. D'ailleurs, à part les petits services qu'il m'a rendus, j'aime beaucoup mon oncle l'émigré. C'est un gaillard qui boit sec, qui ne peut pas souffrir les jésuites, et qui se soucie de ses parchemins comme moi de mon Code civil. Sans compter qu'il a reçu deux coups de sabre au combat de Berstheim, et une balle dans l'épaule à la retraite de Biberach. — C'est mon homme; il m'appelle jacobin, je lui réponds chouan, et nous sommes les meilleurs amis du monde. L'avez-vous beaucoup vu depuis votre arrivée ?

— Quelquefois ; mais j'ai vu plus souvent madame votre tante, pour qui votre père m'avait donné une lettre.

— Voilà une femme qui me déteste ! et elle est dans

son droit; je me moque des trissotins qui peuplent son salon et je salis ses tapis. Il faudra que j'aille la voir tout à l'heure, crotté comme je suis. Ça la fera enrager. A propos, vous savez que votre rival est ici?

— M. de Moréal?

— Est-ce que vous ne l'avez pas vu ce matin dans la cour de l'hôtel des postes?

— C'était donc lui... enveloppé d'un grand manteau,

— Brun. C'était lui-même. Pour un amoureux, vous pouvez vous flatter d'être myope; je n'ai eu besoin que d'un coup d'œil pour le reconnaître.

— C'était pour lui parler que vous nous avez quittés?

— Oui. Service pour service: vous m'avez été utile vingt fois; en retour, je vous ai promis de vous débarrasser de votre rival, et quoiqu'il soit entêté comme un mulet, je tiendrai ma promesse. Comptez sur moi; nous deviendrons frères par alliance comme nous le sommes déjà en principes républicains.

Ces derniers mots suffiront pour faire connaître le double rôle que jouait Dornier afin de s'emparer de l'esprit de ceux dont il avait besoin; patriote accommodant près de M. Chevassu, dont il connaissait les vues ambitieuses, il se montrait démocrate exalté avec le communiste Prosper.

— Puisque nous voilà sur le chapitre de la république, continua ce dernier, où en sommes-nous? L'émeute va-t-elle bien?

— Rien de sérieux jusqu'à présent. Quelques rassemblements chaque soir à la porte Saint-Denis.

— On m'y verra, pas plus tard qu'aujourd'hui. Je

recruterai mes amis de l'Ecole ; il y a parmi eux des gaillards déterminés. Il faut que vous soyez des nôtres, quand nous ne ferions que de rosser trois ou quatre sergents de ville, ce sera toujours cela.

En devisant ainsi, les deux amis avaient suivi le boulevard et étaient arrivés devant le passage des Panoramas. En ce moment, Prosper sentit entre ses jambes un corps étranger, dont la brusque irruption le fit trébucher. Il se retourna vivement, et aperçut à ses pieds le vagabond Justinien. Le pauvre animal n'avait plus de collier, mais par compensation, sa tête était ornée d'un bouchon de paille, insigne de la condition vénale où il était tombé depuis le matin, et, malgré ses efforts pour s'échapper, il était mené en laisse par un jeune homme à figure judaïque, coiffé d'une casquette de peau de loutre et vêtu d'une sale redingote à brandebourgs.

— Justinien ! s'écria l'étudiant en saisissant brusquement la corde qui entourait le cou de l'épagneul.

— Voulez-vous me rendre mon chien ? dit à son tour le juif, qu'avait un instant déconcerté cette brusque agression.

— Ton chien ! reprit Prosper courroucé ; dis le chien que tu m'as volé.

— Voleur toi-même ! beugla le marchand de chiens en s'avançant d'un air furieux.

Dans l'état démocratique de nos mœurs, l'homme de la meilleure compagnie peut se trouver exposé au contact d'un rustre et se voir contraint, comme le fut à Londres le maréchal de Saxe, d'user pour sa défense d'armes dont l'emploi semble interdit par le code du point d'hon-

neur. Sans posséder la vigueur herculéenne du maréchal, Prosper était nerveux, alerte, déterminé, et il méprisait trop l'étiquette pour que la crainte de compromettre sa dignité le fît reculer devant un danger qui se présentait sous un aspect trivial. Au lieu de chercher à éviter la lutte dont il se voyait menacé, il mit dans la main de Dernier la corde qui attachait Justinien.

— Gardez mon chien, lui dit-il, pendant que je vais donner une leçon à ce drôle.

En même temps, et sans aucun de ces tâtonnements préliminaires où se complaisent les amateurs du pugilat parisien, l'étudiant sauta d'un bond sur le juif. Il lui appliqua simultanément un vigoureux coup de poing sur l'oreille gauche et un coup de pied non moins énergique sur le jarret droit. Frappé, ou, pour mieux dire, fauché à la fois en sens contraire, au sommet et à la base, l'industriel perdit l'équilibre et tomba sur le trottoir.

Un cercle nombreux s'était formé, et plusieurs bravos saluaient la prouesse de l'élève en droit, lorsqu'un nouveau personnage, porteur d'un frac bleu, d'un chapeau à cornes et d'une longue rapière, s'ouvrit un passage à travers les curieux, et vint gravement se poser entre les combattants.

— Ah çà, jeune homme, dit-il en s'adressant à Prosper, est-ce que vous ne pourriez aller vous battre plus loin? Et que vous a donc fait ce malheureux?

— Il m'a volé mon chien, répondit brusquement l'étudiant.

— Ne l'écoutez pas, s'écria l'israélite, qui se relevait péniblement; c'est un scélérat de républicain qui veut

me prendre mon chien parce que je suis l'ami du gouvernement. Vous voyez bien qu'il a un bonnet rouge; tous les soirs il est des émeutes; tout à l'heure encore il disait mille horreurs des sergents de ville.

Un peu plus embarrassé que le roi Salomon, mais évidemment influencé par la dernière allégation du vaincu, le mainteneur de l'ordre public regardait alternativement d'un air sévère les deux antagonistes.

— Tout cela est bel et bon, dit-il enfin en élevant la voix; mais vous allez me suivre; vous vous expliquerez ailleurs. Êtes-vous sourd, jeune homme? ajouta-t-il en s'adressant à l'élève en droit, qui ne faisait pas mine de bouger.

De tout temps il a existé une violente antipathie entre les étudiants des écoles et les archers de la bonne ville de Paris. Il est superflu de dire que Prosper Chevassu nourrissait au plus haut degré ce sentiment d'hostilité. La haine du sergent de ville faisait partie de ses convictions politiques.

— Je vous défends de m'appeler jeune homme, dit-il, les yeux fièrement fixés sur le sergent.

— Qu'est-ce qu'il dit? s'écria celui-ci d'un air menaçant.

— Il dit que vous êtes un impertinent et qu'il se moque de vous.

— Ah! c'est comme ça!

Le sergent s'avança vers l'étudiant en allongeant une large main rougeâtre, qui, les doigts écartés, ne ressemblait pas mal à un jeune crabe.

— Dornier, partez vite avec Justinien, dit tout bas Prosper à son ami.

Au même instant, il fit un saut pour éviter la patte crochue près de se poser sur son épaule, et par ce mouvement il se trouva côte à côte avec le sergent. Sans hésiter, il lui porta la main sous le menton et le poussa rudement à la renverse, tandis que d'un habile croc-en-jambe il le retenait sur place. Abasourdi par cette attaque imprévue, le sergent de ville n'évita pas le destin du juif, qu'il remplaça sur les dalles du trottoir, où il tomba comme un bœuf qu'on assomme.

— Vive la liberté ! s'écria Prosper, qui, après avoir poussé ce cri de victoire, s'ouvrit un passage à travers la foule et s'élança dans la rue Vivienne. Il avait disparu avant que le sergent de ville, étourdi de sa chute, fût parvenu à se relever.

— Gueux de républicain ! dit celui-ci en promenant un regard courroucé sur les spectateurs riant de sa mésaventure ; je te reconnaîtrai avec ta casquette rouge.

Au dénoûment de cette nouvelle lutte, Dornier s'était esquivé en emmenant Justinien. Craignant d'être suivi par l'un ou l'autre des vaincus, il fit sauter le chien dans le premier cabriolet de louage qu'il aperçut, y monta lui-même et revint à l'hôtel Mirabeau.

— Vous ne ramenez donc pas cet insolent ? lui demanda M. Chevassu.

— Voici toujours son chien, répondit Dornier, qui raconta la scène dont il venait d'être témoin.

— Mais c'est scandaleux ! s'écria le père de Prosper avec indignation ; c'est épouvantable ! comment ! un pu-

gilat en pleine rue ! Et c'est mon fils, c'est un Chevassu qui joue ce rôle de portefaix, qui ne rougit pas de se commettre avec des êtres ignobles, de se vautrer dans le ruisseau !

— C'était sur le trottoir, dit Dornier d'un air simple.

— Trottoir ou ruisseau, qu'importe? reprit M. Chevassu, irrité de cette espèce de contradiction ; n'allez-vous pas le soutenir? Je vous dis que ce mauvais sujet traînera mon nom dans la boue, si je n'y mets ordre. Oh ! s'il y avait encore des lettres de cachet ?

— Eh quoi ! Monsieur, s'écria le confident du député en jouant la stupéfaction, est-ce bien vous qui regrettez les lettres de cachet ?

— Oui, je les regrette, s'écria M. Chevassu avec emportement, et si la Bastille existait encore, elle me ferait raison de ce drôle.

— Oh ! la Bastille ! vous n'y pensez pas !

— La Bastille avait du bon; elle préservait les pères de la honte dont menaçait de les couvrir un fils indigne. Oui, la Bastille... c'est-à-dire non, reprit le député libéral en revenant à lui ; le chagrin que me cause ce vaurien me met hors de moi et me fait dire des choses... Ne faites pas attention à ce qui vient de m'échapper; surtout, Dornier, ne le répétez à personne : vous m'entendez. Si mes commettants savaient que j'ai paru regretter un seul instant les monstruosités de l'ancien régime...

— C'est alors que, pour les maintenir dans le devoir, nous aurions besoin d'une fière circulaire.

— Tous mes projets contrariés, renversés peut-être par mon fils ! lui en qui j'espérais trouver un compagnon de

mes travaux, un ami politique, un second moi-même! lui à qui, une fois pair, je voulais transmettre ma députation! Qu'est-ce que je dis là ?... ne répétez pas cela non plus, Dornier; il est inutile que mes commettants puissent supposer...

— Que vous songez à la pairie; c'est parfaitement inutile. Cela ferait de la peine à ces braves gens de penser qu'après leur avoir promis d'être leur mandataire à la vie et à la mort, vous prévoyez déjà un divorce.

— Indigne Prosper! reprit le député en se croisant les bras d'un air sombre.

— Je vous plains sincèrement, dit Dornier de sa voix la plus hypocrite. Oui, je comprends votre chagrin; il est cruel pour un père, et quel père! de ne pas trouver dans son fils les qualités dont il lui donne l'exemple. Vous savez si j'aime Prosper, et cependant, quelle que puisse être la partialité de l'amitié, je suis forcé de convenir qu'il est dans une mauvaise voie. Sans doute, il est jeune, et il y a encore de la ressource; mais qu'il réponde jamais aux vues sérieuses que vous aviez sur lui, c'est un espoir auquel j'ose à peine me livrer.

— Et moi j'y renonce, interrompit le député avec l'accent du découragement.

— Mais, continua Dornier, de plus en plus insinuant, pour un instrument qui ne répond pas à votre attente, devez-vous abandonner votre œuvre? Manquez-vous d'amis dévoués qui, sous la règle de votre supériorité incontestable, seront fiers et heureux de s'associer à vos travaux? Il en est un du moins, et c'est celui qui vous parle, dont l'attachement, j'oserai dire filial, vous consolerait,

vous fortifierait peut-être, si vous vous décidiez enfin à y répondre par l'accomplissement d'une promesse bien chère. Un gendre, n'est-ce pas aussi un fils? Accordez-moi ce titre, mon cher maître, et puis montons hardiment à l'assaut du pouvoir; André Dornier sera votre Achate fidèle, à vos côtés pendant la lutte, devant vous à l'heure du danger, derrière après la victoire.

— Oui, Dornier, vous serez mon gendre, s'écria M. Chevassu, entraîné par cette chaude péroraison; déjà je l'avais résolu; je ne différerai pas plus longtemps; aujourd'hui même je parlerai à Henriette.

Il est inutile de décrire le ravissement d'André Dornier, qui se voyait arrivé au but.

— Au revoir! dit le député en mettant enfin un terme aux protestations de dévouement et de reconnaissance dont il se voyait accablé. Je ne pense pas qu'en faveur de notre arrivée ma sœur daigne changer quelque chose à ses habitudes; nous ne la trouverons chez elle qu'à quatre heures : y viendrez-vous?

— Pouvez-vous en douter? s'écria Dornier, qui, avant de sortir, saisit avec transport la main de son futur beau-père et fit le geste de la porter à ses lèvres.

— C'est un brave et loyal garçon, se dit, après qu'il fut parti, M. Chevassu, et, tout considéré, j'ai raison de lui donner ma fille. Il n'est pas riche, mais il ne manque pas de talent, et, en lui continuant mes leçons, j'achèverai d'en faire un homme d'un vrai mérite.

Aussitôt après le départ d'André Dornier, Henriette entra dans la chambre où était son père. Au lieu de dormir ainsi qu'elle en avait prétexté le besoin, la jeune fille

s'était livrée à un soin beaucoup plus important à son âge: elle avait remplacé son peignoir de voyage par celle de ses robes qu'elle trouvait la plus jolie. N'ayant pas vu depuis son enfance madame de Pontailly, mademoiselle Chevassu ne pensait pas sans émotion à leur prochaine entrevue; c'était à ses yeux un événement aussi solennel qu'une présentation à la cour. Près de paraître, petite provinciale, devant une grande dame de Paris, elle avait cru indispensable d'appeler un peu de coquetterie à l'aide de sa fraîche beauté, qui n'avait nul besoin d'un pareil secours. Mais au moment où elle vint rejoindre son père, une émotion plus vive encore que celle de la toilette agitait la jeune fille. Une froide pâleur couvrait ses joues, ses yeux étincelaient, quoique son regard parût fixe; sa démarche était rapide et saccadée.

— Mon père, dit-elle avec explosion, je n'épouserai jamais M. Dornier.

— Qu'est-ce que vous dites? répondit M. Chevassu, étourdi de cette brusque attaque.

— Je n'épouserai jamais M. Dornier, répéta la jeune fille d'une voix altérée, mais résolue.

— Et d'où savez-vous que vous devez l'épouser? demanda le député en évitant d'engager immédiatement le combat; vous nous écoutiez donc? Écouter aux portes! Ah! Henriette!

— Je n'écoutais pas aux portes; mais vous parliez si haut, qu'involontairement je vous ai entendus. M. Dornier est un homme que je déteste, et jamais, je vous le jure, jamais je ne l'épouserai.

— Vous l'épouserez, Mademoiselle, repartit M. Che-

vassu, irrité de l'accent de sa fille; vous l'épouserez, c'est moi qui à mon tour vous le jure. Il ne sera pas dit que je ne trouverai dans ma famille qu'insolence et révolte. Je vous montrerai que j'ai une volonté de fer qui saura faire plier vos caprices. Oui, dussé-je avoir recours à la rigueur, vous m'obéirez.

— En tout, mon père, cela excepté.

— Vous épouserez Dornier, où je vous ferai enfermer dans une maison d'éducation.

— Votre fils à la Bastille! votre fille au couvent! dit Henriette avec ironie; je vous croyais député du côté gauche.

— Taisez-vous, Mademoiselle, je vous l'ordonne, répondit M. Chevassu d'un ton courroucé : il ne vous appartient pas de discuter avec moi.

— Je vous croyais partisan de la liberté de discussion.

— Pour la seconde fois je vous ordonne de vous taire. Une obéissance passive, voilà votre devoir.

— Je croyais vous avoir entendu dire vingt fois que nul n'était tenu à l'obéissance passive.

— Vous croyiez! vous croyiez! répondit M. Chevassu en prenant son chapeau pour se soustraire à cette logique de jeune fille, qui opposait ainsi aux prétentions du père les opinions du citoyen; ce que vous devez croire, c'est que je ne vais pas perdre un temps précieux à écouter vos enfantillages. Il faut que je sorte. Votre frère ne tardera pas sans doute à rentrer, vous lui direz de m'attendre. A quatre heures, je viendrai vous prendre pour vous conduire chez votre tante. D'ici là vous avez le temps de ré-

fléchir : vous connaissez ma volonté ; qu'à mon retour je vous trouve raisonnable et soumise.

Sans écouter sa fille, qui, pour la quatrième fois, lui répétait qu'elle ne serait jamais la femme d'André Dornier, le député sortit de la chambre, et un instant après de l'hôtel.

— Il serait un peu fort, se dit-il en montant dans la voiture qu'il avait envoyé chercher, il serait un peu dérisoire que moi, qui me sens de force à porter l'État sur mes épaules, je ne pusse pas venir à bout d'un écolier et d'une petite fille !

VIII

Avant d'introduire le lecteur dans le salon de la marquise de Pontailly, chez qui doivent se passer plusieurs scènes de ce récit, qu'on nous permette une métaphore très-rebattue. Depuis la création du monde, on compare la vie à un fleuve, que les chansons bachiques recommandent de descendre en chantant. Le conseil est bon, sans doute, mais il est un instant où il devient difficile de le suivre ; c'est lorsque vers l'horizon de la ligne déjà parcourue commencent à disparaître les rives fleuries de la jeunesse. En ce moment critique, un secret ennui serre le cœur, quel qu'ait été jusqu'alors l'agrément du voyage. Les femmes surtout, et parmi toutes les autres celles qui ont été belles, se tournent alors en arrière pour suivre d'un triste regard leurs jours de triomphe près de s'évanouir, et cherchent, lutte insensée! à résister au courant qui les entraîne. Quelques-unes cependant sortent victorieuses de cette épreuve. Douées d'une sorte de philosophie pratique, elles acceptent d'un esprit soumis les dures et immuables conditions de la vie; le souvenir des fleurs

du printemps ne leur rend pas amers les fruits de l'automne ; en un mot, elles savent vieillir, science rare et désirable.

Madame de Pontailly appartenait à la classe de ces femmes raisonnables ; mais sa résignation venait d'un caractère égoïste plutôt que d'un cœur religieux. Fort attachée à la vie, elle n'en dédaignait rien, et si le banquet de l'âge mûr lui semblait moins savoureux que celui de la jeunesse, elle n'avait pas perdu l'appétit pour cela. Elle pensait qu'on ne doit pas jeter l'orange avant d'en avoir exprimé tout le suc, décidée qu'elle était à manger même l'écorce. Au lieu de se rattacher par des regrets stériles à un passé qui ne renaît jamais, elle s'efforçait de tirer parti du présent, modifiant ses habitudes selon le progrès de ses années, réglant ses goûts sur la marche du temps, et ne demandant à chaque saison que les produits qu'elle comporte.

Dès son entrée dans le monde, la marquise s'était représenté la vie comme une route où il convient de se préparer des relais appropriés aux accidents successifs du terrain. Coquette dans sa jeunesse, plusieurs disaient galante, elle avait parcouru cette première période, doucement emportée par les chevaux fringants de l'amour. Vers quarante ans, lorsque cet attelage, passablement essoufflé, lui parut enfin avoir mérité un repos qu'il eût été imprudent de lui refuser plus longtemps, elle le congédia philosophiquement, et le remplaça par les mules hargneuses du bel esprit ; après les délicieuses mélodies de la passion, l'harmonie de leurs grelots lui sembla d'abord un peu discordante ; mais elle s'y habitua et finit

par s'y plaire. C'est ainsi que la marquise, aimant mieux quitter l'amour que d'en être abandonnée, de coquette était devenue bas-bleu, et cela systématiquement. Habituée au tourbillon du monde, elle n'eût pas supporté le délaissement où tombent les femmes qui ne savent rien substituer aux avantages de la jeunesse. Son esprit non moins que sa vanité redoutait la solitude. Il lui fallait un entourage, une cour, et, plutôt que d'y renoncer, elle se résigna de propos délibéré à en modifier les éléments. Dans son salon, les hommes aimables furent insensiblement remplacés par les hommes instruits, les séducteurs par les beaux esprits, les fats par les pédants. A l'époque où se passe ce récit, madame de Pontailly, qui avait quarante-six ans, était franchement entrée dans son rôle de femme savante, et elle était résolue à filer cette nouvelle scène de sa vie jusqu'à ce qu'un autre changement de décoration devînt nécessaire. Ménagère de ses ressources, elle réservait pour son déclin la médisance, le jeu et la dévotion, ces trois vertus théologales des vieilles femmes.

Rien de plus régulier que l'existence de madame de Pontailly pendant les sept mois de l'année qu'elle passait à Paris. A part le samedi, qui était son jour de réception, tous les soirs elle allait dans le monde. Le matin, à deux heures précises, elle montait en voiture et rendait des visites ; à quatre heures, non moins exactement, elle rentrait chez elle ; c'était le moment important de la journée, l'instant qui, pour la marquise, équivalait à celui où un roi constitutionnel réunit le conseil de ses ministres. Jusqu'à l'heure du dîner, madame de Pontailly re-

cevait dans son salon une cohue d'hommes célèbres à un titre quelconque ou d'aspirants en qui elle croyait reconnaître le germe de l'illustration. Membres des diverses académies, littérateurs français ou étrangers, savants chauves, poëtes chevelus, chacun était le bien accueilli, pourvu qu'il apportât son tribut, obole intellectuelle, qui rappelait à la partie classique de cette docte réunion le péage perçu par Caron au bord du Styx.

Quel que fût l'engouement de la marquise pour les hommes qui, à tort ou à raison, lui semblaient avoir du talent, elle y apportait pourtant une certaine restriction, et sur un point surtout se montrait exigeante. Ainsi que le vieil émigré l'avait dit à Moréal, elle était d'une sévérité vétilleuse à l'égard de la toilette. Homère crotté, Dante mal vêtu, Shakspeare en sabots, eussent été assez mal reçus dans son sanctuaire, dont l'étiquette effarouchait surtout les artistes, race inculte et débraillée.

Quatre heures et demie venaient de sonner. Madame de Pontailly, vêtue d'une robe de velours noir et coiffée d'un riche bonnet orné de rubans incarnats, était assise sur une causeuse, à l'un des angles de la cheminée de son salon. Fort belle dans sa jeunesse, la marquise avait conservé un grand air, une tournure noble, et acquis cet embonpoint qui ne messied pas à la maturité. Sa figure rappelait celle de son frère ; c'était la même physionomie sérieuse, la même dignité un peu roide, et parfois emphatique.

Sur une demi-douzaine de chaises ou de fauteuils rangés en demi-cercle devant le feu, siégeait un pareil nombre d'individus plus ou moins vieux et plus ou moins

laids, qui tous, à en juger par leur attitude gourmée, semblaient se croire des demi-dieux en présence d'une divinité supérieure. C'étaient, dans l'ordre où ils se trouvaient assis à partir de la causeuse, un pair de France, l'homme politique du sextuor; un historien dont le principal talent consistait à posséder la véritable prononciation des noms romans et tudesques; un gentilhomme russe, despote dans ses terres, mais libéral à Paris; un Italien, auteur de tragédies classiques, clair de lune d'Alfieri; un général mexicain aussi muet que le *techichi* de son pays natal, mais qui, aux yeux de la maîtresse du logis, avait le mérite d'arriver de loin; enfin un romancier, le plus jeune de tous, et l'un des entrepreneurs de la littérature échevelée qui avait cours à cette époque.

Chez elle, madame de Pontailly avait l'habitude de conduire la conversation, à peu près comme le président de la Chambre dirige les discussions politiques. Son ordre du jour était arrêté d'avance, et les interlocuteurs devaient s'y soumettre. Tel jour il fallait parler politique, tel autre littérature, tel autre beaux-arts, tel autre sciences exactes. Madame de Pontailly s'intéressait à tout, comprenait tout, parlait de tout; mais cette universalité n'étant pas le partage de tout le monde, malheur au poète qui arrivait le jour de la chimie, malheur au naturaliste qui tombait au milieu d'une conversation philologique : ils se trouvaient réduits au silence.

En ce moment, l'ordre du jour était la poésie. La marquise s'était promis d'examiner à fond dans la séance les mérites respectifs de M. de Lamartine et de M. Victor

Hugo; mais, malgré ses efforts, la discussion, jusqu'alors, ne répondait pas à ses espérances. Le thème choisi ne plaisait à personne. Le pair de France eût mieux aimé narrer les petites intrigues parlementaires que ranimait l'approche de la session; l'historien mérovingien n'aurait pas été fâché de rectifier certaines erreurs touchant Hlodovingh; le Russe, en fait de littérature française, en était encore à Voltaire et à Jean-Baptiste Rousseau; l'Italien aurait volontiers parlé de ses vers, mais ceux des autres le touchaient peu; le Mexicain savait à peine le français; le faiseur de romans enfin méprisait la poésie, comme le renard de la fable les raisins.

— Que ces gens-là ont peu de souplesse et d'étendue dans l'esprit ! se disait la marquise, impatientée de voir à chaque instant languir la discussion, malgré ses efforts pour la ranimer; tirez-les de leurs préoccupations habituelles, ils ne savent plus que dire. Ne viendra-t-il donc aujourd'hui aucun de mes poëtes ?

La porte s'ouvrit en ce moment, et M. de Pontailly parut, accompagné du vicomte de Moréal.

Quoiqu'il vînt rarement dans le salon de sa femme, le marquis en connaissait les mœurs, dont il se moquait parfois devant elle sans pitié. Dans l'antichambre, il avait dit à son protégé :

— Voici le moment de payer de votre personne. Le cénacle doit être assemblé; si c'est jour de science sociale ou d'érudition, si l'on réforme le gouvernement ou si l'on commente Niebuhr, vous êtes à peu près sûr de manquer votre entrée; mais si c'est jour de poésie, et j'en crois sentir le fumet, vous avez la partie fort belle. Madame de

Pontailly vous demandera probablement de dire quelques vers ; il faudra vous exécuter.

— C'est que je récite fort mal, ainsi que vous avez dû vous en apercevoir.

— De l'asssurance, et vous vous en tirerez. Vous êtes un joli garçon, et vous avez un timbre de voix agréable ; servez-vous de vos avantages ; on vous fera place à l'angle de la cheminée, en face de ma femme. C'est là la tribune. Posez-vous de trois quarts, dans une attitude modeste, mais pleine d'aisance ; une main dans votre gilet, l'autre pendant négligemment le long de la tablette. Défilez sans vous presser votre petit chapelet ; de temps en temps, un regard au plafond ; quand on a l'œil expressif, et vous l'avez, cela ne manque jamais son effet. Pas de *fête romaine*, surtout ! Quelque chose de gracieux, croyez-moi, et, si c'est possible, un hymne en l'honneur du beau sexe. Les femmes souffrent qu'on médise d'elles en prose, mais en vers elles veulent être adorées à genoux. Rappelez-vous cela.

M. de Pontailly traversa le salon, salua d'un air assez narquois les personnages qui s'y trouvaient, et s'avança vers sa femme.

— Madame, lui dit-il en lui montrant Moréal, permettez-moi de vous présenter le fils d'un ami que je regretterai toujours, le vicomte de Moréal, qui joint à des qualités dont la liste serait trop longue le talent de faire des vers charmants.

La marquise, nous l'avons dit, exerçait un certain empire sur l'esprit de M. Chevassu, et, selon l'usage, regardait cet empire comme un droit incommutable. Deux

mois auparavant, lorsque son frère lui avait écrit qu'il venait de rejeter la demande en mariage de M. de Moréal, elle s'était trouvée fort choquée, et avait vu dans cette décision prise sans la consulter une atteinte à sa légitime influence. Depuis, il est vrai, elle s'était engouée d'André Dornier pour l'amour de l'économie politique ; mais tout en le regardant comme le futur mari de sa nièce, elle gardait rancune à M. Chevassu. La visite de Moréal, qui, sans cette circonstance, l'eût embarrassée, la surprit, mais ne lui déplut pas. Elle vit dans cet incident imprévu un moyen de contrarier son frère, et elle n'était pas femme à se refuser ce petit plaisir. Un coup d'œil sur le vicomte, dont la physionomie était animée, la tournure élégante et la tenue irréprochable, la confirma d'ailleurs dans sa disposition bienveillante, et ce fut d'un air gracieux qu'elle lui répondit :

— Les amis de M. de Pontailly sont les miens, Monsieur, et vous n'aviez pas besoin d'une autre recommandation ; cependant le talent ne saurait vous nuire près de moi, car je me fais un devoir de l'admirer. Puisque vous êtes poëte, vous allez nous tirer d'embarras. Nous parlions des deux maîtres de la poésie contemporaine, M. de Lamartine et M. Victor Hugo. Nous hésitions à prononcer entre ces deux grands écrivains ; mais vous, qui cultivez leur art, vous avez certainement une opinion arrêtée, et votre avis doit faire autorité. Auquel des deux, Monsieur, accordez-vous la préférence ?

Cette question, qui eût pu servir de programme à un concours académique de province, étourdit un peu le vicomte, quoiqu'il possédât à fond la matière en litige. Il

s'attendait à débiter de mémoire des vers, mais non à être obligé d'improviser en prose, et surtout il redoutait de commettre une maladresse en manifestant une opinion contraire à celle de la marquise. A ce dernier égard son protecteur lui vint en aide adroitement. La plupart des femmes préfèrent M. de Lamartine à M. Victor Hugo, par la même raison qui, sous Louis XIV, leur faisait préférer Racine à Corneille. Madame de Pontailly partageait le goût général de son sexe, et son mari l'avait entendue plusieurs fois développer son opinion. Levant l'index, sans que ce geste fût remarqué de personne, Moréal excepté, le marquis traça en l'air un L majuscule. Averti par ce signe du chemin qu'il devait suivre, quel que fût d'ailleurs son avis personnel, le vicomte prit la parole avec une facilité d'élocution qu'il ne se connaissait pas. Dans un parallèle semé d'aperçus ingénieux, comme on dit en style de feuilleton, il caractérisa la manière des deux illustres poëtes, il établit les points par où ils se rapprochent et ceux par où ils diffèrent, donna à chacun d'eux un tribut d'éloges convenable, et, après avoir paru hésiter quelque temps à décerner la palme, finit par l'offrir à l'auteur des *Méditations*.

— Il me semble impossible de traiter une question littéraire avec plus de goût, de convenance et d'impartialité, dit la marquise, ravie de retrouver dans le jugement formulé par le vicomte son opinion personnelle ; voilà ce que j'appelle de la critique. Messieurs, n'est-ce pas aussi votre avis ?

L'assentiment fut unanime, quoique le triomphateur du jour commençât à déplaire à tout le monde.

— Moréal est du métier; il n'est pas étonnant qu'il se connaisse en poésie, dit le marquis, empressé d'appuyer le succès de son nouvel ami.

— Ce qui serait étonnant, reprit madame de Pontailly avec un sourire tout aimable, c'est que, parlant si bien de son art, M. de Moréal fût moins heureux en le cultivant. Me trouverez-vous trop indiscrète, Monsieur, si dès le premier jour je mets à contribution votre muse ?

— Madame, fit Moréal, qui s'inclina modestement en se disant tout bas : Le gros émigré avait raison, je n'éviterai pas le calice.

— Si je vous parais importune, continua la marquise de plus en plus gracieuse, prenez-vous-en à votre excellente critique; c'est elle qui m'inspire le plus vif désir d'entendre quelques-uns de vos vers.

— Allons, place à la tribune, dit M. de Pontailly au romancier qui était assis à l'angle de la cheminée en face de la maîtresse du logis.

L'homme de lettres recula son fauteuil avec un ricanement sourd. Moréal s'approcha de la cheminée, s'y accouda négligemment, selon les prescriptions de son protecteur, et leva les yeux au plafond d'un air rêveur qui allait fort bien à son expressive physionomie :

— Puisque madame la marquise aime la poésie de M. de Lamartine, dit-il après un instant de réflexion apparente, peut-être aura-t-elle de l'indulgence pour quelques vers que j'ai osé placer sous l'invocation du grand poëte, hommage indigne de lui sans doute...

— Je suis tout oreilles, interrompit madame de Pontailly, qui était devenue d'une humeur radieuse en voyant

que son jour de poésie, dont elle avait été sur le point de désespérer, prenait enfin une certaine tournure.

Le vicomte récita de son mieux ses stances *à la Mélancolie*. Quoique aussi médiocre que puissent l'être d'honnêtes vers d'amateur, ce morceau poétique obtint un succès complet.

— Charmant ! charmant ! dit la marquise en frappant légèrement à plusieurs reprises les bouts de ses doigts l'un sur l'autre.

— Charmant ! charmant ! répétèrent en chœur les assistants, qui intérieurement donnaient le poëte à tous les diables.

Pendant que Moréal débitait son élégie, plusieurs membres du cénacle étaient successivement arrivés. En pareil cas, les domestiques avaient une consigne particulière, ils n'annonçaient pas, et chacun savait ce que cela voulait dire. Alors on s'insinuait dans le salon à petit bruit, on saluait en silence la maîtresse de la maison, qui répondait non moins silencieusement par un signe de tête, et l'on se joignait, toujours muet, au groupe des auditeurs. Cette étiquette était rigoureusement observée; en cette circonstance cependant, un des arrivants la viola; ce fut André Dornier. A la vue de son rival victorieusement installé à la place la plus enviée du salon et tirant, en manière de feu d'artifice, ses fusées poétiques, l'ex-rédacteur du *Patriote* recula de surprise et frémit de dépit. Dans son trouble, il heurta une chaise qui tomba sur le parquet.

— Paix donc ! s'écria la marquise en adressant à l'interrupteur un geste d'impatience.

Dornier salua humblement, puis, se remettant de son émotion, il vint se placer en face du poëte, qui l'avait aperçu, et essaya par son regard hostile d'exercer sur lui la fascination qui soumet, dit-on, le rossignol au serpent. Cette manœuvre n'obtint pour résultat qu'un sourire de mépris qui redoubla la sourde colère de Dornier.

— Ah ! il ne se tient pas pour battu, se dit-il ; soit : guerre à mort !

— Eh bien ! monsieur Dornier, dit le marquis en s'avançant un sourire caustique sur les lèvres, que dites-vous de ces vers ? Ne vous semblent-ils pas fort jolis ?

— Ce sont donc des vers ? répondit le journaliste en jouant ironiquement la surprise.

— Que serait-ce donc ? de la prose ?

— Je ne dis pas que ce soit de la prose.

— Il faut bien cependant que ce soit l'un ou l'autre. M. Jourdain lui-même en convient.

— Je ne suis pas M. Jourdain, aussi n'en conviens-je pas.

— Quelle diantre de malice allez-vous nous décocher ? Vous avez un air de persiflage qui ne promet rien de bon.

Ce colloque avait lieu près de la causeuse où était assise madame de Pontailly, qui y prêtait l'oreille, car elle était curieuse de connaître l'opinion de Dornier.

— Que vous dirai-je, monsieur le marquis ? reprit celui-ci en baissant la voix de manière à n'être entendu que des deux époux ; la prose et les vers sont des choses réelles et vivantes auxquelles je ne saurais assimiler une chose qui n'a ni réalité ni vie, une chose qui n'existe pas. Ce que vient de réciter ce monsieur n'est donc, à mes yeux,

ni de la poésie ni de la prose ; c'est ce je ne sais quoi de Tertullien qui n'a de nom dans aucune langue.

Que Dornier trouvât mauvaise l'élégie de son rival, c'était fort naturel ; qu'il en fît la satire, c'était de bonne guerre ; mais qu'il osât critiquer implicitement, par une acerbe railleric, l'opinion qu'avait manifestée madame de Pontailly, c'est ce qui parut à celle-ci une audace quelque peu impertinente.

— Monsieur, dit-elle au critique en le regardant d'un air glacial, pour juger la poésie, il ne suffit pas toujours d'avoir écrit quelques articles dans les journaux. On peut être très-fort en économie politique, et ne rien comprendre à la langue de Racine.

Dornier, qui avait cru nuire à son rival en le tournant en ridicule, s'aperçut qu'il avait en réalité blessé l'amour-propre de la marquise ; pour réparer cette faute, il prit un air si contrit, que madame de Pontailly fut désarmée ; voulant faire oublier au journaliste humilié la vivacité hautaine qu'elle venait de mettre dans ses paroles, elle le regarda d'un œil radouci et lui fit signe de se pencher vers elle.

— Je sais, lui dit-elle tout bas, pour quel motif vous en voulez tant aux vers de M. de Moréal : vous êtes rivaux, et dans ce cas il est permis de se déchirer un peu. Mais comprenez-vous mon frère qui n'est pas encore venu m'amener ma nièce ? Est-ce qu'ils ne seraient pas arrivés aujourd'hui ?

— Ils sont arrivés ce matin, Madame, répondit Dornier, charmé d'obtenir un moment d'entretien confidentiel ; amis, avant de venir ici, M. Chevassu a dû faire deux ou

trois visites à quelques-uns de ses collègues. Sans doute vous ne tarderez pas à le voir.

— Mon frère se porte bien? reprit madame de Pontailly qui, depuis qu'elle était marquise, trouvait le nom de Chevassu déplorablement bourgeois et le prononçait le moins possible.

— A merveille, Madame, et mademoiselle votre nièce aussi.

— Il y a six ans que je ne l'ai vue; elle promettait d'être bien; aujourd'hui, m'avez-vous dit, elle est fort jolie?

— Fort belle, dit Dornier d'un air pénétré.

— A qui ressemble-t-elle?

— Après ce que je viens de dire, ne l'avez-vous pas deviné?

— Comment! grave publiciste, de la flatterie! du madrigal! C'est Montesquieu écrivant *le Temple de Gnide.*

En remarquant le sourire prétentieux qui accompagna ces dernières paroles, Dornier se dit : — Voilà ma sottise réparée; en me parlant, elle se trouve de l'esprit.

— Je ne vous demande pas de nouvelles de M. Prosper, continua la marquise en changeant de ton; je suppose qu'il est toujours aussi mal élevé.

— Il est bien jeune.

— Ce n'est pas une excuse, et mon frère est à son égard d'une faiblesse impardonnable. Depuis qu'il fait son droit monsieur mon neveu n'est pas venu ici une seule fois sans me faire rougir par ses manières; parlant haut, contredisant tout le monde, un abominable parfum de cigare; enfin, et c'est tout dire, toujours crotté. Fi donc! rien que

d'y penser, il me semble sentir l'odeur du tabac. Pour neutraliser cette impression désagréable, j'aurais besoin de respirer encore quelque suave poésie.

A ces mots, madame de Pontailly se tourna vers le vicomte, qui, quoiqu'il se fût mêlé à la conversation générale, suivait du regard l'entretien de son rival et de la marquise.

— Monsieur de Moréal, lui dit-elle avec une inflexion de voix caressante, je n'ai trouvé à vos vers qu'un seul défaut : c'est d'être trop courts. N'aurons-nous pas encore le plaisir de vous entendre ?

— Mais cette femme est donc la Messaline de la poésie ! pensa le vicomte ; *nondùm satiata.*

Au même instant, Dornier se disait : — Aurait-elle l'intention de nous soumettre, le beau Moréal et moi, à un système de bascule ? elle a un tel besoin d'hommages, qu'un courtisan de plus ne doit pas lui paraître à dédaigner.

— M. et mademoiselle *de* Chevassu ! dit en ouvrant la porte le domestique chargé d'annoncer les visites.

— Le député, qui avait déjà le pied dans le salon, s'arrêta net, et se tournant vers le laquais :

— Je m'appelle Chevassu sans *de,* lui dit-il d'une voix sévère ; tâchez de ne pas l'oublier.

Ayant ainsi purifié sa vénérée roture de la tache nobiliaire dont elle venait d'être souillée, M. Chevassu traversa gravement le salon et se dirigea vers la marquise, qui, non moins majestueuse, se leva, sans faire un seul pas pour aller à sa rencontre. Le frère et la sœur s'abordèrent sans grande démonstration d'amitié ; mais madame de Pontailly

embrassa d'un air d'affection sa nièce, quoiqu'en secret elle la trouvât peut-être un peu plus jolie qu'elle ne l'eût désiré. Les émotions éprouvées par la jeune fille le matin à l'hôtel des postes et plus tard dans son entretien avec son père, avaient ajouté leur lustre à sa beauté, comme un orage avive encore les charmes d'un paysage. Il semblait impossible que ces yeux si vifs et ces joues si fraîches pussent jamais briller de plus d'éclat, et pourtant une flamme nouvelle les envahit soudain. Le jais du regard devint diamant, les roses du visage s'épanouirent; Henriette venait d'apercevoir Moréal, dont les yeux ne l'avaient pas quittée depuis qu'elle était entrée dans le salon. La marquise remarqua le trouble de la jeune fille et en comprit aisément la raison; pour l'aider à le dissimuler, elle la fit asseoir sur la causeuse et lui adressa successivement plusieurs questions qui devaient lui donner le temps de se remettre.

Après avoir échangé avec son beau-frère une poignée de main assez froide et embrassé en revanche sa nièce sur les deux joues, M. de Pontailly rejoignit le vicomte, qui se tenait à l'écart.

— Vous êtes un heureux mortel, lui dit-il en souriant d'un air malin, ma nièce est jolie comme un ange; la poudre lui serait allée divinement.

— Trop jolie pour mon bonheur! répondit Moréal avec un soupir; je l'aime tant, et j'ai si peu d'espoir!

— Que vous faut-il donc? croyez-vous que je n'aie pas vu le regard qu'elle vous a lancé? Mordieu! quel regard! A votre âge, j'aurais traversé des flammes pour en obtenir un pareil.

— Vous croyez qu'elle m'a regardé? dit le vicomte en essayant de dissimuler son ravissement.

— Comme si vous ne vous en étiez pas aperçu, hypocrite! Et votre rival! quel magnifique dédain en répondant à son salut! Décidément, la partie est égale, trois contre trois!

— Votre neveu est contre moi, c'est-à-dire contre nous, ajouta Moréal en se reprenant!

— Le jacobin Prosper! de quoi se mêle-t-il? Je me charge de le mettre à la raison; j'ai une revanche à prendre avec la république.

M. Chevassu aperçut en ce moment le vicomte: à cette vue, il fronça le sourcil et d'un signe appela Dornier.

— Pourquoi, lui dit-il, ne m'avez-vous pas prévenu que je trouverais ici M. de Moréal?

— C'est la première fois que je l'y vois, répondit Dornier; vous devez croire que sa présence ne me plaît pas plus qu'à vous-même. Je ne sais comment il s'y est pris pour s'introduire ici. Quand je suis arrivé, il était là près de la cheminée, déclamant comme un histrion. Il paraît qu'il fait des vers.

— Ah! il fait des vers? dit le député d'un air dédaigneux.

— Détestables, j'ose le dire.

— Bons ou mauvais, peu importe; pour moi, un individu qui fait des vers est jugé. C'est comme cette barbe qui lui couvre la figure, est-ce convenable? est-ce décent? Il n'y a rien de sérieux dans cet homme-là.

— Vous savez qu'il chante? dit Dornier, empressé d'ajouter ce nouveau délit au dossier criminel de son rival.

— Oui, c'est un gazouilleur de romances. Il faut que je demande sur-le-champ à ma sœur comment il se fait qu'elle reçoive chez elle ce monsieur.

Le député s'approcha de madame de Pontailly et lui adressa quelques paroles à voix basse.

— Pourquoi je reçois M. de Moréal ? répondit la marquise du même ton, mais avec un accent de hauteur, et pourquoi ne le recevrais-je pas ?

— Après ce que je vous ai écrit il y a deux mois, il me semble...

— Il me semble, à moi, que je suis la maîtresse de recevoir dans mon salon qui je veux. Vous n'avez pas même daigné me demander un conseil dans la lettre dont vous parlez ; vous voudrez bien me permettre de suivre votre exemple.

Voyant au ton de sa sœur qu'il n'obtiendrait rien d'elle, M. Chevassu s'éloigna d'un air mécontent.

— Eh bien ! lui demanda Dornier, madame de Pontailly vous a-t-elle expliqué ?...

— Je me chargerais plutôt de faire passer un budget de deux milliards que d'arracher à ma sœur une parole de bon sens quand elle s'est mis quelque sornette en tête.

La porte du salon s'ouvrit, et au milieu de cette réunion de personnes soignées dans leur costume, polies dans leurs manières, châtiées dans leur langage, apparut soudain un être brusque, négligé, professant autant de mépris pour l'euphuïsme que pour l'étiquette. C'était Prosper Chevassu.

L'étudiant se fraya un passage à travers les assistants, dont quelques-uns, auxquels il était inconnu, le regar-

daient avec surprise, ne concevant pas que cette figure incongrue fût admise dans le salon de madame de Pontailly. Enchanté de l'effet qu'il produisait et dont il espérait qu'enragerait sa tante, Prosper s'avança vers elle, et, comme s'il eût été entraîné par la tendresse du népotisme, il se précipita dans ses bras. La marquise abhorrait, en public surtout, les scènes d'effusion, et tout ce que le prince de Condé parlant de Pichegru nommait *épanchement de corps de garde*. Elle se jeta donc en arrière pour se soustraire à cette inconvenante accolade qu'elle n'évita pourtant qu'en partie.

— Monsieur, dit-elle alors à son neveu en lui lançant un regard de majestueux courroux, il paraît que l'École de droit n'est pas celle du savoir-vivre. Ce n'est point ainsi qu'on aborde une femme; on peut lui baiser la main lorsqu'elle daigne vous la présenter, mais ces embrassades, même quand on est parent, sont d'un goût détestable.

— Ne vous fâchez pas, ma chère tante, répondit Prosper sans s'émouvoir; je croyais qu'on ne baisait la main des femmes que lorsqu'elles étaient vieilles, et vous êtes si jeune!

— Et vous si mal élevé, dit la marquise en baissant la voix, que je rougis d'être votre tante.

— Oh! vous rougissez... reprit l'étudiant, qui peut-être allait faire quelque impertinente allusion aux petits artifices de toilette qu'emploie parfois une femme aux approches de la cinquantaine, mais un regard suppliant de sa sœur l'arrêta. Me permettez-vous de dîner avec vous dans ce modeste négligé? dit-il en revanche pour attirer

l'attention de sa tante sur un costume où la fantaisie l'emportait sur la correction.

— Je ne vous invite pas, répondit la marquise en prenant son plus grand air.

— Que vous êtes bonne, ma chère tante ! vous allez toujours au-devant de mes désirs.

L'étudiant s'inclina d'un air de moqueuse gratitude, et, content d'avoir mis sa tante de mauvaise humeur, il alla serrer cordialement la main de M. de Pontailly

— Te voilà, bon sujet, lui dit le vieillard ; incorrigible, à ce que je vois. A l'air de ma femme, je devine que tu viens déjà de lui débiter quelque sottise : tu as tort. On ne doit jamais se brouiller avec sa tante lorsqu'elle est riche et sans enfants, et, si tu continues, tu finiras par te brouiller sérieusement avec la tienne.

— Hélas ! c'est fait, répondit Prosper avec une contrition affectée ; disgracié par sa tante, proscrit par son père, telle est, pour le moment, la condition de votre infortuné neveu. Si vous lui fermez aussi vos bras, il ne lui reste qu'à mourir.

— Je ne te fermerai pas mes bras, mais je te donnerai un conseil. Un peu d'étourderie se fait excuser, trop finit par déplaire à tout le monde. Qu'as-tu fait encore à ton père ?

— Rien du tout ; je suis le modèle des fils ; c'est mon père, au contraire, qui outrage toutes les lois divines et humaines. Ne parle-t-il pas de me mettre en pension ?

— Il a raison ; si j'étais à sa place, il y a longtemps que cela serait fait.

— Vous, mon oncle, c'est bien différent.

— En quoi ?

— Vous êtes de l'ancien régime, et une mesure despotique ne serait qu'une application de vos principes ; mais mon père, un député du côté gauche, attenter à la liberté d'un citoyen, car je suis un citoyen...

— Pas encore, maître Prosper ; d'ailleurs, citoyen ou non, un fils doit avant tout obéir à son père.

— Ah ! vous recevez M. de Moréal ? dit en changeant de conversation l'étudiant, qui venait d'apercevoir le vicomte.

— Il est mon ami, répondit le vieillard, qui appuya sur ce mot, et je désire qu'il devienne le tien. Vous vous connaissez déjà, je crois ?

— Oui, nous nous connaissons, dit Prosper, dont la physionomie était devenue soudain fort sérieuse.

— Dans le salon de ta tante, c'est à toi de le prévenir ; va lui parler.

— Vous venez de me dire qu'un fils doit avant tout obéir à son père ; le mien, si je le consultais, me défendrait de me lier avec M. de Moréal ; cependant, puisque cela peut vous plaire, je vais le saluer.

L'étudiant se dirigea vers le vicomte, qui l'accueillit par un sourire amical.

— Vous vous rappelez notre entretien de ce matin ? lui dit-il en fronçant le sourcil ; à quand notre promenade à Saint-Mandé ?

— Comment ! mon cher Prosper, dit Moréal, vous persistez ?...

— L'entêtement est contagieux. Serez-vous libre demain matin ?

— Non. Après-demain, si vous voulez.

— Après-demain, soit. A huit heures du matin, à l'entrée du bois, des épées, chacun un seul témoin.

— C'est convenu, dit le vicomte d'un ton calme

Les deux jeunes gens se séparèrent.

Un instant après, Moréal se rapprocha sans affectation d'André Dornier, qui faisait semblant d'examiner un album dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Monsieur, lui dit-il d'un air hautain, je viens vous demander l'explication du regard que vous avez fixé sur moi lorsque je disais mes vers.

— Quand je suis au théâtre, j'ai l'habitude de regarder les acteurs, répondit Dornier d'un ton non moins dédaigneux.

— Vous n'êtes point au théâtre, et je ne suis pas un acteur. Permis à vous de trouver mes vers détestables, mais à vous défendu de me regarder insolemment.

— Je n'ai pas attendu votre permission, et voici comment je réponds à votre défense.

André Dornier arrêta sur le vicomte un regard de défi, et ils échangèrent pendant un instant une provocation muette, mais passionnée.

— Fort bien, reprit Moréal, vous comprenez à demi-mot; nous visons au même but, et nous nous gênons mutuellement. L'un de nous est de trop.

— Si c'est un duel qu'il vous faut, je suis à vos ordres.

— Demain matin, à huit heures, à l'entrée du bois de Vincennes; je vous laisse le choix des armes.

— C'est bien, je serai au rendez-vous; mais quittons-nous, M. de Pontailly nous surveille.

Les deux rivaux composèrent leurs physionomies et se séparèrent d'un air tranquille.

Six heures allaient sonner, et le salon se vidait peu à peu. Malgré son désir de prolonger sa visite et d'échanger encore avec la jeune fille qu'il aimait quelques-uns de ces regards fugitifs qui, dans le monde, sont souvent le seul bonheur permis à la passion, Moréal comprit qu'il fallait se retirer. Il prit congé de la marquise, qui lui octroya de la manière la plus gracieuse le droit de revenir, renouvela ses remercîments à son protecteur, et, après avoir contemplé Henriette une dernière fois, il sortit. Dornier se retira un instant après, accompagné de Prosper, qui était trop orgueilleux pour essayer de rentrer en grâce près de son père et de sa tante.

IX

Lorsque les deux amis furent dans la rue, Prosper dit à Dornier :

— Je me bats après-demain.

— Et moi, demain, répondit le journaliste.

— Avec Moréal ?

— Oui ; et vous, avec qui ?

— Pardieu ! toujours avec Moréal. Il m'avait bien dit ce matin, l'endiablé qu'il est, qu'il s'arrangerait de manière à commencer avec vous.

Prosper raconta l'entretien qui avait eu lieu dans l'estaminet.

— Mais je n'en aurai pas le démenti, dit-il en finissant ; ce matin je n'avais pour mobile que mon amitié pour vous et le désir de reconnaître en une fois les services que vous me rendez en toute occasion ; maintenant, c'est pour moi une question d'amour-propre. Si, après avoir été prévenu, je me laissais escamoter mon duel, ce petit monsieur aurait trop le droit de se moquer de moi. Vous allez me promettre de me laisser passer le premier.

Les journalistes, en province surtout, sont exposés assez souvent à d'autres combats que ceux de la polémique. Lorsqu'il était entré dans cette carrière, Dornier en avait accepté les charges, et deux fois déjà il avait été obligé de quitter la plume pour l'épée. D'ailleurs, s'il n'était pas duelliste, il ne manquait point de courage, et quoiqu'il se fût difficilement décidé à se battre sans y être pour ainsi dire contraint moralement, une fois son parti pris, il se présentait de bonne grâce sur le terrain. En cette occasion, il avait délibérément accepté la provocation du vicomte, qu'il regardait comme le plus sérieux obstacle à ses projets, parce que le but lui semblait assez tentant pour qu'il ne se laissât pas arrêter par un obstacle; mais la proposition de l'étudiant lui présenta l'affaire sous un jour nouveau.

— Tout à l'heure j'ai fait une sottise, pensa-t-il; au lieu de lutter de fanfaronnade avec ce jeune coq, j'aurais dû gagner du temps, ne fût-ce que quarante-huit heures. Mais qui pouvait prévoir la fantaisie belliqueuse de cet écolier? Oui, j'ai fait une lourde sottise; il fallait laisser le champ libre à ces deux étourdis. Vainqueur ou vaincu, Moréal n'aurait plus été à craindre; car, mort, tout était dit, et, meurtrier du frère d'Henriette, c'était désormais entre elle et lui un abîme infranchissable, sans compter que, dans ce dernier cas, la petite serait devenue un parti magnifique. Quel besoin avais-je de gâter une si belle position?

— Vous ne me répondez pas? reprit Prosper; je vous dis qu'il faut demain me céder votre place, sauf à prendre la mienne après-demain, s'il y a lieu.

— C'est impossible, répondit Dornier assez faiblement.

— Rien n'est impossible, et, si vous refusez, nous nous brouillerons.

— Je pourrais vous ceder un plaisir, mais un danger...

— Je vous dis que c'est pour moi une question d'honneur. Je suis sûr que notre gentilhomme rit en lui-même du tour qu'il m'a joué, et c'est une satisfaction que je ne veux pas lui laisser. Voyons, est-ce arrangé ?

— Mais comment voulez-vous que je manque à un rendez-vous de cette nature ? Ce serait me déshonorer. Je suis inscrit le premier, je dois passer le premier.

— Erreur ; dès ce matin j'avais pris date ; mon titre est donc plus ancien que le vôtre. Quant au blâme que vous redoutez, nous allons trouver en dînant un moyen d'arranger cela de manière que l'homme le plus pointilleux n'ait pas le plus petit mot à dire.

Les deux amis entrèrent dans un restaurant du boulevard des Italiens, et, leur premier appétit apaisé, ils reprirent la discussion. Ainsi qu'il arrive souvent, plus André Dornier persistait dans ses objections, plus Prosper s'opiniâtrait à son projet. L'étudiant épuisa une foule de raisonnements plus ou moins sophistiques pour convaincre son compagnon ; mais celui-ci, qui au fond n'attendait pour céder qu'un argument plausible, comprit qu'il était tout à fait impossible d'accepter sans honte un semblable arrangement, et il continua, bien malgré lui, à se retrancher derrière les grands mots d'honneur et d'amitié.

— Tout ce que vous me dites est inutile, dit-il à la fin à l'élève en droit d'un ton qui n'admettait pas de réplique ; si demain il vous arrivait malheur par ma faute, je

ne me le pardonnerais jamais. C'est à moi de me battre le premier, et je me battrai.

— Ah ! tu le prends sur ce ton-là ! se dit Prosper, tout à fait irrité par la contradiction ; eh bien ! nous verrons.

L'étudiant venait de concevoir un plan, superbe selon lui, pour mettre André Dornier dans l'impossibilité de se battre le lendemain ; mais il n'eut garde de le lui communiquer.

— Il est huit heures et demie, dit-il en jetant sa serviette sur la table ; demandons la carte, et allons faire un tour à la porte Saint-Denis. Je serais bien aise de voir comment s'y comporte l'émeute.

Vingt minutes plus tard, les deux amis descendaient la pente du boulevard Bonne-Nouvelle.

A la fin de 1834, les émeutes avaient singulièrement dégénéré ; la guerre civile était réduite aux proportions d'un charivari : la canne des agents de police avait remplacé la fusillade. L'émotion populaire, dont la seule idée réjouissait le cœur du républicain Prosper, n'était plus qu'une scène assez bruyante, il est vrai, jouée par quelques jeunes prolétaires amis de toute espèce de tapage, et à laquelle assistaient un beaucoup plus grand nombre de promeneurs oisifs, attirés par ce spectacle gratuit. Voici comment se passait la représentation. Au commencement de la soirée, on voyait s'établir à la porte Saint-Denis et à la porte Saint-Martin deux pelotons de la garde municipale à pied, flanqués l'un et l'autre d'une escouade de sergents de ville et d'auxiliaires sans uniforme, mais reconnaissables à leurs longues redingotes bleues, à leurs physionomies peu gracieuses, et surtout à une énorme

canne qui, si l'on en croyait leur vigoureuse apparence, n'était pas uniquement destinée à assurer leur marche. Quelques patrouilles de la garde municipale à cheval circulaient d'une porte à l'autre, surveillant chaque groupe, ainsi que les chiens des bergers surveillent un troupeau, avec cette différence, cependant, qu'à la première alerte, des cavaliers avaient pour consigne de tomber sur les moutons recommandés au plat de leurs sabres. Insensiblement la foule devenait plus compacte ; des bandes de jeunes citoyens en blouse arrivaient du boulevard, de la ville et des faubourgs ; les rassemblements se formaient ; on se pressait, en s'entassait, on sifflait, on huait, on entonnait des chants patriotiques ; la fête était commencée. De temps en temps alors, une patrouille, quittant son allure paisible, mettait ses chevaux au trot et balayait la chaussée du boulevard, comme en automne un coup de vent emporte les feuilles mortes ; d'autres fois, de l'un des postes d'infanterie s'élançaient une vingtaine de ces auxiliaires à mine peu avenante dont nous avons parlé ; brandissant leurs cannes en bâtonnistes consommés, ils se précipitaient sur le groupe voisin, saisissaient au hasard quelques individus plus ou moins prévenus d'avoir sifflé, et, avaignées avides, traînaient ces mouches étourdies dans un trou creusé à l'intérieur de la porte Saint-Denis, et qui d'escalier devenait en ce cas geôle provisoire. Vers onze heures, la foule s'écoulait, les gardes municipaux rentraient dans leurs casernes, les mouchards dans leurs tanières ; on conduisait en prison une trentaine de pauvres diables, qui, moins coupables que d'autres bien souvent, avaient eu le mauvais lot à la loterie de l'émeute,

et tout était dit. Le lendemain soir on recommençait.

Lorsque Prosper et son compagnon furent arrivés à l'endroit où le boulevard incline vers la porte Saint-Denis, l'émeute promettait de devenir intéressante, et les connaisseurs commençaient à s'en montrer satisfaits.

— *Ça chauffe*, disait-on dans les différents groupes.

— Est-ce que vous voulez pénétrer dans cette cohue ? demanda Dornier en s'arrêtant.

— Sans doute ; rien n'est amusant comme une émeute, mais, pour en jouir, il faut être bien placé.

— Ne sommes-nous pas bien ici ? De cette hauteur, on découvre tout le boulevard entre les deux portes.

— Un peu plus loin nous serons encore mieux, dit Prosper, qui ne perdait pas de vue son projet.

Ils continuèrent d'avancer à travers la masse des curieux ; mais au bout d'une centaine de pas leur marche fut interrompue par une de ces paniques soudaines qui se renouvelaient tous les quarts d'heure. Un flot d'émeutiers en déroute les refoula brusquement vers l'entrée de la rue Saint-Denis.

— Quel plaisir trouvez-vous à vous mêler à cette populace ? dit Dornier lorsqu'il put enfin s'arrêter; je n'ai jamais vu pareilles figures de bandits.

— Cette populace, c'est le peuple; ces bandits sont nos frères, répondit l'étudiant d'un ton de reproche. Ce dédain aristocatique sied mal à un républicain.

— Parlez moins haut; ce n'est pas ici le cas de crier sur les toits sa profession de foi.

— Je proclamerais la mienne sur l'échafaud. Mais voilà l'alerte passée ; maintenant nous pouvons avancer.

— N'en avez-vous pas assez ?

— Nous n'avons encore rien vu.

— Si fait, car, pour ma part, je vois là-bas les gardes municipaux qui se mettent en mouvement ; il va y avoir une charge.

— Avez-vous peur ? demanda Prosper avec un accent de moquerie.

— Sans avoir peur, il est permis, je crois, de ne pas se soucier d'être foulé aux pieds des chevaux ou assommé par les agents de police. Je vous déclare que, si vous persistez à rester ici, je vous quitte.

La démonstration des gardes municipaux produisit son effet ordinaire. Une masse d'individus en blouse prit la fuite devant le peloton de cavaliers qui la poursuivit au trot en distribuant des coups de plat de sabre aux moins alertes. Les deux amis, pour éviter d'être renversés par les fuyards ou par les chevaux, s'effacèrent de leur mieux contre une boutique, et, lorsque le détachement les eut dépassés, ils se trouvèrent à peu près isolés sur le trottoir. La vue des casques et des sabres avait exalté la guerroyante humeur de l'élève en droit ; quoiqu'il eût résolu d'être prudent, son républicanisme lui porta soudain au cerveau, et il ne put résister à la tentation de mêler sa voix aux clameurs séditieuses dont retentissait au loin le boulevard.

— A bas les municipaux ! cria-t-il avec force ; vive la liberté !

— Prosper, êtes-vous fou ? lui dit Dornier en lui mettant la main sur la bouche ; avez-vous envie de nous faire

arrêter? — Et il essaya, mais inutilement, d'entraîner l'obstiné républicain.

Au même instant, les hommes armés de cannes firent à leur tour irruption sur les émeutiers dispersés par la cavalerie.

— Voici le moment, pensa traîtreusement l'étudiant en droit. — Vous avez raison, dit-il à haute voix, il est temps de battre en retraite.

Les deux amis prirent leur course du côté de la rue Saint-Denis ; presque aussitôt Prosper, heurtant son compagnon comme par mégarde, le fit trébucher et tomber sur le trottoir; Dornier essaya de se relever, mais déjà deux agents de police l'avaient pris au collet.

— Le seul moyen de me débarrasser de lui, s'était dit Prosper Chevassu en dînant, c'est de le mener à l'émeute et de le faire coffrer. Avec la protection des trente ou quarante députés qu'il connaît, il en sera quitte pour un ou deux jours d'arrêts, et, pendant ce temps-là, je pourrai vider ma querelle avec Moréal.

L'étudiant ne pouvait exécuter son projet sans s'exposer un peu, mais il comptait sur son adresse et sur sa remarquable agilité pour s'esquiver au moment critique ; il fut trompé pourtant dans son attente, et confirma la vérité des vers de la Fontaine :

> Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
> Qui souvent s'engeigne soi-même.

Au moment d'atteindre l'angle de la rue Saint-Denis, l'étudiant se heurta violemment contre un sergent de ville qui accourait pour lui barrer le passage.

— La casquette rouge! s'écria ce dernier avec un accent de triomphe. J'étais bien sûr de vous retrouver, mon gaillard; cette fois, vous ne m'échapperez pas comme ce matin.

Prosper essaya de lutter contre la main vigoureuse qui déjà s'efforçait de l'entraîner; mais un agent de police, venant à l'aide du sergent, acheva de rendre la résistance inutile.

Un instant plus tard, l'étudiant, après avoir fait une fort belle défense, rejoignit André Dornier dans le trou de la porte Saint-Denis, où se trouvaient déjà entassés une dizaine de prisonniers.

— Dornier, êtes-vous là? demanda Prosper, qui, dans les ténèbres de cette étrange prison, n'entrevoyait que des formes confuses appuyées contre les murs ou accroupies sur les marches de l'escalier.

— Sans doute je suis là... grâce à vous... répondit d'une voix altérée le journaliste.

L'étudiant se dirigea en tâtonnant du côté d'où venaient ces paroles.

— Parlez bas, lui dit à l'oreille Dornier lorsqu'ils se furent rapprochés; surtout plus de noms propres et pas de fanfaronnades séditieuses : il y a sans doute ici des mouchards, et notre position n'est pas assez agréable pour chercher à l'aggraver.

— Vous me semblez ému, répondit Prosper; je vous croyais plus de fermeté.

— Croyez-vous que ce soit si amusant d'être ici?

— Il est certain qu'il serait plus agréable d'être au bal de l'Opéra; mais un républicain...

— Parlez donc plus bas.

— Un philosophe, si vous l'aimez mieux, doit savoir supporter la mauvaise fortune; pour moi, s'il y avait moyen de fumer un cigare, je ne me plaindrais pas du sort.

— Quand vous aurez passé quinze jours en prison, vous changerez de langage.

— Bah! quinze jours... et quand même, Béranger et tant d'autres n'ont-ils pas été en prison? Savez-vous qu'une petite captivité pour un motif politique n'est pas du tout à dédaigner? Cela pose un homme.

Nous laisserons les deux interlocuteurs, l'un fort mécontent, l'autre presque consolé, enfermés dans la cage de pierre de la porte Saint-Denis.

Le lendemain à sept heures du matin, le vicomte de Moréal, déjà complétement habillé, se promenait dans sa chambre lorsqu'on frappa bruyamment à la porte.

— Voici Cendrecourt, se dit-il en pensant à un de ses amis qu'il avait mis en réquisition la veille pour être son témoin.

La porte ouverte, au lieu du jeune homme qu'il attendait, le vicomte vit entrer M. de Pontailly. Le marquis était vêtu d'une ample redingote bleue militairement boutonnée jusqu'au cou; il avait remplacé son parapluie par un gros jonc à pomme d'or, et son chapeau à larges bords était penché sur l'oreille droite encore plus que de coutume.

— Ah! mon garçon, je vous y prends, dit le vieillard, qui d'un regard avait exploré la chambre; est-ce pour tirer des pigeons que vous avez préparé cette boîte de pistolets que je vois sur votre bureau? J'avais bien deviné

hier, en voyant de quel air vous dialoguiez avec Dornier, qu'aujourd'hui nous aurions une petite escarmouche. Aussi vous voyez que j'ai été matinal. Allons, contez-moi l'affaire. Vous savez que vous m'avez promis de vous laisser diriger par moi.

— Je ne trouverai jamais un meilleur guide, répondit le vicomte.

— Ainsi, vous devez vous battre? reprit le marquis d'un air mécontent.

— Oui; mais ne me blâmez pas avant de m'avoir entendu. Si je me bats aujourd'hui avec M. Dornier, c'est pour ne pas me battre demain avec votre neveu.

— Quoi! Prosper aussi!

— Prosper, que j'aimerais beaucoup s'il voulait me le permettre, a mis dans sa tête de marier sa sœur à M. Dornier, et, comme je le gêne, il a imaginé un infaillible moyen de se débarrasser de moi : c'est de me percer le flanc. Je vous avouerai, monsieur le marquis, que je me soucie médiocrement de lui donner cette petite satisfaction.

— Je vous crois, parbleu! Prosper est un entêté qui ne démordra pas de sa résolution, quelque extravagante qu'elle puisse être, et je comprends que s'il vous provoque...

— Il l'a fait déjà.

— Hier?

— Deux fois . le matin à son arrivée, et dans votre salon.

— Comment ai-je fait pour ne pas m'en apercevoir? Vous avez raison, la position se complique.

— C'est pour la simplifier que j'ai ce matin une rencontre avec M. Dornier.

— Où?

— Au bois de Vincennes.

— A quelle heure?

— A huit heures.

— Il est sept heures passées, dit le marquis en regardant la pendule; envoyez chercher une voiture, et partons.

— Comment! Monsieur, vous voulez...

— Être votre témoin, comme j'ai été deux fois celui de votre père.

— C'est un honneur que je voudrais avoir mérité... mais... j'attends un de mes amis.

— Écrivez-lui un mot que vous laisserez chez le concierge. Dépêchez-vous; nous devrions être en route.

Moins d'une heure après cet entretien, M. de Pontailly et Moréal descendaient de voiture au lieu désigné pour le rendez-vous. Pour une raison connue du lecteur, ils n'y trouvèrent personne. Ils attendirent plus d'une heure, d'abord avec patience, ensuite avec étonnement. Enfin la vivacité du marquis ne lui permit pas de se taire plus longtemps.

— Il est neuf heures et demie, dit-il en tirant sa montre; ce drôle se moque de vous. Je l'ai toujours soupçonné de n'être pas franc du collier.

— Quelque empêchement peut-être, dit le vicomte.

— Le duel n'admet pas plus d'empêchement que les dettes de jeu n'admettent de délai. Notre homme ne viendra pas parce qu'il a peur, voilà tout; mais je connais son adresse : retournons à Paris, et prenons-le d'as-

saut dans son domicile ; il faudra bien qu'il m'explique sa conduite, car c'est moi qui prends l'affaire maintenant. Un poltron de cette espèce prétendre à la main de ma nièce ! Je serai, parbleu ! ravi de lui dire à ce sujet ma manière de voir.

De retour à Paris, le marquis et le vicomte se rendirent aussitôt à un hôtel garni de la rue Croix-des-Petits-Champs, où s'était logé le défaillant ; là ils apprirent que M. Dornier n'était pas rentré depuis la veille.

— Le lièvre a changé de gîte, dit le vieillard en riant ; car, malgré sa susceptibilité à l'endroit du point d'honneur, l'aventure prenait à ses yeux une tournure si bouffonne, qu'il jugea inutile de la traiter désormais sérieusement. Ma foi, cherche sa piste qui voudra. Je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en rester là. Votre rival vient de se suicider, et cela vaut mieux pour vous que de l'avoir tué vous-même. Battons le fer tandis qu'il est chaud ; allons trouver M. Chevassu.

— Vous devez comprendre, répondit le vicomte, qu'après le refus que j'ai essuyé, il y a deux mois, il m'est impossible de me présenter chez M. Chevassu, à moins qu'il ne m'y appelle lui-même.

— C'est juste ; je ne pensais plus à cela. Eh bien ! vous m'attendrez dans la voiture. Au total, la journée est bonne ; nul doute qu'en apprenant la lâche conduite de Dornier, mon beau-frère ne rompe avec lui sur-le-champ.

La plupart des députés, pendant leur séjour à Paris, se logent presque aussi modestement que le font les étudiants; oiseaux de passage, jusqu'à ce qu'ils retournent à leur nid, le moindre gîte leur suffit, comme à l'hirondelle. Quelques-uns, cependant, y attachent une certaine importance, et M. Chevassu était de ce nombre. Le logement qu'il occupait à l'hôtel Mirabeau était assez grand pour qu'il y pût recevoir plusieurs de ses collègues, et il s'y était installé en homme décidé à retrouver, du moins, en partie, les agréments et les ressources de son propre logis. Avant son départ de Douai, le député avait fait mettre au roulage une caisse énorme contenant un choix des livres de sa bibliothèque qu'il prévoyait devoir lui être le plus indispensables dans le cours de la session. C'était le *Moniteur* depuis 1830, le *Bulletin des Lois*, une foule de brochures politiques, et enfin la collection complète du *Patriote Douaisien*, nécropole d'articles d'opposition d'où le nouveau membre du côté gauche comptait bien exhumer pour la tribune plus d'une tirade à effet. Fort aris-

tocrate dans ses habitudes, malgré ses principes démocratiques, M. Chevassu aurait trouvé au-dessous de sa dignité d'aller consulter, dans une bibliothèque publique ou dans un cabinet de lecture, les livres dont il pouvait avoir besoin. Quant à travailler à la chambre, comme font plusieurs députés, Dornier lui avait insinué qu'un homme d'État, pour conserver son prestige, doit toujours sortir de son cabinet armé de toutes pièces, et paraître tout savoir sans jamais avoir l'air de rien apprendre.

En ce moment, M. Chevassu, enveloppé d'une belle robe de chambre sérieuse en sa couleur, était assis devant un grand bureau garni d'une étagère où il avait fait ranger ses livres. Un manuscrit fort raturé était ouvert devant lui, et il le feuilletait avec une attention mêlée d'impatience. S'il nous était permis de trahir un secret commun à un assez grand nombre d'orateurs, nous avouerions au lecteur que ce cahier si souvent revu et corrigé n'était autre chose que l'improvisation par laquelle le nouveau député voulait signaler son début. M. Chevassu appelait ainsi le travail du cabinet au secours de l'inspiration de la tribune, non pas qu'il crût manquer d'esprit comptant ou qu'il se défiât de son éloquence; mais il attachait une telle importance à son premier pas dans la carrière parlementaire, qu'il lui semblait impossible d'y apporter trop de préparation et de soins.

— Un homme comme moi ne doit aborder la tribune que par un coup d'éclat, s'était-il dit après son élection.

Quel serait ce coup d'éclat? Si les exemples ne manquaient pas, tous offraient des inconvénients. Il y avait le début foudroyant, l'apostrophe de Mirabeau à M. de Brézé;

mais ce n'est qu'au milieu des orages d'une révolution naissante qu'on peut faire gronder un pareil tonnerre ;— le début spirituel, la réplique de Pitt à lord Nugent, mais l'esprit était-il bien le meilleur moyen de réussir à la Chambre ? — le début libéral, la motion de Burke contre la taxe du timbre imposée aux colonies d'Amérique, mais ici la multiplicité des abus rendait fort difficile le choix du point d'attaque. Après avoir ainsi passé en revue les commencements d'une dizaine d'orateurs célèbres à des titres divers, M. Chevassu se trouva un peu plus embarrassé qu'auparavant. A force d'y réfléchir cependant, une inspiration lui vint qui lui parut heureuse.

— Je suis député du département du Nord, se dit-il, mais en même temps j'appartiens à la France entière. Si donc il m'était possible d'entamer d'abord une question locale, et, partant de là, d'ouvrir adroitement une discussion d'intérêt général, je frapperais deux coups au lieu d'un : d'une part, je charmerais mes commettants en plaidant leur cause ; de l'autre, j'établirais magistralement ma position à la Chambre.

Après avoir mûri cette idée, M. Chevassu s'occupa de l'exécuter. A son instigation, une pétition fut adressée à la Chambre par les fabricants de sucre indigène, qui dans le département du Nord possédaient plus de deux cents usines. En partant pour Paris, le député emporta cette requête, qu'il s'était chargé de déposer sur le bureau, et à propos de laquelle il avait résolu de paraître à la tribune pour la première fois.

Sur ce thème simple et en apparence naïf, la betterave, voici quelles fioritures parlementaires avait brodées le fu-

tur grand orateur. Selon lui, la question des sucres contenait virtuellement toutes les autres. Elle pouvait être envisagée sous deux faces, l'intérieur et l'extérieur. A l'intérieur, elle se rattachait évidemment à tous les griefs de l'opposition : l'oubli des promesses de 1830, l'inexécution du programme de l'hôtel de ville, le penchant aux idées rétrogrades, la corruption des agents du pouvoir, la falsification des listes électorales, la haine de toute espèce de réforme.

A l'extérieur, l'éloquent tribun prenait un essor encore plus vaste : avec l'aisance d'un aigle qui domine tous les pics de montagnes, il planait sur les plus ardues questions du moment : question d'Orient, question espagnole, question belge, question d'Alger ; et dans cette revue à vol d'oiseau, quelle variété d'épisodes, quelles transitions inattendues, quel luxe de métaphores, quelle audace de prosopopées ! Peinture amère de l'humble attitude du cabinet en face de l'étranger, défi à la perfide Albion, protestation en faveur de la nationalité polonaise, élégie sur l'esclavage des noirs, dissertation philosophique sur la décadence de l'empire turc, tableau prophétique du duel gigantesque de la Russie et de l'Angleterre marchant l'une contre l'autre des confins opposés de l'Asie ; triste retour sur l'abaissement de la France, réduite à contempler sans y prendre part ce magnifique spectacle ; hommage patriotique au tombeau de Sainte-Hélène : tout cela à propos de betterave ; rien n'était oublié dans cette pièce d'éloquence. Pour conclusion, l'orateur douaisien, revenant à son légume, établissait pathétiquement qu'accroître d'un seul centime par kilogramme

le tarif du sucre indigène, ce serait tout simplement jeter la France dans l'abîme.

Assez content de son œuvre, M. Chevassu cependant n'était pas complétement satisfait. Une chose lui manquait: c'était le suffrage de Dornier, dont il s'était fait une si agréable habitude, que désormais il ne pouvait plus s'en passer.

— Il m'avait cependant promis de venir ce matin, se disait le député en relisant les feuillets de son improvisation. Qui peut le retenir? Ce n'est pas que j'aie besoin de lui le moins du monde, mais je serais bien aise de connaître son opinion sur mon discours.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, M. Chevassu tourna la tête, s'attendant à voir paraître Dornier; lorsqu'il eut reconnu son beau-frère, sa figure prit une expression de contrariété qu'il ne dissimula qu'avec peine.

— Quel bonheur inattendu, monsieur le marquis! dit-il d'un air pincé en faisant mine de se lever.

— Restez donc, répondit M. de Pontailly d'un ton de cordialité; entre nous doit-il être question de cérémonies?

— Veuillez vous asseoir, reprit le député avec la dignité d'un ministre qui donne une audience.

— Arrivé d'hier et déjà au travail! dit le vieillard en prenant un fauteuil.

— Je n'ai pas comme vous, par droit de naissance, le privilége de ne rien faire.

— Votre naissance! mais elle est, parbleu, fort bonne, répliqua le marquis avec un sourire équivoque; trois cents ans d'excellente roture, m'avez-vous dit?

— Quatre cents, dit M. Chevassu, qui laissa tomber ces paroles d'un air de superbe insouciance.

— Peste! s'il était encore d'usage de faire ses preuves de 1399, vous pourriez presque monter dans les carrosses de notre royauté bourgeoise.

— J'ai la présomption de croire qu'en ce cas je pourrais me passer de mes ancêtres.

— Je sais qu'un homme de votre valeur se recommande par lui-même...

— Et surtout n'attache aucun prix aux hochets de la vanité. Une vie laborieuse et, j'ose l'espérer, utile à mes concitoyens, voilà mon lot; l'estime publique, voilà mon but.

— Il se croit déjà à la tribune, pensa le vieillard, qui reprit tout haut : Une justice à vous rendre, c'est que vous marchez à ce but sans vous accorder le moindre repos. Toujours à l'œuvre; mais que faites-vous là? un discours écrit, je suppose? Je croyais que vous improvisiez.

— Un discours écrit! dit le député en jetant négligemment son manuscrit dans un des casiers du bureau; non vraiment, j'ai une assez grande habitude de parler en public pour avoir quelque confiance en ma facilité d'élocution. Ce sont tout bonnement des notes pour une affaire particulière dont je dois conférer avec Dornier, qui devrait déjà être ici.

— Ah! vous attendez M. Dornier! reprit le marquis, empressé d'aborder le sujet de sa visite; je serais charmé de le rencontrer, car voilà plus de quatre heures que je cours après lui; mais êtes-vous bien sûr qu'il vienne?

— Ce serait la première fois qu'il manquerait à un rendez-vous.

— A ma connaissance, ce serait au moins la seconde.

— Avec moi, pourtant, il est fort exact; il sait que je n'aime pas attendre.

— En cela, tout député de la gauche que vous êtes, vous ressemblez à Louis XIV. Pour en revenir à notre homme, il se peut en effet qu'une liasse de papiers lui paraisse moins terrible que la pointe d'nne épée; ainsi peut-être viendra-t-il, et je vais l'attendre.

— Comment parlez-vous d'épée à propos de Dornier?

— Comme on parle de poudre à propos de lièvre.

— Lièvre... Voilà une expression...

— Peu parlementaire, j'en conviens, mais parfaitement appropriée au sujet. Je suis venu ici, mon cher beau-frère, pour vous prévenir que votre ami Dornier n'est autre chose qu'un drôle, un poltron, un lâche, que je mettrai ignomineusement à la porte de chez moi, s'il ose désormais s'y présenter.

— Qu'a-t-il donc fait? dit le député en regardant le marquis d'un air d'étonnement.

— Demandez plutôt ce qu'il n'a pas fait. Hier, chez moi, vous y étiez, il se dispute avec Moréal pour un motif que vous devinez peut-être. Rendez-vous pris pour ce matin; à huit heures, nous sommes sur le terrain, le vicomte et moi; point de Dornier. Une heure, deux heures se passent; point de Dornier. Nous revenons à Paris, et nous allons le chercher à son hôtel; point de Dornier : le drôle a délogé hier au soir, tant lui semble précieuse la conservation de sa personne. Que dites-vous de cela?

— Ce que je dis? répondit avec gravité M. Chevassu, je dis que dédaigner les provocations d'un duelliste, c'est le

fait d'un homme sage et honorable. Si Dornier avait commis la folie insigne de se battre avec M. de Moréal, je ne la lui aurais jamais pardonnée.

— Parlez-vous sérieusement ? dit le marquis d'un air ébahi.

— Je parle toujours sérieusement.

— Quoi ! la poltronnerie de ce pédant ne vous indigne pas ?

— Je n'appelle pas poltronnerie la modération du caractère.

— Mais, vous-même, vous sentiriez-vous capable d'une pareille modération ?

Le député du Nord se redressa sur son fauteuil.

— Je me sentirai toujours capable de conformer mes actions à mes principes, dit-il en accentuant solennellement chaque parole ; à mes yeux, le duel est un déplorable reste des abus de la féodalité ; or, je suis l'ennemi des abus. Sans répéter tout ce que les philosophes, Rousseau en tête, ont écrit sur la matière, je dois vous dire que, pour moi, c'est là une question sociale digne de tout l'intérêt du législateur.

— Je vous ferai observer, mon cher beau-frère, que nous ne sommes pas à la Chambre ; laissons donc là les questions sociales et restons dans notre sujet. Vous approuvez Dornier ?

— Entièrement.

— Et à sa place vous auriez fait comme lui ?

— A sa place ! répéta M. Chevassu choqué de l'expression ; il ne m'est pas très-facile à moi magistrat, à moi député, de me supposer à la place d'un jeune homme de

alent sans doute, mais encore sans consistance. Le rapprochement manque donc d'exactitude ; mais pour vous répondre catégoriquement, je vous dirai, par exemple, qu'à la place de Mirabeau, qui, dès qu'il fut à l'assemblée constituante, n'accepta plus de duel, j'aurais fait comme lui.

— Pouvez-vous bien vous comparer, vous homme honnête et intègre, à ce renégat, à ce coquin de Mirabeau ? s'écria M. de Pontailly, chez qui s'était soudain rallumée à ce nom une de ses plus véhémentes antipathies du temps de l'émigration.

Le député hocha la tête de l'air d'un homme qui veut bien un instant oublier sa supériorité pour convaincre par la discussion un adversaire opiniâtre.

— Coquin ! renégat ! c'est bientôt dit, reprit-il ; mais des mots injurieux ne sont pas des raisons. Mirabeau...

— Au diable ! s'écria brusquement le vieillard ; parlons de Dornier. Sa lâche conduite ne vous empêcherait donc pas de lui accorder la main de votre fille ?

— Dornier a le courage civil, et c'est celui dont je fais le plus de cas.

— Le courage civil ? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle invention-là? De mon temps, nous ne connaissions qu'une sorte de courage ; y en a-t-il deux aujourd'hui ?

— La fermeté du citoyen peut n'avoir rien de commun avec l'audace du soldat.

— Propos de peureux ! s'écria le vieillard avec emportement.

— Sachez, monsieur le marquis, dit le député en s'é-

chauffant a son tour, que jamais un sentiment de peur n'a approché de mon âme.

— C'est possible : mais, à vous entendre, on douterait, répliqua M de Pontailly, entraîné malgré lui par la chaleur de la discussion.

— Est-ce pour m'insulter que vous êtes venu cnez moi ? s'écria M. de Chevassu d'une voix imposante.

— Non, mais c'est pour vous empêcher de faire une sottise.

— Je ne vous reconnais pas le droit de me donner des conseils.

— Je vous en donnerai un cependant...

— Que je me dispenserai d'entendre, dit le député en se levant.

— Allons, Chevassu, reprit le marquis après un instant de silence, calmez-vous ; je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Nous sommes deux vieux fous, moi surtout qui, comme votre aîné de quinze ans, devrais vous donner l'exemple. Par malheur, j'ai toujours eu une mauvaise tête, et vous me l'avez échauffée avec votre diable de théorie du courage civil. Qui a jamais entendu parler de pareille chose ? courage civil !

— Il est tout simple qu'un membre de la défunte aristocratie ne comprenne pas ce mot, répondit le député d'un air d'ironie.

— A la bonne heure ; mais il doit m'être permis de ne pas être, à mon âge, au courant des modes du jour. Voyons, mon cher Chevassu, quittez cet air fâché. S'il m'est échappé quelques expressions qui vous aient déplu, je vous en fais mes excuses.

Le député accueillit ces paroles sans se dérider, et il se contenta de s'incliner au lieu de répondre.

— Maintenant, causons amicalement, comme il convient entre frères, continua le marquis sans paraître remarquer l'expression peu fraternelle des traits de son interlocuteur. Vous êtes engoué de Dornier ; mais enfin est-il le seul homme qui puisse vous convenir pour être le mari d'Henriette ? A ce sujet, madame de Pontailly et moi n'avons-nous pas le droit de vous donner notre avis ? La fortune de votre sœur revient de droit à vos enfants, puisque nous n'en avons pas. Moi-même je suis riche, je n'ai pas, de proches héritiers, et Henriette me plaît beaucoup. Il me semble que ces différentes considérations devraient vous engager au moins à m'écouter.

— Je sais ce que vous allez me dire, répondit froidement M. Chevassu : vous voulez me parler de M. de Moréal ; c'est inutile, mon parti est pris irrévocablement. Jamais un gentilhomme ne sera mon gendre.

— Je remercie votre bourgeoisie au nom de la noblesse, dit le marquis avec un salut un peu moqueur ; à vrai dire, il me semblait que la révolution avait détruit le préjugé de la naissance ; j'osais même croire que nous étions tous égaux.

— Me ferez-vous l'honneur de déjeuner avec moi ? répondit le député d'un ton sec.

— Non, pardieu, dit M. de Pontailly en se levant.

Les deux beaux-frères se quittèrent fort mécontents l'un de l'autre, ainsi qu'il arrivait à peu près toutes les fois qu'ils se trouvaient en présence.

— Eh bien ? s'empressa de demander au marquis

Moréal, qui pendant cet entretien était resté dans la voiture.

— Eh bien ! je suis un sot, répondit le vieillard ; hier je vous dis que la plus sûre manière de gâter vos affaires était de m'en mêler, et aujourd'hui je m'en mêle, croyant la réussite immanquable après notre ridicule aventure de ce matin. J'ai eu raison hier et tort aujourd'hui : voilà tout.

— Ainsi M. Chevassu...

— Un bloc de granit ; mais ne vous désespérez pas, j'espère amener à nous madame de Pontailly, et ce serait un puissant auxiliaire : c'est aujourd'hui son jour de réception ; venez ce soir.

— Cet empressement ne déplaira-t-il pas ?

— A qui ? dit le marquis en riant ; à ma nièce ?

— Ou à madame de Pontailly ?

— Ne craignez pas cela. L'empressement d'un jeune homme bien élevé ne déplaît jamais.

En rentrant chez lui, le marquis se rendit aussitôt près de sa femme, et lui raconta les événements de la matinée. Madame de Pontailly n'admettait nullement la distinction établie par son frère entre le courage civil et le courage militaire. A ses yeux, comme à ceux de la plupart des femmes, la bravoure chez un homme devait primer toutes les autres qualités, et même le talent. Ce fut donc avec autant d'indignation que de surprise qu'elle écouta le récit de l'action fort peu chevaleresque attribuée à Dornier.

— Je ne me consolerai jamais d'avoir reçu un être pareil dans mon salon, dit-elle avec dépit.

— C'est dommage qu'il manque de cœur, car il a du

talent, reprit le vieillard avec une ironie cachée; n'est-il pas très-fort en économie politique?

— Très-fort n'est pas le mot, répondit la marquise abusée par l'air candide de son mari; il a du jargon, de l'acquis même; mais au fond ses connaissances sont fort superficielles, et elles ne supporteraient pas un examen sérieux.

Aussi prompte à se refroidir qu'elle l'était à s'engouer, madame de Pontailly en ce moment n'accordait plus aucune espèce de mérite à l'homme qui pendant plus de six semaines avait été son favori. En revanche, elle reporta complaisamment sa pensée sur le jeune poëte qui lui avait été présenté la veille.

— Puisque vous avez vu ce matin votre ami de Moréal, dit-elle à son mari, pourquoi ne pas l'avoir invité à dîner?

— Je n'aurais pas osé me le permettre sans être sûr que cela ne vous déplairait pas, répondit M. de Pontailly, ravi de voir sa femme entrer d'elle-même dans le chemin où il désirait l'amener.

— Mais, au contraire, M. de Moréal est fort bien; ses vers, d'ailleurs, ont un véritable mérite, et, que cela convienne ou non à mon frère, il sera toujours bien accueilli chez moi.

Cette fois, je crois que nous sommes quatre contre trois, pensa l'émigré, qui espéra, d'après ces paroles de sa femme, qu'elle était désormais acquise à la cause de son jeune ami.

XI

Le soir, le vicomte arriva de si bonne heure dans le salon de madame de Pontailly, que son protecteur l'accueillit par un de ces sourires railleurs qui lui étaient habituels.

— Je vois avec plaisir, dit le vieillard, qu'en ce siècle où tout dégénère, la race des amoureux est restée la même qu'autrefois. A votre âge, j'étais ainsi; ma montre avançait toujours.

Moréal murmura quelques mots d'excuse.

— Pensez-vous que je vous en veuille parce que vous me rappelez mes vingt-cinq ans? reprit le marquis en riant; tout au contraire, et la preuve, c'est que si vous trouvez l'occasion de parler à votre idole, je ne vous défends pas d'en profiter. D'ailleurs, j'aime mieux vous accorder cette permission que de vous exposer à la tentation de vous en passer.

— Combien vous êtes bon! répondit Moréal, et jugez quelle doit être ma reconnaissance! Depuis plus de deux mois il m'a été impossible de lui adresser un seul mot.

— Pauvre garçon ! dit le marquis avec un mélange de persiflage et de véritable sympathie.

Le vicomte fut accueilli par madame de Pontailly avec une visible bienveillance. Charmé de cette réception, il ne tarda pas à jouir d'un bonheur plus grand encore et depuis longtemps désiré. La foule, qui remplit bientôt le salon, lui procura une de ces occasions prévues par l'émigré, et que les amants ne laissent pas échapper. Les femmes de la connaissance de la marquise ne venaient guère chez elle le matin, sachant qu'à cette heure elles risquaient d'interrompre une docte conversation dont en général elles goûtaient peu les délices. Les réunions des samedis soirs étaient donc toujours fort nombreuses, et il fut facile à Moréal d'avoir avec Henriette un assez long entretien sans que personne y fît attention, ou du moins voulût y mettre obstacle. M. Chevassu avait consacré cette soirée à l'une de ces conférences préparatoires qu'ont entre eux les députés des différentes coteries, à mesure qu'ils arrivent à Paris. Quant à Prosper et à Dornier, depuis près de vingt-quatre heures la préfecture de police leur avait accordé la moins enviée des hospitalités. Fidèle à son rôle de protecteur bienveillant, le marquis, par une inattention apparente, favorisait l'entretien des deux amants, et madame de Pontailly, qui l'avait remarqué d'abord sans s'en formaliser, sembla même, un peu plus tard, l'encourager par un indulgent sourire ; mais peu à peu il lui vint, au sujet de sa tolérance, certains scrupules dont les causes méritent d'être expliquées.

L'amour ressemble à ces parfums qui laissent une indestructible senteur au vase qui s'en est imprégné. Depuis

plus de six ans qu'elle avait renoncé aux triomphes brigués d'abord par sa coquetterie, la marquise plus d'une fois avait respiré malgré elle quelques-uns de ces perfides aromes, enivrants encore, quoique affaiblis par le temps. Pour prévenir le retour de ces dangereux entraînements qui ne peuvent trouver d'excuse que dans l'ardente inexpérience de la jeunesse, madame de Pontailly, nous l'avons dit, s'était imposé le régime du bel esprit, ainsi qu'autrefois les anachorètes conjuraient les piéges du démon par les macérations et le jeûne. Chaque fois qu'elle sentait remuer dans son âme les tendres désirs qu'avait proscrits sa raison, elle jetait héroïquement quelques pelletées de science ou de littérature sur ces colombes mal étouffées. C'est ainsi qu'elle avait étudié successivement le latin, l'astronomie, la botanique, les langues étrangères; mais sous ce laborieux amoncellement, qui, par la variété de ses couches, rappelait les différents terrains décrits par la géologie, couvait toujours ce feu secret qui ne meurt pas plus dans le cœur de la femme que ne s'éteint dans les entrailles de la terre le foyer où s'alimentent les volcans.

Depuis surtout qu'elle approchait des limites de la maturité, la marquise éprouvait assez souvent un désir involontaire de revoir, pour leur dire un dernier adieu, les agréables sentiers qu'avait parcourus sa jeunesse. Comme en automne les arbres, travaillés d'une séve surabondante, poussent de verdoyants rameaux à travers leurs feuilles jaunies, elle se surprenait parfois à mêler à ses manières imposantes quelques vives allures où se trahissait le reverdissement prochain de la coquetterie. Cette disposition

menaçante qu'elle se reprochait en secret, sans parvenir à la dompter, prit, pendant la soirée dont nous parlons, un développement aussi rapide qu'imprévu. A la vue du groupe gracieux que formaient sa nièce et le vicomte causant tout bas en paraissant regarder ensemble les dessins d'un album, madame de Pontailly ressentit un intérêt qui peu à peu se changea en un sentiment pénible. Par un retour mélancolique sur elle-même, elle se dit qu'elle aussi avait été jeune et aimée, et à ce souvenir tous les plaisirs de sa vie présente lui parurent insipides. Dans l'existence de la plupart des femmes, la chose sérieuse c'est l'amour; la marquise vint à se demander si elle n'avait pas banni de la sienne un peu prématurément cette émotion divine et incomparable. Sa beauté avait-elle donc perdu toute fraîcheur et tout éclat? Son esprit était-il moins brillant, son goût moins châtié, sa conversation moins étincelante, sa grâce moins majestueuse? Quarante-six ans, était-ce donc l'hiver? était-ce même l'automne? A plus juste titre que la plupart des femmes de son âge, madame de Pontailly avait le droit de croire à l'inaltérable maintien de ses attraits. D'ailleurs un être quelconque, masculin ou féminin, vieux ou jeune, beau ou laid, spirituel ou sot, peut quelquefois douter de lui-même au point de s'adresser cette question : Suis-je capable de plaire? Mais arrive-t-il jamais qu'il y réponde par la négative?

Lorsqu'un artiste émérite voit jouer par un jeune rival le rôle où il a jadis excellé, la passion du théâtre lui envoie soudain au cerveau ses fumées les plus enivrantes. Tout en le détestant, il se passionne avec l'acteur qui le

remplace ; avant lui, il dit les vers à demi-voix, et, pour ne pas faire les gestes, il a besoin d'un continuel effort. Que ne donnerait-il pas pour remonter, fût-ce un seul jour, sur la scène qu'il a illustrée autrefois, pour disputer à son heureux successeur les applaudissements qu'il lui voit prodiguer ?

En regardant les deux amants, la marquise finit par éprouver une impression comparable à celle que nous venons de décrire. Dans cette scène gracieuse elle reconnut son rôle d'autrefois, et il lui parut qu'en se l'appropriant, sa nièce lui montrait peu de respect. On se résigne à laisser sa fortune à un héritier, mais on n'aime guère à la lui voir entamer par anticipation d'hoirie. Rayonnante de jeunesse et de grâce, encore embellie par l'amour, Henriette déplut à sa tante, dès que celle-ci la vit exercer ce don de plaire qu'elle-même avait possédé si longtemps. Ce dépit naissant ne fut modéré par aucun de ces sentiments affectueux que la parenté développe quelquefois entre deux femmes ; presque étrangères l'une à l'autre, la marquise et sa nièce ne pouvaient se porter une affection bien vive. A vrai dire, leur indifférence était réciproque, mais en ce moment cette indifférence commença, d'un côté du moins, à se changer en antipathie. Disposée jusqu'alors à la tolérance, madame de Pontailly se sentit prise tout à coup d'un accès de pruderie tel que pour elle-même elle en avait fort rarement éprouvé de semblables. Elle se dit qu'en lui confiant Henriette, son frère lui avait imposé le devoir d'une active surveillance, et son métier de chaperon se dressa soudain devant elle tout embéguiné de rigorisme.

— Cette petite fille, pensa la marquise, se figure-t-elle que je vais rester débonnaire spectatrice de ses tête-à-tête avec M. de Moréal ? car au milieu de tout ce monde, c'est un vrai tête-à-tête qu'ils se sont ménagé. Je vais lui apprendre que l'emploi de duègne complaisante n'est ni de mon âge ni dans mon caractère.

Madame de Pontailly s'approcha de la table près de laquelle causaient les deux amants, et s'adressant à sa nièce d'un ton sévère :

— Voudriez-vous, dit-elle, aller donner l'ordre de faire servir le thé ?

La jeune fille, confuse, s'empressa d'obéir, mais non sans avoir jeté au vicomte un regard de regret.

— Trouvez-vous dans cet album quelque dessin digne de votre attention ? dit alors la marquise à Moréal avec un sourire aigre-doux.

—Tout y est charmant, madame, répondit le vicomte ; ce paysage surtout...

— Ce paysage ! mais c'est une marine.

— Sans doute, reprit avec embarras le jeune amoureux ; c'est ce que je veux dire ; un paysage maritime.

— Où voyez-vous le paysage ? Ce sont deux navires en pleine mer.

— En pleine mer, Madame ; vous avez parfaitement raison ; peut-être ai-je donné au mot paysage un sens un peu trop étendu. Cependant...

— Allons, reprit la Marquise en riant d'un air moqueur, ne dépensez pas votre esprit à soutenir une thèse impossible; avouez plutôt qu'absorbé par une contemplation

plus agréable, vous n'avez pas regardé une seule des pages de mon album.

— C'est maintenant surtout qu'il me serait difficile de les regarder, répondit le vicomte, qui espéra se tirer d'affaire par cette galanterie banale.

Madame de Pontailly s'était assise sur le fauteuil que venait de quitter sa nièce; en entendant les dernières paroles de Moréal, elle prit une de ces attitudes plus provoquantes que majestueuses, que Junon eût volontiers empruntées à Vénus avec sa ceinture, mais qu'il lui était facile de s'emprunter à elle-même, à l'aide du souvenir.

— Vous faites de fort jolis vers, dit-elle d'un ton enjoué; mais vous abusez du droit des poëtes.

— Quel droit, Madame ? demanda le vicomte.

— Celui de farder un peu trop la vérité.

— Je vous jure, Madame, que, si j'ai un seul mérite, c'est celui d'une sincérité à toute épreuve.

— Je ne m'y fierais pas. Voudriez-vous, par exemple, que je prisse au sérieux le compliment que vous venez de m'adresser ?

— Non, certes, pensa le vicomte, qui reprit tout haut : Au risque de vous déplaire, je répéterai encore que, quel que soit l'attrait de cet album, il ne peut se comparer au plaisir de vous entendre.

— Pourquoi ne pas dire tout de suite : Au bonheur de vous voir ? dit madame de Pontailly avec une raillerie affectée; ce serait d'une galanterie plus précise et plus habile, car, vous devez le savoir, une femme tient toujours un peu plus à sa beauté qu'à son esprit; madame de

Staël n'était pas fort contente qu'on louât exclusivement son génie.

— C'est que chez elle il n'y avait réellement que cela à louer....

— Tandis que chez vous, au contraire, Madame, la beauté unie à l'esprit compose un de ces ensembles...

—Allons donc... Faut-il que je vous souffle votre rôle ?

— Si je voulais jouer un rôle près de vous, madame, je désirerais qu'il eût du moins le mérite de la nouveauté...

— Et j'éviterais ces fades compliments qui ont dû vous ennuyer tant de fois. J'achève votre pensée, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! vous auriez raison ; il est toujours de bon goût de sortir des sentiers battus. Mais comment supposer qu'il puisse vous venir la fantaisie de jouer un rôle près de moi ? continua la marquise en minaudant.

— Ah çà ! où cette précieuse veut-elle en arriver ? se demanda le vicomte ; il me semble qu'elle me pousse furieusement vers le pays de Tendre.

Cette conversation, dont la tournure commençait à embarrasser Moréal, fut interrompue par M. de Pontailly, qui vint présenter à sa femme un pair d'Angleterre qu'elle n'avait pas encore vu dans son salon. Le vicomte profita de cet incident pour s'éloigner ; mais, auparavant, il ne put s'empêcher de remarquer l'air de contrariété soudainement répandu sur les traits de la marquise.

— C'est singulier, se dit-il ; M. de Pontailly m'a bien dit que sa femme s'engouait très-facilement, mais ce sourire agaçant, ce regard en coulisse, c'est autre chose que de l'engouement ; si je ne craignais d'être un fat, je penserais que c'est de la bonne et franche coquetterie.

Vers la fin de la soirée, le marquis prit à part Moréal :

— Prosper n'est pas venu, et cela ne m'étonne pas, lui dit-il, il a sans doute deviné que vous me parleriez de sa folle incartade, et il craint que je lui lave la tête ; mais il n'y perdra rien. Demain j'irai vous prendre, et, sur le terrain même, je mettrai à la raison cet écervelé.

— Vous me rendrez là un grand service, répondit le vicomte, je serais désolé d'être obligé de répondre sérieusement à sa provocation.

— Soyez tranquille. Je me charge de lui ôter l'idée de recommencer.

Le lendemain matin, à huit heures, M. de Pontailly et Moréal arrivèrent à Saint-Mandé. De nouveau ils attendirent longtemps, et, en définitive, ils ne virent arriver personne.

— Ceci devient incompréhensible, dit à la fin le vieil émigré : que M. Dornier soit un poltron, je n'ai pas de peine à le croire ; mais Prosper n'est pas homme à manquer volontairement à un pareil rendez-vous. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. Connaissez-vous son adresse ?

— Ne loge-t-il pas avec M. Chevassu ? dit le vicomte.

— Non, et même ils sont brouillés pour le moment. Avant-hier il nous a quittés brusquement sans nous dire où il allait demeurer. Sans doute il sera retourné à l'hôtel qu'il habitait avant les vacances. Il faut y aller, car je commence réellement à être inquiet.

M. de Pontailly ordonna au cocher de les conduire à l'ancien logis de l'étudiant, sur la place de l'Odéon. A la vue d'un vieillard bien vêtu et porteur d'une de ces res-

pectables cannes à pomme d'or qui, au théâtre, sont un des emblèmes de la paternité, le maître de l'hôtel s'empressa d'ôter la calotte grecque qui d'habitude semblait faire partie de sa tête, tant elle y restait fixée invariablement.

— C'est sans doute à monsieur Chevassu le député que j'ai l'honneur de parler ? dit-il avec un sourire obséquieux ; j'ai appris avec la plus grande satisfaction par mes journaux, l'élection d'un si honorable citoyen. Non, monsieur, je n'ai pas encore eu le plaisir de voir monsieur votre fils que nous aimons tous, car c'est un charmant jeune homme, mais sa chambre est prête, et sans doute il ne tardera pas à venir l'occuper. En attendant, s'il vous plaisait, pour n'avoir pas fait une course inutile, de jeter les yeux sur ce petit mémoire...

— Qu'est-ce que ça ? demanda le vieillard à la vue d'une feuille de papier couverte de chiffres, que l'hôtelier avait prestement tirée d'un des tiroirs de son bureau.

— C'est la note des dépenses faites par monsieur votre fils pendant les trois derniers mois de son séjour : loyer de sa chambre, nourriture, frais de billard, etc. ; le total, au plus juste prix, s'élève à huit cent trente...

— Je ne suis pas le père de M. Chevassu, interrompit brusquement le marquis, et je n'ai aucune envie de payer ses mémoires.

— Si monsieur n'est pas le père de M. Prosper, peut être est-il du moins cet oncle riche et estimable dont il me parlait quelquefois en termes si...

— Cet oncle d'Amérique, voulez-vous dire ? s'écria le vieillard en s'échauffant; ce bonhomme d'oncle qui sert de caissier à son coquin de neveu ? Non, monsieur, je ne

suis pas cet oncle-là ; je vous le répète, je suis venu ici pour vous demander l'adresse de M. Chevassu, et non pour payer ses dettes.

Le maître de l'hôtel remit sa calotte grecque sur sa tête.

— Si je savais où demeure maintenant M. Chevassu, répondit-il aigrement, j'aurais déjà eu le plaisir de lui rendre ma visite. Créancier d'une somme de huit cent trente-trois francs cinquante centimes, il m'est excessivement désagréable...

Sans écouter les doléances de l'hôtelier, M. de Pontailly remonta en voiture.

— Je suis, ma foi, bien bon d'être inquiet de cet étourdi, dit-il à son compagnon ; il aura retrouvé hier ses amis de l'école de droit, et, pour célébrer son arrivée, ils auront organisé une de ces parties de plaisir qui ont souvent un lendemain et même un surlendemain. Sans doute il a oublié votre rendez-vous *inter pocula*; quand la fête sera finie, nous le reverrons. Payer ses dettes ! non, pardieu ! je ne me mettrai pas sur ce pied-là. J'avais bien envie d'envoyer ce pauvre diable à mon honorable beau-frère, qui, avec ses prétentions au gouvernement de la France, joue dans son petit ménage le rôle du soliveau de la fable.

— Ce n'est pas à mon égard qu'il se montre roi débonnaire, répondit le vicomte en souriant.

— Ni au mien; mais c'est tout simple, nous sommes gentilshommes. Du reste, si M. Chevassu reste insensible à votre mérite, il n'en est pas de même de madame de Pontailly; ce que j'espérais est arrivé. Vous avez détrôné Dornier dans son estime ; vous êtes le grand homme du

jour. Pendant six semaines, nous n'avons vécu que de dissertations politiques et de théories constitutionnelles ; nous voici maintenant, Dieu sait pour combien de temps, au régime de la poésie. Quel que soit mon dévouement à vos intérêts, je ne vous réponds pas de me montrer fort assidu aux séances, mais je tâcherai de trouver un remplaçant. Que diriez-vous de ma nièce ? aime-t-elle les vers ?

Le vieillard accompagna ces derniers mots d'un regard malicieux.

— Je crois du moins que mademoiselle Henriette aime trop son oncle pour jamais lui désobéir, répondit Moréal en souriant.

— Et son oncle l'aime trop à son tour pour ne pas désirer vivement de la voir heureuse. Je la connaissais à peine jusqu'à ce jour, mais elle m'a séduit tout de suite. Entre nous, je crois qu'elle a un peu peur de sa tante, et en y mettant de l'adresse, c'est moi qui parviendrai peut-être à être son confident. Cela vous déplairait-il ?

— N'avez-vous pas déjà la bonté d'être le mien ?

— Vous ne vous repentirez pas de votre confiance ; aujourd'hui même je vais parler sérieusement à madame de Pontailly, et, si elle se charge de vous soutenir près de son frère, il faudra bien qu'il cède, dussent tous les illustres roturiers ses ancêtres sortir de leurs tombes pour empêcher cette mésalliance.

A son retour chez lui, le marquis exécuta sa promesse ; mais, au premier mot qu'il dit à sa femme, il fut obligé de reconnaître qu'en la regardant comme une alliée, il avait commis une erreur ou tout au moins anticipé sur l'avenir.

Madame de Pontailly écouta en silence la requête du vieillard, et quand, en finissant, il lui demanda son appui pour les deux amants, elle répondit avec froideur :

— J'ai peine à croire que, connaissant la volonté de son père, ma nièce ait été assez étourdie, je dirai même assez légère, pour donner à M. de Moréal des espérances capables de justifier la démarche qu'il a faite près de vous. Mon frère, je le sais, élève fort mal ses enfants, mais ce n'est pas une raison pour que moi, leur tante, je les encourage dans leur indocilité. Déjà vous gâtez Prosper, qui certes n'a que trop de penchant à mal faire ; vous êtes d'une tolérance inouïe pour ses détestables manières, vous cherchez à pallier ses sottises ; l'an dernier, vous lui avez donné de l'argent pour payer ses créanciers : autant de forts mauvais services à lui rendre. Vous me permettrez, à l'égard d'Henriette, de ne pas imiter votre exemple.

— Craignez-vous que votre nièce ne fume des cigares ou ne fasse des dettes ? demanda le marquis en riant.

— Non, mais elle pourrait faire pis.

— Le mot est fort.

— Sans doute, mais il est juste. Ces jeunes filles élevées en province ont toutes la tête remplie d'idées romanesques, Henriette surtout, qui a perdu sa mère de fort bonne heure, et dont mon frère, au milieu de ses préoccupations politiques, paraît s'être très-peu occupé ; mais je l'observerai, et, si je vois que les assiduités de M. de Moréal aient pour elle quelque danger j'y mettrai ordre.

— Comment! auriez-vous l'inhumanité de bannir ce pauvre vicomte?

— Je ne dis pas cela, répondit la marquise d'un ton plus doux; sans le bannir, il m'est facile de prévenir les entrevues qu'il pourrait avoir avec Henriette. Je me suis déjà aperçue que l'éducation de cette petite fille a été fort négligée; le matin, à l'heure de mes visites, elle ferait une assez pauvre figure dans mon salon; j'ai donc décidé qu'elle consacrerait ce moment-là à l'étude du piano; — vous savez que je n'aime pas la musique. De la sorte je lui épargnerai de l'ennui et à moi aussi.

— Vous n'aimez pas la musique? c'est-à-dire vous ne l'aimez plus, répliqua l'émigré, contrarié de la tournure que prenait la conversation: il y a dix ans, quand vous chantiez encore, vous ne rêviez que musique.

— C'est possible, répondit madame de Pontailly d'un ton sec, mais maintenant que je suis une vieille femme, j'ai le droit, je pense, d'avoir des goûts un peu moins frivoles.

— Vous une vieille femme! jamais vous ne m'avez paru si belle! s'écria le vieillard, qui essaya de conjurer par ce compliment la visible mauvaise humeur de sa femme.

— Belle ou laide, répondit la marquise avec un sourire un peu dédaigneux, en me chargeant de ma nièce pendant son séjour à Paris, j'ai pris l'engagement d'être sa seconde mère. Je réponds d'elle à mon frère, et je connais toute l'étendue de cette responsabilité.

— Mais en quoi donc cette responsabilité vous em

pèche-t-elle de plaider près de votre frère la cause de ce pauvre Moréal ?

— Ce serait inutile ; quand mon frère a pris une résolution, rien ne l'en fait dévier.

— Allons donc ! que vous disiez cela à des étrangers pour soutenir la réputation d'homme de caractère qu'ambitionne Chevassu, ce serait d'une bonne sœur ; mais à moi ! ne sais-je pas que vous faites de lui ce que vous voulez ?

— Je ne crois pas cependant que j'en fasse jamais le beau-père de M. de Moréal.

Après cette réponse, qui laissait tout en question, madame de Pontailly sonna et demanda sa voiture.

— Donnez-moi au moins un mot d'espérance que je puisse transmettre à mon protégé, reprit le vieillard ; il sait que je dois vous parler ; en le revoyant, que lui dirai-je ?

La marquise, qui allait sortir, s'arrêta au milieu de la chambre, et fixant sur son mari un regard d'une expression indéfinissable :

— Vous lui direz, répondit-elle, que, s'il désire obtenir ma protection, il peut bien prendre la peine de me la demander à moi-même.

— Ma foi, se dit M. de Pontailly lorsqu'elle fut sortie, si ma femme avait dix ans de moins, je croirais qu'elle vient de me donner la singulière commission de lui arranger un rendez-vous avec Moréal.

XII

Nous avons dit que plusieurs fois déjà madame de Pontailly avait été obligée de combattre de toutes les forces de sa raison ce désir de plaire encore qui, à une certaine époque de leur vie, tourmente plus ou moins les femmes. Au trouble secret que lui causait l'insoumission de son cœur s'était joint tout récemment le malaise qui accompagne le désœuvrement de l'esprit. En faisant place au dédain, son engouement pour André Dornier lui avait laissé un vide pénible, quoiqu'il ne fût pas nouveau dans l'histoire de ses prédilections littéraires. Cette lacune dans son existence intellectuelle n'était pas, il est vrai, fort difficile à remplir, et les petits vers du vicomte y eussent suffi sans doute, si elle se fût décidée à y avoir recours; mais cette pensée seule la plongeait dans une étrange rêverie. Aux yeux de la marquise, la valeur de la poésie et l'agréable tournure du poëte se confondaient tellement, que peu à peu il lui devint à peu près impossible de penser à l'une sans songer en même temps à l'autre. De tous les hommes en qui depuis six ans elle avait cru successi-

vement reconnaître un mérite supérieur, aucun, il faut en convenir, ne possédait les manières élégantes, le vif regard, le sourire caressant qui rehaussaient les œuvres poétiques du vicomte. Parmi les gens de talent, la beauté est une exception si rare, que, lorsqu'elle se rencontre, son attrait devient presque irrésistible. Aussi déjà madame de Pontailly comparait elle mentalement Moréal à lord Byron, le seul poëte contemporain qui ait eu la figure de son génie.

A mesure que la marquise subissait le charme qui l'entraînait vers le protégé de son mari, sa nièce lui devenait importune, et bientôt ce sentiment prit le caractère d'une véritable aversion. Eh quoi! ce jeune et beau poëte, destiné peut-être à illustrer son pays, déposerait ses lauriers aux pieds d'une petite fille sans instruction comme sans usage, et à coup sûr incapable de le comprendre! Cette idée n'était-elle pas odieuse? C'est qu'on avait vu plus d'un talent né pour l'immortalité avorter tristement par l'effet d'une union mal assortie. Et quel malheur pour l'art lorsqu'un de ces aiglons tombait au filet d'une créature vulgaire et inintelligente qui, par mesure d'économie domestique, croyait faire merveille en lui coupant les ailes! Tel serait sans doute le destin du vicomte s'il épousait mademoiselle Chevassu, cette pensionnaire insignifiante qui n'avait pour elle que la beauté qu'on a toujours à dix-huit ans. Alors adieu l'inspiration brûlante, adieu l'élan sublime, adieu la fantaisie aux ailes diaprées et chatoyantes, adieu la poésie, adieu l'art!

Par amour pour l'art, ce fut là du moins le seul motif qu'elle s'avoua, madame de Pontailly décida qu'elle ne

contribuerait en aucune manière au mariage d'Henriette et du vicomte.

Le soir, la marquise conduisit sa nièce à l'Opéra ; Moréal fut un des premiers hommes qu'elles aperçurent au balcon, mais elles ne se communiquèrent pas leur remarque. Malgré le désir qu'il en avait, le vicomte n'osa se présenter dans la loge de madame de Pontailly, car il entrevoyait au dernier plan le buste sévère de M. Chevassu. Poussé par ce besoin de locomotion qui tourmente en pareil cas les amoureux, il quitta sa stalle pendant un entr'acte, et sans doute il allait rôder mélancoliquement près de la loge interdite, lorsque dans le corridor il rencontra le marquis.

— Pas d'enfantillage, lui dit celui-ci en l'arrêtant par le bras ; le père barbare est dans la loge, et ma femme elle-même me semble peu disposée à compâtir à votre martyre.

Moréal parut surpris.

— Comment ai-je pu déplaire à madame de Pontailly ? répondit-il, hier encore elle m'a accueilli avec tant de bienveillance !

— Hier, oui, mais aujourd'hui le vent a changé ; madame de Pontailly, que je croyais bien disposée en votre faveur, m'a paru fort refroidie ce matin lorsque je lui ai parlé de vous. Je crois, en vérité, que, malgré mes bonnes intentions, c'est moi qui vous porte malheur. Deux échecs en deux jours ! On a raison de le dire, la fortune n'aime pas les vieillards.

— Que me conseillez-vous ? demanda le vicomte d'un air attristé.

— A votre place, dit le marquis, j'aborderais franchement la question avec madame de Pontailly. Jamais une cause n'est mieux plaidée que par la partie intéressée ; là où j'ai échoué, peut-être réussirez-vous.

— Madame de Pontailly voudra-t-elle m'accorder un entretien ?

— Je crois pouvoir vous l'assurer, répondit le vieillard sans s'expliquer davantage.

La sonnette qui annonce le lever du rideau s'étant fait entendre, les deux hommes se séparèrent. Le vicomte revint à sa place un peu plus soucieux qu'il n'en était sorti. Pendant le reste de la représentation, il dut se contenter de quelques regards furtivement échangés, et même à la fin il crut prudent de s'interdire ce plaisir consolateur, car il s'aperçut que la lorgnette de la marquise le surveillait avec obstination chaque fois qu'il tournait les yeux vers la loge.

— Pédante et méchante ! se dit-il, voilà deux rimes à tante que je n'oublierai pas, si j'esquisse jamais le portrait de cette duègne incommode. Que lui a fait sa nièce pour qu'elle la soumette à cet espionnage odieux ? En vérité, elle a l'air de la détester ; pendant toute la soirée, elle ne lui a pas adressé trois fois la parole.

Madame de Pontailly, en effet, gardait vis-à-vis d'Henriette une contenance si froide, qu'à plusieurs reprises la jeune fille ne put s'empêcher de la regarder avec étonnement. Durant la représentation, à peine échangèrent-elles quelques mots ; mais, à leur retour, la marquise retint sa nièce, lorsque M. de Pontailly se fut retiré.

— Vous avez donc dit hier à M. de Moréal que nous

irions aujourd'hui à l'Opéra? lui demanda-t-elle en accompagnant cette question d'un regard scrutateur.

Plus d'une jeune fille fort bien élevée dans quelque pensionnat de Paris n'aurait peut-être pas cru commettre un très-grand crime en déguisant légèrement la vérité. Soit ingénuité provinciale, soit plutôt qu'elle eût dans le caractère quelque chose de la résolution de son frère, Henriette répondit sans hésiter :

— Oui, ma tante.

— Vous avez eu tort, reprit madame de Pontailly d'un ton bref; un pareil avertissement ressemble presque à un rendez-vous, et c'est ainsi que l'a interprété M. de Moréal, puisqu'il était ce soir à l'Opéra.

Malgré sa ferme détermination de ne pas se laisser traiter en petite fille, Henriette baissa la tête, car elle ne put se dissimuler qu'il y avait un fond de vérité dans le reproche de sa tante.

— Puisque nous voici sur ce chapitre, poursuivit la marquise, qui redoubla de gravité en remarquant l'embarras de sa nièce, il est de mon devoir de vous donner quelques conseils ; M. de Moréal est l'ami de votre oncle, et c'est à ce titre seul qu'il est reçu chez moi. Il est inutile sans doute de vous dire quelle inexcusable inconvenance vous commettriez, si d'une manière ou d'une autre vous lui donniez le droit de vous supposer des sentiments condamnés par votre père. Vous avez été trop bien élevée, j'espère, pour que j'aie quelque chose à craindre à cet égard.

Henriette releva la tête, fixant sur sa tante un regard où perçait plus d'inquiétude que de crainte:

— Est-ce que vous voulez aussi que je me marie avec M. Dornier? lui dit-elle; j'avais tant espéré de trouver en vous un appui!

— Contre votre père, mademoiselle? n'y comptez pas.

— Non pas contre mon père, mais contre cet homme odieux qu'il veut me faire épouser.

— En ce moment il ne s'agit pas de M. Dornier...

— Mais au contraire, ma tante, c'est bien de lui qu'il s'agit, puisque ce matin même mon père m'a dit qu'il me ferait enfermer dans une pension, si je ne consentais pas à ce mariage.

Par un instinct tout féminin, la jeune fille avait déplacé la discussion. Madame de Pontailly réfléchit un instant, et reprit ensuite d'un ton plus doux:

— Écoutez, Henriette, je suis votre tante, presque votre mère, et je ne demande pas mieux que de vous prouver mon amitié, pourvu que vous vous en montriez digne. Vous devez comprendre que je ne puis ni ne dois vous encourager à désobéir à votre père. Il faut donc me promettre de ne plus voir dans M. de Moréal qu'un étranger, et à cette condition, si ce mariage avec M. Dornier vous cause réellement une répugnance invincible, je ne refuse pas d'en parler à mon frère. Peut-être, à ma prière, reviendra-t-il sur sa résolution.

— N'en doutez pas, ma bonne tante, s'écria Henriette avec feu : mon père a tant de considération pour vous! Dites-lui un seul mot, et je suis sauvée.

— Vous savez à quelle condition je dirai ce mot?

La jeune fille prit les mains de la marquise, et levant sur elle ses beaux yeux suppliants :

— Ma bien chère tante, dit-elle doucement, cela serait si généreux de me protéger sans condition !

— Cela ne serait pas généreux, mais impardonnable, répondit la marquise d'un air rigide; ce serait l'oubli de mes devoirs. — Mais vous aimez donc M. de Moréal? reprit-elle avec un accent où perçait l'aigreur d'une secrète rivalité.

Pour la seconde fois, pendant cet entretien, Henriette enfreignit une des premières règles de l'éducation des jeunes filles.

— Oui, je l'aime, reponait-elle d'un ton ferme; je sais bien que je ne peux pas l'épouser sans le consentement de mon père, et, cela fût-il possible, je ne le ferais pas; mais je sais aussi que je n'aimerai jamais que lui, et que je mourrai plutôt que d'être la femme d'un autre.

— Propos d'enfant, dit madame de Pontailly en affectant une indulgente ironie; il ne s'agit pas de mourir, mais de rompre un mariage qui vous déplaît; pour cela, il faut être raisonnable, et surtout ne pas vous écarter du respect que vous devez à votre père. Comme il m'est impossible de faire refuser ma porte à un ami de M. de Pontailly, c'est à vous d'éviter les occasions de le rencontrer. A votre âge, l'éducation est loin d'être terminée, et, sous le prétexte d'une leçon à prendre, il vous est toujours facile de sortir du salon sans que cela paraisse affecté. C'est une mesure de convenance que vous observerez, je n'en doute pas, chaque fois que M. de Moréal viendra ici le matin.

— Je ne pourrai donc pas même le voir ! s'écria la jeune fille d'une voix altérée.

— Non, à moins que votre père n'y consente ; jusque-là je dois me conformer à ses intentions.

Henriette resta un moment silencieuse, le cœur gonflé et les yeux humides.

— Si je vous obéis, dit-elle enfin, vous me promettez de faire rompre ce mariage?

— Je vous promets du moins d'y employer tout mon crédit, et, pour vous donner tout de suite une preuve de ma bonne volonté, à dater d'aujourd'hui je ne recevrai plus M. Dornier.

— Ah ! ma bonne tante, pour être délivrée de cet être insupportable, je me soumets à tout.

Dès la veille, madame de Pontailly avait décidé qu'en raison de la tache dont il venait de se souiller, André Dornier n'était plus digne d'être admis dans son salon ; mais, par une ruse dont fut dupe la jeune fille, elle attribua au désir de lui prouver sa bienveillance cette résolution arrêtée déjà dans son esprit.

— Nous voilà enfin d'accord, reprit-elle avec un sourire qui jusqu'alors avait paru étranger à sa froide physionomie ; bonsoir, ma nièce. A votre âge l'avenir est bien long, et j'espère qu'avec de la patience tous vos vœux seront satisfaits. En attendant, et malgré le rôle de mentor que je dois remplir près de vous, soyez sûre d'avoir en moi une amie sincère.

La marquise baisa sa nièce au front et la congédia d'un air d'affection si bien joué, qu'Henriette, dans l'inexpérience de son âme, se laissa complétement abuser par ce semblant hypocrite.

— Je me trompais ; elle est vraiment bonne, se dit-elle

en sortant. Je suis sûre qu'il lui en coûte de m'affliger, et, pour qu'elle me défende de me trouver avec M. de Monéd, il faut que cela soit réellement inconvenant; cependant je n'y voyais pas de mal.

A l'idée d'être de nouveau séparée du vicomte, Henriette sentit couler quelques pleurs refoulés jusqu'alors par la présence de sa tante, mais qu'en ce moment elle ne chercha plus à retenir. Cette tendre douleur eut un témoin sur qui ne comptait pas la jeune fille. Pour aller de la chambre de la marquise à la sienne, il lui fallait traverser les deux salons, où à plus de minuit elle se croyait sûre de ne trouver personne. Ce fut donc avec un étonnement où se mêla bientôt le pudique dépit d'être surprise les yeux baignés de larmes, qu'en entrant dans le second de ces salons elle aperçut au coin du feu son oncle, qui semblait occupé à lire les journaux du soir. Au bruit qu'elle fit en ouvrant la porte, le vieillard tourna la tête, et d'un signe lui imposa silence.

— Je t'attendais, lui dit-il à demi-voix lorsqu'elle fut arrivée près de lui, et je vois que j'ai bien fait, car tu pleures.

— Ce n'est rien, mon oncle, répondit Henriette en portant la main à ses yeux.

— Comment, ce n'est rien! reprit vivement le marquis; je voudrais bien qu'un autre que toi vînt me dire que, quand tu pleures, ce n'est rien. C'est beaucoup au contraire, beaucoup trop, car je n'entends pas que ma petite nièce ait du chagrin. Écoute, continua le vieillard en baissant encore la voix, assieds-toi ici, près de moi, et prends la Gazette; si ta tante nous surprenait, je lui dirais que,

me sentant la vue fatiguée, je t'ai priée de me lire les nouvelles étrangères. Ce serait un gros mensong., car mes yeux sont excellents ; mais cela regarde ma conscience.

La jeune fille examina son oncle d'un air étonné et prit le journal qu'il lui présentait.

— Dois-je vous lire d'abord les nouvelles d'Espagne ou celles d'Orient? demanda-t-elle en s'asseyant.

— Il s'agit bien de l'Espagne ou de l'Orient, répondit M. de Pontailly ; il s'agit de toi, mon enfant, et cela m'intéresse un peu plus que ne pourrait le faire Méhémet-Ali ou Cabrera. Ta tante t'a fait pleurer, je veux essayer de te faire sourire. Écoute-moi. Je suis vieux, je ne suis pas beau, bien au contraire ; je suis vif, brusque, emporté même, et tu pourrais fort bien me croire un méchant oncle sans que j'eusse le droit de me plaindre.

— Oh ! mon oncle, pouvez-vous supposer cela?

— Je te dis que je ne me fâcherais pas, car enfin tu ne me connais pas encore ; mais j'espère que nous allons faire connaissance.

— Pardonnez-moi, mon oncle, je vous connais déjà fort bien ; mon frère m'a si souvent parlé de vous...

— Ah ! que t'a-t-il dit de moi, ce bon sujet?

— Que vous étiez le meilleur des hommes ; qu'il vous devait la plus vive reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous aviez réparé ses folies...

— Bien, bien ; en attendant, qu'il n'y revienne plus. J'ai décidé qu'il trouverait dorénavant en moi un oncle inexorable. Il n'en sera pas de même pour toi, ma petite Henriette ; je sais que tu ne m'enverras jamais de mémoires à

payer, mais tu pourrais peut-être avoir quelque autre chose à me demander.

— Moi, mon oncle ? dit Henriette, qui rougit en pensant que M. de Moréal était l'ami du marquis.

— Vous-même, ma nièce, reprit le vieillard avec son malicieux sourire, et votre rougeur me dit que j'ai deviné. Allons, nous sommes seuls, et je vois que tu n'as pas envie de dormir. Conte-moi tout cela ; je ne te gronderai pas. Tu aimes donc Moréal ?

Au lieu de répondre, Henriette baissa les yeux ; car, si les sévères interrogations de sa tante avaient un instant irrité son courage, l'accent affectueux du marquis venait de lui rendre toute sa timidité.

— J'ai tort, reprit le vieillard en voyant l'embarras de sa nièce ; une question si grave devait être entourée de toutes sortes de précautions oratoires, mais la maudite vivacité dont je te parlais tout à l'heure m'a emporté malgré moi. Je n'ai pas eu la patience de mettre deux heures à te faire convenir d'une chose dont je suis sûr.

— Sûr ? dit la jeune fille, dont l'œil étincela

— Ne te fâche pas, et surtout n'accuse point Moréal ; ce n'est pas lui qui m'a dit que tu l'aimais ; le pauvre garçon est trop discret et trop modeste pour cela.

— Mais alors qui a pu vous le dire ? demanda Henriette d'un air confus.

— Toi-même.

— Moi !

— Ou, si tu l'aimes mieux, ton regard, lorsque avant-hier tu l'as aperçu dans le salon.

— Mais c'est terrible ! dit la jeune fille, qui rougit de nouveau.

— Sans doute, reprit M. de Pontailly en imitant l'accent de sa nièce ; c'est terrible d'avoir des yeux qui gardent si mal un secret. Tu vois donc bien que je sais déjà tout, et que tu peux sans inconvénient me faire tes petites confidences. D'abord, que t'a dit ce soir ta tante ?

Enhardie par la bonté qu'exprimaient la physionomie et l'accent du vieillard, Henriette raconta fidèlement l'entretien qu'elle venait d'avoir avec la marquise.

— Elle t'a promis de congédier Dornier, et tu pleures ? s'écria l'émigré ; tu n'es pas raisonnable. Le point essentiel est gagné, et je n'espérais pas tant

— Mais le reste, mon oncle ! murmura la jeune fille.

— Ah ! le reste, dit en riant M. de Pontailly ; eh bien ! le reste, nous tâcherons de l'arranger.

— Comment cela ? demanda Henriette, qui, par un mouvement involontaire, rapprocha sa chaise du fauteuil de son oncle.

— Voyons, dit celui-ci en lui prenant les mains ; à nous deux, il est impossible que nous n'ayons pas quelque bonne idée. D'abord, prends garde de déplaire à ta tante, car elle seule peut te servir près de ton père ; puisqu'elle t'a défendu de rester dans le salon quand Moréal y viendra, il faut lui obéir.

— Voilà ce que vous appelez une bonne idée ? répondit la jeune fille, qui essaya de retirer ses mains ; mais le vieillard, amusé de cette expressive pantomime, les emprisonna dans les siennes.

— Écoute-moi donc, reprit-il, je n'ai pas tout dit. Le

grand malheur qui t'afflige aura bien ses petites compensations. Ta tante sort à peu près tous les soirs, elle te conduira dans le monde; on va donner des bals...

— Où je ne danserai pas, interrompit Henriette, à qui paraissait odieuse l'idée seule d'un plaisir que ne partagerait pas Moréal.

— Tu tiens donc à désespérer un beau jeune homme de ma connaissance, qui j'en suis sûr, serait très-heureux de danser avec toi ?

— Je ne comprends pas...

— Suppose que le hasard, peut-être avec l'aide de ce vieil oncle si méchant à qui l'on ne veut pas même laisser sa main ; suppose, dis-je, que le hasard fasse inviter M. de Moréal à tous les bals où tu dois aller toi-même ; qu'est-ce que ta tante aurait à te dire ?

— Oh ! mon oncle, vous seriez assez bon ! s'écria la jeune fille en serrant à son tour les mains du vieillard.

— Chut ! dit celui-ci, de l'air d'un conjuré qui craint une surprise ; on marche dans l'autre salon.

Henriette reprit le journal avec une vivacité extrême. « On écrit de Constantinople le 27 octobre, lut-elle au hasard : La dernière note du divan communiquée par le reis-effendi aux ambassadeurs des cinq grandes puissances renferme... »

— Ce n'est pas ta tante, interrompit M. de Pontailly ; c'est Germain qui range quelque chose. Tu as eu peur, n'est-ce pas ?

— Mais vous-même, mon oncle ? répliqua la jeune fille en souriant.

— J'avoue que, pendant toutes mes campagnes de

— Quel excellent homme ! répéta plus de cent fois Henriette, qui dormit assez mal cette nuit-là.

— L'amour de ces deux enfants me rajeunit le cœur, disait de son côté le vieillard ; je les marierai, pardieu ! dussé-je enlever le consentement de Chevassu le pistolet sous la gorge !

XIII

Le lendemain, M. Chevassu, qui devait déjeuner chez sa sœur, arriva ponctuellement à onze heures. Quoiqu'il s'efforçât d'affecter l'indifférence et même la gaieté, une préoccupation visible se peignait sur sa figure. Le député du Nord n'était pas soucieux sans raison. Depuis deux jours qu'il se voyait privé des conseils de son confident politique, il avait déjà commis plusieurs fautes dont il était obligé de convenir en lui-même, quelque excellente opinion qu'il eût d'ailleurs de son mérite. Par exemple, dès sa première entrevue avec ceux de ses collègues qui devaient former le noyau du quart-parti, M. Chevassu, au lieu de se présenter avec la modeste réserve qui convient à un débutant, s'était permis certaines allures magistrales qui avaient obtenu fort peu de succès; car autant les députés acceptent docilement le joug des supériorités depuis longtemps reconnues, autant en revanche ils se montrent rétifs à l'égard des talents nouveau-venus. Les membres de la chambre à qui M. Chevassu voulait se réunir avaient en général beaucoup plus de goût

pour l'autorité que pour la subordination, et ce n'était pas pour se soumettre facilement à un chef qu'ils avaient quitté, les uns M. Thiers, les autres M. Barrot, le reste M. Dupin. Ainsi qu'il arrive toujours à la formation d'une nouvelle coterie, chacun aspirait à gouverner, personne ne voulait obéir.

Au milieu de ce conflit de vanités irritables et de prétentions exagérées, M. Chevassu avait apporté une vanité et une prétention de plus, et, selon l'usage, tous les rivaux d'ambition s'étaient aussitôt ligués contre ce nouveau concurrent. Vainement le député du Nord avait pris ses plus belles poses, enflé sa voix et arrondi ses gestes; sous le prétexte d'agrandir les questions posées devant l'assemblée, il s'était lancé dogmatiquement dans les dissertations politiques de l'ordre le plus transcendant; ses effets de pantomime et d'éloquence, qui jouissaient à Douai d'une certaine célébrité, avaient totalement manqué leur effet à Paris. Au lieu des applaudissements qu'il espérait, l'orateur n'avait recueilli que quelques interruptions dans le genre de celles-ci: A la question !... lieux communs!... théories creuses!... verbiage d'avocat!... et autres aménités parlementaires.

M. Chevassu avait donc éprouvé un échec, et il le savait; mais grâce au merveilleux dictame que l'amour-propre tient toujours en réserve pour ses blessures, au lieu de chercher la cause de sa déconvenue dans l'emphatique prolixité de son éloquence, il l'attribua sans hésiter à la jalouse envie de ses auditeurs.

— J'ai été imprudent, se dit-il; je leur ai laissé mesurer trop tôt l'envergure de mes ailes; aussi dès le pre-

mier jour, voilà toutes les vanités soulevées contre moi. Dornier a raison : la béquille de Sixte-Quint ! c'est le vrai bâton de voyage de l'homme politique. Pour ne pas trop effaroucher tous ces petits amours-propres, je vais être obligé de me diminuer pendant quelque temps. Soit ; je ferai le mort un mois ou deux, mais le réveil sera foudroyant.

Après la jalousie de ses collègues, la seconde chose à laquelle le député s'en prit à l'occasion de son échec, ce fut l'inexplicable disparition de Dornier.

— Qu'a-t-il pu devenir ? se demanda-t-il vingt fois sans parvenir à trouver une réponse à cette question ; ce n'est pas que j'aie besoin de lui, mais enfin, dans une circonstance capitale, on aime à causer avec un ami dévoué. Ami dévoué ! l'est-il ? A coup sûr son incompréhensible conduite me donne le droit d'en douter.

Secrètement irrité contre Dornier et abattu par cette mélancolie qui en dépit des échappatoires de l'amour-propre accable toujours les orateurs malheureux, M. Chevassu, en entrant chez sa sœur, s'était imposé une gaieté factice dont elle ne fut pas la dupe, M. de Pontailly, qui faisait tous les matins une promenade pédestre pour gagner de l'appétit, n'était pas encore rentré. La marquise éloigna sa nièce en lui disant tout bas qu'elle voulait, dès ce moment même, tenir sa promesse de la veille. Henriette sortit pleine d'espérance, mais fort émue, car il lui semblait que son sort allait se décider, et le frère et la sœur restèrent seuls, assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de la cheminée.

— J'ai renvoyé Henriette pour pouvoir vous parler

d'elle, dit alors la marquise ; persistez-vous toujours à vouloir la marier avec M. Dornier ?

— Pourquoi n'y persisterais-je pas ? répondit le député d'un ton sec ; n'allez-vous pas aussi me parler en faveur de M. de Moréal ?

— En aucune façon. Le jour de votre arrivée, vous m'avez déjà cherché à cet égard une querelle dont vous m'auriez fait grâce si vous eussiez mieux connu l'état des choses. Je reçois M. de Moréal parce qu'il est l'ami de M. de Pontailly, mais je ne prétends nullement contrarier vos projets en vous le proposant pour gendre. Je connais vos droits et je les respecte ; c'est à vous qu'il appartient de prononcer sur le sort de votre fille, et, loin de vouloir lutter contre votre autorité légitime, je l'appuierai au besoin de tout mon pouvoir.

Ce langage plein de déférence était si nouveau dans la bouche de la marquise, que M. Chevassu, habitué aux manières impérieuses de sa sœur, demeura un instant muet de surprise.

— A la bonne heure, dit-il enfin ; je craignais que vous ne vinssiez encore me jeter à la tête ce petit gentillâtre.

— Il n'est pas question de lui, vous dis-je. Vous ne voulez pas qu'il épouse votre fille, c'est chose jugée ; n'en parlons plus et revenons à Dornier. Savez-vous qu'après sa ridicule aventure de samedi c'est un homme que personne ne voudra plus voir ?

— Parce qu'il ne s'est pas battu ? s'écria le député ; à mes yeux ce n'est pas là son plus grand tort.

— Vous avez donc aussi quelque chose à lui reprocher demanda madame de Pontailly d'un ton insinuant.

— Sans doute, répondit M. Chevassu; je trouve singulier que depuis deux jours Dornier ne m'ait pas donné signe de vie. Ce n'est pas que j'aie besoin de lui, mais je suis habitué à son travail, et surchargé comme je vais l'être, il me faut un secrétaire qui dégrossisse la besogne. Tous les hommes politiques font ainsi.

— Mais accordez-vous un véritable talent à M. Dornier?

— Il me conviendrait mal de faire son éloge, puisque c'est moi qui l'ai formé. A son arrivée à Douai, il n'était pas fort; mais je dois avouer que depuis il a acquis.

— Comment à si bonne école n'aurait-il pas fait des progrès? dit la marquise, qui savait que, pour remuer une volonté récalcitrante, la flatterie est le meilleur des leviers.

— Quand je dis qu'il a acquis, reprit le député en se rengorgeant, je ne lui confierais pas un travail capital; mais, en le dirigeant, on peut l'utiliser.

Depuis deux jours la marquise avait pris Dornier en véritable haine, et l'idée de le voir entrer dans sa famille lui semblait intolérable; ce fut donc sans arrière-pensée qu'elle s'efforça de lui enlever les bonnes grâces de M. Chevassu, qui, de son côté, commençait à se refroidir à l'égard de son ami politique.

— Ecoutez, mon frère, dit-elle d'un air de sincère affection, je vous trouverai vingt secrétaires qui vous serviront tout aussi bien, pour ne pas dire mieux, que M. Dornier; entre nous, une plus longue liaison avec un être de cette espèce ne pourrait que vous nuire. Tout le monde sait ou saura qu'il n'a pas osé se battre, et, à tort ou à raison, cela tue un homme, voyez-vous.

— Vous croyez ? fit M. Chevassu, qui déjà subissait l'ascendant de sa sœur.

— J'en suis sûre ; et la preuve, c'est que je ne le recevrai plus. Si vous m'en croyez, vous romprez aussi avec lui.

— C'est que, pas plus tard que le jour de mon arrivée, je lui ai fait une promesse formelle au sujet d'Henriette.

— Ne vous en a-t-il pas relevé lui-même par cette ignominieuse aventure ? Vous avez promis la main de votre fille à un homme honorable et non à un homme taré.

— Assurément, je l'ai entendu ainsi.

— D'ailleurs, qui est M. Dornier, pour avoir la prétention d'entrer dans une famille comme la nôtre ?

— Une famille qui compte quatre cents ans...

— Enfin une famille fort considérée et fort ancienne, interrompit brusquement la marquise, à qui le mot roture était odieux ; avouez, mon frère, que votre M. Dornier est un petit compagnon à côté de vous.

— Certes, on ne fait pas des Chevassu comme on fait des pairs de France, dit le député du Nord en relevant sa cravate jusqu'à son oreille.

Au nom de Chevassu, madame de Pontailly se pinça les lèvres avec une impatience mal déguisée.

— Voyons, dit-elle, il faut trancher la question. Conclurez-vous cette mésalliance ?

— A vrai dire, répondit M. Chevassu, d'un air d'hésitation, je m'en soucie peu... Cependant un projet arrêté depuis longtemps... Dornier peut devenir un ennemi dangereux... C'est embarrassant de rompre ainsi brusquement...

— Je m'en charge, dit la marquise, donnez-moi carte blanche.

— Allons... puisque vous le voulez... j'y consens.

Madame de Pontailly sonna; un domestique parut.

— Allez prier ma nièce de venir, lui dit-elle.

— Je crois que cette fois elle ne réclamera pas contre ma décision, dit M. Chevassu quand le domestique fut sorti.

Henriette entra dans le salon aussi émue qu'un accusé qui vient entendre la lecture de son arrêt.

Madame de Pontailly connaissait le goût de son frère pour les allocutions, et craignait de blesser sa susceptibilité en prenant la parole; elle garda donc le silence, mais d'un regard elle avertit sa nièce que tout allait bien.

— Henriette, dit M. Chevassu de son air le plus imposant, le premier devoir d'une fille envers son père est l'obéissance passive; je vous l'ai dit, et je vous le répète. Vous allez connaître ma volonté, et vous aurez à vous y soumettre. Pour plusieurs raisons dont je ne vous dois pas compte, j'ai changé d'avis au sujet du mariage que vous savez. Vous n'épouserez pas M. Dornier.

— Ah! mon père, que vous me rendez heureuse! s'écria la jeune fille, qui se jeta à son cou.

— Il ne s'agit pas de cela, reprit le député en essayant de se débarrasser de cette étreinte; heureuse ou malheureuse, vous devez m'obéir. Ainsi ne croyez pas que ce soit votre révolte de l'autre jour qui ait changé ma résolution. En ceci comme en toutes choses, je n'ai consulté que ma raison et ma volonté, mon immuable volonté, poursuivit M. Chevassu, qui leva au plafond l'index de sa main droite.

et le replongea énergiquement vers le parquet, comme s'il eût voulu y incruster cette royale péroraison.

Avant que le père d'Henriette eût repris son attitude ordinaire, M. de Pontailly entra dans le salon. Le vieillard semblait éprouver une vive émotion; sa démarche était brusque, sa respiration précipitée, et, au milieu de sa large figure presque aussi ardente qu'une comète, ses petits yeux étincelaient comme deux escarboucles.

— Bonjour, madame; votre serviteur très-humble, M. Chevassu, dit-il d'un ton bref; ma bonne Henriette, poursuivit-il en changeant d'accent, veux-tu me faire le plaisir, en attendant qu'on serve le déjeuner d'aller mettre en ordre les journaux que tu trouveras sur mon bureau, et que je veux envoyer au relieur?

La jeune fille sortit en jetant à son oncle un sourire de triomphe qu'il n'eut pas l'air de remarquer, tant était véhémente sa préoccupation.

— Eh bien! monsieur le député, reprit le marquis avec une emphase sardonique, lorsque sa nièce fut hors du salon; où en sommes-nous? Renversons-nous le ministère? Déclarons-nous la guerre à l'Europe? Opérons-nous la réforme électorale?

— Voilà bien des questions à la fois, répondit M. Chevassu, qui ne comprit pas l'ironie de son beau-frère, car il n'eût jamais supposé qu'on pût parler légèrement de matières si graves; pour répondre à vos demandes sans les confondre, je vous dirai d'abord que, si le ministère ne tombe pas devant l'adresse, il n'en vaudra, je crois, guère mieux; pour ma part, dès que j'aurai établi ma position à la chambre, je ménage à messieurs les ministres certaines

petites interpellations dont ils seront bien obligés de faire une question de cabinet; nous verrons comment ils s'en tireront.

— Ah! vraiment! une question de cabinet! dit le vieillard en ricanant; eh bien! moi aussi, je vais vous poser une question de cabinet; vous me direz si elle vaut la vôtre, et nous verrons comment votre paternité s'en tirera. Où est Prosper!

— Prosper? répondit le député de l'air d'un homme mal éveillé; ah! oui, Prosper. Voilà deux jours que je ne l'ai vu.

— Du moins vous savez où il est?

— A l'hôtel où il a demeuré jusqu'à présent, je suppose.

— Mais vous n'en êtes pas sûr.

— Je suis si surchargé d'affaires depuis mon arrivée...

— Qu'il ne vous reste pas le temps de penser à votre fils, interrompit brusquement le marquis; pardieu ce serait un soin trop vulgaire pour un grand citoyen de votre espèce. Ah! s'il s'agissait de nègres à émanciper, d'intrigants à protéger, d'imbéciles à haranguer, à la bonne heure! vous seriez de feu. Mais votre fils!... Eh bien! puisque vous ne savez pas où est Prosper, je vais vous l'apprendre.

M. de Pontailly tira une lettre d'une des poches de son gilet.

— Faites-moi le plaisir, reprit-il, d'écouter la lecture de cette épître qu'on vient de me remettre quand je suis rentré.

Le marquis ouvrit la lettre, et lut en appuyant sur chaque mot :

« Mon cher oncle,

« Je ne suis ni dans la Seine occupé à nourrir les poissons, ni dans quelque taillis du bois de Boulogne étendu en forme de cadavre; mais, à part ces deux manières d'être, je n'en connais pas de moins gracieuse que ma position actuelle. Écoutez le récit de ma triste aventure. Vendredi soir, une fort sotte envie m'a pris d'aller voir l'émeute à la porte Saint-Denis. Cette idée de badaud m'a déjà valu près de quarante-huit heures de prison, car au milieu de la foule on m'a arrêté bel et bien, quoique je ne fusse coupable que de curiosité. Depuis près de quarante-huit heures donc j'habite un séjour qui n'est pas celui de Paphos, et qu'on nomme le dépôt de la préfecture de police. La société y est un peu mêlée : vagabonds, forçats libérés, filous de toute espèce, plus quelques niais comme moi. La chère y est peu succulente : de l'eau sale fastueusement nommée bouillon maigre et une livre et demie de pain noir. Heureusement j'ai de l'argent, ce qui m'a permis d'élever mes prétentions jusqu'aux tranches d'épagneul que la cantine débite sous le titre de beef-steaks.

« Au milieu de mes souffrances, que je suis décidé à écrire aussitôt que je serai libre pour faire un pendant aux *Prisons* de Silvio Pellico, et cela formera une suite de feuilletons un peu palpitants d'intérêt pour le journal de ma tante ; au milieu de mes souffrances, dis-je, ce qui me chagrine le plus, c'est d'avoir entraîné dans mon désastre ce digne et excellent Dornier, que j'ai, pour ainsi dire, forcé de m'accompagner vendredi soir, et qui n'a

pas même à se reprocher la ridicule curiosité dont je suis la victime. Son arrestation l'affecte d'autant plus, qu'il avait pour samedi matin un petit rendez-vous auquel un cas de force majeure pouvait seul le faire manquer. Il a lieu de craindre que son absence n'ait été mal interprétée; s'il en est ainsi, je recommande, mon cher oncle, à votre loyauté chevaleresque la réputation de mon ami, qui se déchire les flancs comme un lion en cage à l'idée seule de pouvoir être soupçonné d'une action pusillanime. Je m'adresse à vous et non à mon père, que je crains de distraire de ses hautes occupations. Il n'y a en réalité aucune charge contre moi, ni contre Dornier, et à l'aide de vos toutes-puissantes connaissances il vous sera facile de nous faire sortir tous deux du purgatoire anticipé où nous nous trouvons. C'est ce que m'a fait clairement comprendre l'espèce de commissaire de police qui a daigné m'interroger tout à l'heure. Je me recommande donc, et surtout je recommande ce brave Dornier à la bienveillance dont vous m'avez déjà donné tant de preuves.

« Votre dévoué neveu,

« PROSPER.

« *P. S.* — Je vous préviens que pour le jour de ma délivrance je m'invite à dîner chez vous; il n'y a que votre vin de Johannisberg de 1779 qui puisse me faire oublier les abominables poisons de la cantine. »

— Eh bien! qu'en dites-vous? dit le marquis en regardant son beau-frère entre les yeux.

— En prison! s'écria M. Chevassu, dont la figure s'é-

tait fort allongée pendant cette lecture ; ce malheureux a juré de ruiner ma fortune parlementaire. Moi qui veux tenter une politique de conciliation ! moi qui ai des ménagements à garder envers le pouvoir ! Que diront mes collègues en apprenant que mon fils est en prison ? Déjà je les offusque ; ils seront enchantés de trouver un grief à me jeter à la face. Qui sait s'ils ne prétendront pas que je suis responsable des folies de ce drôle ?

— Qui donc sera responsable de la conduite d'un étourdi, si ce n'est son père ? répondit sévèrement le vieillard ; si vous vous étiez occupé un peu moins de vos rêvasseries politiques, et un peu plus de Prosper, tout ceci ne serait pas arrivé.

— M. de Pontailly a raison, mon frère, dit la marquise, qui jusqu'alors avait écouté en silence ; vous avez fort mal élevé votre fils, et s'il commet des fautes, c'est surtout à votre négligence et à votre faiblesse qu'il faut les attribuer.

— Ma négligence ! ma faiblesse ! répéta M. Chevassu d'un air offensé ; me faites-vous donc un crime de ne pouvoir consacrer à la surveillance d'un écolier le temps que me demandent impérieusement les affaires du pays ? Les devoirs d'un citoyen...

— Morbleu ! soyez citoyen tant qu'il vous plaira, s'écria le marquis avec impatience, mais d'abord soyez père ; on vous dit que votre fils est en prison, et vous ne pensez qu'à l'influence que peut exercer cet événement sur votre position à la chambre. Vous devriez déjà être en course pour solliciter l'élargissement de ce pauvre Prosper.

— Après tout, il ne me semble coupable que d'imprudence, dit madame de Pontailly.

— Solliciter! nous y voilà, fit M. Chevassu en hochant la tête d'un air d'amertume, c'est-à-dire que, grâce à cet étourdi, au lieu d'amener le pouvoir à compter avec moi, c'est moi, au contraire, qui vais être forcé de lui demander une faveur; au lieu d'entrer à la chambre sans aucun engagement et libre de toutes mes allures, je vais me trouver l'obligé d'un ministre qui peut-être se croira des droits à ma reconnaissance! Voilà donc ma position compromise dès le début, et cela parce qu'un mauvais sujet, parce qu'un vaurien...

— Je ferai toutes les démarches, et vous n'y paraîtrez en rien, interrompit avec un ricanement brusque le vieillard; je comprends qu'il serait assez désagréable de vous faire ministériel, avec la mise en liberté de votre fils pour toute récompense; passe encore si l'on y joignait la place de procureur-général ou de premier président à la cour de Douai!

Cette insinuation, qui frappait le député au défaut de la cuirasse, attira sur ses lèvres un sourire dédaigneux.

— Si j'en venais à faire mes conditions, répondit-il, je serais peut-être un peu plus exigeant que vous ne le supposez.

— C'est donc la simarre qu'il vous faut? demanda le vieillard d'un air ironique.

— Croyez-vous qu'elle m'écraserait? répondit M. Chevassu en se redressant de toute sa hauteur.

— Il ne s'agit pas de cela, dit la marquise pour prévenir une de ces discussions acerbes qui déjà plus d'une fois avaient éclaté en sa présence entre son frère et son mari; l'affaire est bien convenue ainsi: après déjeuner, M. de

Pontailly se mettra en course pour obtenir la liberté de notre étourdi.

— Je m'acquitterai de cette mission de grand cœur, dit l'émigré, car au fond Prosper est un excellent garçon.

— Et M. Dornier ? reprit madame de Pontailly après avoir réfléchi un instant, ne ferez-vous rien pour lui ?

— Dornier, s'écria le marquis, c'est un sournois, c'est un flatteur, c'est un pédant, mais ce n'est point un poltron, comme il était assez naturel de le croire ; dès lors je lui dois une réparation complète, et, morbleu ! quelque satisfaction qu'il me demande, je suis prêt à la lui donner.

— Je savais bien que Dornier était incapable d'une lâcheté, dit à son tour M. Chevassu.

— Ah ! vous convenez donc que c'eût été une lâcheté ! reprit vivement M. de Pontailly. Que devient alors votre belle théorie du courage civil ?

— Ne sauriez-vous échanger deux paroles sans que cela amène une discussion ? dit la marquise en intervenant de nouveau dans un but pacifique ; il ne doit être question que de M. Dornier, envers qui nous avons tous été plus ou moins injustes.

— C'est vrai, reprit le député ; pour ma part, j'ai été sur le point d'oublier en un moment deux années d'amitié dévouée et de fidèles services.

— Et moi, ajouta la marquise, je me reproche de l'avoir ainsi condammé sans qu'il pût se défendre.

— Ne trouvez-vous pas, ma sœur, que tout à l'heure nous avons agi un peu précipitamment ?

— J'allais vous le dire ; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître un tort.

— Si je reprenais mon ancien projet, vous ne me blâmeriez donc pas?

— Pourquoi vous blâmerais-je, mon frère

— C'est que vous disiez...

— Que disais-je? que votre gendre devait être un homme honorable. Puisqu'aucune tache ne souille plus la réputation de M. Dornier, l'exclusion dont il me semblait devoir être frappé tombe d'elle-même.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, car je pense absolument comme vous.

— De quoi est-il question? demanda M. de Pontailly; voilà cinq minutes que je vous écoute sans vous comprendre.

— L'affaire cependant est assez claire, répondit le député d'un air de persiflage; la lettre que vous venez de lire a levé le seul obstacle qui pût m'empêcher d'accorder à Dornier la main de ma fille. Avant six semaines, ils seront mariés.

Le marquis se mordit les lèvres, et se tourna vers sa femme :

— Vous approuvez cela? lui demanda-t-il en la regardant avec attention.

— Complétement, répondit madame de Pontailly d'un ton froid.

Le vieillard ne répliqua pas, mais il fronça les sourcils et examina un instant son beau-frère et sa femme de l'air dont sur le terrain on mesure son adversaire: puis, saisissant tout à coup un des cordons de sonnette de la cheminée, il le tira de manière à briser les ressorts. Au bruit de cette sonnerie violente, un domestique accourut.

— Pourquoi ne sert-on pas le déjeuner ? demanda le marquis d'une voix tonnante qu'aurait pu lui envier le député.

La réhabilitation d'André Dornier s'était opérée sans opposition. M. Chevassu, au fond, redoutait de rompre avec un homme qui lui était devenu nécessaire ; aussi fut-il fort satisfait de le voir justifié. La marquise n'avait qu'un seul grief contre son ancien favori, et, puisque l'injustice de ce grief était reconnue, pourquoi aurait-elle contribué à briser l'obstacle le plus sérieux qui séparât sa nièce du vicomte de Moréal ? Enfin, quoiqu'il n'aimât pas Dornier, M. de Pontailly avait trop de loyauté pour chercher à lui nuire au moment même où il croyait lui devoir une sorte de réparation.

D'un tacite accord, il ne fut question, pendant le déjeuner, ni de la lettre de Prosper, ni de ses conséquences. Ainsi rien ne troubla la sérénité d'Henriette, dont la rayonnante gaieté attira plus d'une fois un nuage sur le front de son oncle.

— Pauvre enfant, se disait le vieillard ; tu chantes comme l'oiseau que tient en joue le chasseur : tout le monde conspire à te marier avec ce cuistre, et il ne te reste que moi ; mais, mordieu ! comme dit Médée, c'est assez.

XIV

Aussitôt après le déjeuner, M. de Pontailly sortit; mais avant de commencer les démarches qui devaient, selon toute apparence, rendre la liberté aux deux prisonniers, il alla chez Moréal; en quelques mots, le vieillard le mit au courant.

— Voilà votre rival ressuscité, lui dit-il en finissant. C'est ici qu'il faut manœuvrer habilement. J'ai un projet, mais il est hasardeux, et avant de l'exécuter nous ne devons négliger aucune autre ressource. Mon beau-frère a dû aller avec Henriette chez une de leurs parentes; il n'est qu'une heure et demie, madame de Pontailly est encore chez elle; allez-y, insistez pour entrer, forcez la consigne s'il le faut, parlez à ma femme comme on sait parler quand on est amoureux; soyez éloquent, persuasif, pathétique; vous la toucherez, à moins qu'elle n'ait en tête quelque endiablé dessein que je crois entrevoir, mais j'espère me tromper. Si vous triomphez, partie gagnée, car Chevassu n'osera jamais lutter sérieusement contre sa sœur; si vous échouez, alors en avant les grands moyens.

Vingt minutes après, Moréal entrait chez madame de Pontailly, qui demeurait rue Laffitte, à peu de distance de l'hôtel de Castille; quoique la voiture de la marquise fût déjà tout attelée dans la cour, il fut reçu sans difficulté. Fort méthodique dans ses habitudes, madame de Pontailly, en attendant deux heures, lisait une revue étrangère. A la vue du vicomte qui s'avança vers elle d'un air ému, elle sourit fort gracieusement en lui désignant un fauteuil. Depuis deux jours, soit que le voisinage d'une jeune fille charmante lui inspirât une sorte d'émulation, soit qu'elle obéît à un instinct plus doux que celui de la vanité, la marquise apportait aux détails de sa toilette certaines modifications où se trahissaient des intentions assez mondaines. C'est ainsi qu'elle avait substitué aux couleurs sérieuses des nuances plus tendres, et remplacé les bijoux par les fleurs; imprudence où tombent volontiers les femmes chez qui se prolonge indéfiniment le désir de plaire. A cette tentative de rajeunissement, madame de Pontailly avait seulement gagné l'apparence de quelques années de plus, et dans ces frais atours sa mûre beauté rappelait ces précieux tableaux un peu ternis auxquels on a mis un cadre neuf.

A vrai dire, ce que ressentait depuis quelques jours la marquise, c'était moins une émotion d'amour qu'une inquiétude de coquetterie. Doutant de son empire, car elle ne pouvait se dissimuler les naissantes injures du temps, elle avait besoin de rassurer son amour-propre par une de ces tentatives aventureuses que hasardent parfois les puissances qui déclinent. Au péril d'une illusion, elle poursuivait un succès, sans penser que l'enjeu valait

mieux que le bénéfice, et qu'immanquablement elle éprouverait plus de chagrin à perdre que de plaisir à gagner. En cette occasion, plusieurs causes avaient fixé particulièrement sur Moréal l'attention de madame de Pontailly. D'abord, les femmes, le moins possible, font leurs expériences *in anima vili*, et le vicomte était un sujet fort distingué; ensuite il s'agissait de conquérir un cœur épris d'une autre et de l'emporter sur une rivale jeune et belle, double attrait auquel peu de coquettes fussent restées insensibles; enfin, par une de ces subtilités d'argumentation qu'on a tant reprochées à certains casuistes, la marquise avait découvert qu'inspirer de l'amour à M. de Moréal, c'était le meilleur moyen de le détacher d'Henriette, et par conséquent d'accomplir les vœux de M. Chevassu.

— Mon frère me devra une véritable reconnaissance, se disait-elle en s'exagérant contre son habitude ses devoirs de sœur; ma nièce est une enfant qui, une fois mariée, se consolera bien vite, et M. de Moréal lui-même me remerciera plus tard de l'avoir empêché de compromettre, par un mariage prématuré, son avenir de poëte. Je rendrai donc service à tout le monde. D'ailleurs, comme il est bien entendu que ceci ne doit être pour moi qu'un jeu, je peux bien me permettre de m'amuser un peu des élégies que l'amour ne peut manquer d'inspirer à M. de Moréal.

En conséquence de ces réflexions plus ou moins sincères, madame de Pontailly accueillit le vicomte avec l'intention bien arrêtée de le soumettre aux séductions d'une amabilité dont plus d'une fois elle avait éprouvé la puissance; elle commença son attaque par une de ces flatteries

auxquelles résiste mal le cœur des poëtes, surtout quand elles sortent de la bouche d'une femme.

— Je lisais des vers, mais j'y prenais peu d'intérêt, dit-elle nonchalamment après avoir répondu aux premiers compliments de Moréal ; la poésie est un instrument divin qu'on n'aime pas à voir profané, et ce que je viens de lire me semble d'une vulgarité désespérante. Peut-être, il est vrai, vos délicieuses stances à la mélancolie ont-elles contribué à ma sévérité d'aujourd'hui. C'est l'inconvénient des belles choses de rendre exigeant.

En toute autre occasion, le vicomte n'eût pas écouté, avec une complète indifférence, ces louanges insidieusement exagérées ; mais en ce moment les anxiétés de son amour imposèrent silence à sa vanité.

— Mes faibles essais, répondit-il d'un ton modeste, n'ont rien, madame, qui puisse motiver un jugement si flatteur ; mais l'excessive indulgence que vous leur témoignez, pour être peu méritée, ne m'en est que plus précieuse, car elle me permet d'espérer que si j'osais l'invoquer dans une circonstance importante...

— Vous faites imprimer vos vers ? interrompit la marquise.

— Non, madame ; pour affronter la publicité, il faut un talent que je n'ai pas. La circonstance dont je vous parle...

— C'est trop de modestie. Le morceau que vous m'avez fait connaître m'a donné la meilleure idée de votre recueil. Je vous crois un vrai poëte ; ainsi, quelque agréables que puissent être des succès de salon, vous devriez viser plus haut. Si vous n'avez pas d'éditeur, je vous en trouverai un.

— Je n'ai aucune ambition littéraire, madame; mais si vous me permettiez d'indiquer un autre but à votre bienveillance...

— Point d'ambition à votre âge! dit la marquise, qui semblait décidée à ne pas laisser arriver Moréal à l'objet de sa visite; vous avez tort. Si le talent a des prérogatives, il impose aussi des devoirs. Méconnaître ses instincts, manquer à sa vocation, ce n'est plus de la modestie, c'est de l'insouciance.

— Cela est vrai, madame; mais si je suis insouciant à beaucoup d'égards, c'est que préoccupé d'un souci unique...

— Le seul souci digne d'un homme de mérite, interrompit de nouveau madame de Pontailly, c'est la réputation, c'est la gloire. Qu'une pierre inerte reste enfouie, c'est son lot; mais voyez si le moindre arbrisseau ne sait pas percer la terre pour grandir au soleil et devenir un arbre. Réduirez-vous le talent à la condition de la pierre? tarirez-vous en lui cette séve dont la plus faible plante est vivifiée? Ce serait un crime de lèse-poésie!

— O discoureuse insupportable! pensa le vicomte; ton pathos me permettra-t-il enfin de placer le seul mot que j'aie à te dire?

— Oui, reprit madame de Pontailly avec un sourire d'aimable protection, autant la médiocrité prétentieuse est déplaisante, autant est blâmable le mérite indolent. Il faut vaincre cette indifférence, il faut sortir de cette apathie. Jeune et intelligent comme vous l'êtes, votre place est à Paris, où de vrais succès vous sont assurés, pour peu que vous vouliez les briguer.

— C'est ce que je ne ferai pas, madame, quel que soit

l'attrait d'une pareille perspective, répondit Moréal d'un air de réserve. Je connais trop l'insuffisance de mes forces pour essayer un essor qu'il me serait impossible de soutenir. Je laisse donc la gloire à ceux qui se sentent nés pour elle, et je dirige tous mes vœux vers un but moins brillant sans doute, mais peut-être plus rapproché du bonheur.

Mécontente du peu de succès de ses flatteries, la marquise changea d'accent :

— Quel est cet Eldorado ? demanda-t-elle d'un ton bref.

— Je désire me marier, madame, et je viens...

Madame de Pontailly se pinça les lèvres et aussitôt partit d'un éclat de rire affecté.

— Je n'aurais jamais deviné celui-là, dit-elle ; quel âge avez-vous ? vingt-cinq ans, je suppose.

— Vingt-sept ans, madame.

— Et vous voulez vous marier ! mais c'est exemplaire, mais c'est édifiant ; vous méritez d'être cité pour modèle aux jeunes gens ! Presque tous, dans votre position, se diraient : J'ai de la naissance, de l'esprit, d'autres avantages encore, le monde de Paris s'ouvre à moi, et, sur ce théâtre si envié, un rôle brillant m'est offert. Le plaisir est là à coup sûr, la gloire peut-être ; d'une part les mille enchantements de la vie élégante, de l'autre les nobles travaux de l'intelligence ; par-dessus tout la liberté, ce trésor sans lequel les autres ne sont rien. C'est là sans doute une belle et radieuse existence ; jouissons-en donc tandis qu'elle s'offre à nous ; dans quelques années, notre jeunesse sera envolée, que du moins elle nous laisse des souvenirs !

En parlant, la marquise regardait attentivement Moréal, comme pour étudier sur sa physionomie l'effet de cette tirade, qui, dans sa moralité profane, semblait la paraphrase de quelque fragment d'Horace. Loin de paraître ébloui par l'éclatant horizon qui lui était découvert, le vicomte écoutait avec une impatience laborieusement contenue par sa politesse, et la marquise n'aperçut sur ses traits aucun symptôme d'émotion ou d'entraînement; blessée d'une indifférence qui paraissait défier toutes ses séductions, elle reprit d'un air sardonique :

— Voilà ce que se diraient à votre place la plupart des jeunes gens; mais vous, philosophe précoce, vous, sage de vingt-sept ans, vous dédaignez les plaisirs du monde, les orages des passions, les vanités de la gloire! Ce qu'il vous faut, c'est une obscurité tranquille, un bonheur monotone, en un mot les délices du coin du feu; si ce n'est pas là le rêve d'une imagination ardente, du moins c'est celui d'une âme candide, et je ne puis qu'y applaudir.

Parler à un jeune homme du calme de son imagination et de la candeur de son âme, c'est lui faire un compliment qu'il prendra neuf fois sur dix pour une injure. En temps ordinaire, Moréal peut-être n'eût pas été plus qu'un autre exempt de cette singulière susceptibilité, mais à cette heure il était possédé d'un sentiment trop vif et trop profond pour qu'une ironie féminine pût facilement l'irriter. Il écouta donc avec plus de surprise que de dépit le persiflage de la marquise, et, comme il n'en comprenait pas clairement la cause, il résista prudemment au plaisir d'y répondre par quelque sarcasme qui, en vengeant son

amour-propre, eût, selon toute apparence, empiré ses affaires.

— Dussé-je vous paraître plus ridicule encore, dit-il en s'efforçant de sourire, je dois avouer que cette modeste existence dont vient de s'égayer votre moquerie a pour moi un attrait irrésistible. Oui, c'est là mon rêve, madame, et s'il annonce peu d'imagination, c'est qu'il est dans mon cœur et non dans ma tête. On n'invente pas quand on aime.

A ce mot, madame de Pontailly trouva le vicomte aussi odieux que puisse le paraître à une femme disposée à la bienveillance un homme indifférent ou inintelligent. Toutefois elle s'efforça de dissimuler son dépit, et, s'obstinant à son dessein en raison même de la résistance qu'elle éprouvait, elle reprit d'une voix doucereuse qui contrastait avec ses précédentes railleries :

— Je ne feindrai pas plus longtemps de ne pas vous comprendre ; je sais que vous avez aimé ma nièce.

— Je l'aime toujours, madame ; je l'aime plus que jamais, s'écria impétueusement Moréal.

— Tant pis, reprit la marquise, devenue maîtresse d'elle-même au point d'affecter un air compatissant ; où vous ménera ce fol attachement? Le mariage de ma nièce avec M. Dornier est décidé.

— Il dépend de vous de le rompre, madame, et c'est pour vous supplier de le faire que je viens me jeter à vos pieds.

— C'est impossible. Je n'ai pas sur l'esprit de mon frère l'empire que vous croyez, et puis, vous allez me trouver une bien méchante femme, fût-il en mon pou-

voir de rompre ce mariage, je dois vous avouer que je ne le ferais pas.

— Comment ai-je pu m'attirer votre haine? s'écria le vicomte avec l'emphase naturelle aux amoureux.

— De ce que je ne me soucie pas de vous avoir pour neveu, s'en suit-il nécessairement que je vous haïsse? répondit madame de Pontailly, qui accompagna ces paroles d'un regard si incisif, que Moréal ne put s'empêcher d'en remarquer l'expression.

— Veut-elle se moquer de moi, se dit-il, ou bien aurait-elle la fantaisie de m'offrir une indemnité? Ces coquettes en retraite ont quelquefois des idées si bizarres!

— Je vais vous parler avec une entière franchise, reprit la tante d'Henriette.

— C'est-à-dire qu'elle va mentir à outrance, pensa le vicomte.

— J'aime beaucoup ma nièce, continua la marquise en justifiant dès le premier mot l'impertinente prédiction de son interlocuteur; je désire vivement qu'elle soit heureuse. Le serait-elle en vous épousant? J'en doute.

— Madame, me croyez-vous capable...

— Laissez-moi m'expliquer. L'incompatibilité d'humeur, dont on s'est tant égayé lorsque c'était un motif de divorce, est un fait très-réel et malheureusement trop fréquent. En ménage, la première condition du bonheur est l'accord parfait non-seulement des cœurs, mais aussi des intelligences, et cet accord exige toujours une sorte d'égalité. Ici, où serait l'égalité? Henriette est jolie assurément, ou plutôt elle a la beauté de son âge; mais son esprit est fort ordinaire.

— Fort ordinaire ! madame, interrompit le vicomte en maîtrisant avec peine son indignation; c'est ravissant, c'est étincelant qu'il faut dire. Fort ordinaire ! mais son esprit surpasse encore sa beauté.

— A vos yeux cela doit être ainsi, reprit madame de Pontailly d'un air un peu dédaigneux; mais dans quelque temps, lorsque l'illusion se serait envolée, que resterait-il de votre divinité d'aujourd'hui ? Une femme comme on en voit tant, frivole, vulgaire, insignifiante, sans cesse occupée d'intérêts mesquins, incapable en un mot de donner la réplique à votre intelligence.

— Oh ! si j'osais, quelle réplique je donnerais à ton impertinence ! se dit Moréal en se mordant la moustache pour soulager son dépit.

— Qu'arriverait-il alors ? continua la marquise; le prestige détruit, vous feriez ce que font tous les hommes en pareil cas, vous chercheriez hors de votre maison l'illusion que vous auriez cessé d'y trouver. Cette pauvre Henriette serait malheureuse, et moi je ne me pardonnerais jamais d'avoir contribué à son malheur.

— Madame, je vous jure...

— Vous-même, poursuivit madame de Pontailly sans s'arrêter à cette tentative d'interruption, quel serait votre sort ? Triste, croyez-moi. C'est une lourde chaîne que celle qui nous lie à un être d'une sphère inférieure à la nôtre. Comment renoncer à ces effusions du cœur et de l'esprit dont l'échange n'est possible qu'entre deux âmes égales et sympathiques ? Vous faites-vous une idée de l'irréparable infortune que renferment ces mots : n'être pas compris ? Les poëtes, plus que tous les autres, sont expo-

sés, lorsqu'ils se marient à ces déceptions amères ; voyez Molière, voyez Byron.

— Mais, madame, je ne suis ni Molière ni Byron, interrompit le vicomte, qui ne contenait qu'avec peine sa mauvaise humeur.

— Vous êtes poëte, et cela suffit.

— Quelques misérables vers, soient-ils maudits ! ne sauraient me mériter ce titre. La prétention d'être un homme supérieur et incompris fait, il est vrai, partie des prérogatives du métier, mais je n'y ai aucun droit, madame, et, s'il est vrai que le talent soit un obstacle au bonheur, cela ne peut concerner ma médiocrité.

— Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, reprit la marquise en adoucissant à la fois sa voix et son regard ; si je voulais user de ma science divinatoire, je pourrais tirer votre horoscope. Je ne vous dirais pas : Macbeth, tu seras roi ! mais, comme la littérature a aussi ses couronnes, c'est une de celles-là que je vous montrerais. Ce n'est point à votre âge qu'on doit engager sa vie, vous dirais-je ; craignez de gâter la vôtre en accordant une importance exagérée à vos sentiments d'aujourd'hui. Qu'ont-ils de réel après tout ? Le goût passager que toute femme inspire pour peu qu'elle soit jolie, l'irritation d'amour-propre que développe la rivalité, l'entêtement que fortifient les obstacles. Le désir de l'emporter sur M. Dornier et de vaincre les refus de mon frère entre dans votre persévérance pour beaucoup plus que vous ne le croyez sans doute, et combien ma nièce vous paraîtrait déjà moins charmante, si sans difficulté on vous eût accordé sa main ! Sacrifierez-vous à cette passion d'un mo-

ment les riches espérances de votre avenir ? J'aime beaucoup Henriette, je vous le répète, mais mon amitié ne me rend pas aveugle. Ce n'est point là la femme intelligente et sensible capable de comprendre vos pensées les plus hautes, aussi bien que vos émotions les plus fugitives, digne en un mot d'inspirer vos efforts et peut-être de s'y associer. Cette femme, vous l'avez rêvée sans doute ; pourquoi ne la trouveriez-vous pas ? Elle existe, n'en doutez point, mais il faut la chercher, et surtout il faut la deviner.

Si Moréal avait conservé quelque incertitude à l'égard de la coquetterie de la marquise, la manière expressive dont elle prononça ces dernières paroles eût suffi pour la dissiper. Cette découverte, déjà entrevue à plusieurs reprises, mais cette fois manifeste et irréfragable, plongea le vicomte dans un embarras d'autant plus vif qu'il avoisinait le ridicule.

— Dans quel guêpier me suis-je fourré ? se dit-il ; si j'ai l'air de dédaigner le bonheur dont on me menace assez clairement, je me fais une ennemie mortelle de cette coquette surannée, et alors il faut renoncer à l'espoir de revoir Henriette. Feindre de ne pas comprendre, ce serait jouer le rôle d'un sot, et, outre que c'est toujours désagréable, s'y laisserait-elle tromper ? Répondre à ses agaceries, c'est prendre, pour arriver à mon but, un étrange chemin de traverse : n'importe, c'est le seul moyen de m'en tirer ; mais louvoyons adroitement, car un changement trop brusque éveillerait ses soupçons.

Le vicomte composa sa physionomie et prit sans trop d'effort un air d'étonnement rêveur.

— Je ne nierai pas, madame, dit-il au bout d'un instant, que vous possédiez à un rare degré le don de lire dans les cœurs. Vous venez de décomposer un sentiment qui jusqu'à présent m'avait paru simple, avec une sûreté d'analyse dont je reste surpris, je pourrais dire effrayé. Oui, je suis forcé d'en convenir, dans cette obstination que vous désapprouvez, il entre peut-être un peu de rancune contre monsieur votre frère, un peu d'antipathie contre M. Dornier.

— En doutez-vous ? répondit madame de Pontailly dont la figure s'épanouit. Les anciens ne reconnaissaient que quatre éléments, tandis que la science moderne compte déjà cinquante-six corps simples. Les passions sont-elles plus difficiles à décomposer que les substances ? Non, sans doute; mais l'analyse exacte des passions est l'objet d'une science qui n'est pas encore créée, et qu'on pourrait nommer la chimie morale; Fourier semble l'avoir entrevue dans ses aperçus ingénieux sur la *cabaliste* et la *papillonne*.

Entraînée par ses habitudes de femme savante, la marquise allait entamer quelque dissertation propre à mettre en lumière l'universalité de ses connaissances, mais elle s'aperçut presque aussitôt que la science devenait intempestive là où une thèse plus douce était à l'ordre du jour.

— Vous avouez donc que j'ai raison ? reprit-elle avec un sourire badin qui semblait donner congé au pédantisme; un peu de rancune, un peu d'antipathie, un peu de caprice, voilà, au sortir du creuset, cette grande passion ; peut-être même seriez-vous assez embarrassé de

vérité je ne sais à quoi je pense. Tous les jours je sors à deux heures, et cette infraction à mes habitudes sera certainement remarquée. Il y a longtemps que j'aurais dû vous quitter, ou plutôt j'aurais mieux fait de ne pas vous recevoir : — car je sens que vous pouvez être un homme dangereux pour mon repos; tel fut le commentaire qu'un regard éloquent ajouta à ces paroles.

Moréal s'était levé avec l'empressement d'un captif rendu à la liberté, et déjà il s'inclinait pour prendre congé de la marquise.

— Donnez-moi le bras jusqu'à ma voiture, reprit-elle d'une voix mignarde; autrement, j'aurais l'air de vous renvoyer.

Madame de Pontailly entra dans sa chambre, et en ressortit après avoir ajouté à sa toilette un manteau garni de fourrures, et un chapeau où l'abus des dentelles n'était compensé que par la profusion des fleurs. En descendant l'escalier, Moréal s'aperçut que la marquise s'appuyait sur son bras peut-être un peu plus que cela n'était indispensable, et, lorsqu'elle fut assise dans le coupé, il reçut un dernier regard qu'un poëte classique n'eût pas manqué de comparer aux flèches que décochaient les Parthes en fuyant.

XV

Après le départ de la voiture, Moréal resta un instant immobile sous la porte cochère.

— Décidément, je suis ensorcelé, se dit-il ; n'est-ce donc pas assez de la haine de M. Chevassu, des pistolets de M. Dornier et de la flamberge de M. Prosper ? faut-il encore que je subisse la mitraille de cette coquette à trois chevrons, qui me mettra indubitablement à la porte pour peu qu'elle s'aperçoive que j'ai le mauvais goût de lui préférer sa nièce ? La position n'est pas tenable, et il n'y a qu'un coup de tête qui puisse m'en tirer.

Au moment où le vicomte allait s'éloigner, un fiacre s'arrêta devant la porte ; mademoiselle Chevassu en descendit, et, après avoir échangé quelques paroles avec son père qui était resté dans la voiture, elle entra dans la maison. De peur d'être aperçu par le député sur qui venait de se refermer la portière du fiacre, Moréal s'était caché derrière une des colonnes du vestibule ; mais lorsque Henriette passa près de lui, il trouva la prudence moins nécessaire. A la vue de son amant, la jeune fille

s'arrêta frémissante d'émotion; puis, rougissant sans doute de ce mouvement involontaire, elle s'élança vers l'escalier, et le gravit avec la légèreté d'une biche effrayée. Soit qu'il respectât cette pudeur, soit qu'il éprouvât lui-même la timidité qui accompagne toujours les passions véritables, le vicomte n'essaya pas de poursuivre la fugitive. Il resta quelque temps à la même place, et sortit enfin de la maison à pas lents; mais, après avoir fait une centaine de pas du côté du boulevard, il s'arrêta brusquement.

— Ceci n'est pas de la réserve, c'est de la sottise, se dit-il de l'air d'un homme qui s'encourage à quelque action hasardeuse; madame de Pontailly ne rentrera qu'à quatre heures, M. Chevassu ne vient pas de s'en aller pour revenir de si tôt, Dornier et Prosper sont en prison, M. de Pontailly est occupé de son côté; elle est donc seule, et pour la première fois je pourrai la voir sans témoins, lui parler sans contrainte. En disant que j'ai oublié quelque chose, les domestiques me laisseront entrer très-certainement; hésiter plus longtemps serait d'un amant bien froid, et j'aime si vivement!

Convaincu par ce dernier raisonnement, le vicomte revint sur ses pas; par un instinct familier à tous les amoureux, lorsqu'il fut de nouveau près de la maison de la marquise, il leva les yeux vers l'appartement qu'elle occupait au second étage. Une des fenêtres était ouverte, et il put entrevoir, encore coiffée d'un joli chapeau vert, une tête charmante qui disparut aussitôt. Enhardi par cette agréable vision, il se précipita sous la porte co-

chère; un instant après il rentra dans le salon, où, comme il l'espérait, Henriette était restée.

— Quelle imprudence! dit la jeune fille, émue à la fois de crainte et de plaisir; que dirait ma tante si elle vous trouvait ici!

— Elle ne rentrera qu'à quatre heures, répondit Moréal; jusque-là nous ne risquons pas d'être surpris, et j'ai tant de choses à vous dire!

— C'est moi d'abord qui ai la parole, reprit Henriette avec la vivacité d'un enfant heureux; savez-vous la grande nouvelle? cet affreux mariage est rompu.

— Il m'est cruel de vous désabuser.

— C'est mon père lui-même qui m'a dit qu'il renonçait à son projet.

— Pour un instant, mais il y est déjà revenu.

— Que vous êtes entêté!

— C'est malheureux qu'il faut dire.

— Mais vous êtes fou! Quand je vous dis que, grâce à ma tante, nous n'avons plus rien à craindre.

— Votre tante! s'écria le vicomte avec une sorte d'emportement; connaissez-vous votre tante?

— Si je la connais! c'est la raison et la bonté réunies.

— Enfant! répondit Moréal d'un air de tendre compassion; vous rappelez-vous les contes de fées?

— Les contes de fées? répéta Henriette en ouvrant de toute leur grandeur ses beaux yeux bruns.

— Vous savez que dans presque tous il se trouve une créature envieuse, méchante, rancunière, qui se plaît à jeter le trouble au milieu des plus belles fêtes, à persécuter les princes les mieux doués et surtout à tourmenter les

amants; eh bien! cette détestable fée, c'est votre tante.

— Monsieur, dit la jeune fille d'un air offensé, outrager ma tante, c'est m'outrager moi-même.

Pour toute justification, Moréal répéta ce que lui avait raconté M. de Pontailly deux heures auparavant. Pendant ce récit, Henriette passa successivement de la surprise à l'anxiété et de l'anxiété à l'abattement.

— Qu'ai-je fait à ma tante pour qu'elle me traite ainsi? dit-elle à la fin d'un air consterné.

— Ce que vous lui avez fait! je vais vous le dire, répondit le vicomte avec ironie; vous êtes jeune; et elle ne l'est plus; vous êtes belle, et elle ne l'est plus; vous êtes adorée, et elle ne l'est plus. Toutes les roses de votre printemps lui enfoncent leurs épines dans le cœur. Si vous étiez laide et sotte, elle vous tolérerait, elle vous aimerait peut-être, car le contraste lui serait avantageux; mais vous êtes spirituelle et charmante, mais près de vous elle se sent éclipsée; donc, n'en doutez pas, elle vous hait.

— Dès le jour de notre arrivée, j'avais cru le deviner, dit la jeune fille, dont la physionomie était devenue pensive et morne.

— Les premières impressions ne trompent pas. Madame de Pontailly est votre ennemie, la mienne par conséquent. De son côté, votre père nourrit contre moi des préventions invincibles; votre frère m'a pris en haine, je ne sais pourquoi enfin tout m'accable et me désespère.

— Croyez-vous souffrir seul? lui demanda Henriette d'un ton de reproche.

— Eh bien! s'il est vrai que vous partagiez mon chagrin, reprit Moréal avec feu, laissez-moi vous dire que

deux cœurs qui s'aiment sont bien forts, et que, lorsqu'ils sont résolus à s'appartenir, aucune puissance humaine n'est capable de les séparer. L'autorité paternelle a des bornes, l'amour n'en connaît point. Dites un mot, Henriette, et cette barrière qui s'élève entre nous sera aussitôt anéantie; un seul mot, et je vous arrache à la haine qui vous surveille, à la tyrannie qui vous opprime.

Quelque répréhensible que soit aux yeux de la morale un projet d'enlèvement, quelque coupables qu'en puissent devenir les conséquences devant la loi, il est rare qu'une jeune fille s'en indigne sérieusement. Elle peut y voir une folie, mais non un crime, et plus la chose lui atteste une passion poussée jusqu'à l'extravagance, moins elle songe à la trouver injurieuse. En cette occasion, des circonstances particulières semblaient favoriser la témérité du vicomte. Mademoiselle Chevassu n'avait pas rencontré chez son père cette surveillance assidue qui façonne un jeune cœur aux idées raisonnables, y émonde les sentiments périlleux, et le perfectionne par une culture intelligente. Autant ses instincts étaient bons, élevés et purs, autant en elle les qualités qui relèvent immédiatement de l'éducation se trouvaient incomplètes et indécises. Comme tous les caractères qui ont été froissés, mais non assouplis, Henriette manquait surtout de patience et de soumission. Partageant en secret l'opinion de Moréal, elle accusait son père de despotisme et méditait involontairement des projets de résistance; elle lui avait entendu répéter si souvent qu'en certains cas l'insurrection est le plus saint des devoirs, qu'il n'était pas très-étonnant qu'elle éprouvât parfois un assez vif désir de

rétorquer contre lui cette maxime. Dans cette disposition d'esprit, plus d'une jeune fille eût pu se laisser entraîner à quelque démarche blâmable ; mais Henriette avait une dignité native qui, à défaut de prudence, lui servait de sauvegarde. Sans courroux, mais sans hésitation, elle défendit à Moréal d'insister sur un pareil dessein, et, malgré l'espèce d'exaspération où il se trouvait, le vicomte fut forcé de se soumettre.

— Oui, je suis un fou, et vous êtes un ange, dit-il à la fin ; si je vous ai offensée, c'est par excès d'amour. Ne me pardonnerez-vous pas ?

Henriette lui tendit la main avec un tendre sourire. Au moment où il la portait passionnément à ses lèvres, la porte du salon s'ouvrit, et le personnage le plus inattendu et surtout le moins désiré, André Dornier, parut sur le seuil. A sa vue, les deux amants tressaillirent et restèrent ensuite comme pétrifiés, l'un ému de colère, l'autre rougissant de confusion ; Dornier, de son côté, demeura quelque temps immobile, les traits contractés, la bouche sardonique, et promenant lentement de son rival à la jeune fille qu'il devait épouser un regard d'où semblait jaillir le venin d'un implacable ressentiment :

— Mademoiselle Henriette daignera-t-elle me pardonner mon indiscrétion involontaire ? dit-il enfin d'une voix altérée par une fureur contenue ; si j'avais pu prévoir que ma présence troublerait un si doux tête-à-tête, je ne serais pas entré, ou du moins j'aurais frappé auparavant.

L'impertinence de cette apologie indigna le vicomte, dont la colère n'attendait qu'un prétexte pour éclater.

— Mademoiselle ne vous demande pas d'excuses, et

moi je vous défends les insultes, dit-il impérieusement.

— Vous me permettrez de diviser votre phrase, repartit le journaliste, qui déjà était parvenu à recouvrer le sang-froid le plus irritant. Je répondrai ailleurs à ce que vous avez bien voulu me dire en votre nom personnel; quant au reste, je désirerais savoir si c'est avec l'autorisation de mademoiselle que vous vous faites son interprète?

Par un geste plein de noblesse, Henriette imposa silence au vicomte.

— M. Dornier, dit-elle d'un ton de fermeté qui contrastait avec l'émotion qu'elle venait d'éprouver, quoique je ne vous reconnaisse en aucune manière le droit de m'interroger, je vais vous répondre sans détour. Si ma franchise vous blesse, n'oubliez pas que c'est vous qui l'avez provoquée. Je n'avais que seize ans lorsque vous avez été reçu pour la première fois chez mon père; mais, malgré ma jeunesse, dès cette époque je vous ai observé et deviné. Votre fausse modestie, vos flatteries intéressées, vos manœuvres tortueuses, vos espérances secrètes, rien ne m'a échappé. C'est assez vous dire mes sentiments à votre égard. Vous faut-il plus? Trouvez-vous que je ne m'explique pas assez clairement? Écoutez-moi : je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai, et je ne vous aime pas.

— Oh! je connais la cause de votre haine, interrompit avec un rire amer André Dornier.

— Ma haine! reprit Henriette d'un air hautain, je trouve la prétention un peu orgueilleuse; la haine occupe, et je ne pense jamais à vous.

— Peut-être parce que vous pensez sans cesse à un

autre, dit le journaliste en regardant ironiquement son rival.

— Cette fois, je ne vous démentirai pas, répondit la jeune fille, qui, voyant Moréal frémir de colère, lui jeta un regard suppliant, et continua fièrement : Il est un homme à qui je pense sans cesse, car il m'aime pour moi et non pour ma fortune. Maintenant, vous en savez assez, et je n'ai plus rien à vous dire.

Par un mouvement digne d'une reine, Henriette porta la tête en arrière, écrasa Dornier du regard, et, sans ajouter un mot, lui montra la porte. A ce geste, l'ami de M. Chevassu devint fort pâle, et pendant un instant sa physionomie prit une expression effrayante ; mais presque aussitôt un sourire qui eût enlaidi un mort se dessina sur ses lèvres blêmies ; il se tourna lentement vers le vicomte, et d'une voix où il eût été impossible de découvrir le moindre symptôme d'émotion :

— M. de Moréal, dit-il, me fera-t-il l'honneur de sortir avec moi ?

— Je suis à vos ordres, répondit le vicomte, qui s'efforça d'égaler ce rare sang-froid.

En punissant par une éclatante marque de mépris les injurieuses insinuations de l'homme qu'elle détestait, Henriette avait savouré un instant l'âcre plaisir de la vengeance ; mais, dès qu'elle comprit le danger qu'allait courir Moréal, une inexprimable inquiétude remplaça sur ses traits l'expression du triomphe.

— Vous ne sortirez pas, lui dit-elle avec cette impérieuse véhémence que montrent parfois les femmes lors-

qu'elles pressentent que l'obéissance à leurs ordres est impossible.

— Vous sortirez, pardieu! répondit une forte voix en dedors du salon; en même temps la porte s'ouvrit avec bruit, et M. de Pontailly apparut, moins majestueux, mais presque aussi fulgurant que le dieu qui présidait au dénoûment des tragédies antiques.

Le vieillard regarda alternativement avec beaucoup d'attention les trois acteurs de la scène orageuse qu'il venait d'interrompre; puis s'adressant à sa nièce :

— Voici l'heure de votre maître de piano, lui dit-il d'un ton plus sérieux que de coutume : n'allez vous pas répéter vos exercices ?

Sans se laisser intimider par la gravité inaccoutumée de son oncle, Henriette lui saisit le bras et l'attira à l'écart.

— Ils vont se battre ! lui dit-elle tout bas d'une voix altérée.

— Ça les regarde, répondit brusquement le marquis.

— O mon oncle! je croyais que vous m'aimiez, reprit la jeune fille, qui serra si énergiquement le bras du vieillard, qu'il ne put retenir une légère grimace.

— Mordieu! s'écria-t-il en se frottant la partie froissée, si tu m'aimais toi-même, tu aurais plus d'égards pour mon rhumatisme.

— Mais je vous dis qu'ils vont se battre !

— Et je les laisserai faire, si tu ne vas pas tout de suite te mettre au piano.

— Je vous obéis, mon oncle, mais vous me jurez...

Au lieu de répondre, M. de Pontailly mit le bras de sa nièce sous le sien, et il la conduisit ainsi jusqu'à la

chambre où elle prenait ses leçons; il revint ensuite au salon, où il retrouva les deux adversaires, qui depuis son arrivée avaient gardé le silence, quoiqu'ils échangeassent un regard de défi, qui semblait devoir durer indéfiniment, aucun des deux ne voulant baisser les yeux devant l'autre.

— Maintenant à nous trois, dit le vieillard en refermant la porte. Avant tout, monsieur Dornier, je vous dois une réparation; l'autre jour je vous ai pris pour un poltron; rien qu'à votre mine de coq de combat, je vois que je me suis furieusement trompé, je vous prie donc d'agréer mes excuses.

— Vous n'avez nul besoin d'excuses, monsieur le marquis, répondit Dornier en s'inclinant; les apparences me condamnaient. J'espère, ajouta-t-il d'un air gourmé, que M. de Moréal connaît la raison qui m'a privé du plaisir de le rencontrer samedi.

— Je la connais, répondit le vicomte avec non moins de hauteur, et, comme j'ai partagé l'erreur de M. de Pontailly je partage également le regret qu'il vient de vous exprimer.

— Vous pensez sans doute, comme moi, que certaines parties n'admettent aucune remise! Demain matin, le temps sera, selon toute apparence, fort beau pour la promenade..,

— Un moment, interrompit le marquis; je suis le président d'âge, et c'est à moi de diriger les débats. Dites-moi d'abord comment vous êtes sorti de prison?

— J'ai quelques amis qui ne manquent pas de crédit, répondit Dornier avec une négligence affectée.

— Ils m'ont privé du plaisir de m'employer à votre

service. Je viens d'apprendre à la préfecture qu'on vous avait élargi ainsi que mon neveu. Qui a pu s'intéresser à cet étourdi ?

— Il est possible que les ministres, en rendant la liberté à Prosper avant toute sollicitation, aient eu l'intention de tirer une lettre de change sur la reconnaissance de M. Chevassu.

— La reconnaissance de M. Chevassu ! honnêtes ministres ! Je crois qu'il leur faudra accepter eux-mêmes une lettre de change un peu moins idéale, s'ils tiennent à toucher le cœur de mon beau-frère. Et qu'est devenu Prosper ?

— Je l'ai laissé à l'hôtel Mirabeau, où il a dû changer de vêtement, tandis que j'allais en faire autant de mon côté, car trois jours de prison nécessitent quelques frais de toilette. Du reste, monsieur le marquis, vous ne tarderez pas à le voir : nous nous sommes donné rendez-vous ici.

— Eh, pardieu ! ce doit être lui qui arrive, dit le vieillard en entendant ouvrir et fermer avec fracas la porte du premier salon.

C'était, en effet, l'étudiant en droit qui s'annonçait de cette manière retentissante. Autant Dornier avait mis de soin à faire disparaître les vestiges de sa captivité, autant Prosper Chevassu s'était efforcé de conserver sur sa personne l'empreinte d'un événement qu'il regardait comme le plus glorieux de sa vie. Aux moustaches qu'il portait déjà il avait résolu de joindre la barbe, cette coquetterie des prisonniers, en commémoration de ce qu'il nommait tragiquement ses soixante heures de cachot. Comme il ne s'était pas rasé depuis la veille de son départ de Douai, il y avait

six jours de cela, et qu'en outre il venait de rehausser d'une légère couche de cosmétique le naissant ombrage de son menton, sa figure commençait à tourner au noir d'une manière fort satisfaisante.

En entrant, Prosper se dirigea d'un air d'empressement vers M. de Pontailly, échangea avec lui une cordiale poignée de main, et salua ensuite Moréal d'un air moins hostile que celui-ci ne s'y attendait.

— Mon oncle, dit-il alors, me permettez-vous d'ouvrir les fenêtres? Quand on sort d'un cachot, on aime à respirer l'air de la liberté.

— C'est inutile, car nous ne restons pas ici, répondit le vieillard. Madame de Pontailly va rentrer; la séance académique ne tardera pas à s'ouvrir, et nous avons une autre antienne à chanter. Passons dans mon cabinet, nous ne serons pas dérangés.

En entrant dans la pièce dont venait de parler le marquis, l'étudiant commença par ouvrir les deux fenêtres, puis il s'étendit sans façon sur un divan.

— Vous permettez, mon oncle? dit-il après avoir cherché la position la plus confortable; lorsqu'on a couché pendant trois nuits sur un lit de camp, privé de toute espèce de matelas, on apprécie la douceur de ces coussins élastiques.

— La préfecture de police a donc fait de toi un sybarite? répondit M. de Pontailly en riant; allons, pendant que tu es en train de te dorloter, demande tout de suite ce qu'il te faut. Veux-tu des cigares? veux-tu un verre de mon fameux vin, tu sais, celui dont tu parles dans ta lettre?

— Merci, mon oncle; ce serait trop de jouissances à la fois; le vin de Johannisberg à dîner, les cigares ce soir

en faisant un tour sur le boulevard, et pour le moment le plaisir de causer avec vous, étendu sur ce moelleux divan, voilà, au sortir des cachots...

— Laisse-nous en paix avec tes cachots, et, puisque tu n'as plus besoin de rien, fais-moi l'amitié de te taire. Vous, messieurs, veuillez vous asseoir et m'écouter.

Dornier et Moréal prirent chacun un siége ; le marquis s'assit lui-même et reprit la parole du ton d'un officier qui gourmande ses soldats.

— Monsieur Dornier et toi, Chevassu, vous deviez tous deux vous battre avec M. de Moréal ; vous, Moréal, vous étiez tout prêt à batailler avec ces messieurs : or, je vous déclare, foi d'ancien hussard de Berchiny, que pas une goutte de sang ne sera versée entre vous.

— Monsieur, dirent en même temps le vicomte et Dornier.

— Silence ! je n'ai pas tout dit. Prosper, c'est à toi que je parle en ce moment.

L'étudiant quitta sa pose abandonnée et se mit lestement sur son séant.

— Tu vas me donner ta parole d'honneur de vivre en paix avec Moréal continua le vieillard; entre vous deux, il n'y a pas même l'ombre d'un sujet de dispute, et rien n'est ridicule et méprisable comme un duel sans motif sérieux. Si tu refuses, je te préviens que nous serons brouillés pour la vie.

— J'y perdrais trop, répondit l'élève en droit d'un air de bonne humeur, et vous-même, mon cher oncle, vous regretteriez peut-être quelquefois de n'avoir plus votre jacobin à morigéner. Moréal voulez-vous me donner la main ?

— De tout mon cœur, mon cher Prosper, répondit le vicomte en se levant avec empressement.

— Bien, Chevassu; voilà parler en brave garçon; tu peux regarder tes dettes comme payées.

— Pour cela, mon oncle, permettez-moi de refuser; c'est à mon père de payer mes dettes, et il les payera, morbleu ! pas plus tard que demain; je l'ai mis dans ma tête.

— En ce cas, je te donne mon alezan brûlé; n'est-ce pas celui de mes chevaux que tu aimes le mieux ?

— Leporello ! j'en suis fou; cette fois je n'ai pas l'héroïsme de refuser. Mille remerciments, mon cher oncle; vous me permettez, n'est-ce pas, d'appeler Leporello Tribonien ou Papinien, de même que j'ai appelé Star Justinien. C'est un hommage que je rends aux Pandectes et au Digeste.

— Soit; mais maintenant tais-toi. A nous deux, monsieur Dornier.

La réconciliation fort imprévue et en apparence sincère de Prosper et de Moréal avait attiré un nuage sur la physionomie du journaliste; il regarda le marquis d'un air sombre, et attendit en silence qu'il s'expliquât.

— Ce que je dis à M. Dornier s'applique également à vous, Moréal, reprit M. de Pontailly; tous deux vous visez au même but, et vous avez cru devoir prendre pour arbitre le sort des armes. Cela peut être fort chevaleresque, mais cela est absurde, car nous ne sommes plus au temps où l'on disputait le cœur des belles la lance à la main. Vous battre, c'est offenser ma nièce, et je vous jure qu'en ce cas vous ne l'épouserez ni l'un ni l'autre. Moréal, c'est vous, je crois, qui avez été l'agresseur · dites à

M. Dornier que vous regrettez ce qui s'est passé, et que vous retirez votre provocation; pas d'hésitation, à moins que, plus malavisé que Prosper, vous ne vouliez vous brouiller avec moi.

La question ainsi posée, le vicomte ne pouvait que se soumettre; il adressa donc au journaliste quelques paroles assez vagues, et celui-ci parut s'en contenter, car l'accent déterminé du marquis lui avait appris qu'il serait fort imprudent de se montrer intraitable.

— Voilà l'affaire arrangée. Qu'il n'en soit plus question, dit le vieillard en se levant; maintenant, messieurs, je ne vous retiens plus. Le salon de madame de Pontailly vous offre ses savants attraits. Je crois qu'aujourd'hui a lieu l'exhibition d'un naturaliste suédois, qui doit parler sur les palæothériums et les ptérodactyles. L'ombre de Cuvier en frémira dans sa tombe.

Les trois jeunes gens s'étaient levés. Dornier, qui depuis un instant semblait fort soucieux, dit à l'étudiant :

— Venez-vous, Prosper ?

— Je vous rejoins dans un instant, répondit le fils du député.

Le journaliste salua M. de Pontailly, et sortit du cabinet sans regarder Moréal.

— Ah çà ! dit alors le vieillard à son neveu, est-ce que tu es en froid avec ton ami Dornier ?

— Dornier ? répéta Prosper en faisant une moue assez dédaigneuse; encore une de mes illusions qui s'envole.

— Bah ! conte-nous cela ; Moréal n'est pas de trop.

— Quand je parle, personne n'est jamais de trop, car ce que je dis, je suis prêt à le soutenir.

— Mais Dornier...

— Je le croyais d'or, et il n'est que de plomb, de cuivre tout au plus.

— Parle clairement. Que t'a-t-il fait ?

— Ce que saint Pierre a fait à Jésus, si toutefois j'ose employer une pareille comparaison : il m'a renié.

— Renié ? dit Moréal.

— Voici l'histoire : elle est de ce matin. Vous saurez d'abord que, pour être prisonnier, on n'abdique pas ses droits de citoyen ; à la préfecture de police, on parle politique, et même d'une manière assez distinguée. Il y avait, entre autres, un gros homme bien vêtu, prévenu, je crois, d'avoir fait de la fausse monnaie, qui dissertait, ma foi, à merveille. On aurait dit un membre de l'Assemblée constituante. Je cause avec lui...

— Avec le faux monnayeur ? interrompit le marquis.

— Parbleu ! c'était, à part nous deux Dornier, ce qu'il y avait de mieux au dépôt. Nous causons donc, politique bien entendu ; une discussion de l'ordre le plus élevé s'engage, et bientôt on fait cercle autour de nous. Mon homme était républicain ; je me flatte de l'être, Bien merci ! et nous voilà de compagnie à démolir pied à pied le système bâtard qui nous gouverne. Nous obtenons un succès mérité, j'ose le dire ; pour ma part, j'ai eu des moments de verve dont mon père eût été jaloux. C'est à merveille. Quelque temps après, en me promenant, je me trouve derrière Dornier, qui causait avec un individu à mine papelarde : « Ce jeune homme qui parle si bien, disait celui-ci, c'est votre ami, n'est-ce pas ? Vous avez été arrêtés ensemble, et vous avez sans doute les même opi-

nions ? — Mon ami ! répondit Dornier ; je le connais à peine, et je ne partage nullement ses principes exagérés. » Voilà ce qu'a répondu le patriote Dornier.

— Peut-être craignait-il que l'homme qui l'interrogeait ne fût un espion ! dit Moréal.

— C'est ce qu'il m'a dit lorsque je lui ai reproché son apostasie. Il voyait des espions partout. A l'entendre, le faux monnayeur lui-même, cet éloquent tribun, n'était autre chose qu'un mouchard, ce qu'on nomme en langage d'argot un *mouton*, chargé de faire jaser les détenus.

— Mais c'est fort possible, dit le marquis.

— Et qu'importe ? reprit Prosper avec chaleur ; un patriote, un républicain, doit confesser sa foi devant ses ennemis comme devant ses amis, et sur l'échafaud même. Si Dornier n'est pas un faux frère, il est du moins un homme sans énergie, et je n'estime pas plus l'un que l'autre. Celui qui renie son opinion est capable de la trahir.

— Tu es peut-être trop sévère pour Dornier, mais ce n'est pas moi qui prendrai sa défense, car c'est un sournois dont je me défie depuis que je le connais.

— Je ne lui ai pas caché ma manière de voir ; il a fait le chien couchant, selon son habitude, mais j'ai refusé de lui donner la main, et quand j'ai refusé ma main à un homme tout est fini entre nous.

— Et lorsque, au contraire, vous la lui donnez ? dit Moréal en souriant.

— Ami alors, et sans restriction.

— En ce cas, reprit le vicomte avec enjouement, je vous ferai observer que tout à l'heure nous nous sommes

donné la main, et que par conséquent nous devons être amis.

— Pourquoi pas? répondit l'étudiant sur le même ton, si je vous ai cherché une querelle d'Allemand, c'était uniquement par amitié pour ce renégat de Dornier. Maintenant que le motif de ma prise d'armes n'existe plus, je ne demande pas mieux que de voir en vous ce que vous êtes réellement, un excellent garçon.

— Vous serait-il trop désagréable d'y voir quelque chose de plus?

— Un beau-frère, n'est-ce pas? Vous y tenez furieusement, à ce qu'il paraît. Sans vos diables de parchemins, je ne dis pas...

— Ah çà! roturier de nom et d'armes que tu es, il te sied bien de médire des parchemins, s'écria le marquis; ton père a tout un casier de sa bibliothèque rempli des titres de votre famille.

— Mon père est un aristocrate déguisé en patriote.

— Et toi un fou sans déguisement.

— Vous seriez bien fâché que je fusse plus raisonnable.

— Tu auras cependant la bonté de l'être une fois dans ta vie et de dire à Moréal que tu serais enchanté qu'il épousât ta sœur; j'ai bien épousé ta tante, moi; je suis marquis cependant, et il n'est que vicomte.

— Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser, répondit l'étudiant. Allons, vicomte, puisque vicomte il y a, épousez Henriette si vous pouvez, je ne m'y oppose plus.

— Bravo, Prosper! dit le vieillard, tandis que les deux jeunes gens se serraient de nouveau la main d'un air

maical; à la rigueur, Leporello, Tribonien, veux-je dire, est un cheval à deux fins. As-tu envie d'un cabriolet?

— Non, mon oncle, ce serait abuser... j'aurais l'air de me vendre, tandis que je me rends... Réellement je ne puis accepter... Cependant si vous aviez dit un tilbury...

— Va pour le tilbury, dit M. de Pontailly en riant.

— C'est égal, reprit Prosper Chevassu après un instant de réflexion, qui m'eût dit, il y a trois jours, que je consentirais à m'allier à un ci-devant, m'aurait diablement surpris. Il est vrai que soixante heures passées dans les cachots font voir les choses sous un autre aspect. Après tout, mon antipathie pour la noblesse n'était peut-être qu'un préjugé.

— Dont tu guériras tout à fait, interrompit le vieillard, pour peu que ton père devienne comte ou baron, comme il en meurt d'envie.

Tandis que s'évanouissait ainsi un des obstacles qui s'opposaient au mariage d'Henriette et de Moréal, Dornier disposait les matériaux d'une autre péripétie, comme, derrière leur rempart qui s'écroule, des assiégés élèvent à la hâte une nouvelle muraille sur laquelle se briseront peut-être tous les efforts de l'ennemi.

XVI

En sortant du cabinet du marquis, Dornier avait fait une courte apparition chez madame de Pontailly. L'accueil qu'il en reçut lui ayant montré qu'il n'avait rien perdu de sa faveur, il partit un peu rassuré et se rendit à l'hôtel Mirabeau, où il espérait trouver M. Chevassu. Le député n'était pas encore rentré, mais il avait dit qu'il reviendrait pour dîner, et Dornier l'attendait. A la vue de son confident, M. Chevassu poussa une exclamation de surprise et de satisfaction.

— Vous voilà donc enfin ! dit-il ; je n'ai appris votre arrestation que ce matin, et j'allais m'occuper des démarches nécessaires pour vous faire mettre en liberté.

— Mon emprisonnement n'est rien, répondit Dornier, dont la physionomie annonçait une préoccupation sérieuse, mais voici quelque chose qui mérite, je crois, de fixer votre attention.

Le journaliste raconta comment il avait trouvé Moréal seul avec mademoiselle Henriette, et quelle outrageante réception il avait supportée de la part de la jeune fille. De

ce récit artificieusement combiné, il semblait résulter que M. de Pontailly protégeait ouvertement les espérances du vicomte, que la marquise elle-même les favorisait, sinon d'une manière formelle, du moins par une tolérance tacite, qu'en un mot M. Chevassu rencontrait dans sa propre famille l'opposition la plus déclarée. Ainsi que l'avait prévu l'adroit narrateur, à la seule idée de ses projets contrariés et de son autorité méconnue, le député montra une magnifique indignation.

— Pour quel Géronte me prend-on? s'écria-t-il; M. le marquis se figure peut-être que j'ai besoin de son bon plaisir pour marier ma fille; il verra qu'il se trompe. Quant à ma sœur, qui à tout propos m'accuse de négligence et de faiblesse, je lui montrerai que j'ai autant de vigilance que de fermeté; je ne laisserai pas Henriette chez elle vingt-quatre heures de plus.

— Ce serait peut-être une mesure de haute prudence, reprit Dornier.

— Il ne manque pas de pensions à Paris, et là du moins mes intentions seront respectées.

— Mais ne craigniez-vous pas que madame la marquise ne se trouve offensée? dit le journaliste, qui savait bien que cette aristocratique dénomination irriterait encore la mauvaise humeur de l'orgueilleux bourgeois.

— Que madame la marquise se trouve offensée ou non, peu importe! répondit aigrement M. Chevassu, ne dirait-on pas que je suis sous sa tutelle? Je ferai voir à tout ce monde-là que je suis le maître chez moi. Mais parlons d'autre chose, ces impertinences nobiliaires m'échauffent la bile.

— Avez-vous avancé vos affaires depuis que j'ai été privé du plaisir de vous voir? demanda Dornier, qui avait obtenu ce qu'il désirait.

— Oui et non, répondit le député ; j'ai eu deux conférences avec ces messieurs, qui, entre nous, me paraissent un peu plus épris de leur mérite que disposés à rendre justice au talent d'autrui. Cependant il y a parmi eux quatre ou cinq hommes avec qui, je crois, il me sera facile de m'entendre ; ils prennent le thé ici ce soir. Vous serez des nôtres ?

— Volontiers. Je devine ce qui est arrivé, votre capacité leur aura fait peur.

— C'est possible, répondit le député avec un sourire qui cherchait à être modeste ; j'ai eu le tort de me présenter carrément, au lieu d'arriver de profil, et ils ont trouvé peut-être mes épaules un peu larges.

— Heureusement vous avez découvert du premier coup le moyen de vous faire pardonner votre supériorité ; car je pense que votre thé de ce soir n'est qu'un ballon d'essai, et que vous avez l'intention de donner des dîners?

— Croyez-vous que cela soit utile ?

— Indispensable. Lucullus eût été le premier homme politique de notre époque.

— Vous avez peut-être raison ; je donnerai des dîners.

— Alors on vous permettra d'avoir du talent.

M. Chevassu et Dornier dînèrent ensemble. Vers neuf heures, les honorables invités arrivèrent. L'entretien, qui roula exclusivement sur la tactique à adopter pendant la session, commençait à devenir fort animé, lorsque la

porte, en s'ouvrant, livra passage à un personnage dont la visite était très-inattendue : c'était Prosper Chevassu.

En reconnaissant son fils, le député du Nord fronça ses noirs sourcils, et son visage exprima une vague inquiétude, tandis que ses collègues examinaient d'un air surpris la physionomie fort peu parlementaire du nouveau venu.

— Messieurs, je vous présente mon fils, se décida enfin à dire M. Chevassu.

— Frais émoulu des cachots de l'ordre de choses, déclama Prosper.

— Ah ! ah ! c'est le tapageur qui s'est fait arrêter à l'émeute de vendredi, dit un député à son voisin ; il a l'air d'un fier sacripant.

L'étudiant, en effet, était en ce moment assez terrible à voir ; la teinte noirâtre du bas de son visage, jointe au vermillon dont le vin de Johannisberg du marquis avait enluminé ses joues, et à la hardiesse de deux yeux étincelants, composait un ensemble que n'eût pas dédaigné un artiste chargé de peindre une bacchanale, mais qui devait obtenir peu de succès près des gens estimant avant tout la gravité.

Sans se laisser imposer par les regards courroucés de son père, Prosper s'approcha de la table à thé, remplit une tasse, prit une tartine, et vint ensuite se placer au milieu du groupe qui causait devant la cheminée.

— Messieurs, dit-il avec un superbe aplomb, je vois que j'ai l'honneur de me trouver avec des députés. Je me félicite d'autant plus de faire votre connaissance, que je veux adresser incessamment une pétition à la Chambre.

je prendrai la liberté de vous la recommander dès à présent.

— Prosper, songez à qui vous parlez, dit M. Chevassu d'un air d'anxiété.

— Puisque nous sommes chez vous, mon père, je ne puis parler qu'à d'honorables citoyens, ennemis de l'arbitraire et défenseurs des droits de tous.

— Vous voulez nous adresser une pétition? dit un gros homme à mine bourrue; à quel propos, s'il vous plaît?

— Je désire attirer l'attention de la Chambre sur le monstrueux abus des détentions illégales dont nous sommes chaque jour témoins. Victime moi-même d'un attentat de ce genre, il m'appartient d'attacher le grelot au cou du despotisme ministériel.

— De quoi vous plaignez-vous? reprit avec brusquerie le député; vous allez faire du tapage sur le boulevard, on vous arrête, rien de plus juste; vous n'aviez qu'à rester chez vous.

— Rien de plus juste, Monsieur! s'écria Prosper, dont la figure prit une nouvelle teinte d'enluminure; ainsi donc il sera désormais défendu d'aller faire, après dîner, un tour de promenade sur le boulevard! ainsi donc une bande de sicaires aura le droit d'assommer le citoyen paisible à qui l'exercice est ordonné pour sa santé! ainsi donc...

— Il est fou, dit à demi-voix le gros homme.

— Brutus aussi a été traité de fou, répliqua l'étudiant du ton le plus dédaigneux.

— Taisez-vous, Prosper... Messieurs, ayez de l'indul-

gence... un peu de vivacité est excusable chez un jeune homme qui se croit la victime d'un acte arbitraire.

— Pas d'excuses, mon père ! interrompit Prosper avec véhémence ; ces messieurs, j'en suis sûr, à l'exception d'un seul, comprennent et partagent mon indignation. Me trompé-je, d'ailleurs, d'autres sympathies ne me manqueront pas. La chambre des députés, après tout, n'est qu'une minime fraction du pays, et, si les hommes qui la composent s'endorment dans une coupable apathie, il est hors de son enceinte des cœurs patriotes qui veillent.

Des murmures improbateurs accueillirent ces paroles.

— Ceci devient scandaleux.

— C'est une insulte à la Chambre.

— Une pareille diatribe est intolérable.

— Prosper ! Prosper ! s'écria M. Chevassu, qui semblait être sur des charbons ardents.

Pendant ce moment d'émotion générale, l'étudiant buvait son thé à petites gorgées, et promenait sur les assistants un regard de pitié. Lorsqu'il eut vidé sa tasse, il la posa sur la cheminée.

— Messieurs, dit-il alors d'un air de persiflage, je demande la parole contre le rappel à l'ordre ; aux termes du règlement, on ne peut pas me la refuser.

Cette parodie redoubla le mécontentement des membres de la Chambre.

— Je croyais, dit l'un d'eux, être venu ici pour discuter des intérêts sérieux, et non pour écouter des pasquinades d'écolier.

— Je ne suis pas plus un écolier que vous n'êtes un maître, répondit Prosper d'un ton si vif, que les appré-

hensions de M. Chevassu s'accrurent en changeant de nature.

— Je vous en prie, Dornier, dit-il à son confident, tâchez de l'emmener, car il est capable de chercher querelle à l'un de ces messieurs, et jugez quel scandale !

— Je sais que j'ai le tort d'être jeune, reprit l'étudiant avec un accent dérisoire : aux yeux de la gérontocratie, c'est là un crime impardonnable ; mais peut-être un jour viendra où la génération nouvelle ne sera plus réduite à l'ilotisme. Oui, ce jour viendra, poursuivit Prosper en gesticulant avec feu ; j'en atteste la mémoire des hommes de 89 et les glorieux souvenirs de la république.

Des perdreaux surpris dans leurs ébats par un coup de fusil ne se montrent pas plus effarouchés que ne le parurent les représentants de la nation en entendant siffler à leurs oreilles ce redoutable projectile, la république. Ceux qui étaient debout cherchèrent leurs chapeaux, ceux qui étaient assis se levèrent. Un instant après, tous se dirigeaient vers la porte avec l'ensemble qui caractérise les évolutions parlementaires.

— On ne m'y prendra plus à accepter le thé de notre collègue !

— Après les discours du père, hélas ! mais après ceux du fils, holà !

— Nous faire assister à l'apologie de Robespierre ! C'est un guet-apens.

Telles étaient les exclamations des députés, tandis qu'ils battaient en retraite. Vainement M. Chevassu allait de l'un à l'autre en représentant que les folles paroles d'un étourdi ne devaient pas devenir une pomme de dis-

corde; il n'obtint pas plus de succès près de ses confrères que n'en eut jadis Dindenault près de ses moutons, et la seule récompense de ses efforts fut une admonition assez acerbe, qu'avant de sortir lui adressa le gros député :

— Monsieur Chevassu, lorsqu'on affiche l'espoir de devenir le chef d'un parti politique, il faut savoir être le maître dans sa maison. Je n'ai pas la prétention de diriger mes collègues, mais en revanche pas un de mes quatre fils ne s'aviserait de broncher devant moi. Ma recette est à votre service ; je n'en dis pas autant de mon crédit à la Chambre.

— Dornier, suivez ces messieurs, et tâchez de réparer les sottises de ce démon, dit à son ami le député consterné.

Pendant ce temps, Prosper, resté maître du champ de bataille, s'était versé une seconde tasse de thé, et c'est en la savourant tranquillement au coin du feu qu'il attendait la tempête paternelle : elle ne tarda pas.

— Malheureux ! dit M. Chevassu ; vous avez juré d'être mon mauvais génie : un ennemi mortel ne se montrerait ni plus acharné ni plus ingénieux à me nuire. Me voilà, grâce à vous, brouillé avec ceux de mes collègues sur qui je comptais le plus. Qu'allez-vous faire maintenant? que me gardez-vous encore ? Sans doute votre malfaisante imagination n'est pas à bout.

— Mon imagination n'est pas malfaisante, répondit l'étudiant avec calme ; fougueuse, irritable, à la bonne heure. Il est vrai qu'en présence de pareils êtres, il est difficile...

— Répondez, Monsieur, au lieu de discuter, inter-

rompit impérieusement le député ; d'abord que venez-vous faire ici ?

— Deux choses, reprit Prosper sans s'émouvoir : chercher ma malle, et vous demander de l'argent.

— De l'argent ! s'écria M. Chevassu de l'air d'un homme qui hésite à en croire ses oreilles.

— Hélas ! oui, mon père, de l'argent !

— N'avez-vous pas reçu d'avance trois mois de votre pension ?

— Sans doute ; aussi ne s'agit-il pas de ma pension, mais d'un petit arriéré...

— Encore des dettes ! s'écria le député d'une voix tonnante, et vous osez en convenir !

— Il m'en coûte, mais j'aime mieux prendre l'initiative que de vous exposer à rencontrer sur votre passage les laides figures de mes créanciers, car ils sont tous fort laids.

— Qu'ils y viennent !

— Ils y viendront, gardez-vous d'en douter. Maintenant que vous êtes à Paris, ils vont me laisser tranquille et s'attacher à vous.

— Ils n'auront pas un centime.

— Vous ne connaissez pas les entêtés. Ils sont capables de vous attendre chaque jour à la sortie du Palais-Bourbon et de vous assaillir de leurs doléances devant tous vos collègues.

— Voilà donc le fruit de mes peines ! dit M. Chevassu en levant pathétiquement les mains au plafond ; sans respect, sans pudeur, sans remords, mon propre fils m'expose à devenir la fable de la Chambre. Tout à l'heure c'é-

tait une pétition ridicule, maintenant c'est une émeute de créanciers.

— Une pétition signée Chevassu ne saurait être ridicule, répliqua froidement l'élève en droit.

— Signée Chevassu ! Voilà ce que je vous défends ; je ne souffrirai pas que mon nom serve de passe-port à vos folies.

— Votre nom est le mien, mon père.

— Malheureusement !

— Malheureusement ou heureusement, il m'appartient, et je le prendrai dans ma pétition comme en toute autre circonstance. Voudriez-vous que je fisse un faux ?

— Vous n'écrirez pas cette pétition.

— En effet, je n'aurai pas cette peine, car elle est déjà écrite.

L'étudiant mentait magnifiquement, dans l'intention d'accroître, pour en tirer parti, l'anxiété visible de son père.

— Écoutez, Prosper, reprit M. Chevassu en cherchant à reprendre son sang-froid, quelque étourdi que vous soyez, il est impossible que vous ne compreniez pas les inconvénients de la démarche que vous voulez faire. J'admets que votre pétition soit écrite en termes convenables et mesurés, il n'en est pas moins vrai qu'elle a pour base un fait auquel il est au moins inutile de donner une plus grande publicité.

— Je me glorifierai éternellement de mes soixante heures de cachot, dit avec fierté le jeune républicain.

— Soit ; glorifiez-vous-en, mais sans esclandre. Songez que je suis solidaire de vos actions, et qu'à la Chambre

un incident frivole suffit parfois pour enlever tout crédit au talent le plus sérieux.

— Je vous jure, mon père, que, loin de vous nuire, ma pétition ne pourra que vous faire honneur.

— Et moi, mon fils, s'écria M. Chevassu hors de lui, je vous jure que, si cette infernale pétition paraît sur le bureau, tout sera fini entre nous. Je vous déshériterai impitoyablement, dussé-je donner mon bien aux jésuites.

Cette menace, et surtout la singularité de son appendice dans la bouche d'un député du côté gauche, annonçaient un courroux si violent, que Prosper crut prudent de ne pas le braver davantage.

— Puisque vous connaissez si bien ma mauvaise tête, dit-il d'un ton patelin, pourquoi l'exaspérer ? Vous savez que ce n'est pas le moyen de me faire entendre raison. Les durs traitements me poussent à la révolte, tandis qu'il vous serait si facile de m'enchaîner par la reconnaissance.

M. Chevassu comprit à demi-mot, et se mit à marcher à grands pas d'un air perplexe. A la fin, la crainte du ridicule qui pouvait l'atteindre à la Chambre l'emporta sur sa répugnance à acquitter les dettes de son fils, et il accepta, de fort mauvaise humeur, la transaction qui lui était offerte.

— Vous pouvez dire à vos créanciers de m'apporter leurs mémoires, dit-il tout à coup en s'arrêtant en face de Prosper; vous avez en moi un père trop indulgent. Jusqu'ici vous n'avez fait qu'abuser de mes bontés; j'espère que dorénavant vous vous appliquerez à les mériter.

— Si vous me parlez ainsi, vous êtes sûr de faire de

moi tout ce que vous voudrez, répondit l'élève en droit en prenant une voix attendrie.

— Maintenant, je vous permets de vous retirer, reprit le député, qui redoubla de majesté afin de dissimuler sa défaite.

Prosper obéit avec une apparence de respect, mais dans l'antichambre sa physionomie changea d'expression, et il ne contraignit plus sa joyeuse humeur.

— La pétition a fait son effet, se dit-il; je connais maintenant le défaut de la cuirasse, et morbleu ! si mon père m'y force, je ne me ferai pas scrupule de profiter de ma découverte.

Malgré l'heure avancée, l'étudiant se fit conduire à l'hôtel de la place de l'Odéon; il en était sorti assez piteusement, quelques mois auparavant, pour attacher de l'importance à y rentrer d'une façon glorieuse. Au bruit du marteau, qui retentit tout à coup avec un fracas inaccoutumé, le portier s'éveilla en sursaut, et le maître de l'hôtel lui-même parut sur le seuil d'une petite pièce ouvrant sur l'allée et décorée du titre de bureau.

— Monsieur, dit ce dernier avant de reconnaître son ancien commensal, ce n'est point ainsi qu'on doit frapper à plus de minuit.

— Minuit moins un quart, s'il vous plaît, répondit Prosper : que le portier ait une montre qui avance, c'est son intérêt, puisque passé minuit il nous met à l'amende, et c'est un abus scandaleux; mais vous, monsieur Bodin, l'exactitude de vos pendules fait partie de vos devoirs.

— Mais c'est monsieur Chevassu, s'écria le maître de

l'hôtel, qui, pour suppléer au gaz éteint, avait pris la lampe de son bureau.

— Lui-même, digne tavernier. Allons, père Gaveaux, allez cherchez ma malle dans le fiacre; la course est payée.

— La course est payée, c'est du nouveau, grommela le portier, qui était inscrit sur la liste des créanciers de l'étudiant pour plusieurs avances de ports de lettres et de frais de voitures.

Prosper entra dans le bureau.

— Enchanté de vous voir, reprit le maître de l'hôtel en regardant son débiteur d'un air moitié dogue, moitié renard ; je vous avoue que je commençais à désespérer...

— Elle pèse les cinq cents diables. Pourvu qu'elle ne soit pas pleine de cailloux! dit à l'oreille de son maître le père Gaveaux, qui en ce moment passait devant la porte du bureau, ployant sous la malle de l'étudiant.

Cette prévoyante réflexion assombrit la physionomie déjà fort peu souriante de M. Bodin.

— Avant tout, dit-il d'un ton rogue, je désirerais savoir s'il est dans vos intentions de régler notre ancien compte.

— Avant tout, dit à son tour Prosper avec un accent de hauteur, je vous ferai observer que vous avez une détestable habitude : c'est de parler aux gens votre calotte grecque sur la tête. Outre que ladite calotte est fort laide et nuit au charme de votre visage, l'habitude en elle-même est peu polie, et je vous saurai gré d'y renoncer en ma faveur.

Par un instinct dont un créancier est rarement dé-

pourvu, M. Bodin comprit que derrière cette superbe attitude il y avait de l'argent; il flaira le paiement de son mémoire, et, rasséréné par cette agréable perspective, il se découvrit le chef sans hésiter.

— Toujours le mot pour rire, dit-il avec une grimace de bonne humeur.

— Fort bien, monsieur Bodin, reprit Prosper d'un air de condescendance; voilà une figure d'hôte qui vaut mieux que votre physionomie féroce de tout à l'heure. Votre docilité aura sa récompense. Je possède un père, rue de la Paix, hôtel Mirabeau; il vous paiera dès demain. Par exemple, je vous préviens qu'il est un peu pointilleux au sujet de l'étiquette; ainsi, en lui parlant, pas de calotte grecque.

— Pour qui me prenez-vous? répondit le créancier radieux en mettant sa coiffure dans sa poche.

XVII

Le lendemain, madame de Pontailly achevait sa toilette, affaire fort importante pour elle surtout depuis quelques jours, lorsqu'on lui annonça la visite de son frère. La physionomie du député était plus sérieuse encore que de coutume, et à cette gravité se joignait une expression irrésolue. Les gens faibles ont du caractère comme les poltrons ont du courage, par accès; s'ils ne saisissent pas aux cheveux cette vertu d'occasion, ils risquent de la voir disparaître. Déterminé la veille à ôter à sa sœur la garde d'Henriette, M. Chevassu, dès qu'il fut en présence de la marquise, éprouva un embarras qu'il eut peine à dompter, quoiqu'il se le reprochât en secret.

— Elle va monter sur ses grands chevaux, se dit-il, et j'aimerais mieux entendre aboyer après moi toute la meute ministérielle.

— Qu'avez-vous, mon frère? Quelque chose vous préoccupe, dit madame de Pontailly en fixant sur lui un regard scrutateur.

Ce ne fut pas sans précautions oratoires que le député

aborda le sujet de sa visite. A la fin cependant il s'expliqua, en motivant son intention de mettre Henriette dans un pensionnat, par la crainte d'abuser de la complaisance de sa sœur s'il lui imposait plus longtemps une surveillance qui devait la déranger de ses habitudes. Contre toute attente, cette ouverture ne souleva que peu d'objections, et finit par obtenir l'assentiment de la marquise. Enchantée d'être débarrassée du redoutable voisinage de sa nièce, madame de Pontailly toutefois ne laissa pas échapper une si belle occasion de déployer les sentiments les plus affectueux; elle parla de son attachement pour Henriette, du vide qu'elle allait éprouver, et ne négligea rien pour donner au plus spontané des consentements le mérite d'une concession.

— C'est moi qui suis sacrifiée dans tout ceci, dit-elle; mais je dois avouer que vous avez raison. L'éducation d'Henriette a besoin d'être complétée sur quelques points, et ma maison offre plus de distraction que de ressources. Cinq ou six mois de pension feront le plus grand bien à notre chère enfant.

— Dornier s'est trompé, pensa M. Chevassu; ma sœur n'a nullement l'intention de contrarier mes projets. Je dirai plus: son caractère, si absolu jadis, me semble singulièrement amélioré; maintenant elle est vraiment charmante; toujours de mon avis!

— Voici un obstacle auquel nous ne songions pas, reprit la marquise; M. de Pontailly raffole de sa nièce; en apprenant que vous voulez nous l'enlever, il va jeter les hauts cris.

— Je crois avoir le droit de me passer de l'agrément

de votre mari, répondit d'un air gourmé M. Chevassu.

— Assurément vous en avez le droit, mais vous connaissez sa vivacité. Pour éviter une discussion désagréable, vous feriez peut-être bien d'emmener Henriette, maintenant qu'il est sorti.

— J'aurais l'air de le craindre.

— Au contraire, terminer l'affaire en son absence, n'est-ce pas lui montrer que vous êtes décidé à n'admettre aucun contrôle dans l'exercice de votre puissance paternelle?

— Sous ce point de vue, vous avez raison, répondit le député, flatté dans sa faiblesse. Faites prévenir Henriette, je l'emmènerai à l'instant même.

Une demi-heure après, M. Chevassu et sa fille, assis l'un près de l'autre dans une voiture de place, se dirigeaient, d'après l'indication de la marquise, vers un pensionnat réputé pour la régularité de sa discipline, et situé dans le haut du faubourg du Roule. Étourdie par la brusquerie de cette espèce d'enlèvement, Henriette n'essaya pas de résister à la volonté de son père, et garda en chemin le plus morne silence.

— Me voici donc au couvent! se dit-elle en arrivant à la pension.

A cette pensée, le cœur de la jeune fille se remplit soudain d'une de ces chaudes indignations d'où sort parfois la révolte.

Après le départ de sa nièce, madame de Pontailly, au contraire, ressentit un bien-être si prononcé, que son amour-propre finit par en souffrir.

— En vérité, se dit-elle, je fais un peu trop d'honneur

à cette petite fille. Que m'importe son éloignement ou sa présence? Une femme comme moi inspire de la jalousie et n'en éprouve pas.

La marquise alors reporta sa pensée sur le jeune poëte dont elle méditait de devenir la muse, et une agréable rêverie lui fit bientôt oublier l'idée mortifiante qui avait effleuré son esprit.

En apprenant le départ d'Henriette, M. de Pontailly entra dans une si franche colère, que pendant un instant il y eut lieu de craindre une attaque d'apoplexie.

— Calmez-vous, mon ami, dit la marquise, qui ne remarqua pas sans effroi la physionomie ful-minante de son mari et ses yeux injectés de sang.

— Je suis calme, répondit le vieillard d'un ton furieux, parfaitement calme; mais votre frère me paiera un pareil outrage.

— Où voyez-vous un outrage? répliqua doucement madame de Pontailly; tous les pères ne mettent-ils pas leurs filles en pension?

— Que M. Chevassu y eût mis la sienne en arrivant à Paris, je n'aurais rien eu à dire; mais nous la reprendre après nous l'avoir confiée, c'est dire assez clairement qu'il ne nous trouve plus dignes de sa confiance.

— Vous vous trompez, je vous assure.

— C'est, vous dis-je, une impertinence brutale, et je ne comprends pas que vous, si susceptible d'ordinaire, ne soyez pas de mon avis; mais peut-être approuvez-vous votre frère, poursuivit le vieillard en regardant sa femme comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

— Pourquoi le désapprouverais-je? je suis sûre qu'il

n'a pu avoir aucune intention offensante, et doit-on lui faire un crime de s'occuper de l'éducation de sa fille?

— L'éducation de sa fille! c'est, parbleu! le moindre de ses soucis, vous le savez bien. Il y a autre chose là-dessous. Oui, je devine tout maintenant.

Le marquis sonna, se fit apporter un verre d'eau qu'il but d'un trait, et marcha ensuite dans la chambre en sifflant entre ses dents une ancienne marche des hussards de Berchiny, infaillible annonce d'un orage sérieux. En reconnaissant ces notes belliqueuses, madame de Pontailly essaya de battre en retraite, car si les femmes d'ordinaire redoutent peu les querelles conjugales, du moins elles ne les provoquent guère lorsqu'elles n'y voient aucun profit; mais le vieillard, par une manœuvre imprévue, se plaça entre la porte et sa femme.

— Un instant, Madame, dit-il d'un air concentré qui contrastait avec son précédent emportement; depuis plusieurs jours je désire avoir une explication avec vous.

— Une explication, Monsieur? répondit la marquise choquée du mot, et peut-être inquiète de la chose.

— Un entretien, si vous l'aimez mieux. Vous ne me refuserez pas, j'espère, une faveur que le plus mince barbouilleur de papier est sûr d'obtenir de vous.

— Je vous écoute, dit madame de Pontailly en s'asseyant majestueusement.

Le vieillard s'adossa contre la cheminée; dans cette attitude, il dominait sa femme et la tenait sous le feu de ses petits yeux perçants. On eût dit un épervier en chasse, mais il eût été moins exact de comparer la marquise à une colombe.

— J'ai vingt ans de plus que vous, dit-il d'un ton calme qui devait coûter un violent effort à sa fougue naturelle; sans doute j'aurais dû faire cette réflexion avant de me marier, mais je vous aimais, et, quand on est amoureux, on ne réfléchit guère. J'ai donc eu dès le commencement le tort d'être vieux. Vous conviendrez, en revanche, que je n'y ai jamais joint celui d'être jaloux. Une confiance illimitée, telle a toujours été la règle de ma conduite, et cependant un peu d'inquiétude m'eût été permise, car vous étiez coquette.

— Coquette! interrompit la marquise avec un sourire forçé; voilà une expression...

— Ce n'est pas un reproche. Jeune, belle, aimable, et mariée avec un homme beaucoup plus âgé que vous, le moyen de ne pas montrer un peu de coquetterie? Plaire, en soi, n'a rien de blâmable, et vous vous en acquittiez si bien, qu'il m'eût paru cruel de mettre obstacle à vos triomphes.

— Chacun sait que vous êtes un mari parfait, dit madame de Pontailly, blessée de l'accent caustique du marquis.

— Personne n'est parfait, Madame, reprit le vieillard d'un ton bref; je ne partage pas, il est vrai, le travers d'un grand nombre de mes confrères, mais si je croyais avoir un sujet réel de jalousie, vous me trouveriez, je vous en préviens, fort peu débonnaire.

M. de Pontailly accompagna ces paroles d'un froncement de sourcils qui donna à sa physionomie une expression si formidable, que la marquise, dont la conscience

n'était pas tout à fait exempte de reproche, ne put se défendre d'une secrète émotion.

— Puisque j'en suis à convenir de mes faiblesses, continua le vieil émigré, je vous avouerai que, sans condamner votre goût pour les plaisirs du monde, j'aurais désiré quelquefois vous y voir apporter un peu plus de modération. Mais je comptais sur l'âge pour amortir cette exubérante coquetterie, et cet espoir me faisait prendre patience : mon attente n'a pas été tout à fait trompée. Depuis six ans, il s'est introduit dans vos habitudes une modification, je puis même dire une réforme, qui m'a prouvé que je n'avais pas trop présumé de votre raison et de votre esprit. Vous avez compris avec un sens parfait que, passé quarante ans, il était plus convenable de butiner comme l'abeille que de voltiger comme le papillon, et, laissant les évolutions frivoles, vous vous êtes fixée au calice de l'érudition. Si le miel scientifique et littéraire dont vous vous nourrissez maintenant est trop raffiné pour qu'un profane comme moi puisse en apprécier la saveur, du moins ai-je le droit de dire qu'un pareil régime me semble fort sain, et que j'y donne la plus complète approbation.

— L'éloge me semble un peu ironique, dit la marquise en se pinçant les lèvres; mais, comme c'est le premier que vous accordez à mon goût pour la culture de l'intelligence, je l'accepte à titre de rareté.

— Acceptez-le plutôt, Madame, à titre de conseil, et puisse-t-il vous maintenir dans la voie raisonnable où vous marchez depuis quelques années, et d'où vous me semblez aujourd'hui disposée à sortir !

— Que voulez-vous dire? demanda madame de Pontailly d'un air hautain.

— Je veux dire, reprit froidement le vieillard, que l'arrivée de votre nièce vous a causé, passez-moi l'expression, un des plus diaboliques retours de jeunesse auxquels soit exposée une femme. En la voyant si jeune et si belle, vous vous êtes crue obligée d'amour-propre à redevenir, je ne dirai point belle, vous l'êtes toujours, mais jeune, et c'est plus difficile. Au lieu de voir dans Henriette une enfant confiée à votre affection, vous y avez découvert une rivale dont il fallait triompher à tout prix, et vous n'avez pas reculé devant l'idée d'une lutte, une lutte avec votre nièce, qui pourrait être votre fille!

— C'est une plaisanterie, interrompit la marquise sans pouvoir se défendre de rougir.

— Une fort belle occasion s'est présentée d'essayer le pouvoir de vos séductions, continua le vieil émigré imperturbablement; un bon et agréable jeune homme aimait votre nièce: c'est moi qu'il aimera, vous êtes-vous dit, et alors il sera bien certain que je suis la plus belle; en sa faveur donc vous avez rouvert l'arsenal de votre coquetterie. Henriette vous gênait; faible obstacle! vous avez persuadé à votre frère de mettre sa fille en pension, en sorte que vous voilà maîtresse du terrain. Me permettrez-vous, Madame, de vous demander maintenant jusqu'où vous avez l'intention de mener ce nouveau chapitre d'un roman que je croyais terminé?

L'ancien hussard de Berchiny avait si résolûment conduit son attaque, que la marquise, hors de garde, perdit son assurance habituelle et demeura un instant tout inter-

dite. Ce qui la déconcertait surtout, c'était la clairvoyance de son mari, à qui, d'après l'expérience du passé, elle n'eût jamais supposé le don de lire ainsi dans les cœurs.

— Heureusement, ne put-elle s'empêcher de se dire, cette perspicacité lui est venue un peu tard.

— Vous ne répondez pas, Madame, reprit le vieillard après un instant de silence.

— Que puis-je répondre à de pareilles folies ? dit la marquise, déjà redevenue maîtresse d'elle-même. Moi, jalouse de ma nièce ! moi, chercher à plaire à M. de Moréal ! En vérité, votre imagination me prête là des sentiments...

— Peu dignes de vous, j'en conviens, mais, par malheur, nullement imaginaires. Eh quoi ! Madame, ne comprenez-vous pas que vous jouez un rôle fâcheux ? A l'âge où l'expérience doit être arrivée, pourquoi vous exposer à un avertissement dont je regrette la sévérité ? Que sert votre esprit, et vous en avez beaucoup, s'il ne vous dit pas qu'à part toute autre considération vous n'avez à recueillir, dans la lutte où vous vous engagez, que déceptions, mécomptes et regrets ? Je suis un soldat et je dois avoir mon franc parler. On a beau mettre des fleurs dans ses cheveux et des robes roses, on ne répare pas *des ans l'irréparable outrage*, et, morbleu ! puisque le vin est tiré, je vous dirai toute ma pensée : lorsque nous nous sommes mariés, j'avais l'âge que vous avez maintenant, or, s'il m'en souvient, vous me trouviez vieux.

En thèse générale, avec les femmes, il est plus prudent d'avoir tort que d'avoir raison. Que si, par hasard, on se trouve dans ce dernier cas, on ne saurait y apporter trop de tact, de ménagement et d'humilité. Pour avoir oublié

cette sage maxime, M. de Pontailly compromit une excellente position, et perdit le fruit d'une victoire presque gagnée. Froissée dans son amour-propre, la marquise pensa que la rude franchise du vieil émigré compensait et au delà les tendres peccadilles qu'elle même pouvait avoir à se reprocher, et, dans cette espèce de compte courant qu'une femme ouvre toujours avec son mari, elle se trouva créancière de débitrice qu'elle était incontestablement. Son orgueil révolté dissipa d'un souffle subit les frémissements de sa conscience, et sa tête, qui se courbait déjà sous le poids accusateur des souvenirs, se releva fièrement avec la susceptibilité de l'innocence outragée.

— Monsieur, dit-elle d'un air dédaigneux, vous auriez réellement le droit d'accuser mon esprit, si je descendais à répondre à des inculpations sans dignité comme sans justesse. Vous pouviez, ce me semble, me dire que je vous parais vieille et laide, sans appeler à l'appui de votre opinion des suppositions aussi gratuites qu'injurieuses. De pareilles discussions ne peuvent convenir à mon caractère, et, plutôt que de lutter avec vous d'ironie, je vous cède la place.

Madame de Pontailly se leva et se dirigea vers la porte, d'une allure si fière, que le vieillard interdit n'essaya pas de s'opposer à sa retraite. Pourtant, au moment où il la vit près de disparaître, il tenta un suprême effort.

— Mais enfin, s'écria-t-il, où est Henriette ?

— Demandez-le à mon frère, répondit-elle d'un air royal.

Après le départ de la marquise, M. de Pontailly demeura un instant déconcerté.

— Les femmes, se dit-il enfin, sont une énigme indéchiffrable. Lorsqu'on ne les comprend pas, elles vous accusent d'inintelligence; les devine-t-on, elles vous trouvent impertinent. Comment faire ?

La question était ardue, et il n'appartenait pas à un homme de soixante-cinq ans d'y répondre. Après avoir quelque temps réfléchi, le marquis pensa qu'il était opportun de consulter Moréal, plus intéressé que personne à résoudre une difficulté de cette nature, et il s'achemina aussitôt vers l'hôtel de Castille.

Un instant avant de recevoir la visite de M. de Pontailly, Moréal avait vu entrer chez lui Prosper Chevassu. L'élève en droit était venu mettre en réquisition, sans la moindre gêne, la complaisance de son nouvel ami.

— Vous aimez ma sœur, avait dit Prosper; donc vous m'appartenez corps et âme, et je vous déclare que je ne vous ferai pas grâce du moindre iota de vos devoirs. Vous allez d'abord me donner un cigare, puis nous irons ensemble courir les carrossiers. Vous m'aiderez de vos conseils dans le choix de mon tilbury.

Le marquis trouva les deux jeunes gens fumant de compagnie si paisiblement, qu'il se courrouça en pensant à la scène orageuse à laquelle il venait de participer.

— Les jouvenceaux d'aujourd'hui sont charmants, dit-il d'un air irrité; ils fumeraient sur les débris du monde.

— *Quid novi, avunculé carissime?* demanda l'étudiant en jetant son cigare.

— *Quid novi?* répéta le marquis avec brusquerie; ta sœur est enlevée, voilà la nouvelle.

— Enlevée ! s'écrièrent à la fois Moréal et Prosper.

— Enlevée, mes maîtres, et le ravisseur ne vous craint ni l'un ni l'autre.

— C'est donc mon père? reprit l'élève en droit.

— *Dixisti*; tu vois que je n'ai pas non plus oublié mon latin.

M. de Pontailly raconta ce qui venait de se passer.

— Il y a du Dornier là-dessous, dit Prosper, qui avait écouté son oncle avec beaucoup d'attention.

— Je vois avec plaisir que tu commences à rendre justice à ton ancien ami, reprit le vieillard.

— Mon ancien ami n'est ni plus ni moins qu'un homme à pendre, dit l'élève en droit d'un air de profonde conviction. Ce matin je déjeunais avec plusieurs étudiants de première année. La conversation est tombée par hasard sur Dornier, et chacun de crier *haro!* L'un l'avait connu à Saint-Étienne journaliste ministériel; l'autre l'avait vu à Bourges légitimiste endiablé; un troisième, invoquant ses souvenirs de Colmar, le disait bonapartiste; sans parler de moi, qui le croyais républicain. Bref, il a été reconnu à l'unanimité que Dornier, renégat de toutes les opinions, méritait la corde.

— En attendant, si l'on n'y met ordre, il deviendra ton beau-frère.

— J'y mettrai ordre, répondit énergiquement Prosper.

— Te charges-tu aussi de faire entendre raison à ton père?

— Ceci devient délicat. A moins d'être un monstre d'ingratitude, je ne puis pas en ce moment faire de l'opposition contre mon père; il paie mes dettes.

— C'est sans réplique. Eh bien! Moréal, vous qui

n'êtes pas le moins intéressé dans tout ceci, n'avez-vous pas un conseil à nous donner?

— Vous ne nous avez pas dit où M. Chevassu avait conduit mademoiselle Henriette, répondit le vicomte, qui semblait perdu dans ses réflexions.

— Le sais-je moi-même? C'est un coup monté entre madame de Pontailly et son frère. On a séquestré Henriette pour briser sa résistance; peut-être ne saurons-nous où elle est que lorsqu'elle aura consenti à épouser Dornier.

— Épouser Dornier! s'écria Prosper; j'aimerais autant qu'elle épousât le diable en personne.

— Comment l'empêcher?

— Il y a plusieurs moyens. D'abord, je puis donner une paire de soufflets à ce républicain de contrebande, et le forcer de se battre avec moi.

— Tu es un peu monotone dans tes expédients.

— Mon cher Prosper, dit le vicomte, je ne souffrirai pas que vous vous chargiez d'un soin qui me regarde.

— A l'autre fou, maintenant! reprit le vieillard; je vous répète à tous deux que je ne veux pas entendre parler de duel; c'est de l'adresse qu'il faut. A votre place, Moréal, je serais déjà en campagne, et, si l'instinct qu'on attribue à l'amour n'est pas un mensonge, je saurais avant vingt-quatre heures dans quel donjon gémit la dame de mes pensées.

Le vicomte se leva et prit son chapeau.

— Je vous prie de croire, dit-il, que si je ne devais pas vous faire les honneurs de mon logis, il y a longtemps que je serais sorti.

— A la bonne heure. Mettez-nous à la porte; voilà de l'amour.

— De mon côté, je ne resterai pas oisif, dit l'étudiant; je vais aller chez mon père. Il serait par trop anticonstitutionnel qu'il refusât de me dire où est ma sœur.

— Moi, je me charge de Dornier, reprit le marquis.

— Et moi de l'inflammable bas-bleu, pensa Moréal.

XVIII

La veille, en quittant madame de Pontailly, le vicomte s'était promis de ne pas s'exposer à un second tête-à-tête ; mais la disparition d'Henriette le força de revenir sur sa prudente détermination. Montant son courage à la hauteur des événements, il résolut d'affronter de nouveau cette chose redoutable, la bienveillance d'une femme qu'on n'aime pas.

— Après tout, se dit-il pour s'enhardir, ma fatuité s'exagère peut-être le péril, et, fût-il sérieux, il faut le braver, puisque c'est le seul moyen d'apprendre où est Henriette.

En quittant le marquis et l'étudiant, Moréal tint conseil en lui-même. Outre son recueil de vers, il possédait dans son portefeuille une comédie d'intrigue qui, sans attester une grande puissance littéraire, annonçait du moins une certaine aptitude à combiner des ressorts dramatiques. Le poëte invoqua à l'aide de son amour toutes les ressources d'une imagination déjà exercée, et finit par s'arrêter à un plan dont l'exécution lui parut facile et le

succès probable. Il entra successivement chez un bijoutier et chez un graveur, prit ensuite une voiture et se fit conduire chez madame de Pontailly.

Quoiqu'il fût trois heures, la marquise n'était pas sortie. Cette circonstance frappa Moréal, qui, se voyant admis sans obstacle comme il l'avait été la veille, se permit de penser que peut-être il était attendu. Le vicomte ne se trompait pas. Abusée par l'émotion qu'elle avait cru lire dans les traits du poëte, madame de Pontailly s'était dit : Il reviendra ; et, par une condescendance à laquelle avait peut-être contribué la rude mercuriale de son mari, elle était restée chez elle.

En entrant, Moréal composa sa physionomie avec un art qui eût fait honneur au plus habile comédien. A le voir s'approcher d'un air souriant, mais troublé, personne n'eût deviné que c'était là une émotion factice. La marquise y fut trompée, et elle ne put se défendre d'une douce satisfaction lorsqu'elle remarqua le maintien du poëte, qui, en s'avançant vers elle, paraissait obéir, en dépit de lui-même, à une attraction irrésistible.

— Si l'on en croit M. de Pontailly, pense-t-elle, je ne suis plus capable de plaire. Quel nom alors faut-il donner à l'impression que je cause en ce moment ?

En retour de sa pantomime sentimentale, Moréal reçut un accueil qui eût redoublé l'émotion d'un amant véritable.

— Encore vous ! dit la marquise avec un sourire qui semblait faire de ce reproche un aveu.

— Je dois vous paraître bien importun, Madame, répondit Moréal d'un ton timide ; j'ai hésité longtemps,

mais j'éprouvais un tel besoin de vous voir, qu'au risque de blesser les convenances, je suis venu.

— Qu'avez-vous donc?

— Depuis hier, je ne sais ce que j'éprouve. Les encouragements que vous avez donnés à mes faibles essais ont éveillé en moi des sentiments tumultueux que je croyais devoir toujours ignorer. Votre voix, qui m'a fait entendre les mots de gloire et de renommée, vibre sans cesse à mon oreille, et malgré moi j'en écoute les accents magiques. Il s'élève alors dans mon âme je ne sais quel orgueilleux orage. Ce matin, le croiriez-vous? je me suis surpris me frappant le front et disant comme Chénier : Il y a quelque chose là! Quelle folie, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est point de la folie, dit madame de Pontailly avec une douce gravité; j'en atteste un instinct qui ne m'a jamais trompée; il y a en effet quelque chose là.

La marquise se pencha lentement vers le vicomte, et, du bout d'un doigt blanc et satiné, elle lui effleura le front.

Par un geste respectueusement hardi, Moréal saisit au vol la main fort belle encore qui se portait ainsi garante de son génie, et il y attacha ses lèvres.

— Oh! merci, Madame! dit-il ensuite d'un ton pathétique; une telle parole doit donner du talent!

Madame de Pontailly retira sa main sans trop se presser.

— Vraiment, je ne vous reconnais plus, dit-elle en souriant; hier insouciant jusqu'à l'apathie, aujourd'hui animé jusqu'à l'exaltation.

— Je ne me reconnais plus moi-même, Madame; je

crois être dans un autre monde. L'horizon est plus large, la lumière plus vive, l'atmosphère plus chaude ; la valeur relative des objets a changé ; ce qui me semblait important a perdu son prix, et je vois s'ouvrir des perspectives charmantes que je n'avais entrevues qu'en rêve jusqu'à présent. Quel nom donner à cet état si étrange et si nouveau?

— C'est de l'ambition sans doute, dit la marquise, qui, malgré l'humanité de ses intentiqns, trouvait que la scène cheminait un peu vite.

— Est-ce de l'ambition? reprit Moréal d'un air rêveur ; je le crois, puisque vous le dites. Hier vous m'encouragiez à cette passion ; la condamnez-vous aujourd'hui?

— Non, répondit madame de Pontailly avec un sourire plein de finesse ; la grande révolution qui s'est opérée en vous depuis vingt-quatre heures m'a épargnée fort heureusement. Je pense aujourd'hui ce que je pensais hier.

— Vous ne me blâmez donc pas?

— Vous blâmer ! et pourquoi? parce que vous commencez à vous apercevoir qu'il est dans le talent une force motrice qui a horreur du terre à terre? Autant vaudrait reprocher à l'oiseau de sentir ses ailes.

— Horreur du terre à terre ! répéta le vicomte en regardant la marquise avec une stupeur affectée ; votre perspicacité, Madame, est quelque chose d'étrange ! du premier mot voilà mon mal défini. Horreur du terre à terre ! c'est cela.

— Aspiration secrète vers une région éthérée où se laisse entrevoir une forme vague, ange ou femme, qui, penchée vers vous, semble vous attendre un sourire aux

lèvres, une étoile au front, une couronne à la main; est-ce encore cela? dit la précieuse, qui se quintessenciait avec délices.

— Oh! oui, Madame, c'est bien cela. Quel grand médecin vous auriez fait!

— Un grand médecin ne se contenterait pas de définir votre mal, dit-elle coquettement.

— N'essaierez-vous pas de le guérir! répondit le vicomte avec un regard si expressif, que madame de Pontailly, qui possédait à fond la tactique de ces sortes d'escarmouches, crut devoir prendre l'air d'enjouement par lequel les femmes cherchent parfois à dissimuler une émotion involontaire.

— Ce petit assaut d'esprit nous fait oublier le point essentiel, dit-elle en affectant de rire; comment conciliez-vous vos nouvelles pensées avec vos anciens projets?

— Hélas! je ne les concilie pas du tout, et ce n'est point là la moindre cause de l'agitation où vous me voyez.

— Quoi! ce bonheur tranquille, cette existence enfouie, cet exemplaire coin du feu...

— Je les souhaiterais toujours à mon meilleur ami.

— Mais vous?

— Ah! Madame, l'esprit de l'homme est un abîme.

— Hier encore ne disiez-vous pas : *Vivre obscur et près d'elle!*

— Aujourd'hui... vous allez avoir une bien mauvaise opinion de mon caractère...

— Aujourd'hui?

— La devise me semble un peu champêtre.

— Elle m'a toujours paru telle, dit la marquise;

vous me ferez croire difficilement qu'une passion aussi vive que la vôtre se soit éteinte subitement.

Il y avait dans ces paroles une défiance instinctive, que Moréal s'efforça de dissiper par un redoublement d'emphase et de mélancolie.

— Que vous dirai-je, Madame? répondit-il en poussant un soupir; entre la vérité et l'illusion, la distance est si insensible, qu'on risque souvent de prendre l'une pour l'autre. A mon âge surtout, on s'exagère si facilement la force de ses impressions! de ce qu'elles sont violentes, on conclut qu'elles sont durables, sans songer que le feu se détruit par sa violence même. Oui, continua-t-il avec un accent de triste dérision, l'amant le plus humble a dans le cœur une présomption que n'oserait afficher le plus puissant génie. A des sentiments d'un jour il assigne l'éternité, rien de moins, et il n'est gage si frêle de sa passion où il n'écrive avec conviction ce mot que les rois d'Égypte n'ont pas osé graver sur leurs pyramides : Toujours!

En achevant cette tirade, Moréal tenait les yeux fixés sur sa main gauche qu'il avait dégantée comme par mégarde un instant auparavant. Cette pantomime attira l'attention de la marquise, qui à son tour regarda la main du vicomte; au petit doigt elle aperçut une bague dont la physionomie sentimentale lui donna soudain à réfléchir : c'était une alliance.

— Est-ce pour éprouver mes talents en chiromancie que vous avez ôté votre gant? demanda-t-elle sans affectation au bout d'un instant.

Moréal parut sortir de sa rêverie, et présenta sa main

— Annoncez-mo un peu de bonheur, dit-il avec un accent élégiaque ; j'en ai besoin.

Madame de Pontailly prit la main du vicomte sans témoigner une pruderie intempestive; elle l'examina d'un regard connaisseur, et la trouva aussi blanche que douce, ce qui n'abrégea pas son étude divinatoire.

— Il y a une cérémonie préliminaire, dit-elle enfin d'une voix un peu émue ; pour que je puisse lire dans l'avenir, il faut d'abord le séparer du passé.

A ces mots, elle saisit la bague et la fit glisser le long du doigt du vicomte, en dépit d'une faible résistance.

— Voyons, dit-elle alors en insinuant dans le joint des deux cercles d'or l'extrémité d'un ongle encore rosé ; pour être devineresse, on n'en est pas moins femme.

L'anneau ouvert, malgré les réclamations de Moréal, la marquise en regarda l'intérieur avec un intérêt qui semblait excéder les bornes d'une simple curiosité. Sur l'un des cercles était gravé le mot *toujours !* fastueux dissyllabe auquel avait sans doute fait allusion le poëte ; sur l'autre, on apercevait un H et un F entrelacés.

— H? Henriette, dit la marquise; F? Frédéric ? Félix?

— Fabien, répondit Moréal.

— Joli nom de poëte. *Toujours !* dit-elle ensuite avec la mélancolique ironie d'une femme qui a éprouvé la valeur réelle d'un pareil mot.

Madame de Pontailly regarda un instant la bague, puis elle la referma, et se la mit au doigt au lieu de la rendre au vicomte.

— Que faites-vous, madame ? s'écria Moréal d'un air interdit.

— Mon devoir, monsieur, répondit la marquise avec un mélange de sévérité et de douceur ; en vous donnant cette bague, ou du moins en vous permettant de la porter, ma nièce en a sans doute accepté une semblable ?

— Madame...

— Votre embarras me prouve que j'ai deviné. Henriette a été bien imprudente, mais je n'ai pas besoin de vous dire combien votre conduite me paraît plus blâmable encore. Abuser de l'inexpérience d'une jeune fille pour lui imposer un engagement qui la met en révolte ouverte contre son père ! Ah ! c'est mal, monsieur. Sans doute, selon l'usage des amants romanesques, vous vous êtes promis une fidélité qui doit être éternelle, à moins que ne vous rendiez vos anneaux ?

— Je ne puis le nier, madame, répondit le vicomte en apparence confus.

— Et maintenant, si j'en crois vos aveux de tout à l'heure, ce lien commence à vous paraître ce qu'il est en réalité, puéril et téméraire; maintenant, convenez-en, vous n'hésiteriez pas à renoncer à cet anneau, si ce sacrifice devait vous dégager de vos serments.

— Madame, la clairvoyance qui lit dans les cœurs est parfois cruelle.

— Cruelle, mais salutaire, dit la marquise avec solennité. Je vous rendrai service malgré vous, monsieur, et en même temps je réparerai la folie de ma nièce. Plus tard, vous me remercierez tous deux.

— Eh quoi ! madame, auriez-vous le dessein de rendre cette bague à mademoiselle Henriette ! s'écria le vicomte d'un air effaré.

— Aujourd'hui même, répondit madame de Pontailly en se levant; pas de supplications, vous me trouveriez inflexible. Je ne sais pas transiger avec mon devoir.

Moréal s'inclina, et sa physionomie prit l'expression d'une soumission pénible. La rigidité empreinte sur les traits de la marquise s'adoucit graduellement.

— Je ne peux pas cependant vous dépouiller sans vous donner une indemnité, dit-elle avec un demi-sourire.

Madame de Pontailly se retourna vers la cheminée, éparpilla du doigt plusieurs objets placés confusément sur une coupe, et finit par choisir un petit porte-crayon d'or.

— Tenez, poëte, dit-elle en le présentant gracieusement au vicomte, il y a peut-être dans ce crayon-là un pendant aux *Méditations* de Lamartine.

— Hélas! madame, je n'ai pas d'Elvire, répondit Moréal, qui prit le porte-crayon avec un geste amoureux.

La marquise resta un instant silencieuse.

— Mais j'y songe, dit-elle; comme vous êtes fort aimable, peut-être vous viendra-t-il l'idée d'essayer mon porte-crayon en m'adressant quelques vers. Il faut bien alors que vous sachiez mon nom. Je m'appelle Hermance; cela doit être facile à rimer?

— Espérance, constance! dit le vicomte avec un accent passionné.

— Ou bien encore, quoique la rime soit moins bonne, *prudence*! reprit la marquise, qui donna ce mot d'ordre d'une façon si candide, qu'un homme moins sur ses gardes s'y fût laissé prendre.

— O triple coquette! se dit le vicomte en sortant, quelle couronne de martyr elle a dû tresser à ce pau-

vre marquis! N'importe, cette fois son expérience, et elle en a furieusement, s'est trouvée en défaut. Je crois que j'obtiendrais réellement du succès si j'écrivais pour le théâtre; je ne me tire pas trop mal de l'imbroglio. Mon accessoire, comme on dit en style de coulisses, n'a pas manqué son effet. Maintenant que cette méchante créature croit avoir dans sa main le moyen de tourmenter Henriette, elle ne différera guère d'accomplir cette œuvre charitable. Je parierais qu'avant un quart d'heure sa voiture sera dans la cour.

Moréal savait fort bien qu'interroger une femme n'est pas le meilleur expédient pour la faire parler. Il s'était donc gardé d'adresser la moindre question au sujet d'Henriette, et même de paraître instruit de son départ. En inspirant à la marquise le désir d'aller voir sa nièce, il était sûr d'atteindre son but d'une manière plus détournée et par conséquent plus prudente. Il ne s'agissait plus que d'être aux aguets. Le vicomte alla rapidement jusqu'au boulevard, monta dans un fiacre, et se fit ramener en face de la maison de madame de Pontailly. Ses prévisions tardèrent peu à se réaliser. En écartant légèrement le store qu'il avait abaissé par prudence, il pouvait regarder jusqu'au fond de la cour. Il vit bientôt s'ouvrir la porte d'une des remises; deux domestiques en tirèrent le coupé de la marquise, les chevaux furent attelés un instant après, et, avant qu'une demi-heure se fut écoulée, madame de Pontailly était sortie.

— Il faut que la méchanceté ait des plaisirs bien vifs, se dit alors le vicomte; voici peut-être la première fois que cette pédante manque à son cercle de quatre heures.

Quand la voiture de la marquise se fut mise en marche, Moréal, passant la tête hors de la portière, appela le chocher du fiacre.

— Suivez ce coupé brun par tout où il ira, lui dit-il ; si vous ne le perdez pas de vue, il y a vingt francs pour vous.

Pour gagner un pareil pour-boire, il n'est guère de cocher qui ne crevât de bon cœur les chevaux de son maître. L'automédon du char numéroté qu'avait pris Moréal se maintint donc, à grand renfort de coups de fouet, à peu de distance de la voiture qu'il était chargé de suivre, contraignant ainsi ses maigres haridelles de lutter, au risque d'y périr, contre le fringant attelage de la marquise. Le coupé, toujours escorté du fiacre, tourna à droite en quittant la rue Laffitte, suivit les boulevards jusqu'à la Madeleine, prit la rue Royale, traversa le faubourg Saint-Honoré, s'engagea dans la rue du Faubourg du Roule, et, arrivé enfin au terme de cette longue course, s'arrêta devant une maison de calme et sévère apparence, dont la porte était surmontée d'une longue enseigne, que décorait l'inscription suivante :

MAISON D'ÉDUCATION DE MADAME DE SAINT-ARNAUD

Boarding school for young ladies.

— *Ecco il luogo! ecco l'urna !* se dit Moréal en parodiant machinalement l'exclamation de Roméo descendant au tombeau de Juliette.

La porte du pensionnat s'ouvrit, et le voiture de ma-

dame de Pontailly entra dans une assez vaste cour, que le vicomte put entrevoir au passage; car, pour éviter d'attirer l'attention, il se fit conduire jusqu'à la barrière. Là il quitta le fiacre et revint avec précaution sur ses pas. Pour lever le plan de certaines localités, les amoureux ont un instinct particulier qui, sans étude préliminaire, éclipse la science des ingénieurs-géomètres. En moins de cinq minutes, Moréal se rendit un compte assez exact de la topographie de la place, quoique par prudence il n'en eût reconnu que les ouvrages extérieurs.

La maison de madame de Saint-Arnaud, dont la façade donnait dans la rue du Faubourg du Roule, bordait de flanc l'entrée d'un passage aboutissant au quart de cercle que décrit le chemin de ronde derrière la barrière de l'Étoile. Cette longue et étroite ruelle, qui porte le nom peu connu d'avenue Sainte-Marie, traverse des jardins mutilés en partie par la spéculation des architectes, ce fléau du Paris moderne. Au lieu des touffus ombrages qui donnaient jadis à l'espace compris entre l'ancienne Folie-Beaujon et la barrière du Roule l'agrément d'un parc dont quelques pavillons à destination mystérieuse n'altéraient pas la champêtre physionomie, on n'aperçoit plus aujourd'hui qu'un terrain bouleversé, où semble s'être assis le génie de la destruction. Çà et là, des tranchées fermées par des planches vermoulues entaillent les massifs et marquent la place des rues où il ne manque que des maisons. Au lieu de gazon, l'herbe y pousse; triste progrès! Quelques constructions informes élèvent seulement, de distance en distance, le long de l'avenue, des façades déjà lézardées sous leur blafard badigeonnage.

Sur ces terrains arides, la campagne n'est plus, et la ville n'est pas encore.

Moréal, dont le goût était délicat et même exigeant, aurait été choqué du misérable aspect qu'il avait sous les yeux, si une circonstance imprévue ne l'eût disposé à l'indulgence. A l'extrémité d'un mur attenant aux bâtiments du pensionnat, et qui évidemment servait de clôture au jardin, car à l'intérieur les cimes d'une allée de tilleuls en dépassaient le chaperon, le vicomte aperçut une petite maison d'assez laide apparence. Au rez-de-chaussée, une porte à cintre surmontant un perron et accompagnée de deux fenêtres à l'unique étage, trois autres ouvertures à chambranles encadrés de moulures grossières; en retraite d'un attique corinthien, un belvédère chinois à vitraux gothiques, tel était ce prétentieux édifice. S'il offrait à l'œil surpris la réunion incongrue de trois ou quatre architectures opposées, le jardinet dont il était précédé participait en revanche du genre anglais par quelques arbustes rabougris, épars sur un maigre gazon, et du style français par un berceau non moins mesquin, qui en dissimulait le contour. D'un côté de la grille se trouvait la loge du portier, de l'autre une remise, et telle était l'exiguïté de ces communs, qu'on eût dit deux guérites, ressemblance fortifiée d'ailleurs par une couple de peupliers maladifs, immobiles sentinelles de ce chétif logis.

Si vulgaire qu'il fût malgré ses prétentions, ce bâtiment offrit à Moréal un charme que n'aurait pas eu pour lui le palais le plus irréprochable; cet attrait magique consistait dans l'écriteau suivant, qu'il vit pendu aux barreaux de la grille :

JOLI HOTEL ET JARDIN A LOUER PRÉSENTEMENT.

Du premier coup d'œil, le vicomte comprit que là était ce qu'on nomme, en langage militaire, la clef de la position ; il sonna donc sans balancer. Une alerte vieille femme, qui cumulait l'emploi de concierge avec celui de jardinière, ouvrit la grille, et, à la vue d'un jeune homme élégant qui annonçait l'intention de louer la maison, déploya le plus agréable empressement. L'hôtel était petit, mais charmant, à l'entendre ; l'avenue Sainte-Marie était fort bien habitée, l'air excellent, on avait l'eau de la Seine, et il y avait dans le jardin des espaliers qui cassaient sous les fruits. A vrai dire, le seul inconvénient était le voisinage du pensionnat de madame de Saint-Arnaud. Il fallait convenir que ces demoiselles faisaient un peu de bruit aux heures de récréation ; mais, après tout, cela ne devait pas paraître un trop grand désagrément à un jeune homme ; car parmi les pensionnaires il y avait de fort jolies personnes, et du belvédère de l'hôtel on les voyait jouer, courir, folâtrer dans le jardin ; c'était amusant.

— Ces vieilles femmes ont un instinct diabolique, se dit Moréal ; voici une sorcière qui m'a déjà deviné.

Le vicomte visita la maison, feignit de trouver les chambres en bon état, le loyer modéré, et, tout en paraissant écouter les prolixes explications de la portière, arriva avec elle au belvédère.

— Vous pouvez redescendre à votre loge, lui dit-il alors, j'ai quelques mesures à prendre pour le placement

de mes meubles, et puisque la maison me convient, je vais m'en occuper tout de suite.

Moréal mit deux pièces de cinq francs dans la main de la vieille femme, qui, par manière de remercîment, ouvrit une petite croisée en ogive à vitraux coloriés.

— Voyez quelle jolie vue, dit-elle avec une finesse sournoise.

Le vicomte s'approcha de la fenêtre, mais il se retira aussitôt. La vivacité de ce mouvement fit grimacer un sourire à la rusée portière, qui s'éloigna discrètement en pensant qu'elle allait avoir le meilleur des locataires, un jeune homme riche et amoureux.

XIX

Après le départ de la veille, Moréal se rapprocha de la fenêtre; mais il ne fit que l'entrebâiller, de peur d'être aperçu du dehors. On avait tellement économisé le terrain dans la bâtisse du pavillon que le belvédère n'était qu'à une fort petite distance de la muraille du pensionnat; et comme il la dominait d'une quinzaine de pieds, depuis les fenêtres on découvrait en grande partie le jardin. Pour remédier à cet inconvénient, qui ne remontait qu'à quelques années, madame de Saint-Arnaud avait fait planter des peupliers derrière son mur; mais les arbres étaient encore trop jeunes pour remplir leur destination, et, en attendant qu'ils pussent servir de rideau, les tessons de bouteilles formidablement enchâssés dans le chaperon de la muraille n'offraient qu'un vain obstacle à la curiosité des habitants de la petite maison.

Le jardin, sur lequel planaient en ce moment les regards de Moréal, consistait en une pelouse à peu près ronde, bornée en face du belvédère par le bâtiment du pensionnat, à droite du côté de la ruelle par une allée de tilleuls,

et à gauche par un mur chargé d'espaliers dont l'espiéglerie des pensionnaires ne respectait pas toujours les produits. A travers quelques arbres épars sur le gazon se montraient çà et là des escarpolettes, une balançoire, et par-dessus tout le reste une espèce de mât de hune destiné à des exercices gymnastiques, et qui annonçait que madame de Saint-Arnaud ne restait pas en arrière des progrès du siècle. L'heure de la récréation était sonnée. Sous les arbres dépouillés par l'hiver, sur le gazon également flétri, voltigeait un essaim de jeunes filles dont plusieurs justifiaient les éloges de la vieille portière. Les plus alertes s'étaient emparées des escarpolettes et de la balançoire; les plus courageuses se suspendaient, gracieux matelots, aux cordages de la machine gymnastique; d'autres jouaient aux quatre coins sous les tilleuls; le long du mur garni d'espaliers, les plus jeunes sautaient à la corde ou roulaient leurs cerceaux; quelques autres enfin, dédaignant ces jeux puérils, se promenaient deux à deux à l'écart et semblaieut échanger d'importantes confidences. Malgré le frais attrait de ce tableau, le vicomte n'y apporta que peu d'attention. Son œil allait rapidement d'un groupe à un autre sans se fixer à aucun, et fouillait avec une sorte d'anxiété les moindres recoins. A la fin, le désappointement qui assombrissait déjà sa physionomie fit place à une expression de joie; il venait d'apercevoir Henriette et sa tante marchant lentement dans la partie la plus solitaire du jardin. Nous le laisserons à son observatoire pour assister à leur conversation.

La femme la moins crédule l'est toujours sur un point, c'est en ce qui concerne sa beauté. Naturellement disposée

à s'en exagérer la puissance, elle croit sans peine aux passions qu'elle inspire, et quelquefois même à celles qu'elle n'inspire pas. C'est ce qui venait d'arriver à la marquise, malgré son expérience et sa finesse. Abusée par la sentimentale hypocrisie du vicomte, elle ne doutait plus du triomphe. Prudente jusque dans son illusion, elle voulut sans retard briser le lien qui attachait à une autre femme son futur captif. Elle arriva donc au pensionnat dans une de ces dispositions impitoyables qu'ont entre elles les femmes lorsqu'elles sont rivales; mais loin de laisser percer sur son visage ce sentiment de haineuse hostilité, elle affecta, en abordant sa nièce, la plus tendre sympathie.

— Eh! bien ma pauvre enfant, lui dit-elle, es-tu un peu remise de l'assaut que nous avons essuyé ce matin? Pour ma part, ce coup d'état m'a tellement déconcertée, que dans le premier moment je n'ai pas su résister comme je le ferais maintenant. Mais sois tranquille : dans quelques jours l'humeur de ton père sera calmée, et alors j'aurai moins de peine à lui faire entendre raison. Nous te rendrons la liberté, ma bonne Henriette; tu peux t'en fier à moi.

Avertie par un instinct secret du peu d'affection que lui portait sa tante, et instruite de sa duplicité par Moréal, Henriette accueillit par un froid silence ces paroles, dont l'accent affectueux eût pu la tromper quelques jours auparavant.

— Comment te trouves-tu ici? continua la marquise du même ton.

— J'ai déjà été en pension, répondit laconiquement la jeune fille.

— Madame de Saint-Arnaud passe pour une excellente femme.

— Je le souhaite pour ses pensionnaires.

— Tu veux dire que tu espères ne pas rester chez elle assez long-temps pour apprécier ses défauts et ses qualités. Tu as raison. Bientôt, j'en suis sûre, ton père consentira à ce que tu reviennes chez moi.

— Mon père est le maître.

— Je voudrais qu'il t'entendît, cette soumission le toucherait; mais je lui rapporterai tes paroles.

— Pourquoi ennuyer mon père en lui parlant de moi? répondit Henriette avec un sourire d'amertume.

— Tu as du chagrin, ma pauvre enfant, reprit madame de Pontailly d'une voix de plus en plus caressante; je te croyais plus raisonnable. Lorsqu'on m'a dit que tu étais au jardin, cela m'a fait plaisir. J'espérais que la gaieté des autres pensionnaires aurait fini par te distraire; mais loin de là, je te trouve à l'écart, pensive et triste. On m'a dit que tu n'avais pas encore dit un mot à ces demoiselles. Pourquoi cela?

— Je n'ai rien à leur dire. Elles paraissent heureuses, et je ne le suis pas.

La jeune fille prononça ces paroles avec une sombre fierté qui frappa la marquise.

— Elle a du caractère, se dit cette dernière; elle est capable de prendre au tragique l'inconstance de mon poëte. N'importe, il faut en finir. — Ma chère enfant, reprit-elle à haute voix, j'ai quelque chose de fort important à te dire, mais l'abattement où je te vois...

— Je ne suis pas abattue, interrompit Henriette en fixant

sur sa tante un regard étincelant; quoi que vous ayez à me dire, je suis prête à vous entendre.

En parlant ainsi, les deux femmes avaient traversé une partie du jardin, et étaient arrivées près d'un banc adossé contre un des tilleuls, en dehors de l'allée. Ce banc, ou madame de Saint-Arnaud se plaçait quelquefois pour surveiller les jeux de ses pensionnaires, était si rapproché du belvédère, que, lorsque la marquise et sa nièce s'y furent assises, Moréal toujours en observation, ne perdît plus un seul de leurs gestes et put presque entendre leurs paroles.

— Ma pauvre Henriette, reprit madame de Pontailly avec un accent de compassion, à ton âge, on se fait bien des illusions. Loyale et sincère soi-même, on croit à la loyauté et à la sincérité des autres; ouvre-t-on son âme à un sentiment aussi dangereux que séduisant, alors surtout on risque de devenir la victime de sa candeur, car il est rare qu'on ne mette pas dans cette imprudence un abandon qui peut être la source des plus grands malheurs.

Henriette écouta ce préambule d'un air distrait, sans paraître deviner où sa tante voulait en venir.

— Tu ne m'as pas laissé ignorer l'état de ton cœur, poursuivit la marquise en précisant la question ; le désir de contribuer à un mariage auquel tu paraissais attacher ton bonheur m'a fait faire une démarche peu conforme à mes habitudes. Aujourd'hui, j'ai vu M. de Moréal.

— Ah! vous avez vu M. de Moréal, dit la jeune fille, dont la figure, sombre jusqu'alors, s'éclaira soudain.

— Nous avons eu un entretien sérieux, reprit madame de Pontailly avec une gravité de mauvais présage.

— Eh bien? s'écria Henriette, emportée par une curiosité plus forte que la réserve hautaine qu'elle s'était imposée jusque-là.

— Il m'en coûte d'être obligée de te dire que mon épreuve, car c'était une épreuve, n'a pas eu le résultat que j'espérais. D'après l'exaltation de tes sentiments, je croyais trouver dans M. de Moréal un amant d'exception, un être au-dessus des faiblesses vulgaires, un héros de persévérance et de fidélité.

— Eh bien? répéta la jeune fille d'une voix un peu altérée.

— Eh bien! mon enfant, il faut t'armer de raison et de courage; le héros n'est qu'un homme.

— Que vous a donc dit M. de Moréal? demanda Henriette, troublée par ces paroles menaçantes.

— M. de Moréal, quoique jeune encore, n'est plus à l'âge où l'on ne voit dans la vie que l'amour. Des idées plus sérieuses que les tendres folies du cœur l'occupent en ce moment; il se sent du talent, et il lui vient de l'ambition. Or, quand l'ambition vient à un homme, c'est un signe infaillible que chez lui l'amour s'en va.

— Voulez-vous dire qu'il ne m'aime plus? dit impétueusement la jeune fille.

— Je n'ai pas dit cela; mais ce que je ne puis ni ne dois te cacher, c'est que M. de Moréal me paraît loin d'accorder à votre petit roman sentimental l'importance que tu sembles y attacher encore. Lorsque je lui en ai parlé, il a souri sans embarras, et, puisqu'il faut tout dire, il a prononcé le mot d'enfantillage.

— Vous me trompez, ma tante, s'écria Henriette, dont

les joues se couvrirent de la rougeur de l'indignation. Fabien parler ainsi de notre amour ! c'est faux.

— J'excuse ta vivacité, car je comprends ton chagrin.

— Mon chagrin ? je n'en ai point. Je crois à l'amour de Fabien comme je crois à la bonté de Dieu. Lui ingrat ! lui parjure ! c'est faux, vous dis-je ; jamais je ne vous croirai.

La marquise sourit avec une sorte de pitié.

— Si je te donnais une preuve de ce que je viens de dire, reprit-elle, me croirais-tu ?

— Une preuve ! dit Henriette devenue pâle ; parlez.

Madame de Pontailly parut éprouver l'hésitation que montre parfois un chirrugien chargé d'une opération cruelle ; elle murmura les mots de nécessité, de devoir, et finit par ôter un de ses gants. Ce préliminaire accompli, elle tira lentement du doigt où elle l'avait placé, l'anneau qu'elle avait pris au vicomte, et, le présentant à sa nièce d'un air glacial :

— Connais-tu cette bague ? lui dit-elle.

— Cette bague ! répéta Henriette, qui regarda successivement l'anneau et sa tante avec étonnement.

— Tu ne la reconnais pas ? reprit la marquise, surprise à son tour.

— Non.

Madame de Pontailly laissa échapper un rire d'ironie.

— Et l'on parle de la mémoire du cœur ! dit-elle. Cette alliance, il est vrai, ressemble à beaucoup d'autres ; mais j'avais la naïveté de croire qu'un instinct secret te la ferait reconnaître entre mille. Allons, je vois avec plaisir que tu n'es pas aussi malade que tu crois ; nous te guérirons.

— Mais cette bague? dit Henriette avec impatience.

— Ouvrons-la; cela t'aidera peut-être à rappeler tes souvenirs.

La marquise ouvrit l'alliance, et, la présentant ensuite à sa nièce d'un air railleur:

— Maintenant la reconnais-tu? dit-elle.

Henriette prit l'anneau et l'examina sans manifeste d'abord d'autre émotion que celle d'une vive curiosité; elle lut le mot gravé à l'intérieur d'un des cercles, déchiffra les deux lettres enlacées, et tout à coup bondit sur le banc comme en sursaut.

— Qui vous a remis cette bague? dit-elle d'une voix à peine distincte.

— Est-il au monde deux personnes qui eussent pu m'en remettre une pareille? répondit la marquise, qui se méprit à l'émotion de sa nièce.

— Mon Fabien! s'écria Henriette avec transport; ô ma tante, que vous êtes bonne! Et moi qui vous accusais! Mais aussi pourquoi me faire acheter ce bonheur en me perçant l'âme, comme vous l'avez fait tout à l'heure? Si vous saviez combien je vous trouvais méchante!

— Devient-elle folle? pensa madame de Pontailly, qui ne put se défendre d'une sorte d'inquiétude; ces têtes de dix-huit ans sont si exaltées! On a vu des exemples de folie causée, à cet âge, par un chagrin subit.

— C'est que j'étais dupe de votre comédie, reprit la jeune fille avec une véhémence propre à redoubler les appréhensions de la marquise. Par orgueil, je cherchais à faire bonne contenance; au fond, je me sentais mourir. Mais je vous pardonne, ma bonne tante; vous ne croyiez

pas sans doute me faire tant de mal. D'ailleurs, n'est-il pas juste de payer d'un peu de souffrance un si grand bonheur ?

Henriette regarda la bague d'un œil ravi, et la porta ensuite avec passion à ses lèvres.

— Il doit y avoir un médecin attaché au pensionnat, se dit la marquise, qui se leva véritablement effrayée.

— Oh ! restez, dit la jeune fille en saisissant le bras de sa tante si énergiquement, qu'elle la contraignit de se rasseoir ; nous sommes si bien ici ! Vous avez donc vu mon pauvre Fabien ? Comme il a dû avoir du chagrin en apprenant que je n'étais plus chez vous ! Mais vous êtes si bonne ! vous l'aurez consolé, et puis il a le cœur si ingénieux ! il a pensé qu'une marque de souvenir ferait du bien à la pauvre captive, et il vous a priée, suppliée de me remettre cette bague ; comment auriez-vous pu refuser ? Le moyen de lui dire non quand il prie ? O ma bague bien-aimée, poursuivit Henriette les yeux fixés sur l'anneau avec une tendre exaltation ; tu ne me quitteras jamais, *Henriette* et *Fabien* ! comme ces lettres semblent s'aimer ! *Toujours !* c'est là le mot que j'aurais écrit. Oh ! oui, toujours ! toujours !

La joie qui rayonnait au front de la jeune fille avait dans son transport une telle sérénité, qu'à la fin madame de Pontailly comprit que ce n'était pas là de la folie, mais du bonheur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle tout interdite ; perdez-vous l'esprit, ou suis-je dupe d'une indigne tromperie ? N'est-ce pas vous qui avez donné cette bague à M. de Moréal ?

— Je ne vous comprends pas, répondit Henriette, à son tour étonnée.

— Avez-vous, oui ou non, donné cette bague à M. de Moréal?

— Mais vous savez bien que c'est lui qui me la donne, dit la jeune fille prête à éprouver au sujet de sa tante l'appréhension que celle-ci avait ressentie un instant auparavant.

— Ce n'est donc pas une restitution? continua madame de Pontailly d'une voix sourde.

— Une restitution? Je n'ai jamais rien donné à M. de Moréal... que mon cœur, ajouta Henriette avec un naïf sourire, et je ne crois pas qu'il veuille me le rendre.

— Ah! quelle affreuse trahison! murmura la marquise frémissante de colère; comme cet homme s'est joué de moi insolemment! Mais, je le jure, j'en tirerai une éclatante vengeance. Oh! le lâche imposteur!

Henriette écoutait avec une surprise croissante les involontaires exclamations d'un des plus cruels désappointements que puisse éprouver une femme. Doutant de ce qu'elle entendait, elle se pencha vers la marquise pour la voir en face, et aperçut alors sur sa figure une telle expression de haine, qu'elle se rejeta en arrière presque aussi effrayée que si elle eût marché sur un serpent. Le bandeau qui lui couvrait les yeux tomba soudain. Sans deviner les détails de la comédie jouée par Moréal, la jeune fille comprit instinctivement ce qui avait dû se passer, et pressentit qu'entre elle et sa tante il y avait désormais un éternel élément de discorde. La physionomie de la femme humiliée annonçait un éclat prochain et terrible. Trop

heureuse en ce moment pour s'affliger, trop fière toujours pour se laisser intimider, Henriette attendit la lutte sans la provoquer, mais sans la craindre.

Après un assez long silence, madame de Pontailly se retourna tout à coup vers sa nièce.

— Rendez-moi cette bague, dit-elle brusquement.

— Jamais, répondit la jeune fille en passant l'anneau à l'un de ses doigts.

— Rendez-moi cette bague! reprit la marquise d'une voix tremblante de courroux.

— Essayez de la prendre! dit Henriette, qui ferma sa main et l'étendit hardiment vers sa tante.

Emportée par un de ces accès de violence jalouse qui ôtent parfois toute retenue aux caractères les plus maîtres d'eux-mêmes, madame de Pontailly saisit la main de sa nièce et la froissa rudement dans les siennes en s'efforçant de l'ouvrir; mais mieux eût valu tenter d'arracher à Milon sa grenade. Henriette, dont l'énergie nerveuse se trouvait encore exaltée par l'émotion d'une pareille scène, résista victorieusement aux efforts de sa tante; le bras tendu, la taille cambrée, la tête haute, les lèvres entr'ouvertes par un dédaigneux sourire, les narines agitées de cet orgueilleux frémissement qu'on admire dans la statue d'Apollon Pythien, la jeune fille semblait jeter un défi au monde entier. Dans cette fière attitude, elle leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de la justice de sa cause, et, par un de ces hasards qui protégent souvent les amants, son regard s'arrêta sur le belvédère du pavillon qui se trouvait en face d'elle. En ce moment, la marquise avait la tête baissée. Tout amoureux con-

naît le prix de l'occasion. Prompt comme l'éclair, Moréal ouvrit la fenêtre derrière laquelle il se tenait caché, et montra aux yeux éblouis de la jeune fille un visage que certes elle eût trouvé moins beau si c'eût été celui d'un ange. La commotion fut si vive, qu'Henriette, se levant d'un bond électrique, faillit renverser madame de Pontailly.

Le vicomte mit un doigt sur ses lèvres, puis il repoussa la fenêtre et disparut.

— O vision céleste! s'écria Henriette en joignant les mains dans une douce extase.

— Mademoiselle, dit la marquise qui, voyant l'inutilité de ses efforts, en comprit l'inconvenance et essaya de reprendre son sangfroid, cette pension est trop douce pour un dragon de votre espèce ; c'est au couvent des dames de Saint-Michel que votre père aurait dû vous faire enfermer. Il en est temps encore, et vous apprendrez bientôt ce qu'il en coûte de me manquer de respect.

L'idée d'avoir son amant pour témoin trempa d'une énergie nouvelle le courage de la jeune fille.

— Vous manquer de respect? répondit-elle en arrêtant sur la marquise le plus ferme regard ; et quel respect vous dois-je, à vous qui devriez être pour moi une seconde mère, et en qui je n'ai trouvé qu'une ennemie? Je ne demandais qu'à vous aimer, mais peut-on aimer ceux qui vous haïssent? et je sais que vous me détestez. Que vous ai-je fait cependant? Monsieur de Moréal m'aime, est-ce là mon crime?

En quelques minutes, la jeune fille avait acquis dix années d'expérience, et la pensionnaire était devenue une

femme. Maintenant elle lisait dans le cœur de sa tante, et ne voyait plus en elle qu'une rivale : odieuse découverte, qui devait révolter les purs et nobles instincts d'un cœur de dix-huit ans.

— Je suis bien coupable en effet, reprit Henriette avec ironie en voyant que la marquise gardait un silence, où il entrait plus de confusion que de remords ; je refuse d'épouser un homme qui n'aime en moi que ma fortune, et je garde religieusement mon cœur à celui qui m'en paraît le plus digne. Oh ! c'est là une audace sans exemple. Il faut vous y habituer pourtant, car je ne changerai pas. Si j'ose résister à mon père parce que ses ordres me semblent injustes, ce n'est pas pour fléchir devant vous, qui n'avez aucun droit à mon obéissance. Oui, j'en atteste la devise de cette bague chérie, c'est pour toujours que j'aime ; pour toujours, entendez-vous, mon Fabien !

Entraînée par une émotion irrésistible, Henriette s'était tournée vers le belvédère ; elle y fixa les yeux avec amour et prononça ces dernières paroles d'une voix si vibrante, que le vicomte put l'entendre et reçut ainsi la réponse à son anneau.

La marquise ne vit dans la pantomime de sa nièce qu'un de ces mouvements d'exaltation familiers aux imaginations ardentes, qui souvent semblent apercevoir réellement ce qu'elles ne font que rêver.

— Heureusement tout le monde a quitté le jardin, dit-elle d'un air sombre, sans cela on vous croirait folle. Rentrons, mademoiselle. En attendant que votre père ait pris à votre égard un parti définitif, je vais vous recommander à madame de Saint-Arnaud.

Vaincue dans le combat qu'elle venait de livrer, madame de Pontailly employait en ce moment une énergie surhumaine à dissimuler son humiliation et sa fureur. Au prix d'une torture d'autant plus poignante qu'il fallait l'étouffer, elle parvint à composer son visage et à reprendre la physionomie froidement calme qui lui était habituelle. Henriette obéit sans résistance, car la soumission est facile aux cœurs qui triomphent en secret. La tante et la nièce se dirigèrent lentement vers la maison, sans échanger une seule parole. En arrivant au perron par où l'on descendait au jardin, Henriette laissa passer la marquise par une feinte déférence, et se retourna sans affectation. Moréal avait entr'ouvert de nouveau la fenêtre du belvédère, et sa tête s'y montrait à demi, prête à disparaître à la première alarme. Par un mouvement sympathique, les deux amants portèrent en même temps la main à la bouche. Était-ce une recommandation de prudence? était-ce un simulacre de baiser? C'était l'un et l'autre.

Madame de Pontailly eut avec la maîtresse du pensionnat une conversation confidentielle dont fit tous les frais la prétendue nécessité de dompter par le traitement le plus sévère le mauvais caractère de la jeune fille; elle se retira ensuite de l'air d'une reine offensée, sans adresser à Henriette un seul mot d'adieu.

— Oh! je me vengerai! s'écria-t-elle lorsque, dans sa voiture, elle put donner un libre cours à sa colère; je leur montrerai à tous deux ce que peut la juste indignation d'une femme outragée.

XX

Le lendemain, vers trois heures, M. de Pontailly et Prosper Chevasse arrivèrent presque en même temps chez Moréal, où ils s'étaient donné rendez-vous. Le marquis et l'étudiant semblaient soucieux, et l'on pouvait aussi prendre pour l'effet d'un chagrin secret l'air pensif du vicomte.

— Tu es le plus jeune, à toi d'abord la parole, dit le vieillard à son neveu.

— Il y a de quoi faire une pièce en cinq actes ou un roman en deux volumes, dit Prosper, avec la position pathétique où je me trouve entre mes affections de frère et mes devoirs de fils. Quand le journal de ma tante paraîtra, il n'est pas certain que je n'épanche pas en cinq ou six feuilletons les sentiments contradictoires que j'éprouve depuis vingt-quatre heures. D'une part, une jeune fille qui est bien la meilleure du monde et que je chéris tendrement; de l'autre, un père vénérable qui paye mes dettes. A droite l'amitié, à gauche la reconnaissance, quelle situation dramatique!

— Au fait, bavard, dit le marquis.

— Voici le fait. Quand je me suis permis de demander à mon père, avec tout le respect convenable, où il avait conduit Hentriette : — Je vous défends de m'adresser, à l'avenir, la moindre question à ce sujet, m'a-t-il répondu de sa voix de tribune ; votre sœur est dans un lieu où l'on saura la réduire à l'obéissance qu'elle me doit, et, si vous-même vous ne changez pas de conduite, un sort pareil vous attend. — Ce sort pareil, c'est, à ce que j'ai cru comprendre, quelque maison de correction; aussi je cours encore.

— Je ne suis pas plus avancé que toi, dit à son tour M. de Pontailly ; pas de nouvelles d'Henriette. En reparler à ma femme, ce serait peine perdue, et Dornier, que je n'ai vu que ce matin, a feint de ne rien savoir. Il avait l'air de bonne foi, mais il est si roué, que je ne m'y fie pas. Et vous, Moréal, avez-vous été plus heureux que nous ?

— Toutes mes démarches ont été inutiles, répondit le vicomte d'un air de tristesse, et jusqu'ici je n'ai pu parvenir à découvrir où l'on a conduit mademoiselle Henriette.

Nous expliquerons plus tard les raisons qui engageaient le vicomte à déguiser ainsi la vérité.

— Mordieu ! reprit énergiquement le vieil émigré, ceci ressemble à la retraite de Biberach ; nous tournons à la déroute

— Dornier a menti comme un jésuite qu'il est, dit Prosper ; c'est lui qui mène toute cette intrigue. Que je devienne marquis si je ne l'écrase pas sous mon tilbury la première fois que je le rencontrerai !

— Écrase-le si tu veux, mais respecte les marquis, répondit monsieur de Pontailly, qui, malgré sa mauvaise humeur, ne put s'empêcher de sourire de la boutade de son neveu.

— Pardon, mon oncle, dit l'étudiant en souriant à son tour ; vous portez si modestement vos trente-deux quartiers, que je n'y pense jamais.

— Tu n'as pas tout à fait tort de traiter Dornier de jésuite, reprit le marquis ; tout à l'heure il a joué devant moi une petite scène digne de monsieur Tartufe, et qui, par parenthèse, pourra nous coûter un peu cher à toi et à moi.

— Qu'est-ce donc ? dirent à la fois les deux jeunes gens.

— Je vais vous conter cela, mais il faut reprendre les choses d'un peu haut. D'abord, continua le vieillard en s'adressant à Prosper, il paraît qu'avant-hier au soir il y a eu chez ton père une réunion de députés dans laquelle un étourdi de ma connaissance, qui ne respecte rien, n'a pas craint de jeter la discorde.

— Je voudrais que vous eussiez été là, dit Prosper en partant d'un éclat de rire, la scène vous aurait amusé. Nos honorables représentants étaient à peindre lorsque j'ai eu mis le feu à mon gros canon : la republique ! il fallait les voir prendre leurs chapeaux. C'est alors que vous auriez pensé à votre déroute de Biberach.

— La chose n'a pas paru le moins du monde plaisante à ton père : il y avait là, en effet, de quoi le brouiller avec ses collègues ; mais Dornier, qui paraît tenir les ficelles de ces mannequins, s'est chargé de tout raccommoder ; seulement, comme je viens de le dire, c'est toi et moi qui

payerons les frais. Pour toi, c'est assez juste : qui casse les verres doit les payer ; mais moi mordieu ! il me paraît un peu dur de jeter cinquante mille francs par la fenêtre parce que ton père est un ambitieux, et ta tante une femme que madame de Staël empêche de dormir.

— Mais mon oncle, vous ne nous dites pas de quoi il est question.

— De quoi peut-il être question, sinon de ce maudit journal, que Dieu confonde ! et dont tu t'es engoué le premier, feuilletoniste manqué ? Dornier a démontré à ton père que la seule manière de rattrapper les députés réfractaires était de les enchevêtrer du susdit journal, sans leur laisser le temps de se reconnaître, et ton père, leurré de l'espoir de devenir un second Mirabeau, tu sais que c'est son faible, lui a remis pour les premiers frais, en bons billets de banque, cinquante mille francs qu'il a retirés, ces jours derniers, des fonds publics.

— Un homme que je croyais un Cincinnatus ! dit Prosper.

— Passons au second volume, reprit le marquis ; il n'est pas le moins curieux. Madame de Pontailly et Dornier ont eu hier au soir, toujours au sujet de ce diabolique journal, une conférence au sortir de laquelle ton ancien ami a emporté dans son portefeuille cinquante mille autres francs, que ma femme m'avait fait retirer, il y a quelque temps, de la rente de Naples, sous le prétexte d'acheter du 5 pour 100.

— Mais on serait plus en sûreté dans une horde de bohémiens qu'avec cet hypocrite-là ! s'écria de nouveau l'élève en droit.

— En sorte qu'à l'heure qu'il est mons Dornier a en caisse cent mille francs sortis de notre bourse. Maintenant de deux choses l'une : ou il essaiera réellement de fonder un journal, et en ce cas, comme c'est là un hameçon usé auquel les abonnés ne mordent plus guère, ce sera l'affaire d'un an ou deux pour manger les cent mille francs ; ou, jugeant plus habilement la position, il se dira, comme Basile, que ce qui est bon à prendre est bon à garder, et alors nous apprendrons un beau matin qu'il est parti pour les États-Unis ou le Mexique sans oublier le portefeuille. Agréable alternative!

— Mais, mon oncle, qui diantre vous a si bien mis au courant de ces détails? Ce n'est, à coup sûr, ni ma tante ni mon père.

— Qui ? Dornier lui-même, mordieu? Et c'est ici qu'il a déployé un génie digne de Tartufe, à qui je le comparais tout à l'heure. Sans embarras, et comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire, il m'a tout raconté.

— Bah !

— Bien entendu qu'il fardait l'histoire à sa guise. A l'en croire, la somme dont il se trouvait nanti le gênait beaucoup ; être dépositaire de l'argent d'autrui c'était fort désagréable. Il avait eu la main forcée ; pas moyen de refuser, à moins de se brouiller avec M. le député et avec madame la marquise, et il leur était si attaché ! Mais il avait une telle vénération pour moi-même, qu'il s'était promis, se disant que je daignerais sans doute excuser sa liberté, de me demander conseil dans une conjoncture si délicate, et tout serait rompu s'il n'obtenait pas mon approbation. Oui, le coquin a eu l'effronterie de me demander mon appro-

bation, continua le vieillard en frappant du poing une table qui se trouvait près de lui.

— Et vous la lui avez donnée ? s'écria Prosper, qui bondit sur sa chaise.

— Qu'aurais-tu fait à ma place, maître fou ?

— Je l'aurais jeté par la fenêtre.

— Crois-tu que je ne l'aurais pas fait si cela eût eu l'ombre du sens commun ? Mais on ne jette plus personne par la fenêtre. D'un autre côté, que répondre ? Ton père a le droit de se ruiner sans que j'aie le plus petit mot à dire. Quant à madame de Pontailly, veux-tu que, pour cinquante mille francs, j'aille me brouiller avec une femme fort absolue dans ses idées, et qui, après tout, prend cet argent sur sa fortune ?

— N'êtes-vous pas le chef de la communauté ? cria l'étudiant.

— Peste ! voilà une réflexion qui fermerait la bouche à ton père quand il prétend que tu perds ton temps à l'école de droit.

— Riez, reprit Prosper ; cela vous est permis, puisque vous payerez.

— Mazarin a dit quelque chose d'à peu près semblable, fit observer Moréal, qui jusqu'alors avait pris peu de part à la conversation.

— Résumons-nous, reprit M. de Pontailly en se levant ; plaie d'argent, dit le proverbe, n'est pas mortelle. Je voudrais que Dornier fût au fond de la mer, dût-il y emporter nos billets de banque. La chose importante, c'est cette pauvre Henriette que nous oublions. Nous n'avons pas été heureux jusqu'à présent, mais ce n'est pas une raison

pour nous décourager. Remettons-nous en campagne; la persévérance triomphe de tout. Que diantre! trois hommes réunis, par une belle nuit d'hiver, dans une petite prairie du Rutli, ont rendu la liberté à leur patrie; il serait par trop humiliant qu'à nous trois, qui valons bien des Suisses, nous ne parvinssions pas à délivrer une petite pensionnaire.

Les trois alliés se séparèrent en se promettant mutuellement de redoubler d'efforts, et de se trouver au même lieu le lendemain.

En parlant de la conférence de la veille entre la marquise et Dornier, M. de Pontailly n'avait pu dire que ce que le journaliste lui en avait dit lui-même; aussi se trouvait-il dans son récit une lacune importante qu'il est nécessaire de remplir.

La tante d'Henriette était sortie de la pension de madame de Saint-Arnaud dans un état d'exaspération qui, loin de se calmer plus tard, n'avait fait que s'accroître. De toutes les passions qui maîtrisent le cœur, la plus tenace, c'est la vengeance. L'amour s'envole, le fanatisme s'éteint, l'ambition s'épuise, l'avarice même a des intermittences, la vengeance seule s'acharne à son but comme le vautour à sa proie. Trompée dans ses espérances, blessée dans son orgueil, humiliée dans sa beauté, crimes qu'une femme ne pardonne pas, madame de Pontailly s'était dit : Je me vengerai. Sans retard comme sans hésitation, elle se mit à l'œuvre.

En arrivant chez elle, la marquise écrivit ce billet à Dornier :

« Je vous attends ce soir à huit heures. Je serai chez moi pour vous seul. »

A l'écriture violente de ces deux phrases, et surtout a l'expressif laconisme de leur style, un fat eût pu se méprendre; mais Dornier était au-dessus de la niaise présomption des hommes à bonnes fortunes. Sur-le-champ il comprit qu'il s'agissait d'une chose plus importante qu'un rendez-vous galant, et, vers huit heures il alla chez la marquise, fort intrigué, mais prêt à tout.

A voir le maintien composé et la physionomie calme de madame de Pontailly, personne n'eût soupçonné l'implacable ressentiment qui couvait dans son cœur. Elle accueillit le journaliste avec sa dignité habituelle, tempérée par une nuance d'enjouement.

— Je vous ai prié de venir ce soir, parce que je désire causer sérieusement avec vous, dit-elle; M. de Pontailly dîne dehors, et nous ne serons pas dérangés. Mais, d'abord, racontez-moi les détails de votre emprisonnement; cela doit être curieux.

En adressant cette demande à Dornier, la marquise n'avait d'autre but que de faire preuve d'une parfaite liberté d'esprit, afin de détruire les conjectures qu'avait pu former le journaliste à l'égard des secrets motifs de ce rendez-vous imprévu. Elle écouta d'un air attentif, et en paraissant s'y intéresser, le récit qu'elle venait de provoquer, et reprit ensuite la parole avec un affable sourire :

— En vérité, dit-elle, vous avez droit à une indemnité, et j'y veux contribuer pour ma part. Vous m'avez dit, à propos de ce journal, qu'un versement de fonds lèverait bien des difficultés. La somme dont vous m'avez parlé

est là dans mon bureau, et je la mets à votre disposition.

Dornier qui, dans la matinée, avait obtenu près de M. Chevassu un succès de même nature, se confondit en remercîments.

— Vous êtes notre providence, madame, dit-il dans un beau transport d'enthousiasme; ce n'est pas en mon nom que je vous remercie, car si j'entreprends une pareille œuvre, ce n'est point par intérêt, mais par dévouement. Rédacteur en chef, la position n'est pas fort éminente, et à coup sûr les ennuis en passent les agréments; mais je vous remercie, madame, au nom de la littérature, livrée depuis quelques années à d'ineptes et grossiers manœuvres: sous votre patronage si éclairé, nous la tirerons, j'espère, de l'état d'abaissement où elle se trouve aujourd'hui. Certes, si quelques lettres d'un style assez piquant ont fait vivre le nom de madame de Sévigné, si deux nouvelles, où Segrais a eu la meilleure part, ont suffi pour établir la réputation de madame de la Fayette; si trois ou quatre ouvrages trop vantés ont rendu madame de Staël immortelle, quel renom n'est pas assuré à la femme, aussi supérieure par l'âme que par l'esprit, qui la première aura donné l'impulsion à notre régénération littéraire!

Le matin, Dornier avait dit à M. Chevassu: Notre journal vous mènera droit à la chambre des pairs. Volontiers il eût dit à madame de Pontailly: Notre journal vous ouvrira les portes de l'Académie; mais la littérature, en France, ayant aussi sa loi salique, il dut se contenter, au défaut de l'immortel fauteuil, de promettre à la marquise bel esprit une place au panthéon féminin, au-dessus de

madame de Sévigné et tout à côté de madame de Staël.

Les cinquante mille francs de madame de Pontailly étaient réellement une mise risquée par son amour-propre à la grande loterie de la renommée, mais c'était aussi et surtout une chaîne d'or passée autour du cou d'un homme dont il fallait s'assurer; car dans son cœur elle l'avait désigné pour l'instrument de sa vengeance, et il était difficile de mieux choisir.

— Voilà une affaire convenue, dit-elle négligemment; passons à une autre qui, je crois, vous intéresse davantage. Êtes-vous toujours amoureux d'Henriette?

— Je suis aussi constant dans mes sentiments que dans mes desseins, reprit le journaliste en mettant la main sur son cœur.

— Vous savez qu'elle n'est plus chez moi?

— M. Chevassu me l'a dit.

— Soyez franc: n'est-ce pas vous-même qui avez engagé mon frère à mettre sa fille dans une pension?

La question était embarrassante Dornier s'en tira au moyen de sa jalousie, qu'il eût soin d'exagérer, et il raconta à la marquise l'émotion cruelle qu'il avait éprouvée en trouvant la veille mademoiselle Henriette et le vicomte de Moréal en tête-à-tête dans le salon.

— Ah! j'ignorais cela, s'écria madame de Pontailly, dont ce récit irrita encore le sentiment; il paraît qu'ils étaient en commerce réglé. Quelle perversité dans une fille de dix-huit ans!

La marquise n'eut pas plutôt prononcé ces derniers mots, qu'elle s'en repentit; car il n'entrait pas dans ses

projets de détacher Dornier d'Henriette, tout au contraire.

— Quand je dis perversité, s'empressa-t-elle d'ajouter, vous comprenez que ma mauvaise humeur de chaperon en défaut caractérise d'un terme exagéré ce qui n'est au fond qu'un enfantillage. A dix-huit ans, on n'est pas perverse ; imprudente, à la bonne heure ; étourdie tout au plus.

— Je n'accuse pas mademoiselle Henriette, répondit Dornier d'un air composé ; je sais bien qu'en pareil cas tous les torts doivent être attribués à l'homme sans principes qui cherche à jouer le rôle de séducteur.

— Ainsi vos intentions n'ont pas changé ? vous désirez toujours épouser ma nièce ?

— Ce mariage, madame la marquise, comblerait tous mes vœux.

— J'y prévois des obstacles, reprit madame de Pontailly en étudiant la physionomie de son interlocuteur. Entre nous, mon frère n'a pas un caractère très-ferme ; une fois déjà il s'est refroidi à votre égard ; on peut le circonvenir et l'indisposer tout à fait contre vous. Mon neveu vous a pris subitement en antipathie, et il le dit à qui veut l'entendre. M. de Moréal est un homme d'un machiavélisme redoublé, et M. de Pontailly le protége ouvertement. Ma nièce enfin a pour le moment la tête pleine de folles idées. Il n'y a donc en réalité que moi qui sois franchement de votre parti.

— Cela suffit, madame la marquise, pour que je ne doute pas du succès.

— J'en doute, moi car enfin, si Henriette s'obstine

à ne pas vouloir vous épouser, comment l'y contraindre ?

Dornier ne répondit pas, et à son tour il regarda la marquise fixement.

— Si ma nièce vous aimait et que les obstacles vinssent de sa famille, reprit-elle en ayant l'air de plaisanter, la chose irait d'elle-même. Une petite promenade sentimentale, imitée des voyages à Gretna-Green, mettrait les parents barbares à la raison, car en pareille circonstance on étouffe la chose, et plutôt que de compromettre une jeune fille, on la marie à son amant; mais ici le cas n'est pas tout à fait semblable à celui que je suppose.

— J'en conviens, madame, répondit le journaliste de plus en plus attentif.

— Cependant, reprit madame de Pontailly du même ton de légèreté, je me rappelle avoir connu un amoureux dans votre position, le comte d'Artelle, qui, quoique assez mal acceuilli de la jeune personne qu'il recherchait en mariage, employa résolûment l'expédient dont nous parlons.

— Il l'enleva ?

— Parfaitement. Trois semaines après, ils étaient mariés et fort heureux.

— Elle l'aima ?

— Vous savez que, nous autres femmes, nous ne détestons pas les entreprises hardies qui nous prouvent le pouvoir de nos attraits. Madame d'Artelle, qui ne pouvait souffrir son prétendu, raffole de son mari, et même elle a la franchise d'avouer que, dès le lendemain de l'enlèvement, l'amour était venu.

— Mais les parents ? dit Dornier en regardant en dessous la tante d'Henriette.

— Ils désiraient le mariage, et ils pardonnèrent sans peine à l'audacieux ravisseur ; l'histoire dit même qu'au moment décisif, l'oncle chez qui demeurait la jeune fille, car elle était orpheline, ferma les yeux. Il faut dire qu'il était depuis longtemps l'ami de M. d'Artelle, et qu'il croyait pouvoir se fier à sa loyauté.

— Pour prêter les mains à une démarche de cette nature, il faut en effet une confiance...

— Entre gens d'honneur, la confiance est un devoir, dit madame de Pontailly, qui prononça cette sentence en femme à qui sa vertu donne le droit de décider les cas de conscience les plus controversés.

— C'est me dire assez clairement : Enlevez ma nièce, je fermerai les yeux, pensa Dornier. Qui diantre peut lui suggérer une pareille fantaisie ? J'y suis, continua-t-il après un instant de réflexion ; ces œillades que j'ai surprises dès le premier jour, cette toilette de mineure, son émotion mal déguisée lorsque je lui ai dit tout à l'heure que j'avais trouvé sa nièce seule avec Moréal ; plus de doute, elle aime le petit vicomte, et me jette Henriette à la tête pour que je la débarrasse d'une rivale. Cela me convient.

— A quoi pensez-vous ? reprit la marquise avec un regard profond.

— Au récit que vous venez de me faire, madame. Il me semble que l'exécution de cet étrange enlèvement a dû présenter bien des difficultés ; je vois d'ici une terrible

complication d'échelles de corde, de serrures brisées, de travestissements, de fuite nocturne !...

— Rien de tout cela, interrompit madame de Pontailly d'un air de bonhomie ; d'une comédie vous en faites un mélodrame. La chose s'est accomplie le plus simplement et le plus facilement du monde, en plein jour, et sans aucun des effrayants accessoires que vous supposez.

— Vous redoublez ma curiosité, madame, quoique déjà je connaisse le dénoûment de l'histoire.

— Écoutez donc, homme à imagination lente. La jeune fille dont il s'agit allait dîner à la campagne, chez la mère d'une de ses amies, et elle devait y être conduite dans la voiture de son oncle. Le cocher, gagné par M. d'Artelle, se trompa de route, et finit par arriver dans un chemin désert où l'amant se trouvait déjà, ainsi qu'une bonne chaise de poste menée par un domestique dévoué. Ce fut l'affaire de transporter d'une voiture dans l'autre l'héroïne de l'aventure.

— D'après cela, dit Dornier avec un accent d'interrogation, le pivot de l'entreprise, en pareil cas, c'est un domestique de la race de Scapin, prêt à se vendre et bon à pendre ?

— Comme il s'en trouve toujours au moins un dans toute bonne maison, répondit la marquise. Et à propos de cela continua-t-elle d'un air de plus en plus dégagé de préoccupation, Dominique, mon cocher, est de la race dont vous parlez. J'ai appris de lui des traits pendables ; pour un billet de mille francs, le drôle vendrait ses chevaux, ses maîtres, et lui-même par-dessus le marché ; aussi le mettrai-je à la porte au premier jour.

— L'avis au lecteur est arrivé à son adresse, se dit le rival du vicomte.

— Le reste de la conversation n'offrit plus d'intérêt. Sans qu'aucune parole compromettante eût été prononcée de part ni d'autre, la marquise et Dornier s'étaient entendus, et dès ce moment il existait entre eux une de ces alliances clandestines et ténébreuses auxquelles les adversaires menacés ont d'autant plus de peine à résister que les parties contractantes sont moins scrupuleuses dans le choix des moyens.

Il a compris à demi-mot, se dit madame de Pontailly après le départ de son allié, et maintenant je puis me reposer sur lui du reste. Hypocrite comme il l'est, vindicatif comme je le suppose, qu'il épouse Henriette, et c'est infaillible s'il l'enlève, je serai suffisamment vengée d'elle et de cet homme odieux.

— Voilà une maîtresse femme, pensait Dornier au même instant. Que risqué-je à exécuter le plan de campagne qu'elle vient de me tracer sans avoir l'air d'y entendre malice, la candide créature ? Elle a raison d'ailleurs. Les femmes pardonnent une aimable violence, et Henriette ne sera pas plus rancunière que cette dame d'Artello, qui est, selon toute probabilité, un être chimérique créé pour la circonstance. Chevassu est un bonhomme que je mène par le nez, et qui, la chose faite, ne soufflera mot. La colère des autres est le moindre de mes soucis ; enfin, en cas de revers, n'ai-je pas cent mille francs dans mon portefeuille ? Allons, le sort en est jeté, *enlevons Hermione !*

XXI

Après la scène dont le jardin du pensionnat avait été le théâtre, Moréal était sorti du petit hôtel de l'avenue Sainte-Marie, en prévenant la portière qu'il viendrait s'y établir le lendemain. Le changement survenu dans la position de mademoiselle Chevassu prescrivait à son amant un nouveau plan de conduite. L'amour est prompt dans ses résolutions; aussi le vicomte n'eut-il pas besoin de réfléchir longtemps pour prendre un parti.

— J'ai brûlé mes vaisseaux, se dit-il; désormais la maison de madame de Pontailly m'est fermée sans que celle de M. Chevassu me soit ouverte. Dès lors il doit m'être égal qu'Henriette soit dans un pensionnat, puisqu'elle n'en sortirait que pour retourner chez sa tante ou chez son père. Pension pour pension, mieux vaut encore celle-ci que toute autre, car ici ma tranchée est ouverte, tandis qu'ailleurs peut-être je ne trouverais pas les mêmes facilités. Maintenant ferai-je part de ma découverte à M. de Pontailly et à Prosper? Pas si écolier.

Le vicomte comprenait fort bien que choisir le mar-

quis pour confident, c'était accepter une tutelle; or, tout amant vise à l'émancipation. D'un autre côté, s'ouvrir à l'étudiant, n'était-ce pas se mettre à la merci d'un étourdi dont la mauvaise tête pouvait tout gâter? Entre ces deux écueils, Moréal se décida d'autant plus aisément à garder son secret, qu'en en restant maître il conservait la pleine liberté de ses actions, avantage qu'un jeune homme estime par-dessus tout. Le soir même, il alla chez un tapissier louer les meubles indispensables, et dès le lendemain matin il les fit conduire à son nouveau logement, dont il prit ainsi possession; il revint ensuite à l'hôtel de Castille, où il avait gardé son petit appartement pour domicile officiel. Comme nous l'avons dit, il y attendit la visite de ses deux alliés et leur montra une réserve impénétrable; mais, dès qu'ils furent sortis, il reprit en toute hâte le chemin de l'avenue de Sainte-Marie, l'heure de la récréation approchait, et il avait résolu de faire parvenir à Henriette un second message en dépit de tous les obstacles.

Le belvédère, dont Moréal avait tiré si bon parti la veille, ne pouvait de nouveau, sans une grave imprudence, lui servir de lieu d'observation; dominant le jardin de la maison de madame de Saint-Arnaud, ce petit pavillon se trouvait tellement en évidence, que paraître à l'une de ses fenêtres, surtout à l'heure de la récréation, c'eût été un infaillible moyen de se faire remarquer et par conséquent surveiller par le pensionnat tout entier. Le vicomte se souciait peu de mettre dans la confidence de son amour une centaine de jeunes filles non moins espiègles que curieuses; il chercha donc, pour y établir son em-

buscade, un endroit moins exposé à leurs regards malicieux. Le hasard le servit à souhait. A droite de la grille de l'hôtel se trouvait une remise appuyée de flanc contre le mur de la pension ; le toit de ce petit bâtiment formait une plate-forme couverte en zinc et entourée d'une balustrade le long de laquelle étaient rangés des lilas, des orangers et des grenadiers en caisses; un escalier extérieur, presque aussi frêle qu'une échelle, conduisait à cette terrasse, où le même architecte, qui dans la construction de l'édifice principal avait ingénieusement associé les styles grec, chinois et gothique, semblait s'être efforcé de reproduire en miniature les jardins suspendus de Babylone; un banc s'y trouvait placé de manière qu'en s'y asseyant en été on profitait de l'ombrage des arbres du pensionnat, dont l'allée de tilleuls aboutissait précisément à cet endroit. Cette plate-forme paraissait avoir été construite spécialement à l'usage d'un espion ou d'un amoureux. Pourvu qu'on se tînt caché derrière les arbustes qui en garnissaient le pourtour, il était facile d'examiner ce qui se passait dans le jardin voisin sans s'exposer à être vu soi-même ; et, à supposer qu'on eût déjà quelque intelligence dans l'intérieur de la pension, rien n'empêchait qu'on n'établit par-dessus le mur une de ces correspondances sentimentales auxquelles suffit pour facteur, en pareille mitoyenneté, une petite pierre dans un billet.

Du premier coup d'œil, Moréal reconnut l'excellence de cette position, et résolut d'y transporter son quartier-général à l'heure de la récréation. Pour se mettre lui-même à l'abri de tout espionnage, il se débarrassa de la vieille portière en la chargeant d'une demi-douzaine de

commissions qui devaient la tenir éloignée pendant plusieurs heures. Il découpa ensuite une étroite bande de papier en forme de flèche, et la colla extérieurement sur l'un des vitraux du belvédère, en ayant soin d'en diriger la pointe vers l'allée de tilleuls.

— Cette boussole est trop peu visible pour attirer l'attention, se dit-il alors : la remarquât-on d'ailleurs, personne n'en comprendrait le sens; mais je peux me fier à l'intelligence d'Henriette.

L'heure qui annonçait la fin des études ayant sonné, le vicomte se hâta de monter sur la petite terrasse, et il y resta aux aguets, attendant le résultat de son stratagème. Comme la veille, les jeunes pensionnaires se répandirent joyeusement dans le jardin, et se divisèrent par groupes pour se livrer aux plaisirs de leur âge. Parmi les plus empressées à traverser la pelouse, Moréal reconnut celle qu'il aimait. Recommandée particulièrement par sa tante à la sévérité de la maîtresse du pensionnat, Henriette avait compris qu'au premier grief on userait à son égard d'une rigueur inexorable; tout au moins la mettrait-on en retenue à l'heure de la récréation, et ce châtiment était celui qu'elle redoutait le plus, car pour revoir Moréal il fallait qu'elle pût descendre au jardin. La jeune fille s'appliqua donc à déjouer madame de Pontailly, en détruisant, par la conduite la plus irréprochable, l'effet de ses malveillantes paroles. Si complète fut sa docilité, si douce son humeur, si exemplaire son application, que madame de Saint-Arnaud, qui, sur la foi de la marquise, s'attendait à un tout autre début, ne put cacher sa surprise.

— Ou c'est une hypocrite consommée, ou sa tante est

injuste à son égard, dit-elle à l'une des sous-maîtresses, sa confidente ordinaire ; qu'en pensez-vous ?

La sous-maîtresse était une femme d'esprit, qui, dans l'exercice de ses fonctions modestes, avait trouvé l'occasion de développer sa perspicacité naturelle.

— Les hypocrites n'ont pas ce pur et ferme regard, répondit-elle sans hésitation; madame de Pontailly n'aime pas sa nièce. Pourquoi? je l'ignore; mais je parierais que cette antipathie n'a aucun motif légitime.

Henriette traversa le jardin d'un pas léger, et se dirigea vers l'endroit où la veille elle s'était assise avec sa tante. En marchant, elle interrogeait du regard la fenêtre du belvédère, et commençait à s'étonner de la voir complétement immobile; mais, dès qu'elle fut arrivée près du banc, son inquiétude se dissipa. La jeune fille alors aperçut distinctement la petite flèche collée sur l'un des vitraux, et, comme l'avait espéré Moréal, elle comprit aussitôt le sens de cette indication amoureuse. Peut-être était-ce le cas de jouer l'inintelligence ou du moins l'embarras, et parmi les pensionnaires de madame de Saint-Arnaud plus d'une n'eut pas laissé échapper une occasion si belle de faire honneur à son éducation; mais la passion véritable dédaigne dans son honnêteté ces petites ruses et ces mesquins artifices. Sans hésiter, Henriette prit le chemin que lui désignait l'ingénieuse boussole inventée par le vicomte, et entra sous les tilleuls. Au bout de l'allée, la muraille était recouverte d'une charmille, en ce moment effeuillée par l'hiver. A travers les branches supérieures, la jeune fille aperçut Moréal appuyé sur la crête du mur, au risque de se couper les mains aux formida-

bles tessons de verre qui s'y trouvaient incrustés. Malgré l'éloignement des sous-maîtresses et des pensionnaires, toute parole eût été imprudente, et les deux amants durent se contenter du langage des yeux. Mais le vicomte avait prévu cette contrainte et avisé au moyen d'y remédier. Tout à coup, un ruban à l'extrémité duquel était attaché un billet, se déroula rapidement entre le mur et la charmille. Ce tendre message arriva à sa destination avant d'avoir touché à terre, tant la jeune fille mit de prestesse, à s'en emparer. La lettre prise, le ruban ne remonta pas; évidemment l'amoureux écrivain attendait une réponse. Cette présomption embarrassa Henriette sans trop la courroucer. Quoique fine et spirituelle, la fille du député du Nord était tout à fait dépourvue de cette matoiserie qu'acquiert, selon Figaro, la femme la plus ingénue pour peu qu'on l'enferme ; elle n'avait pas, comme Rosine, sa lettre écrite d'avance. Que faire cependant? Le ruban attendait toujours, et quelques-unes des pensionnaires qui jouaient à l'autre bout de l'allée pouvaient en s'approchant l'apercevoir. S'il était imprudent de prolonger cette scène, ne serait-il pas cruel de refuser à Fabien une réponse qu'il sollicitait avec une instance si expressive, quoique muette? Par une inspiration soudaine, Henriette détacha le nœud de son fichu et le fixa au ruban, qui remonta aussitôt, chargé de ce frais trésor. Presque au même instant, le son d'une cloche se fit entendre, et Moréal disparut.

C'était à la grille du petit hôtel qu'avait retenti le signal qui venait de troubler la romanesque entrevue des deux amants. Non moins mécontent que surpris de cette

interruption, le vicomte traversa la terrasse et se pencha vers la ruelle avec précaution, de manière à ne pas se laisser apercevoir. Il eut lieu tout aussitôt de s'applaudir de sa prudence, car l'importun arrêté devant la grille n'était autre qu'André Dornier. Le journaliste sonna une seconde fois, puis une troisième, en redoublant d'énergie à chaque reprise, sans que Moréal se décidât à se montrer et à lui ouvrir.

— Il est impossible qu'il ait deviné que j'ai loué cette maison, se disait pendant ce temps le vicomte ; ce n'est donc pas moi qu'il cherche, et rien ne m'oblige à le recevoir. D'ailleurs, il sait que je loge à l'hôtel de Castille, et, s'il a quelque chose à me dire, il n'a qu'à venir m'y trouver. Là, il peut en être sûr, je ne le laisserai pas sonner deux fois.

En toute autre occasion, Moréal se fût fait un point d'honneur de se mettre à la disposition de son rival, sans s'inquiéter de la part que pouvait avoir à cette rencontre l'hostilité ou le hasard ; mais la position délicate où il se trouvait tempéra sa belliqueuse susceptibilité. Se montrer, c'eut été livrer son secret à l'homme le plus intéressé à en abuser ; or, en amour pas plus qu'à la guerre, nul n'est tenu de se trahir. Le vicomte se crut donc légitimement dispensé d'accorder à son ennemi un avantage dont celui-ci n'eût pas manqué de profiter sans scrupule, et il resta caché derrière les arbustes de la terrasse, attendant impatiemment le départ de l'importun. Son espérance fut déçue au moment de se réaliser. Après avoir sonné une dernière fois en manière de carillon, Dornier allait enfin se retirer, lorsqu'à l'entrée de la ruelle parut la portière.

Pour prouver son zèle à son nouveau maître, la vieille femme avait déployé une activité de jeune fille, et revenait, ses commissions faites, beaucoup plus tôt que Moréal ne s'y était attendu. En apercevant un inconnu devant la grille, elle pressa le pas et arriva bientôt près de lui.

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-elle alors d'une voix essoufflée.

— Voir la maison, répondit Dornier avec un accent de mauvaise humeur : voilà une demi-heure que je sonne.

— L'hôtel n'est pas à louer, reprit la portière, qui appuya majestueusement sur le mot hôtel.

— Alors, que signifie cet écriteau ? demanda le journaliste en montrant la pancarte pendue aux barreaux de la grille.

— C'est moi qui suis fautive, j'aurais dû l'ôter ; mais ça ne sera pas long.

La vieille femme tira de son cabas une formidable paire de ciseaux, se dressa sur la pointe de ses galoches, et coupa la ficelle qui attachait l'écriteau ; elle prit ensuite dans sa poche une grosse clef, et se mit en mesure d'ouvrir la grille.

— J'ai sonné plusieurs fois sans qu'on vînt m'ouvrir, reprit Dornier ; il n'y a donc personne dans cette maison ?

La portière regarda le questionneur d'un air défiant, et serra instinctivement les ciseaux et la clef, qui, dans ses mains crochues, pouvaient devenir deux armes assez redoutables.

— Monsieur est peut-être sorti, reprit-elle en grommelant ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait personne à l'hôtel. D'ailleurs, quoiqu'il ne passe pas

beaucoup de monde dans l'avenue, nous ne manquons pas de voisins.

Les frais éclats de rire dont retentissait le jardin du pensionnat confirmaient cette assertion, sans toutefois promettre en cas d'alarme un secours bien efficace. Aux regards sournois et à l'attitude martiale de la vieille, Dornier comprit qu'elle croyait voir en lui un de ces honnêtes industriels qui, pour s'introduire dans une maison, choisissent le moment où elle est déserte; car ce n'est pas aux habitants, mais au mobilier, qu'ils rendent visite. Sans paraître offensé d'un pareil soupçon, le journaliste employa, pour le détruire, un moyen d'ordinaire infaillible.

— Ma brave dame, dit-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs, puisque votre maître est sorti, ne pourriez-vous pas me laisser voir l'hôtel ?

La vieille femme n'avait pas prévu cet argument : aussi éprouva-t-elle un moment de perplexité ; elle regarda alternativement, d'un air indécis, le tentateur et son offrande propitiatoire, mais à la fin la défiance l'emporta sur l'avarice.

— Ces voleurs sont si malins ! se dit-elle ; quand nous serons seuls dans l'appartement, il n'a qu'à sauter sur moi et m'égorger : ça se voit si souvent dans les journaux ; je serais bien avancée avec son écu ! — Puisque je vous dis que l'hôtel est loué depuis hier, reprit-elle tout haut, en serrant plus fort que jamais ses armes défensives.

— Mais peut-être est-il à vendre ? dit le journaliste, qui laissa tomber négligemment la pièce de cinq francs dans le cabas de la portière.

En dépit de ses soupçons, la vieille fut sensible à la délicatesse de ce procédé; d'un regard moins hostile, elle examina son interlocuteur, et finit par lui trouver une physionomie d'autant plus honnête, qu'à sa cravate étincelait une épingle en brillants, tandis qu'une chaîne non moins splendide serpentait entre les boutonnières de son gilet; un jonc à pomme d'or incrustée de turquoises complétait ce luxe d'orfévrerie, qui, malgré son goût peu châtié, imposa peu à peu à la portière cette sorte de respect que les gens de sa condition éprouvent volontiers pour les apparences de la richesse.

J'avais la berlue, pensa-t-elle en remettant les ciseaux dans son cabas ; c'est un homme très-comme il faut.

La physionomie de la vieille s'éclaircit au même instant et prit une expression obséquieuse.

— Je crois en effet, dit-elle, que, si le propriétaire trouvait un prix raisonnable de son hôtel, il se déciderait à le vendre.

— En ce cas, reprit Dornier, ouvrez la porte ; car je veux acheter une maison dans ce quartier, et celle-ci pourrait me convenir. Que je m'arrange ou non avec le propriétaire, je ne vous oublierai pas.

Cette habile péroraison acheva de séduire la portière ; après y avoir répondu par sa plus belle révérence, elle insinua dans la serrure de la grille la clef qu'elle tenait à la main.

— Vieille bohémienne ! se dit Moréal, qui, de la plate-forme de la remise, n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, la voilà qui ouvre la porte, et je vais me trouver bloqué sur cette terrasse comme un blaireau dans son

terrier: il est impossible que des fenêtres Dornier ne m'aperçoive pas, certes, et je dois faire une sotte figure. La position n'est plus tenable.

Aiguillonné par la crainte du ridicule, le vicomte se hâta de descendre l'escalier de la terrasse, et se présenta inopinément derrière la grille au moment où la portière achevait de l'ouvrir. A la vue de son nouveau maître qu'elle croyait absent, et dont la figure lui parut fort peu débonnaire, la vieille femme se glissa dans sa loge d'un air penaud. De son côté, Dornier, en reconnaissant son rival, ne put réprimer un mouvement de surprise et de dépit. Au lieu d'avancer, comme semblait l'y inviter la porte ouverte, il resta immobile sur le seuil.

— Si vous le permettez, monsieur, lui dit Moréal avec une politesse hautaine, c'est moi qui vous ferai les honneurs de la maison.

Le journaliste hésita, comme s'il eût craint de tomber dans un piége en acceptant la proposition de son ennemi; mais cette indécision ne dura qu'un instant.

— Il n'est pas homme à m'attirer dans un guet-apens, se dit-il, et, lors même qu'il y aurait quelque danger, je suis trop avancé pour reculer sans honte.

Déterminé à accepter toutes les conséquences de sa démarche, Dornier s'inclina d'un air froid en signe d'acquiescement, et entra dans la cour. Le vicomte referma aussitôt la porte, et, sans ajouter un mot, se dirigea vers la maison. Au moment où ils y arrivaient, la cloche de la grille retentit de nouveau avec fracas: les deux rivaux se retournèrent en même temps, et ce fut avec un

égal étonnement qu'à travers les barreaux ils reconnurent la figure cavalière de Prosper Chevassu.

— Mes seigneurs, cria l'étudiant avec une emphase dramatique, vous plairait-il de changer le duo en trio?

Déjà la vieille portière avait tiré le cordon. L'élève en droit traversa la cour du pas dont il appartiendrait à un triomphateur de pénétrer dans une ville conquise, et il rejoignit presque aussitôt Moréal et Dornier, qui, pour l'attendre, s'étaient arrêtés sur le perron.

XXII

Quoique fort contrarié de ces visites aussi importunes qu'inattendues, le vicomte remplit avec une irré pro chable politesse les devoirs de l'hospitalité, et il introduisit les deux jeunes gens dans un petit salon où le matin il avait fait placer la meilleure partie de ses meubles.

— Commençons par le commencement, dit Prosper avec gravité ; chez qui sommes-nous?

— Chez moi, répondit Moréal en avançant des fauteuils.

— En ce cas, reprit l'étudiant d'un air piqué, vous pouvez vous vanter de jouer admirablement la comédie. C'est un talent ; mais il me semble que vous auriez pu vous dispenser de l'exercer à mes dépens, et surtout à ceux de mon oncle.

— Vous me pardonnerez, j'espère, ma réserve, lorsque je vous aurai expliqué les motifs.

— Soit, nous déviderons cet écheveau-là plus tard ; en ce moment, ne compliquons pas la discussion. Puisque vous êtes chez vous, votre présence ici se justifie d'elle-

même; mais la vôtre, monsieur Dornier, me paraît un peu plus difficile à expliquer.

— Pas plus que la vôtre, je crois, mon cher Prosper, répondit le journaliste avec un sourire contraint.

L'étudiant redoubla de solennité.

— Je croyais vous avoir prévenu, reprit-il, que vous ne deviez plus compter sur mon amitié. Dès lors toute épithète affectueuse devient déplacée entre nous.

— Comme il vous plaira, répliqua Dornier sans cesser de sourire; si vous ne m'aimez plus, je vous aime toujours, et je saurai attendre avec patience la fin de votre caprice.

— D'abord, veuillez répondre à une question que j'ai le droit de vous adresser, car c'est ma sœur qui est la cause innocente de tout ceci. Que venez-vous faire chez M. de Moréal? Je ne suppose pas que vous soyez devenu son ami.

— Je reconnais que la supposition serait hasardée, dit le journaliste d'un air sardonique.

— Dois-je croire alors qu'oubliant la promesse que vous avez faite avant hier à mon oncle, vous venez ici dans une intention hostile?

— Supposition aussi mal fondée que la première.

— Expliquez-vous, morbleu! Puisque le mot de l'énigme n'est ni paix ni guerre, je renonce à le chercher.

— Je me joins à M. Chevassu, dit sérieusement le vicomte, pour vous prier de nous dire à quoi je dois l'honneur de recevoir votre visite.

Pendant cette discussion préliminaire, Dornier avait recouvré sa présence d'esprit habituelle. Promenant sur

les deux alliés un regard tranquille, il répondit avec une sorte de légèreté insouciante :

— Messieurs, aux termes où nous en sommes, il faut de la franchise ; j'espère que vous serez contents de la mienne. Pour répondre catégoriquement à vos questions, je vous dirai que je ne suis venu dans ces lointains parages ni à titre d'ami ni à titre d'ennemi.

— A quel titre donc, de par tous les diables? s'écria impatiemment l'étudiant.

— A titre d'amoureux, si vous le trouvez bon, reprit Dornier avec un flegme inaltérable. La démarche, mon cher Prosper, je dis cher quand même, vous paraîtra peut-être un peu pastorale, car, don Juan que vous êtes, vous professez un magnifique dédain pour les enfantillages du cœur ; mais M. de Moréal aura sans doute plus d'indulgence pour une faiblesse dont il n'est pas exempt lui-même.

— Monsieur, dit le vicomte, je ne vois pas ce qu'il y a de commun,..

— Entre votre conduite et la mienne ? Ou je me trompe fort, ou elles se ressemblent beaucoup : seulement, ce que je voulais faire aujourd'hui, vous avez eu le bon esprit de le faire hier ; voilà toute la différence, et, par malheur pour moi, elle est à votre avantage.

— Vous avez juré de me faire perdre patience, s'écria Prosper ; qu'a fait hier M. de Moréal, et que vouliez-vous faire aujourd'hui ?

— Cela commence sa troisième année de droit ! reprit Dornier en affectant de hausser les épaules ; allons, puisqu'il faut tout vous expliquer comme à un enfant, écou-

tez et profitez. Si je commets quelque erreur, M. de Moréal voudra bien m'en avertir ; mais il n'est pas probable que je lui donne cette peine.

L'aplomb railleur avec lequel s'exprimait le journaliste surprit ses auditeurs, quelque haute idée qu'ils eussent déjà de son assurance.

— L'effronté coquin ! telle fut la pensée qu'échangèrent par un regard le vicomte et l'étudiant.

— Voici l'idylle, continua Dornier, qui, en remarquant cette pantomime offensante, redoubla d'ironie ; Théocrite n'a rien écrit de plus naïf. Cet agréable séjour touche aux lieux habités par l'être charmant dont nous nous disputons le cœur, M. de Moréal et moi ; c'est dire qu'il possède un attrait auquel nous ne pouvions décemment résister ni l'un ni l'autre. S'enivrer de l'air que respire l'objet aimé, quoi de plus balsamique ? Pour moi, je m'empresse, et, sur la foi d'un écriteau fallacieux, je conçois l'espoir de m'emparer de la position ; mais, ô déception douloureuse ! la place est prise. Plus alerte que moi, mon heureux rival l'occupe depuis vingt-quatre heures. Me voici donc vaincu sans coup férir, et il ne me reste qu'à battre en retraite, à moins que M. de Moréal n'ait la générosité de me céder tout ou partie de son bail, ce qu'à vrai dire je n'ose espérer.

A ces mots, Dornier s'inclina d'un air de persiflage vers le vicomte ; ne recevant pas de réponse, il se leva et tira sa montre.

— Le charme de la conversation me fait oublier que je dîne dehors, ajouta-t-il négligemment ; trouverai-je un cabriolet dans ces contrées hyperboréennes ?

— Un instant, dit Prosper Chevassu ; je veux croire que, lorsque vous avez sonné à la porte de cette maison, vous ignoriez que M. de Moréal y demeurât. Ainsi, glissons sur ce chapitre ; mais j'ai une autre explication à vous demander.

— Parlez, mon cher Prosper, dussiez-vous me faire manquer à mon dîner.

— Est-il vrai que mon père vous ait remis hier cinquante mille francs ? reprit l'étudiant en regardant d'un œil farouche son ancien ami.

— Parfaitement vrai, répondit avec calme le journaliste.

— Est-il vrai que ma tante vous ait donné une pareille somme ?

— Donné, non ; je n'aurais pas accepté un don de cette nature ; c'est confié qu'il faut dire.

— Peu importe ; toujours est-il que vous êtes en ce moment détenteur de cent mille francs qui appartiennent à ma famille.

— Détenteur bien malgré moi, je vous assure. Un dépôt de cette valeur est très-gênant, pour moi surtout qui demeure dans un hôtel garni. Je suis obligé de porter cette somme dans mon portefeuille, et il me tarde fort d'en être débarrassé.

— Qui vous empêche de vous en débarrasser à l'instant même ? dit avec vivacité l'étudiant.

— Comment cela ? demanda Dornier un peu surpris.

— Rien de plus simple. Je suis l'héritier de mon père et, selon toute apparence, de ma tante ; l'argent que vous avez entre les mains doit un jour m'appartenir.

— Vous oubliez mademoiselle votre sœur.

— Ma sœur et moi ne faisons qu'un en ceci, et nos intérêts sont communs. La qualité de dépositaire n'est sans doute pas incompatible avec celle de propriétaire futur, et je suis prêt à me charger du fardeau qui vous paraît si pénible. Puisque vous avez les cent mille francs dans votre portefeuille, remettez-les moi ; je vais vous en donner un reçu.

Dornier hocha la tête en souriant d'un air faux.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que se traitent les affaires, dit-il enfin. Dieu sait que je serais ravi d'être déchargé de ce dépôt, mais, pour cela, il faut l'agrément des personnes de qui je l'ai reçu.

— Croyez-vous que mon père ou ma tante aient moins de confiance en moi qu'en vous ? s'écria Prosper, prêt à s'emporter.

— Loin de moi une pareille idée, reprit le journaliste avec un accent doucereux ; votre père vous considère comme un autre lui-même, et vous êtes le favori de madame votre tante ; cela me paraît évident.

— Pas de mauvaises plaisanteries.

— Est-ce plaisanter que de parler des sentiments que vous avez su inspirer aux personnes de votre famille ?

— Brisons là, et répondez-moi. Quelle objection sérieuse opposez-vous à ma proposition ?

— Une seule : c'est que, chargé d'un mandat, je dois l'exécuter conformément aux intentions de ceux qui me l'ont confié.

— Ainsi vous voulez garder ces cent mille francs ?

— A mon grand regret, je vous le répète, car ils m'embarrassent beaucoup.

Prosper fut sur le point d'éclater, mais il se contint et n'exprima son incrédulité que par un rire amer.

— J'en appelle à M. de Moréal, reprit Dornier sans paraître ému de cette muette insulte : je doute qu'il comprenne autrement que moi les devoirs d'un dépositaire. Que M. Chevassu et madame de Pontailly me disent de vous remettre cet argent, vous le recevrez à l'instant même; jusque-là j'en suis responsable envers eux, et, au risque de vous déplaire, je dois le conserver.

Dornier salua le vicomte et l'étudiant avec la froide dignité d'un homme qui se croit le droit de mépriser de frivoles offenses; puis il sortit de la chambre et bientôt après de la maison.

— Que dites-vous de ce drôle? s'écria Prosper, qu'avait un instant déconcerté ce majestueux départ.

— En droit, il a raison, répondit le vicomte.

— Au diable le droit! belle autorité à citer à un homme qui a perdu cinq inscriptions sur huit.

— Un dépôt est un dépôt; on ne peut pas s'en dessaisir à l'insu du propriétaire.

— Chicane! interrompit brusquement l'étudiant; certes je ne m'attendais guère à vous voir prendre le parti de ce coquin, oui, de ce coquin, je le dis sans le moindre scrupule, car j'ai lu dans son regard hypocrite l'avenir réservé à ces pauvres cent mille francs. Rappelez-vous ce que je vous dis, Moréal; le journal tombera dans l'eau, et il ne rentrera pas un centime dans la bourse de mon père ni dans celle de ma tante.

— Je le crois comme vous, dit le vicomte en souriant.

— Et c'est avec ce magnifique sang-froid que vous prenez la chose ! Songez cependant que, si vous épousez ma sœur, vous serez de moitié dans la catastrophe.

— A ce prix, j'accepterais de plus grands malheurs.

— A votre aise, amant désintéressé ; mais laissons ce sujet, qui m'irrite malgré moi. Voulez-vous que je vous raconte comment j'ai découvert votre gîte ?

— J'allais vous en prier, répondit Moréal, qui pensa que le meilleur moyen d'abréger la visite de l'élève en droit était de lui céder la parole.

— Écoutez, reprit Prosper en riant d'un air content de lui-même, vous êtes un rusé diplomate, mais vous allez être forcé de convenir que je ne m'entends pas trop mal non plus à conduire ma barque. En vous quittant, vous et mon oncle, il y a quelques heures, j'avais un projet dont je ne voulais vous faire part qu'en cas de succès. Sans retard je le mets à exécution. Il était quatre heures ; je vais chez ma tante ; elle venait de rentrer, et sa voiture était encore dans la cour : c'est ce que j'espérais. Le cocher dételait les chevaux ; je m'approche d'un air candide et lui dis : Dominique, vous savez que mon oncle m'a donné Léporello ? — Je sais cela, monsieur, répond l'esclave ; vous pouvez vous flatter que ce n'est pas la plus mauvaise bête de l'écurie. — Mais, dis-je, est-il vrai, comme mon oncle l'assure, que Léporello soit à deux fins, et puisse aller au cabriolet ? — Il rue un peu dans le brancard, mais il s'y fera. — Eh bien ! Dominique, savez-vous ce qu'il nous faut faire ? Si ma tante ressort, ce ne sera pas avant neuf heures, et jusque-là votre service est fini. Attelez

Léporello au cabriolet de mon oncle, et allons faire une petite promenade pour l'essayer : je serais bien aise de prendre une leçon d'un homme aussi habile que vous. Je mentais bassement, car, pour conduire cabriolet ou tilbury, je n'ai besoin des leçons de personne ; mais tout cocher est un animal plein d'orgueil, et j'attaquais celui-ci par son faible. Il mord à l'hameçon, et en cinq minutes le cabriolet est prêt. — Où allons-nous ? me demande alors maître Dominique. C'est là que je l'attendais. — Au fait, où allons-nous ? dis-je à mon tour sans avoir l'air d'y entendre malice ; mais j'y songe, j'ai quelque chose à dire à ma sœur, menez-moi à sa pension. Hein ! n'était-ce pas bien joué ?

— Vous saviez donc que Dominique connaissait l'adresse de cette pension.

— N'était-ce pas lui qui avait dû y conduire ma tante, si elle y était allée, chose à peu près certaine ? Vous comprenez qu'il me répugnait d'interroger un domestique ; mais de cette manière j'apprenais tout sans rien demander. Dominique, de son côté, n'en demande pas davantage, et nous voilà partis. La traversée n'a pas été sans orages ; Léporello, c'est-à-dire Tribonien, ruait à tout briser, Dominique jurait comme un pandour, et moi je riais dans ma barbe en pensant à la mine de ma tante lorsqu'elle apprendrait mon coup de maître. Bref nous finissons par arriver sains et saufs devant la maison de madame de Saint-Arnaud. J'en savais assez. — Je verrai ma sœur un autre jour, dis-je alors à mon honnête conducteur ; retournons chez mon oncle. Nous rebroussons chemin, et déjà nous étions à deux ou trois cents pas du pensionnat,

lorsque tout à coup j'avise, rasant les maisons, le nez dans la cravate, sombre et voûté comme un traître de mélodrame, devinez qui ?

— Dornier :

— En chair et en os. Je m'enfonce dans le cabriolet pour éviter d'être aperçu, mais la précaution était superflue ; notre homme était tellement absorbé dans ses réflexions, qu'à coup sûr il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Je ne dis mot, mais au bout d'un instant je descends de cabriolet et congédie Dominique. Je suis Dornier à la piste, ayant soin de me tenir à une distance prudente ; je le vois bientôt passant et repassant devant le pensionnat, de l'air d'un homme qui médite une escalade. Il finit par entrer dans la ruelle, je m'y glisse après lui ; il s'arrête devant la grille de cette maison, je me tapis dans l'enfoncement d'un vieux mur ; il sonne, et alors, ma foi, je n'aurais pas donné ma place pour une stalle à l'Opéra. Vous étiez tous deux à peindre.

— Vous m'avez donc vu ?

— Parbleu ! de la place où j'étais, je vous prenais en écharpe malgré votre retranchement d'orangers et de grenadiers, et je ne perdais pas un seul de vos mouvements. La scène était vraiment curieuse. Dornier au rez-de-chaussée, comme le renard de la fable, vous perché comme le corbeau, mais gardant mieux votre fromage ; l'un sonnant à tour de bras et jurant tout haut, l'autre se tenant coi et pestant tout bas. Je ne sais en vérité lequel était le plus amusant.

— Mais qu'avez-vous dû penser ? demanda Moréal en partageant de bonne grâce la gaieté de l'étudiant.

— Dans le premier moment, répondit Prosper, lorsque j'ai reconnu à travers les branches du bosquet aérien votre tragique physionomie, j'ai cru naïvement que vous aviez donné rendez-vous à Dornier dans ce lieu retiré pour vous couper la gorge à petit bruit, et même je trouvais le procédé un peu sournois; mais votre obstination à ne pas ouvrir m'a bientôt désabusé : alors je n'ai plus rien compris du tout à l'aventure, et c'est pour en pénétrer le mystère qu'à mon tour j'ai sonné à la grille.

— Maintenant votre curiosité doit être satisfaite, reprit le vicomte, qui n'osait dire ouvertement à l'étudiant qu'il le verrait avec reconnaissance abréger sa visite.

— Pas tout à fait, répondit Prosper d'un air railleur : tant que Dornier a été là, je me suis conduit envers vous avec la générosité la plus rare; pas un mot, pas un geste, pas une question. Je me serais fait scrupule de vous interroger devant votre rival; mais, à présent qu'il est parti, vous devez comprendre que la chose ne se passera pas sans une petite explication.

— Au diable l'étourdi ! se dit Moréal; il ne s'en ira pas; que doit penser Henriette de ma brusque disparition?

— Ah ! monsieur le vicomte, poursuivit l'élève en droit avec un redoublement d'ironie, voilà comme vous abusez de la candeur d'un vieillard respectable, et de celle d'un jeune homme dont vous vous dites l'ami. Et vous espérez sans doute jouir en paix du succès de votre tartufferie? Parbleu ! vous avez compté sans votre hôte.

Prosper se leva résolument.

— Voyons d'abord l'état des lieux, dit-il en ouvrant une fenêtre.

L'étudiant aperçut à six pieds de distance une grande muraille qui barra le passage à sa curiosité.

— Ce doit être le mur de la pension, reprit-il après avoir cherché à s'orienter.

— Clôture fort respectable, comme vous voyez, dit Moréal, qui dissimulait de son mieux son impatience.

— Sans doute, répondit Prosper en levant les yeux vers le chaperon de la muraille ; du verre cassé, des clous fichés par la tête, tout un système de chevaux de frise ; je vois que madame de Saint-Arnaud entend assez passablement l'art des fortifications. Mais de ce rez-de-chaussée on ne peut juger l'ensemble de l'ouvrage ; montons au premier étage.

— A quoi bon ?

— A voir la garnison de cette redoutable forteresse ; elle est fort gaie, à ce qu'il parait.

Les cris joyeux des jeunes pensionnaires retentissaient en effet sans interruption, et depuis que la fenêtre était ouverte, on les entendait distinctement.

— Là-haut comme ici, vous ne verrez qu'un vieux mur, dit Moréal, dont la mauvaise humeur se contraignait avec peine.

— A d'autres, repartit l'étudiant avec un rire moqueur ; à quoi servirait ce délicieux belvédère que j'ai admiré de la ruelle ? Il m'a rappelé la terrasse d'où le saint roi David contemplait Bethsabée.

— Vous êtes fou, dit le vicomte en haussant les épaules.

— Non, mais je vois clair. Montez-vous avec moi ?

— Quel enfantillage !

— Vous refusez ? Comme il vous plaira.

L'étudiant ouvrit une des portes du petit salon, se retrouva dans le vestibule, et se mit à gravir d'un pas leste l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

— Prosper, pas d'extravagance, s'écria Moréal en se précipitant sur ses pas.

— Soit ; mais alors montrez-moi le chemin.

— Suivez-moi donc, entêté ; si vous refusez d'entendre raison, du moins n'oubliez pas toute prudence.

— Où voulez-vous me mener ? demanda l'étudiant après avoir descendu l'escalier.

— Sur la terrasse qui est à côté de la grille ; nous y serons moins exposés à être vus qu'au belvédère.

— J'aurais dû me douter que c'était là votre affut, dit Prosper en riant de l'air dépité de son compagnon.

Un instant après, les deux jeunes gens, l'un fort gai, l'autre assez maussade, étaient embusqués derrière les arbustes de la petite plate-forme.

— Surtout ne vous montrez pas, dit le vicomte, qui redoutait l'étourderie du frère d'Henriette.

La recommandation n'était pas inutile. A l'aspect du joyeux essaim qui bourdonnait, voltigeait, tourbillonnait à travers le jardin de la pension, Prosper Chevassu entra dans un transport d'enthousiasme :

— Le joli corps de ballet ! s'écria-t-il en joignant les mains ; voilà de vraies sylphides. Qu'on ne me parle plus des danseuses de théâtre ; le bonhomme Boileau a raison :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

Vive la nature ! à bas l'Opéra !

— Parlez moins haut, dit Moréal.

— Quand même on m'entendrait? Je suis prêt à leur dire que je les trouve charmantes. Cette grande brune, par exemple, qui joue au volant, ne dirait-on pas une reine? Dans sa main, la raquette semble un sceptre. Quelle pose majestueuse, quelle ampleur de gestes, quelle fière cambrure! Près d'elle Fanny Elssler aurait l'air d'une petite bourgeoise.

— Soit; mais ne vous avancez pas tant; on pourrait vous apercevoir.

— Il me semble que je suis bon à voir, répondit l'étudiant en carressant avec complaisance sa barbe naissante. Ah! la jolie blonde! là sur la pelouse, celle qui court après une petite fille. Mademoiselle Taglioni a moins de grâce et de légèreté. Laquelle aimez-vous le mieux, de la brune ou de la blonde?

— J'aime mieux votre sœur, répondit le vicomte en souriant.

— A propos, ma sœur que j'oubliais! Comment se fait-il qu'elle ne soit pas dans le jardin? J'ai beau regarder, je ne la vois pas.

Dans une réunion de belles personnes, ce n'est jamais sa sœur qu'un jeune homme de vingt ans distingue en premier lieu. Henriette, que son frère cherchait du regard sans la trouver, n'était cependant nullement invisible, et, dès le premier instant, Moréal l'avait aperçue. Solitairement assise sur un des bancs de l'allée de tilleuls, la jeune fille tournait les yeux vers la muraille en haut de laquelle son amant lui était apparu.

— Elle semble triste et inquiète, se dit le vicomte; sans

doute elle ne peut s'expliquer ma conduite. Sans cet insupportable écolier, je l'avertirais que je suis là. Mais, si je me montre, il en fera autant; et que pensera-t-elle en voyant son frère! Devinera-t-elle qu'il m'a été impossible de me débarrasser de lui, et que c'est malgré moi qu'il est mon confident?

Craignant de commettre une imprudence s'il se montrait, Moréal, toutefois, ne put résister au désir de calmer l'apparente inquiétude d'Henriette. Sans avancer la tête à travers la charmille, il en agita les branches. Jamais signal télégraphique n'obtint une réponse plus prompte. La jeune fille se leva soudain, et l'anxiété peinte sur ses traits fit place à un malicieux sourire; pour punir son amant de sa longue absence, elle lui tourna le dos et s'éloigna, mais cette bouderie ne dura que jusqu'au bout de l'allée; bientôt elle revint sur ses pas, et déjà elle n'était plus qu'à quelque distance de la charmille, lorsque son frère l'aperçut.

— Ah! voilà enfin mademoiselle Henriette, s'écria l'étudiant; quelle œillade assassine elle dirige de ce côté!

— Prosper, dit le vicomte, je vous en prie, ne vous montrez pas.

— Peste! je ne lui connaissais pas ce regard-là. Savez-vous qu'elle est jolie, ma sœur? aussi jolie que la grande brune.

— Mille fois davantage.

— Voilà l'exagération de l'amour. Il paraît que mademoiselle Henriette trouve un grand charme aux bouteilles cassées qui embellissent ce mur, car, depuis que je l'ai aperçue, elle n'en a pas détourné les yeux. Elle les baissera, morbleu!

— Qu'allez-vous faire? s'écria Moréal en retenant son compagnon par le bras.

— Belle demande! dire bonjour à ma sœur. Doutez-vous que cela lui fasse plaisir?

— Elle ne s'attend pas à vous voir, et la surprise...

— C'est-à-dire que vous prétendez me faire assister débonnairement à cette charmante scène à l'espagnole sans me laisser placer le plus petit mot dans la conversation. Désolé de vous déplaire, mon cher vicomte, mais je n'aime pas les rôles muets.

— Vous allez effrayer votre sœur.

— C'est ce que je veux. Vingt fois elle m'a défié de lui faire peur; nous allons voir à l'épreuve ce grand courage.

Par un mouvement imprévu, Prosper se débarrassa de l'étreinte du vicomte, et se penchant sur le mur, il écarta brusquement la charmille. A la vue de son frère, dont la physionomie affectait une expression fulminante, Henriette s'arrêta, aussi troublée que si elle eût aperçu à travers le branchage le museau d'un tigre à jeun. Enchanté de l'effet qu'il venait de produire, l'étudiant reprit l'air enjoué qui lui était naturel, et faisant de ses deux mains un porte-voix :

— Avoues-tu que tu as eu peur? cria-t-il sans s'inquiéter que d'autres que sa sœur pussent l'entendre.

Au lieu de répondre, la jeune fille se sauva, rougissant de confusion, et fort courroucée contre son amant, qu'elle croyait complice de l'espiéglerie de Prosper.

— Vous m'êtes témoin qu'elle a eu une peur atroce, dit l'étudiant, qui se retourna radieux vers son compagnon; c'est que la chose est importante. Nous avions

parié un châle contre un sabre turc. J'ai gagné, c'est évident. — Tu sauras que tu me dois un sabre turc, poursuivit l'étourdi d'une voix éclatante, en passant de nouveau la tête à travers la charmille.

Henriette avait disparu : mais plusieurs pensionnaires, attirées par cette voix masculine qui venait effrontément troubler leurs ébats, montrèrent çà et là parmi les arbres leurs figures curieuses. Il y eut dans le jardin un moment d'émotion générale qui gagna les sous-maîtresses et madame de Saint-Arnaud elle-même. Bientôt un groupe composé de trois femmes à figures revêches, se dirigea vers le mur derrière lequel étaient postés les deux jeunes gens.

— Voici la vieille garde, fit Prosper en riant ; je crois que je puis battre en retraite sans humiliation.

— Mais retirez-vous donc ; elles vont vous voir, dit le vicomte de plus en plus contrarié.

— Il est trop tard, elles m'ont vu, et maintenant l'honneur m'ordonne de subir leur feu.

Madame de Saint-Arnaud, qui précédait d'un pas ses compagnes, s'arrêta en arrivant près du mur, prit son attitude la plus imposante, et levant sur l'étudiant un regard de majestueuse indignation :

— Cette conduite est indigne d'un jeune homme bien élevé, dit-elle ; si je connaissais monsieur votre père, je lui adresserais mes plaintes.

— Madame, répondit Prosper d'un air de vénération, depuis longtemps la réputation de votre maison était venue jusqu'à moi, et je n'ai pu résister au désir de m'assurer par mes propres yeux qu'elle n'était pas usurpée. Maintenant j'ai vu, et je suis prêt à soutenir contre tout

venant que vous avez parmi vos pensionnaires les plus charmantes personnes de Paris.

— Faites rentrer ces demoiselles, dit aux sous-maîtresses madame de Saint-Arnaud, outrée de cet audacieux langage.

— Eh quoi! madame, reprit l'étudiant, toujours profondément respectueux en apparence, seriez-vous assez cruelle pour abréger la récréation de ces demoiselles, parce qu'il se trouve à quelques pas d'elles un humble adorateur de leur beauté?

Au lieu de répondre, madame de Saint-Arnaud, effarouchée comme une poule à la vue d'un vilain, se hâta de rassembler les jeunes filles confiées à sa garde; un instant après, le jardin était désert.

— Vous voilà content, dit Moréal à Prosper; cette belle équipée fera peut-être supprimer la récréation.

— Bah! en attendant, j'ai produit un certain effet. Avez-vous remarqué que, lorsque j'ai parlé de mon adoration pour la beauté, la majestueuse brune a souri. C'est qu'en parlant je la regardais, et elle a compris que le compliment était pour elle.

— Où cela vous mènera-t-il?

— A charmer les ennuis de mon rôle de confident. Vous ne vous attendez pas, j'espère, à ce que j'assiste les bras croisés à vos prouesses sentimentales.

— Qui vous dit d'y assister? s'écria brusquement Moréal.

— Mon devoir de frère, répondit avec gravité l'étudiant. Croyez-vous que je vais naïvement vous laisser ici à deux pas d'Henriette?

— Vous craignez peut-être que je ne prenne d'assaut

le pensionnat, reprit le vicomte en riant d'un rire forcé.

— Pourquoi non ? La place est forte, j'en conviens, et, à franchir les murs, on risquerait de jouer le rôle de Régulus dans son tonneau; mais l'amour est parfois si endiablé ! Non, mon maître ; que cela vous convienne ou non, vous resterez sous mon immédiate surveillance.

— Vous voulez donc vous établir ici ?

— Précisément. Dès aujourd'hui je deviens votre commensal. A la vérité, le faubourg du Roule est un peu loin de l'école de droit ; mais un homme qui a perdu cinq inscriptions sur huit peut bien en risquer une de plus. D'ailleurs je vais avoir un tilbury.

— Mais que dira votre père ?

— Il n'en saura rien.

— Et votre oncle ?

— Il en a fait bien d'autres dans sa jeunesse. Ce sera charmant, continua Prosper en se frottant les mains; tandis que vous serez en contemplation devant Henriette, car ce sera de la contemplation pure, j'essaierai de conquérir le cœur de la belle brune par le charme de ma physionomie et la grâce de mes attitudes; de loin on assure que je ne suis pas mal. De plus nous aurons un piano, et nous leurs chanterons nos duos les plus triomphants. L'oreille est le chemin du cœur, et toutes les femmes aiment les belles voix d'homme. Je pourrais même apporter mon cornet à piston, mais c'est un instrument qui rappelle le bal masqué, et il n'est peut-être pas tout à fait assez sentimental pour la circonstance. Qu'en dites-vous ?

— Je dis qu'en attendant la réalisation de ces agréables projets, nous ferions bien d'aller dîner.

— Vous avez raison, allons dîner. A demain, charmantes houris.

Prosper joignit les doigts sur ses lèvres et adressa vers la pension un simulacre de baiser. Un instant après, Moréal envoya la vieille portière chercher une voiture à la barrière du Roule, et les deux amis se firent conduire au Palais-Royal.

XXIII

Le même jour, M. Chevassu se promenait à grands pas dans son cabinet, le front ridé de soucis et les lèvres plissées par un sourire amer. Le député du Nord éprouvait en ce moment une des mille angoisses auxquelles sont exposés les ambitieux. Le matin même, il avait appris qu'il se signait à Douai une pétition destinée à attaquer la validité de son élection, et certaines petites irrégularités dans les opérations du collége lui donnaient lieu de craindre que la démarche de ses ennemis politiques ne fût couronnée d'un plein succès.

— Les cerveaux étroits ! disait-il avec indignation ; les ânes bâtés ! Un seul homme peut-être est capable de relever aux yeux de la France l'ancienne réputation de l'Athènes du Nord, et ils s'acharnent à lui barrer le chemin ! Nous n'avons pas la même opinion, disent-ils, et qu'importe ? Ici la question de l'honneur du pays ne devrait-elle pas l'emporter sur toutes les considérations d'une politique mesquine ? Si, comme ils le prétendent, ils avaient à cœur les intérêts, j'oserai dire plus, la gloire

de la ville de Douai, loin de se poser vis-à-vis de moi en adversaires stupides, ils se seraient fait un devoir de me donner leurs voix; mais l'envie, la pâle envie !

Le soliloque de M. Chevassu fut interrompu par André Dornier, qui tout à coup entra dans l'appartement d'un air fort agité.

— Vous savez la nouvelle ! lui dit le député sans interrompre sa promenade ; on attaque mon élection.

— La chose est grave, répondit le journaliste, moins grave pourtant que celle que je vais vous apprendre.

— Que peut-il y avoir de plus sérieux que cette pétition infernale? C'est, m'écrit-on, le procureur-général lui-même qui l'a rédigée.

— Il défend sa place.

— Qu'il se tienne bien ! Si une fois je parviens à mettre la main sur lui... Mais qu'avez-vous encore à me dire?

— On veut enlever mademoiselle Henriette, dit Dornier, dont la souple physionomie exprimait en cet instant autant de trouble qu'il avait montré de sardonique impassibilité quelques moments auparavant.

— Enlever ma fille? s'écria M. Chevassu en s'arrêtant brusquement.

— Et ce qu'il y a de plus odieux, ce que vous refuserez de croire, ce que j'ose à peine vous dire...

— Eh bien?

— Non, je crains de blesser trop cruellement votre cœur.

— Expliquez-vous, Dornier, je le veux.

— C'est vous qui l'exigez!

— Je l'exige.

—Eh bien ! il paraît certain que votre fils est du complot.

— Prosper enlever sa sœur? Allons donc! cela n'a pas le sens commun.

— Plût au ciel ! Mais malheureusement les apparences justifient mes craintes. En ce moment même, M. de Moréal et Prosper sont embusqués dans une petite maison déserte attenant au pensionnat de madame de Saint-Arnaud. Il y a là-dessous une machination infâme digne des beaux jours de la régence. Du repaire dont je vous parle il est facile de s'introduire pendant la nuit dans le jardin de la pension. Tel est sans aucun doute le projet de ce noble vicomte, et, s'il n'est pas question d'un enlèvement, de quoi donc s'agit-il, grand Dieu?

— Prosper avec M. de Moréal? reprit le député surpris; ils se voient donc maintenant?

— Amis intimes depuis trois jours, grâce à M. de Pontailly.

— Ce vieux voltigeur de Coblentz a juré de me contrecarrer en tout. Je n'entends pas que mon fils fréquente des hobereaux. C'est déjà bien assez d'en avoir un dans ma famille.

— Si vous n'y mettez ordre, vous en aurez deux ; car, poursuivit Dornier d'une voix hypocrite, quoique les annales de l'ancien régime nous attestent que l'honneur d'une famille bourgeoise paraît souvent moins que rien aux yeux de certains gentilshommes, je veux croire que M. de Moréal...

— M. de Moréal a demandé ma fille en mariage, interrompit sèchement M. Chevassu, et je suis sûr qu'il tiendrait à grand honneur une alliance avec moi.

— Si l'on juge de ses vues ultérieures par les moyens qu'il emploie, on peut douter pourtant de la loyauté de ses intentions.

— Je ne puis croire au projet que vous lui supposez. Un enlèvement de mineure ! c'est fort grave. Un homme, à moins d'avoir perdu la tête, ne se joue pas ainsi du Code pénal.

— Le Code pénal ne dort-il pas toujours en pareil cas? répondit Dornier en attachant sur le père d'Henriette un regard pénétrant.

— Je saurais bien le réveiller, dit le député avec véhémence.

— Non, mon cher monsieur, vous n'en feriez rien, reprit le journaliste d'une voix mielleuse; je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Vous êtes le meilleur des hommes, et la tendresse paternelle imposerait silence à votre juste indignation.

— Je vous dis que je poursuivrais à outrance l'homme coupable d'un tel attentat.

— Où cela vous mènerait-il ? A déshonorer votre fille pour le faible plaisir de faire enfermer son ravisseur. Non, vous dis-je. Un homme sensé, un homme honorable, enfin un homme comme vous, accepte, quelque pénible que cela puisse lui paraître, le fait qu'il n'a pas su prévenir. En pareil malheur, un père est toujours faible : il ne se venge pas, il pardonne.

M. Chevassu se remit à marcher à grands pas d'un air soucieux.

— Il y a du vrai dans vos paroles, dit-il au bout d'un instant; le remède serait pire que le mal. Peut-être par-

donnerais-je, non par faiblesse, comme vous paraissez le supposer : Dieu merci, ce n'est pas le caractère qui me manque, mais par raison ; car enfin un père qui aime ses enfants comme j'aime les miens, s'efforce de cacher leurs fautes au lieu de les publier.

— Brave homme ! se dit ironiquement Dornier ; je le vois déjà me pressant sur son cœur lorsque je lui ramènerai sa colombe.

— Ma sœur sait-elle ce qui se passe ? demanda le député après avoir quelque temps réfléchi.

— Pas encore. J'ai voulu avant tout vous avertir.

— Vous avez bien fait. Mais ma sœur est une femme de bon conseil, et, tout en conservant ma pleine liberté d'action, j'aime assez prendre ses avis. Après dîner, nous irons chez elle.

En apprenant que M. de Moréal était déjà parvenu à se rapprocher d'Henriette, madame de Pontailly sentit redoubler le furieux dépit qu'elle éprouvait depuis la veille.

— Votre fille ne peut pas rester dans cette pension, dit-elle à son frère lorsque Dornier eut achevé son récit ; déjà je savais que l'éducation y est fort négligée.

— Mais c'est vous-même qui m'avez adressé à madame de Saint-Arnaud, lui fit observer le député.

— J'ai eu tort, ou, pour mieux dire, j'ai été trompée. Maintenant je crois me rappeler qu'une des pensionnaires de madame de Saint-Arnaud a disparu mystérieusement il y a quelques années. On a parlé d'un enlèvement : il serait assez fâcheux que notre famille fournît un pendant à cette ridicule aventure.

— Où mettre Henriette ? dit M. Chevassu ; voulez-vous la reprendre ?

La marquise sourit d'un air pincé.

— Vous me permettrez, dit-elle, de décliner une pareille responsabilité. La surveillance d'une jeune fille aussi romanesque et aussi indocile que mademoiselle Henriette exige un soin dont je me déclare humblement incapable. D'ailleurs, je ne me soucie pas d'introduire la guerre civile dans ma maison.

— La guerre civile, madame ! s'écria Dornier.

— Le mot est peut-être un peu trop grandiose, appliqué à de petites mésintelligences de ménage ; mais, à cela près, il est juste. M. de Pontailly raffole de sa nièce et ne s'épargne pas à la gâter ; moi, au contraire, je pense que la bonté du cœur ne doit pas exclure une sévérité intelligente : vous voyez que nous ne serions jamais d'accord, le marquis et moi. Hier déjà, au sujet d'Henriette, nous avons eu une discussion, et je n'ai pas envie qu'elle se renouvelle.

— Cela est fort embarrassant, dit M. Chevassu en se pressant le front.

— Tout vous embarrasse ; pourquoi votre fille ne demeurerait-elle pas avec vous ?

— Y pensez-vous ? un hôtel garni ! et moi qui suis toujours dehors, excepté à l'heure des repas. Comment voulez-vous d'ailleurs qu'avec les travaux dont je vais être accablé, je puisse m'occuper d'Henriette ? Je suis père, mais je suis député.

— Un autre pensionnat offrirait les mêmes inconvénients que celui de madame de Saint-Arnaud, dit Dornier,

qui, dans cette discussion de famille, semblait avoir voix délibérative.

— Je suis de cet avis, répondit la marquise ; dans tous ces établissements, la surveillance est trop divisée pour être bien efficace.

— D'ailleurs, poursuivit le journaliste, M. de Moréal paraît avoir des espions fort habiles : avant vingt-quatre heures, il saurait où l'on a conduit mademoiselle Henriette, et, ce serait à recommencer.

— Mais, dit tout à coup madame de Pontailly, comme si elle eût été frappée d'une soudaine inspiration, il y a un moyen fort simple, et il est étonnant que nous n'y ayons pas songé plus tôt.

— Quel moyen ? demanda le député.

— Votre belle-sœur, madame Grénier, demeure à Montmorency : qui vous empêche de lui confier pour quelque temps votre fille ?

M. Chevassu hocha la tête en homme qui trouve à ce qu'on lui propose plus d'une objection.

— Depuis la mort de ma femme, répondit-il, j'ai conservé peu de relations avec ma belle-sœur. Vous savez qu'elle est confite en dévotion et ne voit que par les yeux de son confesseur. Depuis mon arrivée, je ne suis pas même allé la voir.

— Qu'importe, elle est riche, elle a deux filles, et Henriette ne saurait être nulle part mieux que chez elle ; c'est sa tante, après tout. Si vous m'en croyez, vous n'hésiterez pas un instant, et dès demain vous conduirez votre fille chez madame Grénier.

— Demain, jour de l'ouverture des chambres ! se récria le député.

— Après-demain alors.

— Ni demain, ni après, ni plus tard. Il m'est impossible de manquer à aucune des premières séances. A vous entendre, il semble qu'un député soit un être de loisir. Ah ! les hommes politiques ne devraient pas avoir d'enfants ! ajouta sentencieusement M. Chevassu.

— Mot digne de Brutus, dit d'un air moqueur madame de Pontailly.

— Rendez-moi un service, reprit le député sans s'arrêter à cette raillerie; conduisez vous-même Henriette chez ma belle-sœur.

— Impossible, je ne vois plus madame Grénier. Quoique dévote, mon titre la suffoque, et elle tomberait en syncope, si elle entendait annoncer à la porte de son salon la marquise de Pontailly.

— Pour une fois...

— Elle en ferait une maladie, vous dis-je, et je suis trop bonne pour l'y exposer. Voici tout ce que je peux faire pour vous. Demain... non, pas demain : l'ambassadeur de Russie doit me présenter je ne sais quel prince serbe ou circassien, et je ne puis me dispenser d'être chez moi; mais, après-demain matin, j'irai chercher Henriette. Je la mènerai moi-même dans ma voiture jusqu'à Saint-Denis, où j'ai précisément une visite à rendre à la femme du sous-préfet, qui est mon amie et chez qui je dînerai. Pendant ce temps, Dominique achèvera de conduire Henriette chez madame Grénier, et il me reprendra en revenant.

— Mais au moins votre cocher connaît-il le chemin ?

— Il n'est pas un village du département de la Seine où il ne puisse aller les yeux bandés.

— Alors c'est bien convenu, dit le député avec l'accent d'un homme soulagé d'un lourd fardeau; c'est bien entendu, et je ne m'en mêlerai pas davantage.

— C'est parfaitement entendu, mais je m'en mêlerai, moi, se dit Dornier, qui n'avait pas cessé d'étudier attentivement la physionomie de la marquise.

L'arrivée inattendue de M. de Pontailly interrompit cette conversation. A sa vue, les trois interlocuteurs échangèrent un regard comme pour se recommander mutuellement la discrétion.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit le vieillard, dont la brusquerie naturelle semblait accrue depuis le départ de sa nièce; de quoi est-il question? un fameux journal, je suppose? Je suis sûr que les actions s'enlèvent à cinquante pour cent de bénéfice. N'est-il pas vrai, monsieur le rédacteur en chef ?

— Si monsieur le marquis désire en prendre quelques-unes, j'espère pouvoir lui en remettre au pair, répondit Dornier avec un froid sourire.

— Bien obligé. Je laisse les opérations industrielles aux gens qui ont de l'argent à perdre.

— D'ailleurs, dit M. Chevassu en ricanant, une société en commandite, c'est du commerce, et monsieur le marquis craindrait de déroger.

— Non, monsieur le député, je ne craindrais pas de déroger, mais bien de me ruiner, et, quoique je n'aie pas d'enfant, vous trouverez bon que je ne m'y expose pas.

— Voulez-vous dire qu'ayant des enfants, j'ai tort de prendre un intérêt dans ce journal?

— Vos enfants! dit le vieillard en élevant la voix; tenez, Chevassu, ne prononcez pas ce mot-là. J'ai été fort écervelé dans ma jeunesse, et à soixante-cinq ans passés je ne suis pas encore trop sage; j'ai fait des folies, en un mot, mais pas une qui approche de celles que je vous vois accomplir avec un aplomb, une gravité, un contentement de vous-même dont je pourrais m'amuser si la chose en elle-même était moins sérieuse.

— Je fais donc des folies? dit M. Chevassu avec un rire de pitié; moi qui avais la prétention d'être un homme sérieux, il paraît que je suis un étourdi, un évaporé! Vous faites bien de m'en avertir, car je ne m'en doutais pas. Des folies! qu'en dites-vous, Dornier?

— Oui, des folies, reprit énergiquement le marquis. Je suis votre aîné de beaucoup, et j'ai le droit de vous dire la vérité. Ma femme est votre sœur, M. Dornier est votre ami, il n'y a donc ici personne de trop.

— Parlez, monsieur, dit le député en reprenant l'emphatique gravité qui lui était habituelle; fussions-nous en plein parlement, je vous prierais, je vous sommerais de vous expliquer. Je ne suis pas de ceux qui prétendent qu'on doit murer la vie privée, et les actions de mon existence intime, pas plus que celles de mon existence politique, ne redoutent le grand jour. *Apertè et honestè!* voilà, depuis des siècles, la devise des Chevassu; ma devise, entendez-vous, monsieur le marquis?

— Qui prétend que vous manquiez d'honneur ou de franchise? Je ne vous attaque sous aucun de ces rap-

ports, et puisque, après tout, je ne suis pas un de vos commettants, vos frais d'éloquence sont inutiles.

— Enfin que me reprochez-vous? demanda le député d'un ton bref.

— De gâter comme à plaisir une des plus belles destinées que le ciel puisse départir à un homme, répondit vivement le vieil émigré. Vous avez de la fortune, un nom considéré, un état honorable, deux enfants charmants, et au lieu de jouir en paix et avec reconnaissance de ces biens dont la réunion est si rare, vous attachez à de creuses chimères vos affections, vos désirs, vos espérances. Le bonheur est dans votre logis, vous lui tournez le dos et le cherchez ailleurs. A cela que répondrez-vous? Que vous êtes ambitieux.

— Je ne m'en cache pas, dit M. Chevassu, qui porta la tête en arrière en redressant orgueilleusement sa longue taille.

— Ambitieux! répéta le marquis avec un ricanement ironique; savez-vous combien d'hommes en France auraient aujourd'hui le droit légitime d'avouer une pareille passion? Une demi-douzaine tout au plus. L'ambition n'est excusable qu'à la condition d'être grande; il lui faut pour piédestal le génie, ou du moins un talent incontesté. Réduite à des proportions mesquines, elle devient odieuse, ridicule, déplorable. Certes, je n'attaque pas votre capacité; vous avez éte un avocat remarquable, vous êtes en ce moment même un magistrat distingué; mais de là au rôle de Pitt ou de Richelieu il y a loin, trop loin, croyez-moi.

— Sans arriver au premier rang, dit le député d'un air

moins superbe, il est au-dessus de la place de simple conseiller de cour royale plus d'une position où un homme d'honneur et d'intelligence peut se rendre utile au pays.

— Toute ambition qui se défie de ses forces au point de s'imposer des limites est déjà frappée d'impuissance et préparée à de coupables transactions. Vous êtes un parfait honnête homme, Chevassu ; mais, sans vous en douter, vous côtoyez un terrain dangereux. En partant de Douai, vous visiez au plus haut, à la simarre, que sais-je ? peut-être même à la présidence du conseil. Une ou deux sessions modéreront ce présomptueux essor ; forcément votre ambition descendra, pour tomber où ? dans l'intrigue.

— Monsieur le marquis ! s'écria le député en se levant fièrement.

— Parbleu ! fâchez-vous si bon vous semble, j'irai jusqu'au bout ; oui, dans l'intrigue. Bien d'autres avant vous, qui au sortir de leur village ne prétendaient à rien moins que gouverner la France, ont trouvé sur leur chemin ce bourbier, et s'y sont laissés choir. Ainsi risquez-vous de faire. Je pourrais vous prédire ce qui vous arrivera d'ici à deux ans, si vous n'y prenez garde. Pour peu que vous deveniez important, et que le ministère voie son profit à vous conquérir, on vous jettera un petit ruban, puis quelque place de président de chambre, et, faute de mieux, vous vous rabattrez sur ces hochets. Alors, tout sera dit ; à moins d'être un ingrat, vous serez inféodé au banc ministériel. Qu'aurez-vous gagné cependant ? Un morceau de soie rouge à votre boutonnière et un galon de plus à votre toque de magistrat ; mais en crédit, en indé-

pendance, en considération, en honneur enfin, je vous le répète, qu'aurez-vous gagné ?

— Si j'ai peu à gagner, qu'ai-je à perdre ? dit M. Chevassu, embarrassé malgré lui par la pressante dialectique du vieillard.

— Ce que vous avez à perdre ! répliqua celui-ci avec une chaleur croissante. La paix de votre maison, le bonheur de votre famille, le vôtre par conséquent. Ne voyez-vous pas que, tandis que vous poursuivez d'ambitieuses chimères, les liens qui vous attachent à Prosper et à Henriette se tendent violemment de jour en jour et finiront par se briser. Où le père néglige ses devoirs, comment prétendre que les enfants remplissent les leurs ? Depuis son arrivée à Paris, votre fils n'a pas mis le pied à l'école de droit ; s'il savait que vous avez l'œil sur lui, se permettrait-il une pareille dissipation ? En revanche, vous avez livré à je ne sais quelles béguines, que Dieu confonde ! cette pauvre Henriette, qui est pourtant fort innocente des étourderies de son frère. Qu'attendez-vous de cet acte de rigueur ? Est-ce par des duretés sans raison comme sans prudence que vous espérez dompter le caractère fier, mais si naïf et si charmant, de votre fille ? Vous avez tort, Chevassu, grand tort, et Dieu veuille que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir !

— Monsieur le marquis, dit gravement le député en prenant son chapeau, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que, dans l'exercice de mes droits paternels comme en toute autre chose, j'avais la prétention de me diriger moi-même.

— Comme il vous plaira, reprit le vieillard d'un ton

bourru; quand Prosper aura fait quelque irréparable sottise, quand vous aurez perdu l'affection d'Henriette, vous vous repentirez d'avoir méprisé mes avis.

Les deux beaux-frères échangèrent un froid salut, et M. Chevassu, après avoir pris congé de sa sœur, se retira aussitôt, accompagné de Dornier.

— Votre frère est un fou de la pire espèce, dit alors M. de Pontailly à la marquise; mais, mordieu! qu'il ne rende pas ma petite Henriette trop malheureuse; sinon, tout invalide que je suis, je lui montrerai le cas que je fais de son inviolabilité parlementaire.

XXIV

Le surlendemain vers trois heures, dans un des carrefours les moins fréquentés de la forêt de Montmorency, deux hommes, assis sur un tronc d'arbre, causaient confidentiellement. L'un était André Dornier, recherché dans son costume plus que ne semblait l'exiger ce site champêtre et solitaire ; l'autre était un personnage que n'a fait qu'entrevoir le lecteur, et dont il n'est pas inutile d'esquisser en deux traits la physionomie.

Ancien recors, puis gérant responsable du *Patriote Douaisien*, le père Morlot, pour parler le langage de Prosper Chevassu, était, au physique, un petit homme maigre, à mine sournoise, et, au moral, un des moins timorés coquins qui aient jamais, moyennant salaire, arrêté un débiteur insolvable ou accepté la responsabilité des méfaits de la presse périodique. Las de son premier métier, qui ne satisfaisait pas complétement son ambition, Morlot, en obtenant la gérance du journal fondé par M. Chevassu, s'était cru arrivé à une position brillante ; mais le *Patriote* l'avait entraîné dans sa chute, et trois mois de détention

qu'il venait de subir étaient loin de l'avoir consolé de la ruine de ses espérances. Au sortir de prison, selon l'usage des gens qui se sont fermé toute carrière dans leur pays natal, il était venu chercher fortune à Paris. Victime expiatoire des péchés de Prosper Chevassu, l'ex-gérant croyait avoir des droits incontestables à la reconnaissance du député du Nord : il s'était donc présenté chez lui en créancier plutôt qu'en solliciteur ; mais le cœur d'un homme politique est naturellement oublieux. Au lieu de l'efficace protection qu'il espérait, Morlot n'avait obtenu que quelques promesses banales. Indigné de ce qu'il nommait l'ingratitude de son ancien patron, il s'était alors adressé à Dornier, dont il avait été à Douai le collaborateur subalterne, et un peu ce qu'on appelle familièrement l'âme damnée. En ce moment, le journaliste avait besoin d'un homme de main. L'ancien recors, actif, rusé, et aussi peu chargé de scrupules que d'argent, lui parut un sujet précieux. Il se l'attacha donc par le lien le plus solide qui pût enchaîner un être de cette nature : un billet de mille francs comptant et en perspective une place au journal dont il devait être lui-même le rédacteur en chef. A ce prix, Morlot, qui du reste en convenait, eût conduit en prison son propre père. Il se livra donc corps et âme à Dornier. Un fragment de la conversation de ces deux hommes expliquera leur présence dans le lieu presque désert où depuis longtemps déjà ils étaient arrêtés.

— Trois heures cinq minutes, dit Morlot en tirant une montre d'argent ; il paraît que le cocher ménage ses chevaux.

— On se sera arrêté à Saint-Denis plus longtemps

que je ne croyais, répondit Dornier tranquillement.

— Mais êtes-vous bien sûr que ce Dominique ne vous manquera pas de parole?

— S'il me trompait, dit le journaliste avec un sourire sardonique, il faudrait ne plus croire à la probité humaine.

— Tant de coquins promettent pour ne pas tenir!

— Oui, quand ils n'ont aucun intérêt à exécuter leur promesse; mais ce digne cocher, outre l'à-compte qu'il a reçu, sait bien qu'il sera libéralement récompensé.

— Je suis tranquille à cet égard, monsieur Dornier, dit l'ancien recors en riant d'un air agréable; vous faites noblement les choses. Après cela, toute peine mérite salaire; il faut convenir que l'affaire est délicate.

— Un enfantillage, je vous l'ai déjà dit.

— Un enfantillage! voilà précisément le danger; c'est qu'il s'agit d'une enfant. Si la jeune personne avait seulement une quarantaine d'années, cela marcherait de soi-même; mais elle n'a que dix-huit ans : mineure, par conséquent.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait que, si la chose est prise du mauvais côté, vous vous exposez à la réclusion, et moi aussi.

— Père Morlot, dit le journaliste en jouant une insouciante bonne humeur, je ne vous croyais pas si fort sur le Code pénal.

— J'ai eu le temps de l'étudier pendant les trois mois que ce gueux de républicain m'a fait passer en prison. C'est que j'ai assez comme ça du pain du gouvernement, voyez-vous.

— Vous n'en mangerez plus, c'est moi qui vous le pro-

mets, et même, si le pain en lui-même vous paraît indigeste, vous pourrez le remplacer par une nourriture plus succulente. Songez que vous voilà attaché à un journal important; il ne s'agit plus, cette fois, du petit *Patriote Douaisien*.

— Que le diable ait son âme! Mais enfin, pour en revenir à notre affaire d'aujourd'hui, les parents peuvent se fâcher.

— Quand je vous répète que tout est convenu avec eux, ou à peu près. Vous savez en quels termes je suis avec M. Chevassu.

— Vous lui feriez voir des étoiles à midi, je sais cela.

— Sa sœur, qui en fait ce qu'elle veut, m'est toute dévouée, et, entre nous, c'est elle qui dirige tout ceci. Ainsi donc, père et tante sont pour moi.

— Mais la mineure? car c'est là le diable qu'elle soit mineure.

— Elle fera peut-être quelques façons pour la forme, mais au fond, elle sera enchantée d'être l'héroïne d'une pareille aventure. C'est une tête exaltée; il lui faut de grandes passions, des événements extraordinaires, du roman : nous la servons selon son goût. Tout cela finira le plus bourgeoisement du monde, par un bon mariage. Vous serez de la noce, père Morlot.

— Charmé et honoré, répondit le recors en s'inclinant.

— Dans tout cela, reprit Dornier, excepté ce petit fat de Moréal, il n'y aura qu'un seul mécontent : c'est le frère.

— Prosper Chevassu! Ah! tant mieux. Ce que vous dites là me fait autant de plaisir qu'un billet de cinq cents francs. Puisse-t-il crever de dépit, cet enragé-là!

— Vous avez toujours sur le cœur vos trois mois de prison ?

— Avec cela, j'ai été si bien récompensé ! Quand je suis allé chez M. Chevassu, au lieu de se conduire comme il l'aurait dû, savez-vous ce qu'il m'a dit, sans même me faire asseoir? — Bien, bien, Morlot ; nous reparlerons de cela un autre jour. Aujourd'hui, je suis fort occupé ; mais soyez sûr que je ne vous oublierai pas. — Donneur d'eau bénite de cour ! ça se dit patriote. Aussi, quand même je saurais que l'aventure doit le faire mourir de chagrin, ce n'est pas cela qui me ferait reculer.

— Tout est prêt dans la petite maison? reprit Dornier après un instant de silence ; la vieille femme qui la garde est à son poste?

— Fiez-vous à moi ; tous vos ordres ont été exécutés. Maintenant la voiture n'a qu'à venir, le reste iratout seul. Avant trois quarts d'heure, la jeune personne sera en lieu sûr. Si seulement elle avait vingt-un ans ! Enfin le vin est tiré....

– Trois heures et demie, dit le journaliste en interrogeant sa montre à son tour ; Dominique devrait être ici. Se serait-il trompé de chemin ? C'est impossible, puisque c'est lui qui a fixé l'endroit du rendez-vous. Moi-même, je suis sûr de n'avoir pas commis d'erreur ; c'est bien ici le carrefour de la Croix-Blanche.

— J'entends une voiture, dit tout à coup Morlot, qui se pencha vers la terre et y appuya son oreille ; ce doit être celle que nous attendons, car elle vient du côté de Paris, ajouta-t-il en se redressant.

— Vous avez raison répondit Dornier après avoir

écouté de son côté pendant un instant; tenons-nous prêts, et exécutez ponctuellement votre consigne. Dominique sera seul, car bien certainement madame de Pontailly aura gardé l'autre domestique à Saint-Denis. Dès que je serai monté dans la voiture, grimpez sur le siége, et dirigez le cocher vers la petite maison. Surtout, qu'il aille le plus vite possible.

— Soyez tranquille, monsieur Dornier; ce sera enlevé.

La voiture s'avançait au petit trot des chevaux; bientôt elle parut à un tournant du chemin, et un instant après elle entra dans le carrefour. Ainsi que l'avait prévu Dornier, aucun domestique n'accompagnait le cocher; celui-ci, dès qu'il fut arrivé au lieu du rendez-vous, s'arrêta en souriant d'un air de complicité. Sans perdre de temps, Dornier ouvrit la portière, s'élança dans la voiture, et s'assit hardiment à côté d'Henriette.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il en même temps de sa voix la plus douce, c'est un ami véritable qui est près de vous. Quelque étrange que puisse vous paraître ma démarche, elle ne doit pas vous offenser, car votre père lui-même l'autorise.

— Que signifie cette nouvelle insulte ? s'écria la jeune fille, lorsqu'elle fut revenue de la frayeur que lui avait fait éprouver cette brusque invasion.

— Loin de songer à vous insulter, je verserais tout mon sang pour vous défendre, reprit tendrement le journaliste.

— Dominique ! s'écria Henriette en essayant de baisser la glace de la portière.

Dornier saisit les mains de la jeune fille.

— Vos cris sont inutiles; je vous le répète, je n'agis que

par l'ordre de votre père. Dans quelques instants, vous serez arrivée au terme de votre voyage, et alors je vous expliquerai tout.

Tandis que dans l'intérieur de la voiture Henriette continuait à se débattre contre son ravisseur, une autre scène se passait sur le siége, où, conformément aux instructions qu'il venait de recevoir, Morlot s'était lestement élancé.

— Maintenant, mon camarade, dit-il en s'asseyant près du cocher, prenez ce chemin, à gauche, et ne craignez pas d'user votre fouet.

— Mes chevaux ne sont pas habitués à de si longues courses, répondit Dominique ; ils ont besoin de se reposer un peu.

— Crevez-les s'il le faut ; le patron est riche et généreux.

— Un instant seulement, pour leur donner le temps de souffler.

A ces mots, le cocher tourna la tête en arrière.

Défiant, en qualité d'ancien recors, Morlot imita ce mouvement, et aperçut au tournant du chemin par où était arrivée la voiture un groupe de cavaliers qui s'avançaient rapidement.

— Partez donc, de par le diable ! reprit-il énergiquement ; voici des gens qui n'ont pas besoin de fourrer le nez dans nos affaires.

Dominique sourit d'un air narquois.

— Ça ? dit-il en désignant du bout de son fouet les nouveaux arrivants, ce sont des commis de boutique qui

ont loué des ânes pour se promener dans la forêt. Il n'y a pas de danger qu'ils nous rattrapent.

— Des ânes ! reprit Morlot, de plus en plus inquiet ; dites de beaux et bons chevaux, et qui ne sont pas fourbus, je vous en réponds. Mais partez donc, entêté que vous êtes. N'entendez-vous pas que la petite pousse des cris de Mélusine ?

Le cocher allongea un coup de fouet à ses chevaux, mais au même instant il tira la bride, de manière à les retenir sur place.

— Bon ! voilà maintenant ces maudites bêtes qui se cabrent, s'écria l'ancien recors tout à fait effrayé, et là-bas ces trois endiablés qui arrivent comme le vent. C'est à nous qu'ils ont l'air d'en vouloir.

— Vous croyez ? dit Dominique en ricanant.

Morlot s'était retourné de nouveau, et il cherchait à reconnaître les traits des cavaliers qui s'avançaient à toute bride. Tout à coup il poussa un cri rauque, et son laid visage prit une expression effarée.

— Que je sois étranglé vif, dit-il, si celui qui galope en tête n'est pas ce démon incarné de Chevassu, le propre frère de la demoiselle. Nous voilà bien ! Détournement de mineure... réclusion... Que Dornier s'en tire comme il pourra ; pour moi, je lui souhaite beaucoup de plaisir.

En disant ces mots, il essaya de sauter à terre ; mais le cocher, sans paraître y mettre de la malice, fit partir brusquement ses chevaux. Morlot, perdant l'équilibre, faillit tomber sur le timon et n'eut que le temps de se retenir à la housse du siége.

— On dirait que vous le faites exprès, s'écria-t-il, tremblant de colère et de frayeur.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car en ce moment Prosper Chevassu, c'était bien lui, arriva comme un ouragan. Grâce à la rapidité du glorieux Tribonien, l'étudiant avait devancé ses deux compagnons. Au terme de cette course désordonnée, la première personne qui frappa ses yeux fut l'ancien recors, toujours accroché au siége, car dans son trouble il semblait avoir perdu la tête et ne plus savoir s'il devait fuir ou demeurer.

— Comment ! père Morlot, s'écria Prosper, vous êtes aussi de l'aventure? C'est avoir une vocation un peu forte pour le métier de gérant responsable ; mais cette fois, mordieu ! vous n'en serez pas quitte pour trois mois de prison.

Joignant aussitôt le châtiment à la menace, l'étudiant cingla d'une demi-douzaine de coups de cravache la figure consternée de l'ancien recors; il le prit ensuite au collet, l'arracha du siége, et, au risque de lui briser les os, le jeta rudement sur la route.

— A l'autre maintenant, dit Prosper après avoir achevé cette exécution sans s'inquiéter de son plus ou moins de légalité.

Tandis qu'il se présentait à l'une des portières de la voiture, l'autre était ouverte par le vicomte de Moréal, qui, sans l'évidente infériorité de son cheval, n'eût sans doute pas cédé à son compagnon la gloire d'arriver le premier. En reconnaissant au même instant son amant et son frère, Henriette poussa un cri de joie, et, comme un oiseau rendu à la liberté, elle s'élança par la portière que venait d'ouvrir le vicomte.

Foudroyé par ce dénoûment imprévu, Dornier restait dans la voiture, immobile, pâle et muet.

— Descendez, monsieur! lui dit Moréal d'une voix émue de colère.

Le journaliste ne bougea pas, et ne répondit à son rival que par un regard sombre et haineux.

— Dornier, descendez! dit à son tour Prosper, non moins courroucé que le vicomte.

Le ravisseur déconcerté continua de rester immobile, et un amer sourire contracta ses lèvres livides.

— Descendez, vous dis-je! reprit l'étudiant irrité de cette apparente résistance; descendez, ou je vous coupe la figure avec ma cravache.

A cette menace, Dornier entr'ouvrit sa redingote comme pour y chercher une arme cachée; mais il ne trouva rien, et sa figure trahit l'angoisse furieuse de l'homme qui, en face d'un affront mortel, se sent désarmé. Prosper se jeta impétueusement à bas de son cheval, et il se précipitait dans la voiture pour en arracher son ancien ami, lorsque la voix tonnante de son oncle retentit à ses oreilles. En dépit d'une ardeur toute juvénile, le vieillard, à son grand regret, s'était laissé devancer par ses compagnons, dont les chevaux, chargés d'un poids raisonnable, avaient sur le sien un avantage notoire.

— Arrêtez, jeunes gens! s'écria-t-il du ton dont il avait dû essayer de rallier ses soldats à la retraite de Biberach; ce drôle m'appartient; je vous défends de toucher à un seul de ses cheveux!

Le vieux cavalier et sa monture, également essoufflés, s'arrêtèrent près de la voiture. M. de Pontailly alors tua

un mouchoir de sa poche, s'essuya le front, souffla bruyamment pour reprendre haleine, et finit par se dire à demi-voix :

— Qui diantre se douterait, à me voir en ce moment, que j'ai été un des plus pimpants hussards de Berchiny?

A la vue du marquis, Dornier était enfin sorti du coupé, et il restait immobile sur la route, visiblement consterné, quoiqu'il cherchât encore à affecter un air calme et hautain.

— Monsieur Dornier, lui dit le vieillard après s'être rendu maître de son essoufflement, vous mériteriez que je vous fisse attacher par les quatre membres sur l'un de ces chevaux, et conduire en cet état au parquet du procureur du roi; mais le métier de pourvoyeur de la justice ne me convient pas; d'un autre côté, un honnête homme se dégraderait en vous demandant raison de cet insolent attentat. Que faire de vous alors? Vous chasser comme on chasse un laquais fripon qu'on dédaigne de livrer à la justice? C'est ce que je fais. Partez; mais rappelez-vous que, si jamais vous avez la hardiesse de reparaître devant ma nièce ou devant moi, je vous ferai châtier d'une manière exemplaire et définitive.

Sans répondre un seul mot, sans regarder aucun des témoins de son humiliation, Dornier s'éloigna, et bientôt disparut dans le bois.

— Ma foi, mon oncle, dit alors Prosper, vous pouvez vous vanter d'être indulgent. A votre place, je lui aurais fait passer mon cheval sur le corps. Sans le respect que je vous dois, je lui aurais donné ici même la correction qu'il mérite.

— Après la victoire, le sabre dans le fourreau, répondit l'ancien hussard de Berchiny en descendant lourdement de cheval.

— Et le digne père Morlot, qu'est-il devenu ? reprit l'étudiant du ton d'un homme dont la vengeance non rassasiée cherche à se rabattre, faute de mieux, sur une victime subalterne.

— Il y a longtemps qu'il a pris la clef des champs, dit le cocher, qui, du haut de son siége, avait assisté à cette scène en riant sournoisement ; il courait, il courait ! on aurait dit un lièvre. C'est égal, monsieur Prosper, vous pouvez vous flatter de l'avoir marqué à votre chiffre. Son visage portera longtemps les traces de votre cravache. Quel fameux cocher vous auriez fait, sans vous offenser !

— Dominique, reprit M. de Pontailly en se tournant vers le domestique, tu n'es pas, toi, un fameux cocher ; tant s'en faut. Tu es paresseux, menteur, et je soupçonne que tu bois en partie l'avoine de tes chevaux.

— Monsieur le marquis peut-il avoir de pareilles idées ! reprit Dominique d'un ton patelin.

— Mais il ne s'agit pas de tes défauts, reprit le vieillard ; tu m'as rendu aujourd'hui un service qui t'assure des droits à ma reconnaissance, et tu ne tarderas pas à en avoir des preuves.

— Cela vaudra mieux pour moi que de m'être fourré dans une mauvaise affaire, comme cet enjôleur croyait m'y avoir décidé, se dit Dominique ; monsieur le marquis est généreux, et j'ai déjà un bon billet de mille francs dont il ne me demandera pas compte. Quant à M. Bornier, je ne lui conseille pas de venir réclamer ses arrhes

L'esprit agréablement occupé par la récompense promise et par le bénéfice déjà réalisé, le cocher, qui par prudence s'était montré à peu près honnête une fois dans sa vie, assembla ses guides et caressa de son fouet la croupe de ses chevaux, avec la béatitude d'un homme qui a toujours vécu en paix avec sa conscience.

— Qu'est devenue notre héroïne ? demanda le marquis à son neveu.

— Qu'est devenu Moréal ? répondit Prosper avec un sourire malicieux.

— C'est juste, reprit le vieillard riant à son tour ; pour un homme de mon âge, la question est un peu naïve.

M. de Pontailly regarda autour de lui, et aperçut de l'autre côté de la voiture sa nièce et le vicomte engagés dans une conversation si intéressante qu'ils semblaient n'accorder aucune attention à ce qui se passait près d'eux.

— Quand mademoiselle Henriette aura un moment à sa disposition, dit-il en élevant la voix, je la prierai de vouloir bien me l'accorder.

La jeune fille se hâta d'obéir à cette invitation moqueuse, et arriva près de son oncle les yeux baissés et les joues plus roses encore que de coutume.

— Princesse persécutée, lui dit alors le marquis d'un air d'emphase, êtes-vous contente de vos chevaliers ?

— Ah ! mon cher oncle, répondit Henriette, combien je vous remercie d'avoir veillé sur moi !

— En pareille aventure, reprit M. de Pontailly du même ton ampoulé, la beauté ne refuse jamais une récompense à ses défenseurs. Je réclame pour ma part un bon baiser,

comme pour un père. Ce jeune homme barbu, continua-t-il en montrant Prosper, m'a raconté en route je ne sais quelle histoire de sabre turc ; c'est une affaire à arranger entre vous deux. Quant au troisième chevalier, ajouta malicieusement le marquis...

— Avant tout, voici votre baiser, s'écria la jeune fille, qui sauta au cou de son oncle pour lui couper la parole.

— Chère enfant, dit le vieillard en la serrant tendrement dans ses bras, il me semble que je ne t'ai pas vue depuis dix ans; mais maintenant c'est moi qui serai ton gardien, et, mordieu! que maître Dornier ne s'y frotte plus.

— A propos de ce coquin, nous sommes trois fiers étourdis, s'écria Prosper, qui brusquement se frappa le front comme pour se punir de quelque oubli important.

— Qu'est-ce donc? demanda M. de Pontailly.

— Les cent mille francs qu'il emporte, à notre barbe.

— C'est parbleu vrai! Je n'ai pensé qu'à Henriette.

— Je n'ai pensé qu'à Henriette, répéta comme un écho muet un tendre regard du vicomte.

— En affaire d'argent, reprit le marquis, les enfants aujourd'hui ont plus de tête que les vieillards; c'était à moi de songer à ces cent mille francs.

— A cheval, Moréal, s'écria Prosper; il a pris de ce côté; avant un quart d'heure, nous l'aurons rejoint.

— Il est dans le taillis, dit le vieillard, et vos chevaux ne vous serviront de rien. Laissons-le aller, on saura le retrouver; d'ailleurs, poursuivit-il en baissant la voix de manière à n'être entendu que du vicomte, je ne serais pas très-désespéré de la perte de cet argent. Cela ferait enrager

ma femme et mon beau-frère, et, entre nous, ils ont besoin d'une petite leçon.

— Je le retrouverai, fût-il aux enfers! reprit tragiquement l'élève en droit.

— Allons, la pièce est jouée, dit M. de Pontailly. Henriette, remonte dans le coupé; je t'y tiendrai compagnie, car ce maudit cheval m'a brisé, et je crois que la pauvre bête est encore plus lasse que moi. Voilà donc ce que deviennent les hussards! Dominique, attache Sganarelle derrière la voiture, et conduis-nous où tu sais.

Le cocher exécuta les ordres de son maître, qui pendant ce temps s'assit à côté de sa nièce.

— Adieu, messieurs, reprit M. de Pontailly quand Dominique fut remonté sur son siége; nous prenons à droite; vous pouvez prendre à gauche ou retourner sur vos pas, à votre choix.

— Quoi! mon oncle, dit Prosper, nous n'allons pas avec vous?

— Non, mon neveu, répondit laconiquement le vieillard.

— Et vous emmenez ma sœur?

— Et j'emmène ta sœur.

— Qu'allons-nous faire, Moréal et moi?

— Pauvre agneau! crains-tu que les loups ne te mangent?

— Mais je croyais que nous reviendrions tous ensemble à Paris.

— Tu t'es trompé. Buvez du lait, louez des ânes, livrez-vous à tous les plaisirs de la forêt de Montmorency; cela vous est permis, mais il vous est interdit de nous

suivre. Je te le défends, Prosper. Moréal, je m'en rapporte à votre discrétion. Allons, Dominique.

La voiture partit, et disparut bientôt aux yeux des deux amis, non moins surpris l'un que l'autre de ce dénoûment imprévu.

XXV

Plusieurs jours s'étaient écoulés. En revenant chercher la marquise à Saint-Denis, Dominique, interrogé par elle, lui avait répondu, par l'ordre de son maître, qu'il avait conduit mademoiselle Chevassu chez madame Grénier, et qu'aucun incident digne d'être rapporté n'était survenu le long de la route. Persuadée que Dornier avait reculé devant l'exécution du projet dont elle lui avait, à demi-mot, suggéré la première idée, madame de Pontailly avait voué à son ancien favori un mépris presque aussi vif que la haine que lui inspirait Moréal.

— Imposteurs ou lâches, voilà les hommes! se disait-elle en essayant d'ennoblir par le dédain son désappointement.

Cependant ni l'un ni l'autre des deux rivaux ne reparaissait chez la marquise. Prosper, chose étrange, allait presque tous les jours à l'école de droit; peut-être, il est vrai, le désir d'éblouir ses condisciples par l'élégance de son tilbury, les belles allures de Tribonien et l'aspect fantasque d'un négrillon qu'il venait d'attacher

à son service à titre de groom, était-il la principale cause de cette assiduité inaccoutumée. Étourdissant d'audace et d'aplomb sur le boulevard ou dans l'avenue des Champs-Élysées, l'étudiant changeait de manières chaque fois qu'il venait chez sa tante ; il prenait alors l'air grave et réservé qu'affectent certains diplomates pour persuader aux gens naïfs qu'ils sont dans la confidence des secrets les plus importants. Depuis l'ouverture des chambres, M. Chevassu, oubliant la prudente réserve qu'il s'était promis d'observer pendant quelque temps, fatiguait de son éloquence d'avocat non moins que de sa morgue de magistrat, le bureau dont il faisait partie ; s'étourdissant lui-même au bruit de ses paroles, il ne s'apercevait pas qu'il devenait à chaque réunion plus insupportable à ses collègues, fort habile qu'il était d'ailleurs à interpréter d'une manière flatteuse pour son amour-propre les petites vicissitudes de son début dans la vie parlementaire. Tandis qu'il parlait, un autre député semblait-il s'endormir, c'est qu'auditeur charmé il se recueillait dans son admiration. N'obtenait-il aucune réponse à ses arguments, c'est qu'il leur avait fermé la bouche à tous. Se voyait-il interrompu par des murmures improbateurs, c'était la pâle envie. Quelque observation critique dont il faisait les frais arrivait-elle jusqu'à son oreille, c'était le moucheron importun que devait mépriser le lion.

Deux soucis troublaient cependant ces enivrements préliminaires ; le premier était la crainte qu'éprouvait M. Chevassu au sujet de son élection, car on parlait d'une enquête pour vérifier certains faits allégués dans la pétition des électeurs douaisiens et jusque-là se trouvait

ajournée l'admission définitive du député; le second était l'inexplicable conduite de Dornier, dont la disparition subite sapait par la base la fondation du nouveau journal. A ces deux sujets d'inquiétude s'en joignit inopinément un troisième beaucoup plus grand.

Un matin, au moment où M. de Pontailly déjeunait en tête-à-tête avec la marquise, une des portes de la salle à manger s'ouvrit avec bruit, et les deux époux virent entrer pâle, défait et presque hors de lui, M. Chevasseu, si compassé d'ordinaire.

— Passons dans votre chambre, dit-il à sa sœur d'une voix altérée, et surtout, ajouta-t-il tout bas, qu'aucun de vos domestiques ne puisse nous entendre.

Madame de Pontailly se leva, inquiète, malgré son égoïsme, de l'état où elle voyait son frère; le vieillard en fit autant, et tous trois passèrent dans un petit parloir attenant à la chambre à coucher de la marquise.

— Henriette a disparu, dit alors le député en écartant les bras par un geste pathétique.

— Henriette! s'écria la marquise, dont la figure exprima aussitôt une émotion extraordinaire.

— Calmez-vous, Chevasseu, et racontez-nous ce qui s'est passé, dit M. de Pontailly avec un sang-froid qui s'écartait étrangement de sa vivacité habituelle.

— Vous savez, reprit le député, que d'accord avec ma sœur j'avais envoyé ma fille chez ma belle-sœur, madame Grénier?

— Vous ne m'aviez pas dit un mot de cela ni l'un ni l'autre, répondit le marquis en regardant alternativement son beau-frère et sa femme; mais peu importe, ce n'est

pas le cas de montrer de la susceptibilité. Continuez, Chevassu.

— Croyant Henriette depuis une semaine à Montmorency, il m'a paru convenable d'écrire avant-hier à ma belle-sœur. Plût au ciel que je l'eusse fait plus tôt! mais le travail dont je suis écrasé ne me l'a pas permis.

— Ah! oui, la chambre! interrompit le vieillard avec un accent moqueur.

— Tout à l'heure, je reçois la réponse de madame Grénier. Elle ne sait ce que je veux lui dire; elle n'a pas vu ma fille. Ainsi, depuis dix jours, Henriette a disparu. Qu'est-elle devenue, grand Dieu?

— C'est un événement affreux, dit madame de Pontailly avec une affliction plus ou moins sincère.

— Affreux! répéta comme un écho le marquis, dont la physionomie semblait moins troublée qu'on n'eût dû s'y attendre d'après l'affection qu'il portait à sa nièce.

— C'est vous, ma sœur, qui êtes responsable de ce malheur, puisque c'est dans votre voiture, avec vous, qu'Henriette est sortie de sa pension. Ne deviez-vous pas, d'après nos conventions, la conduire vous-même jusqu'à Saint-Denis?

— C'est ce que j'ai fait. A Saint-Denis, j'ai laissé Henriette dans la voiture, et j'ai donné ordre à mon cocher de la mener aussitôt chez madame Grénier. A son retour, Dominique m'a dit qu'il avait ponctuellement exécuté mes instructions.

— Faites-le venir, le misérable! s'écria M. Chevassu.

— Tout tourne contre nous; Dominique est absent.

— Absent?

— Le lendemain même de mon voyage à Saint-Denis, il m'a demandé un congé de quelques jours, sous le prétexte d'aller voir à Rouen son père, dangereusement malade; il n'est pas encore venu.

— La scélérat était du complot, et cette prétendue maladie de son père n'était qu'un prétexte pour prendre la fuite; c'est un enlèvement, que dis-je? un rapt! un rapt abominable!

M. Chevassu continua d'épancher son indignation en gesticulant avec véhémence; même à travers sa douleur paternelle perçaient les habitudes ampoulées du barreau. Le marquis gardait le silence, et l'on pouvait attribuer à l'abattement que cause souvent le chagrin l'immobilité de son attitude. Madame de Pontailly enfin réfléchissait profondément, tout en ayant l'air d'écouter avec sympathie les déclamations de son frère: une tristesse officielle était peinte sur son visage, mais ses pensées secrètes donnaient un démenti formel à ce simulacre d'affliction.

— J'ai eu tort d'accuser Dornier de lâcheté, se disait-elle, il a agi. Son absence, le départ de Dominique, la disparition d'Henriette, tout s'accorde. Plus de doute, je suis vengée!

— Un seul homme a pu se rendre coupable d'un tel attentat, s'écria tout à coup M. Chevassu; c'est cet infâme Moréal!

Il n'entrait pas dans les vues de la marquise de laisser peser sur le vicomte un pareil soupçon; pour que sa vengeance fût complète, il fallait que Dornier épousât Henriette. Attribuant à ce dernier l'enlèvement de la jeune fille, c'était servir sa propre rancune que de le désigner

comme le véritable ravisseur, et d'obtenir pour lui le pardon du père outragé.

— Mon frère, dit-elle d'un ton d'affectueuse gravité, si légitime que soit votre douleur, elle ne doit pas vous rendre injuste. Vous savez que je n'ai jamais plaidé près de vous la cause de M. de Moréal; je ne crains donc pas que vous m'accusiez de partialité en sa faveur. Eh bien! je dois vous déclarer que vos soupçons me semblent mal fondés, et que je le crois tout à fait étranger à ce malheureux événement.

— S'il n'est pas coupable, qui donc accuser?

— Un homme que vous aimez, un homme qui, en raison même des preuves d'affection qu'il a reçues de vous, aura cru pouvoir compter sur votre indulgence.

— Dornier!

— Je le crois.

— Mais c'est impossible. Quelle raison aurait pu avoir Dornier pour enlever ma fille? Ne la lui avais-je pas promise en mariage?

— Il aura craint que vous ne changiez d'avis. Il a su que vous aviez paru fort refroidi à son égard pendant quelques jours. Les poursuites de M. de Moréal, les caprices d'Henriette, une passion irritée par les obstacles, l'inquiétude, la jalousie, que sais-je encore? tout cela lui aura monté la tête. Ce n'est pas par la raison que brillent les amoureux, et un parti téméraire est si tôt pris.

— Dornier! dit M. Chevassu en frappant ses mains l'une contre l'autre; non, je ne puis le croire. Toutes les raisons sur lesquelles se fonde votre opinion ne sont que de vagues conjectures. Où sont vos preuves?

— Rappelez-vous qu'à part vous et moi, Dornier seul savait qu'Henriette devait être conduite à Montmorency.

— C'est vrai, répondit le député, frappé de cette observation ; il était en tiers avec nous ici, lorsque la résolution en a été prise.

— Depuis le jour où je suis allée à Saint-Denis, plus de traces d'Henriette ! depuis le même instant, plus de nouvelles de Dornier !

— C'est vrai, reprit M. Chevassu ; la coïncidence est en effet frappante.

— Rapprochez de cette double disparition le départ subit de Dominique, et dites s'il n'est pas évident que M. Dornier, après avoir mis mon cocher dans ses intérêts, a enlevé votre fille de gré ou de force ? et à vrai dire, je pencherais pour la première opinion, car, en pareil cas, la violence n'est guère présumable.

— Vous m'ouvrez les yeux, ma sœur, dit le député tout à fait convaincu, la chose a dû se passer ainsi. Autrement, comment expliquer la conduite de Dornier devenu introuvable depuis dix jours ?

— Moi, je l'expliquais d'une autre manière, dit le marquis avec un air de bonhomie.

— De quelle manière, s'il vous plaît ? demanda le père d'Henriette.

— Je l'expliquais, reprit le vieillard en cherchant à dissimuler un sourire moqueur, par l'affection qu'a pu concevoir M. Dornier pour les cent mille francs que vous lui avez remis avec une si noble confiance, madame de Pontailly et vous.

— L'un n'empêche pas l'autre, repartit brusquement

le député du Nord, en ce moment exaspéré contre son ancien ami : qui dit ravisseur peut dire voleur. Un homme pour qui j'ai tant fait ! un homme que je me plaisais à regarder comme mon élève ! un homme que je voulais nommer mon fils ! Oh ! je t'écraserai, serpent réchauffé dans mon sein. A l'instant même je vais au parquet déposer ma plainte.

— Mon frère, mon frère, s'écria la marquise en s'opposant à la sortie du député ; réfléchissez, je vous en prie, à ce que vous allez faire. Que gagnerez-vous à mettre le public dans la confidence de vos chagrins de famille ? Ignorez-vous que les moindres événements qui intéressent un homme comme vous sont une bonne fortune pour la malignité des journaux ? Voulez-vous amuser à vos dépens Paris et la France entière ? Déjà vous avez pu remarquer le fâcheux effet qu'a produit à la chambre l'arrestation de votre fils. Avez-vous envie d'aggraver le mal en publiant vous-même l'enlèvement de votre fille ? Quelle joie, quel triomphe pour vos collègues jaloux de votre mérite ! Voyez donc, se diraient-ils, ce grand orateur, ce talent supérieur, cet homme d'État ! Il prétendait gouverner la France, et il ne sait pas même gouverner sa famille ! Croyez-moi, mon frère, point de bruit, point d'éclat. Étouffons cette fâcheuse affaire : ci ce n'est pas pour votre fille, que ce soit pour vous, car votre réputation est solidaire de la sienne.

— Vous avez raison, ma sœur, répondit M. Chevassu d'un air d'abattement, et je dois me rendre à la justesse de vos remontrances. Un pareil esclandre me ferait le plus grand tort à la chambre, car la renommée d'un homme

politique se compose de moralité non moins que de talent, et, comme vous l'avez dit fort judicieusement, les envieux ne manqueraient pas de m'imputer le scandale de cet événement déplorable. Que Dornier ou un autre soit le ravisseur, il faut qu'un prompt mariage mette tout en règle avant que l'aventure soit ébruitée. Mais comment le trouver, ce misérable ?

— En le cherchant, dit M. de Pontailly ; allons d'abord à l'hôtel où il logeait ; n'épargnons aucune démarche ; les moments sont précieux, car, d'un instant à l'autre, les journaux peuvent éventer la mine, et alors tout serait perdu.

— Partons sur-le-champ, reprit le député, qui, malgré son peu d'affection pour son beau-frère, ne crut pas devoir refuser ses services.

Le marquis fit aussitôt atteler sa voiture ; mais en y montant, lorsque le député s'y fut assis, il dit tout bas au cocher : — A l'hôtel Mirabeau, rue de la Paix.

— Pourquoi nous avoir fait conduire chez moi ? demanda M. Chevassu, surpris de voir la voiture s'arrêter à la porte de la maison où il demeurait.

— Parce qu'il faut que j'aie avec vous une explication à laquelle il est inutile qu'assiste madame de Pontailly.

Les deux beaux-frères montèrent à l'appartement du député.

— Je vous écoute, dit celui-ci, fort préoccupé de cette nouvelle complication.

— Mon cher Chevassu, répondit le marquis, tout à l'heure vous avez prononcé une parole qui m'a donné à réfléchir. Que Dornier ou un autre soit le ravisseur, avez

vous dit, il faut en finir par un prompt mariage. J'ai conclu de ces paroles que, pour vous, la chose importante était le prompt mariage, et qu'il vous serait à peu près égal que le ravisseur fût Dornier ou un autre.

— C'est-à-dire au contraire que je préférerais tout autre à Dornier, car je devais compter particulièrement sur l'attachement de ce malheureux, et il a montré dans cette circonstance une ingratitude épouvantable. Oui, je le répète, j'aimerais mieux marier ma fille à tout autre que lui.

— En ce cas, soyez satisfait, dit le vieillard, ce n'est pas Dornier qui a enlevé Henriette, c'est un autre.

— Un autre ! s'écria le député stupéfait, qui donc?

— Vous le saurez tout à l'heure ; en attendant, et pour en finir avec votre ancien protégé, je vais vous raconter sa dernière prouesse ; elle vous prouvera qu'en répugnant aujourd'hui à l'accepter pour gendre, vous ne faites que lui rendre justice. Dornier n'a pas enlevé votre fille, mais bien les cent mille francs que vous lui aviez confiés, ma femme et vous. J'avais prévu ce dénoûment, mais la chose est faite, et il faut en prendre son parti. Depuis dix jours, Dornier a pris la fuite, et, entre nous, pour certaine circonstance à moi connue, c'est ce qu'il avait de mieux à faire ; mais un demi-coquin eût rendu l'argent : lui qui n'est pas fripon à demi, il l'a gardé, et toutes les recherches de la police, que j'ai lancée à sa poursuite, ont été jusqu'ici sans résultat. En ce moment, Dornier est, selon toute apparence, en pays étranger, et vous pouvez regarder les cent mille francs comme perdus ; mais, dans ce désas-

tre, vous devez encore vous estimer heureux d'avoir échappé au malheur de devenir le beau-père d'un pareil homme.

— Mais le ravisseur d'Henriette? dit avec anxiété M. Chevassu.

— Ne le devinez-vous pas?

— Moréal!

— Hélas! oui; amoureux comme un fou, aimé d'ailleurs, désespéré de vos refus, craignant avec raison que vous ne forciez votre fille d'épouser Dornier, le pauvre garçon a perdu la tête; car, comme le disait tout à l'heure avec justesse madame de Pontailly, ce n'est pas par la raison que brillent d'ordinaire les amoureux.

— C'est sur lui qu'étaient d'abord tombés mes soupçons, dit d'un air tragique le père d'Henriette; c'est sur lui que tombera ma vengeance.

— Permettez-moi, mon cher Chevassu, de vous répéter ici ce que vous disait tout à l'heure votre sœur, et vous-même avez été forcé de convenir qu'elle avait raison. Que gagnerez-vous à un éclat? En quoi le scandale que soulèveraient infailliblement des poursuites judiciaires, améliorera-t-il votre position à la chambre?

M. Chevassu se mit à marcher à grands pas, ainsi que cela lui arrivait lorsqu'il avait l'esprit travaillé de quelque grave perplexité.

— M. de Moréal vous a donc écrit? demanda-t-il tout à coup en regardant en dessous son beau-frère.

— Sans doute. Il n'aurait pas osé d'abord s'adresser à vous, et il m'a chargé de plaider sa cause, leur

cause, faut-il dire, car après tout Henriette l'aime.

— Un noble! dit M. Chevassu avec amertume.

— Ne le suis-je pas moi-même? Pourtant nous sommes beaux-frères.

— Titré!

— Ne suis-je pas marquis? D'ailleurs, entre un vicomte, gentilhomme de nom et d'armes, et un bourgeois qui, comme vous, compte trois cents, je veux dire quatre cents ans de roture prouvée, je ne vois pas que la disparate soit si choquante.

— Un merveilleux! un lion, comme on dit aujourd'hui! un fat amoureux de sa figure!

— Permettez, Chevassu; vous avez été vous-même fort bien dans votre jeunesse, un homme à bonnes fortunes, si ma mémoire ne me trompe, et vous devriez avoir plus d'indulgence pour les jolis garçons.

— Un chanteur de romances! dit le député un peu radouci.

— Il est prêt à vous sacrifier son *la* de poitrine.

— Un faiseur de vers!

— Qui n'a pas fait quelques vers dans sa jeunesse? La plupart de nos hommes politiques ont plus ou moins commis ce péché. M. Étienne a fait des vers; M. Viennet en fait tous les jours; les vers sont le plus sûr titre de gloire de M. de Lamartine, à qui vous ne refuserez pas cependant un certain talent de tribune; enfin, si l'on cherchait bien, je doute que M. Guizot lui-même eût la conscience bien nette sur ce chapitre. D'ailleurs, Moréal renonce à la poésie.

— Tant mieux pour lui.

— Depuis quelques mois, il tourne extraordinairement aux idées graves et aux études sérieuses. En ce moment même, il a sur le chantier une œuvre de longue haleine, un ouvrage profond, plein de recherches, et dont pourrait s'honorer plus d'un publiciste distingué.

— Quel ouvrage? demanda le député avec une sorte d'intérêt.

— Un essai sur la théorie du gouvernement représentatif envisagé dans ses rapports avec l'économie politique, suivi de quelques considérations sur les avantages et les inconvénients du système pénitentiaire en général, et en particulier sur le remplacement de la peine de mort par la réclusion en cellule à perpétuité; car c'est là, si j'ai bonne mémoire, le titre du livre, dit le vieil émigré, qui improvisa sans hésiter ni sourire cette formidable tirade. Le sujet, comme vous voyez, ne manque pas d'importance, et d'après ce que je connais de l'ouvrage, je ne serais nullement étonné qu'il ouvrît de haute lutte à son auteur les portes de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Le titre promet quelque chose, dit le député, complétement dupe du malin vieillard; mais vous avez beau dire, j'ai peine à croire qu'il puisse sortir rien de sérieux d'un homme qui porte des gants jaunes et une barbe de bandit napolitain.

— Haïssez-vous les gants jaunes, Moréal choisira les siens d'une autre couleur. Est-ce sa barbe qui vous déplaît, il la coupera. Pour obtenir votre consentement à son mariage, j'en suis sûr, il ne reculera devant aucun sacrifice. Allons, mon cher Chevassu, ne vous contentez pas d'être

un homme politique distingué, soyez aussi un bon père. Que diantre ! le parti n'est pas si mauvais. Moréal a dès à présent seize bonnes mille livres de rente. Ce mariage me plairait d'ailleurs, et je suis prêt à en donner des preuves quand on rédigera le contrat. Enfin, dernière considération qui a bien quelque importance, Moréal est allié aux familles les plus influentes de votre arrondissement. Si votre élection est cassée, chose possible, il peut décider une partie des légitimistes à voter, et vous assurer ainsi quinze à vingt voix ; il me semble que cela n'est point à dédaigner, lorsque, comme vous, on a été nommé à la simple majorité.

Cette dernière considération toucha le député plus que ne l'avaient fait tous les autres arguments du marquis.

— Pour consentir à ce mariage, dit-il, je suis obligé de faire violence à mes principes ; mais au point où en sont les choses, le moyen de dire non ? — Vous savez où ils sont ?

— Dites-moi que vous accordez votre fille à Moréal, et aujourd'hui même je les amène tous deux à vos pieds.

— Ne viens-je pas de reconnaître que je ne suis plus libre de refuser ?

— Ce n'est pas répondre ; c'est votre parole qu'il me faut.

— Allons, puisque je suis forcé d'en passer par là, je vous la donne.

— Votre parole d'honneur ? dit le vieillard avec gravité.

— Ma parole de magistrat et de député, répondit

M. Chevassu en étendant la main de son air le plus solennel.

— A merveille, reprit le marquis radieux ; maintenant attendez-moi ; avant une heure, vous embrasserez votre fille.

XXVI

En sortant de chez son beau-frère, M. de Pontailly se fit conduire, au meilleur trot de ses chevaux, à l'hôtel de Castille, où il trouva son protégé.

— Faites votre barbe, lui dit-il pour première parole.

— Ma barbe! fit Moréal ébahi.

— Votre barbe. Il me semble que je parle français.

— Mais, reprit le vicomte en riant, permettez-moi de vous faire observer que je porte toute ma barbe, et que par conséquent je ne la fais jamais.

— Avez-vous envie d'épouser Henriette?

— Pouvez-vous m'adresser une telle question?

— En ce cas, faites votre barbe, et tôt; moustaches, royale, favoris, rasez tout.

— Parlez-vous sérieusement? demanda Moréal, qui, quoique habitué aux façons parfois singulières du marquis, trouvait l'originalité un peu forte.

— Très-sérieusement. Le sacrifice de votre barbe est

une des clauses de votre mariage; je m'y suis engagé en votre nom.

— Mon mariage! Que dites-vous? M. Chevassu consentirait-il enfin...

— Avant tout, veuillez faire ce que je vous demande.

— Mais au moins, dit le vicomte, si je vous obéis, daignerez-vous me tirer de l'inquiétude où vous me laissez depuis dix jours? Me direz-vous où est mademoiselle Henriette ?

— Si, au lieu de discuter, vous étiez à l'ouvrage, dans une demi-heure vous seriez près d'elle.

Moréal se dirigea vers son cabinet de toilette avec un empressement qui fit sourire le vieillard.

— A la bonne heure ! dit celui-ci en prenant un livre sur une table, voici un volume de Chateaubriand qui me fera prendre patience, tandis que vous purgerez votre visage de cette superfluité qui choque si fort mon beau-frère.

Cinq minutes après, le vicomte rentra dans la chambre la figure rasée des tempes au nœud de la gorge.

— A merveille, dit le marquis avec un sourire de bonne humeur, la métarmorphose est complète, mais vous n'y perdez rien; barbu ou rasé, vous êtes toujours un joli garçon.

— Pourvu que mademoiselle Henriette ne me trouve pas trop laid, accommodé de la sorte ? répondit Moréal avec un accent d'inquiétude qui augmenta la gaieté du vieillard.

— Dans ma jeunesse portions-nous la barbe ? répondit-il en riant ; nous n'en étions pas pour cela plus mal ac-

cueillis des femmes. A présent, au lieu de remettre cette redingote un peu trop cavalière, choisissez dans votre garde-robe le vêtement le plus sérieux; noir de la tête aux pieds, si vous m'en croyez.

Le vicomte exécuta ce nouvel ordre sans en demander les raisons, et un instant après il reparut dans une tenue qu'un conseiller auditeur rendant visite à son premier président eût trouvée suffisamment digne et sévère.

— De mieux en mieux, dit M. de Pontailly après avoir fait subir au costume de son protégé un examen scrupuleux ; maintenant votre chapeau, et partons. Que faites-vous, malheureux ? ajouta-t-il en voyant le vicomte ouvrir un petit coffret de palissandre, des gants jaunes ! Vous voulez donc tout gâter ? Apprenez qu'à dater d'aujourd'hui vous êtes ce qu'on appelle, en langage parlementaire, un homme sérieux. Ceci veut dire : plus de cravache, plus d'éperons, plus de cigares ; plus de redingote courte, plus de cravate de couleur, plus de pantalon à la matelote ; plus de musique, plus de danse, plus de poésie ; plus de joyeux rire, plus de causerie sans prétention, plus d'esprit impromptu. En revanche, la démarche grave, le front soucieux, le regard altier, la bouche pincée, l'air compassé, le ton péremptoire, l'accent emphatique, le geste solennel, la parole abondante, le cerveau vide ; beaucoup de prétentions, passablement d'ennui, un peu de ridicule ; un homme sérieux enfin.

— L'emploi me paraît peu divertissant, répondit Moréal en respirant fortement comme oppressé par la longue tirade du marquis.

— Se marie-t-on pour s'amuser? De plus, n'oubliez pas que vous êtes l'auteur d'un ouvrage appelé aux plus illustres et aux plus graves suffrages : *Essai sur la théorie du gouvernement représentatif envisagé dans ses rapports...* ma foi, j'ai oublié le reste, et c'est dommage, car votre futur beau-père a trouvé le titre fort beau.

— Je suis à votre merci, dit le vicomte en souriant; puisque vous êtes en terrain de m'améliorer, faites de moi ce qu'il vous plaira; pour épouser ma bien-aimée Henriette, je deviendrai tout ce qu'exigera M. Chevassu : *apothicaire même, si vous voulez,* ainsi que dit Cléante dans *le Malade imaginaire.*

— Voilà parler. Bien entendu que le lendemain de la noce, musique de soupirer, poésie de renaître, gaieté de revenir, moustache de repousser !

> Toute la bande des Amours
> Revient au colombier.

pour répondre à votre Molière par du la Fontaine.

— Vous êtes mon ange tutélaire, dit Moréal en saisissant avec une respectueuse affection la main du vieillard.

Le protecteur et le protégé montèrent en voiture et arrivèrent au bout d'une vingtaine de minutes à la rue de Grenelle.

— Attendez-moi un instant, dit le marquis lorsque le coupé fut arrêté; je n'abuserai pas de votre patience.

Il descendit à ces mots et entra dans une vaste et belle maison, laissant son jeune ami livré aux plus agréables rêveries de l'amour heureux. Au bout de quelques instants, la porte se rouvrit, et M. de Pontailly reparut accompagné de sa nièce. A la vue de son amant, un mélange de surprise et de bonheur se peignit sur les traits de la jeune fille, qui, au grand dépit de Moréal, finit par partir du plus fol éclat de rire.

— Mon Dieu ! dit-elle, que vous êtes singulier comme cela ! Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux et avec un accent de reproche, je ne crois pas vous avoir jamais dit que votre barbe me déplaisait.

— Je suis affreux, n'est-ce pas ? demanda tristement le vicomte.

— Pas trop, répondit la jeune fille d'un ton qui signifiait : pas du tout.

Le vieillard n'était pas encore monté dans la voiture.

— Monsieur le vicomte, veuillez vous mettre dans le coin, dit-il gaiement à Moréal, qui, par un sentiment où il entrait au moins autant d'amour que de convenance, avait pris la place du milieu ; quand vous serez marié, je vous permettrai de me rendre les égards dus à mon âge.

Le vicomte obéit après avoir échangé avec Henriette un tendre sourire. Pendant le trajet de la rue de Grenelle à l'hôtel Mirabeau, la conversation fut aussi gaie qu'animée. Les deux amants accablèrent le marquis de questions ; mais le vieillard se montra inexorable à leur curio-

sité, et se contenta de répondre à chaque interrogation :

— Tout à l'heure. Ne voyez-vous pas que je file mon dénoûment?

En entendant ouvrir la porte de son appartement, M. Chevassu s'assit sur un fauteuil dans une attitude presque aussi majestueusement sombre que dut l'être celle du premier des Brutus lorsqu'il prit la place sur sa chaise curule pour condamner ses fils à mort. A l'aspect de cette formidable physionomie, Henriette, qui allait s'élancer au cou de son père, s'arrêta intimidée. M. de Pontailly sourit légèrement, et, prenant le vicomte par la main, il le conduisit près du député.

— Mon frère, dit-il, voici M. de Moréal, brave, digne et loyal jeune homme qui rendra votre fille aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et dont je réponds corps pour corps.

M. Chevassu accueillit par une sèche inclination de tête le respectueux salut de Moréal, adressa un regard sévère à sa fille, et retournant ensuite les yeux vers son futur gendre :

— Monsieur le vicomte de Moréal, dit-il lentement en accentuant chaque mot avec solennité, M. le marquis de Pontailly, mon beau-frère, a dû vous dire que je consentais à vous accorder la main de ma fille. En vous agréant pour gendre, il me paraît convenable de vous épargner les reproches que j'aurais le droit de vous adresser. Toute récrimination deviendrait intempestive, puisque nous allons contracter la plus sérieuse des alliances. Toutefois,

monsieur, je veux vous dire, pour ne vous en reparler jamais, qu'en toutes choses la ligne droite est à la fois la plus courte et la plus honnête; que je vous eusse donné de meilleur cœur mon consentement sans l'espèce de violence que vous m'avez faite; qu'en deux mots, un enlèvement, un rapt n'est pas la meilleure porte par laquelle un homme puisse entrer dans une famille honorable.

— Un enlèvement, monsieur! un rapt! s'écria le vicomte; de grâce, que voulez-vous dire?

— Mon cher beau-frère, dit M. de Pontailly, qui jugea qu'il lui appartenait d'intervenir, vous avez prononcé le grand mot, et toute comédie doit avoir une fin. Vous pouvez sans arrière-pensée de rancune donner la main à Moréal; c'est un cœur noble et loyal, qui préférerait mille fois renoncer à la main de votre fille que de l'obtenir par des moyens condamnables. Vous pouvez également embrasser Henriette, c'est la plus candide et la plus pure enfant dont puisse s'enorgueillir un père. Si, dans cette chambre, il y a un ravisseur, c'est moi qui depuis dix jours, à la suite d'un petit événement que je vais vous raconter tout à l'heure, ai placé ma nièce dans la meilleure pension de Paris, où je vais la reconduire tout à l'heure, car jusqu'à son mariage elle ne peut demeurer ni chez moi pour certaine raison que vous me permettrez de vous taire, ni près de vous, dans cet hôtel garni.

Après ce préambule, le vieillard raconta à son beau-frère l'aventure de la forêt de Montmorency. Pendant ce récit, la physionomie de M. Chevassu s'éclaircit insensi-

blement. Le mécontentement finit par en disparaître, mais la dignité y resta.

— Quoique je découvre que j'ai été votre dupe, je suis ravi de ce que je viens d'apprendre, dit-il d'un air presque aimable, quand le marquis eut achevé sa narration; je vois avec plaisir que le mariage de ma fille se conclut sous d'irréprochables auspices. Henriette, embrassez-moi; monsieur de Moréal, voici ma main.

La jeune fille se jeta dans les bras de son père, qui répondit avec un commencement de cordialité à la respectueuse étreinte de son gendre futur.

— Allons, je vois qu'il faut que je prenne mon parti, reprit le député du Nord en souriant de meilleure grâce qu'on n'eût dû s'y attendre; il était écrit que ma fille serait vicomtesse. Peut-être même faudra-t-il que je pardonne à M. de Pontailly le tour qu'il m'a joué? La plaisanterie cependant a été un peu forte.

— Je vous conseille de vous plaindre, répondit le marquis avec un rire de bonne humeur; ne vous ai-je pas donné là un gendre fort présentable?

M. Chevassu arrêta sur le vicomte un regard d'approbation.

— Monsieur de Moréal, dit-il, je vois qu'il s'est opéré dans toute votre personne une modification, ou plutôt, permettez-moi de le dire, une réforme à laquelle je ne suis peut-être pas tout à fait étranger. Croyez que je vous sais gré de votre condescendance pour mes sentiments, ou, si vous l'aimez mieux, pour mes préjugés. C'est là un procédé qui me touche véritablement.

— Mon premier désir, monsieur, est de vous plaire en toute chose, répondit le vicomte en s'inclinant.

— M. de Pontailly m'a dit que vous vous occupiez d'un travail de longue haleine, d'un ouvrage sur la théorie constitutionnelle envisagée au point de vue de l'économie politique; cela est bien, monsieur : le sujet est fort intéressant en lui-même, et un jeune homme ne peut employer ses loisirs plus utilement qu'en les consacrant à approfondir de pareilles questions. Avant de livrer votre ouvrage à l'impression, si vous pensez que mes faibles lumières puissent vous être de quelque secours, je les mets entièrement à votre service.

— Monsieur! que de bontés! s'écria l'économiste malgré lui, qui s'inclina de nouveau d'un air de gratitude.

— Travaillez, monsieur, ou plutôt travaillons, car j'espère que désormais nous aurons de fréquents échanges d'idées. C'est par le frottement que s'aiguisent les intelligences. Croyez-moi, plus de frivolités, plus de fadeurs, plus de romances, plus de petits vers! Vous êtes fait, j'en suis convaincu, pour des succès d'un ordre plus relevé. En un mot, devenez tout à fait un homme sérieux, et je m'applaudirai de vous avoir donné ma fille.

Six semaines environ après cette dernière scène, le vicomte Fabien de Moréal épousa mademoiselle Henriette Chevassu. La cérémonie se fit à Douai avec la plus grande solennité. Il est sans doute inutile d'ajouter que madame de Pontailly se dispensa d'y assister; mais le marquis la remplaça de manière à faire oublier cette absence, en montrant du contentement pour deux. Un mois avant le

mariage, l'élection du député du Nord avait été cassée pour un vice de forme dans les opérations du collége électoral. Cette catastrophe ne tarda pas à être réparée, grâce à quelques voix de légitimistes que le vicomte, ainsi que l'avait prédit M. de Pontailly, parvint à gagner à son beau-père. Une autre prédiction du vieux marquis s'est également réalisée : aujourd'hui M. Chevassu est député ministériel, chevalier de la Légion d'honneur et président de chambre, ce qui ne l'empêche de parler ni de l'indépendance de ses opinions, ni de ses services méconnus. Du reste, il n'a pas plus renoncé à l'espérance de devenir garde des sceaux qu'à la prétention d'être un des meilleurs orateurs de la chambre, sinon le premier; mais, sur ce dernier point, ses collègues ne sont pas de son avis. — La justice du ciel, dit-on, triomphe toujours tôt ou tard. Dornier en est la preuve : réfugié d'abord en Belgique, il ne tarda pas à perdre au jeu la plus grande partie de l'argent qu'il s'était si peu scrupuleusement approprié. Depuis cette époque, il poursuivit pendant plusieurs années à l'étranger la vie errante qu'il lui était désormais interdit de continuer en France, et finit par mourir assez misérablement à Alexandrie, au moment même où périssait, faute d'abonnés, un journal français qu'il avait essayé d'y fonder. Prosper Chevassu, après cinq ans de cours de droit, n'a pu parvenir à obtenir le diplôme d'avocat auquel, de guerre lasse, il a fini par renoncer, au grand regret de son père. Il mène à Douai a vie de gentilhomme campagnard; il fume, chasse, monte à cheval, chante des duos avec son beau-frère, fait enrager les enfants de sa sœur, ne méprise ni la bonne chère

ni le beau sexe, et se complaît surtout à caresser la plus belle barbe de l'arrondissement, le tout en attendant qu'il se marie, ce qui, selon toute apparence, ne tardera pas. M. de Pontailly est toujours impétueux et jovial, sensé et railleur, ennemi de l'eau pure et de la mélancolie ; on ne saurait voir une plus verte et plus aimable vieillesse; un seul nuage quelquefois obscurcit passagèrement son front : c'est lorsqu'il lui arrive de comparer le présent au passé et de se rappeler ses beaux jours de Berchiny-hussard. Madame de Pontailly, qui a dépassé de plusieurs années la cinquantaine, est restée une des plus illustres femmes savantes de Paris; mais déjà une autre passion se mêle chez elle au bel esprit : la marquise devient dévote, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait pardonné à sa nièce et à Moréal; elle leur garde, au contraire, à tous les deux une inflexible rancune. Quoiqu'elle n'aime guère Prosper, c'est lui qui sera son héritier; mais M. de Pontailly, qui lit dans le cœur de sa femme, a déjà pris ses mesures pour indemniser sa nièce, plus que jamais sa favorite. Il faut avouer que le vicomte de Moréal n'a pas répondu complétement aux espérances de M. Chevassu; aussitôt après son mariage, il a supprimé la tenue de magistrat, mais, par une sorte de compromis, n'a laissé repousser que ses moustaches; de plus, il fait toujours des vers et de la musique. En revanche, son *Essai sur la théorie du gouvernement représentatif* n'est pas encore sous presse; aussi le député du Nord commence-t-il à désespérer de voir son gendre devenir jamais un homme sérieux. A cela près la bourgeoisie de l'un et la noblesse de l'autre vivent en très-bonne intelligence. Enfin Henriette et Fabien

sont heureux, si heureux, que nous craignons que cette parfaite félicité n'impatiente un peu le lecteur, et ne jette quelque fadeur sur le dénoûment de cette peu sérieuse histoire.

FIN.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET

41522.40
Un homme serieux.
Widener Library 002890821
3 2044 087 035 556